PIERRE MONTAGNON

HISTOIRE DES COMMANDOS

TOME 3

de 1945 à LA PRISE D'OTAGES À MARIGNANE

Pygmalion

PIERRE MONTAGNON

Histoire des Commandos

De 1945 à la prise d'otages à Marignane ***

Pygmalion

Pierre Montagnon

Histoire des commandos, tome 3
de 1945 à la prise d'otage à marignane

Flammarion

Maison d’édition : Flammarion

© 2003, éditions flammarion, département Pygmalion / © 2011, Pygmalion, département de Flammarion
Dépôt légal : octobre 2011

ISBN numérique : 978-2-7564-0883-5
ISBN du PDF web : 978-2-7564-0884-2

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 978-2-7564-0542-1

Le format ePub a été préparé par Isako (www.isako.com)

Présentation de l’éditeur :

La seconde guerre mndiale à vu éclore les commandos, appellation évoquant tout à la fois l'opération proprement dite et l'unité militaire chargé de son éxecution. La fin du conflit ne marque pas leur disparition. Bien au contraire! Depuis 1945, touts les pays se sont dotés de commandos plus communément appelés forces spéciales.

Après deux précédents toms consacrés aux commandos de la Seconde Guerre Mondiale, ce sont ceux de l'après-guerre que Pierre Montagnon relate aujourd'hui. En historien et en technicien, refusant le romanesque, même si certains évenements paraissent irréels, il évoque les interventions les plus spectaculaires ouy les plus audacieuses: raid américains sur Téhéran, opération israélienne à Entebbe, assault du GIGN français contre un Airbus détourné à Marseille-Marignane, etc.

Mais cette période voit naître aussi des commandos "civils", baptisés le plus souvent "terrorites" par leur adversaires. Ces hommes agissent au nom de leur pays ou de leur cause avec une détermination qui fait leur première forces. Le massacre des athlètes israéliens aux Jeux Olympiques de Munich en 1972, par un commando prêt à l'extreme, en est le plus tragique exemple.

Création Studio Flammarion, illustartion de couverture: soldat français des troupes d'Afghanistan © Eric Bouvet/VII Network/Corbis

Saint-Cyrien, sept fois cité, deux fois blessé comme chef de saction dans les rangs des parachutistes de la Légion Commandeur de la Légion d'honneur à titre militaire, Pierre Montagnon est historien, conférencier, lauréat de l'Académie française.

Table des matières

Couverture

Titre

Copyright

Table des matières

Cahier Photos

Abréviations

Avant-propos

Chapitre premier - L'HÔTEL DU ROI DAVID

- 22 JUILLET 1946

Chapitre 2 - WESTERLING. TUEUR OU PRINCE JUSTICE

Chapitre 3 - COMMANDO EN CORÉE

- DISSUASION
- SABOTAGE

Chapitre 4 - UN COMMANDO HORS NORMES : VANDENBERGHE

- LE COMMANDO DE PHU NHO QUAN

Chapitre 5 - MORT AUX BARBOUZES

- L'ATTAQUE DE LA RUE SÉVERINE (12 décembre).
- L'ATTAQUE DE LA RUE FAIDHERBE (31 décembre).
- LA DESTRUCTION DE LA VILLA ANDRÉA, 8, rue Fabre à El-Biar (29 janvier 1962)
- L'ATTAQUE DE L'HÔTEL RADJAH, rue Anatole-France (18 février).

Chapitre 6 - SON TAY – L'INUTILE SUCCÈS (21 novembre 1970)

- 21 NOVEMBRE 2 HEURES 15

Chapitre 7 - COMMANDOS SOUTERRAINS

- LE F 100 À SAIGON
- LE COMMANDO DE HUYNH VAN Co
- COMMANDO CONTRE DONG ZU
- LES « RATS » DES TUNNELS

Chapitre 8 - MUNICH 1972 Les commandos de la mort et de la vengeance

- LA TUERIE

LA VENGEANCE. L'OPÉRATION COLÈRE DE DIEU

LE COMMANDO DE « SOURCE DE JEUNESSE »

Chapitre 9 - 82 MINUTES À ENTEBBE

Chapitre 10 - ASSAUT CONTRE LE LH 181

Chapitre 11 - COMMANDOS SOVIÉTIQUES

L'OPÉRATION DANUBE EN TCHÉCOSLOVAQUIE (août 1968)

L'INTERVENTION DE 1979 EN AFGHANISTAN. « L'OPÉRATION SHTORM 33 »

LA CONTRE-GUÉRILLA DES SPETSNAZ

Chapitre 12 - ÉCHEC À L'ONCLE SAM

Chapitre 13 - OPÉRATION NIMROD AU CŒUR DE LONDRES « Le SAS dans ses œuvres ! »

Chapitre 14 - QUATRE-VINGTS SECONDES SUR BAGDAD

Chapitre 15 - COMMANDOS DANS LES FALKLAND

LA RECONQUÊTE DE LA GÉORGIE DU SUD

VERS LE DÉBARQUEMENT

COMMANDO À PEBBLE ISLAND

LES COMMANDOS OUVRENT LA ROUTE DE PORT STANLEY

Chapitre 16 - VOIR SANS ÊTRE VU

Chapitre 17 - DÉTRUIRE LES SCUDS

Chapitre 18 - LE COMMANDO PIÉGÉ

Chapitre 19 - GENDARMES CONTRE TERRORISTES

Conclusion

Annexes

Chronologie

Les principales Forces Spéciales

La quintessence des commandos : les chuteurs opérationnels

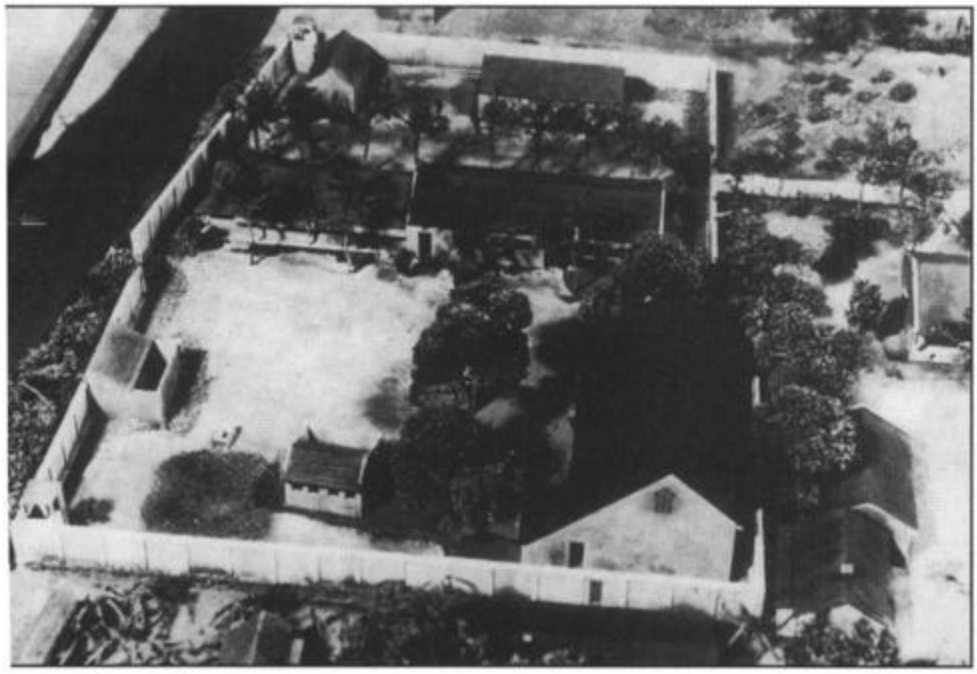
Description sommaire de l'armement des commandos

Bibliographie

Index

Photo de la prison de Son Tay, prise à basse altitude au cours d'une opération de reconnaissance des lieux. (1970)

Maquette du camp de Son Tay destinée à préparer l'action du commando. (1970)

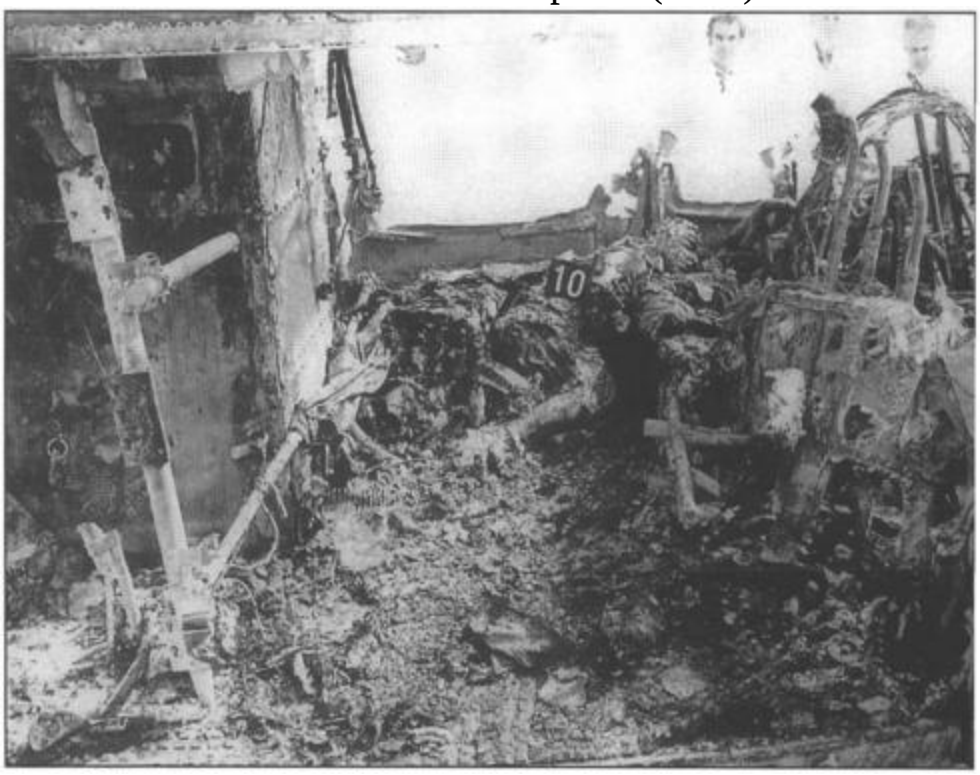


Camp de Son Tay : photo de reconnaissance des lieux, effectuée juste après le raid. (1970)

Entrée d'un tunnel du Viet-Cong.

Départ des otages et des terroristes du village olympique à Munich pour l'aérodrome de Fürstenfeldbruck. (1972)

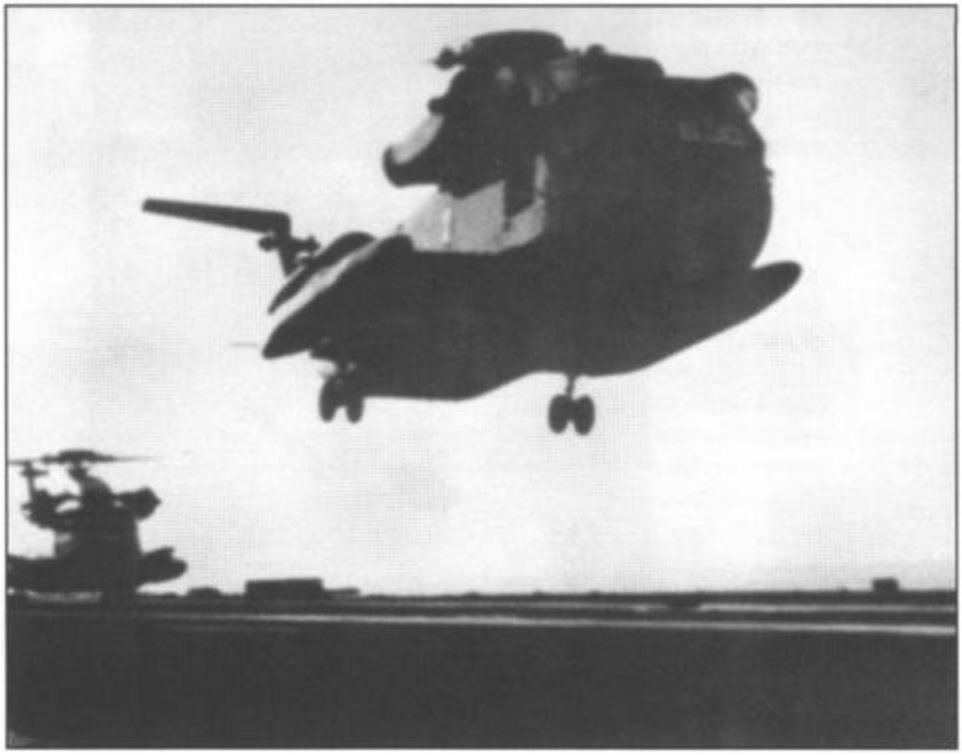
Fin de la tragédie : tous les otages sont tués, certains carbonisés dans l'incendie de l'hélicoptère. (1972)



Entraînement d'un commando israélien.

Troupes israéliennes dans un C 130 en vol pour Entebbe. (1976)

Hélicoptères prêts à intervenir dans le golfe d'Oman. (Avril 1980)



Le commando SAS s'apprête à lancer l'offensive contre l'ambassade d'Iran à Londres. (Mai 1980)

Préparation à la guerre contre l'Irak. (La Guerre du Golfe, 1991)

Land Rover sur le territoire irakien. (1991)

Militaires aux Falkland. (1992)

Instructions données avant l'assaut des Falkland. (1992)

Histoire des Commandos

De 1945 à la prise
d'otages à Marignane ***

Abréviations

AF Assault Force.
AK 47 Automat Kalashnikov 1957.
ALN Armée de Libération nationale.
APC Armoured Personal Carrier. Transport blindé de personnel.
BRQ Bulletin de renseignements quotidiens.
CIA Central Intelligence Agency.
CRAP Commandos de Recherche et d'Action dans la Profondeur.
CRW Counter Revolutionary Warfare Team.
DLO Détachement de liaison et observation.
EPIGN Escadron Parachutiste d'Intervention de la Gendarmerie Nationale.
FAV Fast Attack Vehicles (véhicules d'attaque rapide).
FM Fusil Mitrailleur.
FPLP Front populaire de Libération de la Palestine.
GIA Groupe islamiste armé.
GIGN Groupement d'Intervention de la Gendarmerie Nationale
GPS Global Positioning System.
GSG 9 Grenzschutzgruppe 9.
GSIGN Groupement de Sécurité et d'Intervention de la Gendarmerie Nationale.
GSPR Groupement de Sécurité et de Protection de la Présidence de la République.
JCS Joint Chiefs of Staff (Comité des Chefs d'Etat-Major).
JTF Joint Task Force (Force de travail).
KGB Komitet Gosudarstvennoy Bezopasnosti (Comité pour la Sécurité d'Etat).
LCVP Landing Craft Vehical and Personal.
LZ Landing Zone (Zone de poser).
MAT Manufacture d'armes de Tulle.
MAW Mountain and Arctic Warfare Cadre.
MPC Mouvement pour la Coopération.
MSR Main Supply Route (Route principale).
NKVD Narodnyi Kommissariat vnutrennin de abbreviation.
NOD Night Observation Device (Appareil d'observation nocturne).

OAS Organisation Armée Secrète.
OLP Organisation de Libération de la Palestine.
ONU Organisation des Nations Unies.
OSS Office of Strategic Services.
PA Pistolet automatique.
PC Poste de commandement.
PM Pistolet-Mitrailleur.
QRF Quick Reaction Force (Force de réaction rapide).
RAF Royal Air Force.
RC4 Route coloniale N^{o} 4.
REI Régiment Etranger d'Infanterie.
REP Régiment Etranger de Parachutistes.
RPF Revolutionary Propaganda Force.
RPF Rassemblement du Peuple Français.
SAS Special Air Service.
SBS Special Boat Squadron.
SEAL Sea-Air-Land.
SOF Special Operations Forces (Forces Spéciales d'Opérations)
STAR Surface-to-air-recovery.
STOL Short Take off and Landing (Avion à atterrissage et décollage courts).
TNT Trinitrotoluène.
TOE Théâtre d'opérations extérieures.
UDT Underwater Demolition Team.
UNR Union pour la Nouvelle République.
URSS Union des Républiques Socialistes Soviétiques.
USA United States of America.

Avant-propos

Lorsque, le 1er septembre 1939, l'invasion de la Pologne par la Wehrmacht sonne le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, le terme Commando n'existe pratiquement pas. Six ans plus tard, au lendemain des capitulations allemande et nippone, il est devenu une réalité bien vivante à double titre. Commando désigne tout à la fois un groupe de combattants sélectionnés menant par surprise une action sur les arrières ennemis et leur action proprement dite. Faire un commando est entré dans le langage courant.

Six années de guerre ont suffi pour valoriser une troupe et ses faits d'armes. L'intérêt d'unités de type Commando est devenu incontestable.

Parmi les commandos qui fleurissent bientôt sur les cinq continents, il faut distinguer le bon grain de l'ivraie. Certains restent fidèles à l'esprit de Stirling et de l'entraînement à la britannique. D'autres se pavanent avec un titre qui dissimule mal une absence de métier et de véritable esprit *commando*. Les vrais commandos ont une sélection et une formation rigoureuses. D'obédience militaire, ils seront toujours à la pointe dans les combats d'après 1945 comme ils le furent durant la Seconde Guerre mondiale.

A côté d'eux et dans l'ombre totale cette fois, se glissent d'autres types de combattants. A priori leurs membres sont plus des civils que des soldats. Ils appartiennent à des organisations clandestines ou à des mouvements insurrectionnels, ne pouvant s'assimiler à une armée régulière. Ils sont vite catalogués de terroristes par leurs adversaires. Cette étiquette ne les empêche pas de frapper en parfaits commandos choisissant toujours des cibles à haute portée symbolique... Le Moyen-Orient est riche de ces types d'action où il importe autant de démontrer son existence et sa force que de frapper sévèrement l'adversaire.

Le présent ouvrage raconte des opérations de toutes origines qui se sont déroulées après la Seconde Guerre mondiale. Les décennies de la seconde moitié du XXe siècle ne manquent pas d'affrontements indirects entre Est et Ouest, de conflits localisés, fruits souvent de la décolonisation, de rivalités

ethniques ou religieuses. Des commandos bien menés permettent de s'affirmer et de marquer des points dans la perspective d'un règlement politique. Ils exigent toujours de leurs membres les mêmes qualités de savoir-faire, de résolution et de courage.

Chapitre premier

L'HÔTEL DU ROI DAVID

« L'an prochain à Jérusalem ! »

Le rêve séculaire prendra-t-il enfin corps ? D'aucuns non contents de l'espérer osent le croire.

Dans le courant du XIX^e^ siècle, devant les pogroms, face aux humiliations, l'idée de mettre un terme à la Diaspora pour revenir à la Terre promise se réveille et se renforce. Theodore Herzl, en 1896, prône la création d'un véritable Etat juif en Palestine alors province turque. Le Sionisme s'ancre dans les esprits et peu à peu dans les faits. Des terres sont achetées à des propriétaires arabes. Des colons, venus principalement de l'Europe orientale, fondent des communautés agricoles. Des kibboutz naissent et fertilisent des sols hier abandonnés aux pâtures. A la veille de la Première Guerre mondiale, environ 80000 Juifs vivent et travaillent en Palestine. Ces pionniers, outre leur foi, possèdent un atout : le soutien du peuplement juif éparpillé à travers le monde, en particulier aux Etats-Unis. Des groupes de pression puissants militent en faveur du Sionisme.

L'horizon encore flou s'éclaire le 2 novembre 1917. Soucieux de se procurer des alliances dans la guerre contre la Turquie, Lord Balfour, ministre britannique des Affaires étrangères, publie une Déclaration où il affirme que « *le gouvernement de Sa Majesté envisage favorablement l'établissement en Palestine d'un foyer national pour le peuple juif et emploiera tous ses efforts pour faciliter la réalisation de cet objectif, étant clairement entendu que rien ne sera fait qui puisse porter préjudice aux droits civils et religieux des communautés non juives en Palestine, non plus qu'aux droits et au statut politique dont les Juifs pourraient jouir dans tout autre pays* ».

Foyer national ! Une porte s'entrouvre, rejoignant les idées de Theodore Herzl. L'interminable phrase du ministre n'est pas moins remplie de

contradictions. Comment satisfaire les Juifs sans mécontenter les non-Juifs déjà en place ? Tout le problème du Sionisme naissant se situe là.

La Palestine évidemment n'était pas inoccupée. Cette population arabe et très majoritairement musulmane se sent peu à peu évincée par les nouveaux arrivants et se retourne vers la puissance mandataire, en l'occurrence la Grande-Bretagne. Au lendemain de la défaite turque, Londres a reçu de la Société des Nations mandat de gérer le pays. Ce pouvoir, qui confère l'autorité administrative doublée par l'occupation militaire, place les Britanniques en porte à faux. D'un côté ils sont liés par la Déclaration Balfour, d'un autre ils ne sauraient contrer leurs intérêts politiques et économiques en braquant contre eux un Moyen-Orient arabe et musulman. Acceptés d'abord, tolérés ensuite, les Juifs de Palestine ne tardent pas à devenir des gêneurs. Pourtant, bravant les contraintes, l'émigration se poursuit. A la veille de la Seconde Guerre mondiale, le peuplement juif en Palestine s'élève à 415000. En face, les Arabes sont sensiblement le double, acceptant de plus en plus mal les nouveaux arrivants. En 1929, des massacres se produisent. Soixante-sept Juifs, hommes, femmes, enfants, sont tués à Hébron. Le danger croissant, l'abstention de la puissance mandataire pour réprimer les émeutes conduisent à la création de la Haganah, organisation clandestine d'autodéfense au départ. L'armement des colons, l'entraînement des volontaires, activités illégales, se déroulent dans le plus grand secret.

En 1936, une révolte arabe d'ampleur provoque un certain revirement britannique. Une force de police juive, auxiliaire de l'armée et de la police régulière, est créée avec des Juifs parlant l'arabe et connaissant parfaitement le pays. Des Juifs, en uniforme et en armes, peuvent très officiellement recevoir une formation militaire.

Le nazisme a contribué à précipiter les départs vers la Terre sainte. Les Juifs de celle-ci se rangent tout naturellement dans le camp allié dès le déclenchement des hostilités. Dans un premier temps, les enrôlés, issus de la Haganah, constitueront des unités spéciales servant dans l'Armée anglaise. Le jeune Moshe Dayan est blessé dans leurs rangs lors de la guerre de Syrie en juin 1941 et perd l'œil gauche. La lune de miel Juifs-Britanniques ne saurait s'éterniser. La victoire prochaine libère les contradictions de la politique du Foreign Office au Moyen-Orient. Surtout ne pas s'opposer au monde arabe ! L'héritage de Lawrence n'est pas répudié. L'émigration est sévèrement barrée, la colonisation juive tenue en suspicion.

Devant ce revirement, les Juifs se divisent. Les plus extrémistes passent aux actes contre les Anglais. Le groupe Stern, du nom de son fondateur Abraham Stem, abattu par les Anglais en février 1942, et l'Irgun[1] de Menahem Begin mènent une véritable guérilla contre le mandataire. La Haganah, longtemps hésitante, se joint à eux à la fin de l'été 1945. De novembre 1945 au mois d'août 1946, les trois organisations militaires vivent en état de guerre contre l'armée et la police britanniques. Avec audace et ingéniosité, elles multiplient les coups de commando, s'en prenant aux aérodromes, voies ferrées, pipelines, raffineries, stations radar, etc.

Le représentant à Jérusalem du gouvernement de Sa Majesté réplique par une répression de plus en plus violente. Le 29juin 1946 une vaste opération de fouilles et d'arrestations s'abat sur 48 villes et kibboutzim. Les locaux de l'Agence Juive, le gouvernement officieux des Israéliens, sont perquisitionnés. 3000 personnes sont arrêtées. (700 seront maintenues en détention.) Des dépôts d'armes de la Haganah changent de mains. Le bilan de ce *« samedi noir »* est lourd et porte un coup sévère au moral de la population juive. Certains s'interrogent. Les Britanniques ne sont-ils pas militairement les plus forts ? Est-il judicieux de s'opposer à eux par les armes ?

Depuis le printemps 1946, l'Irgoun étudie un plan d'attaque contre le King David Hotel (Hôtel du Roi David) à Jérusalem. Ce King David Hotel, grand bâtiment de sept étages amorçant une forme de U, se situe au cœur des quartiers modernes, à environ 500 mètres à l'ouest des remparts de la porte de Jaffa. Il surplombe la vieille ville sur laquelle il offre un panorama exceptionnel. En 1938, les Anglais ont réquisitionné son aile sud et y ont installé leur Quartier général militaire ainsi que le siège du Gouvernement civil. Bien évidemment, ils ont transformé l'endroit en forteresse avec barbelés, postes de sentinelles et nids de mitrailleuses. Le King David, symbole de la présence britannique, se dresse invulnérable et un responsable important n'hésite pas à clamer :

« Ils ne viendront pas, mais s'ils viennent, ils seront bien reçus ! »

Pourtant, les gens de l'Irgoun veulent venir et s'y préparent.

Reconnaissances discrètes, discussions enflammées en petit comité ont fini par arriver à un accord sur le talon d'Achille de leur objectif. Intégré, au rez-de-chaussée, dans l'aile occupée du King David, le Café Régence est librement ouvert. Une clientèle, plutôt huppée, d'officiers britanniques, de civils de diverses origines, fréquente cet établissement. Amihaï Peglin alias

Jérusalem Gideon et plus communément Giddy, le jeune chef des opérations de l'Irgoun, est sûr de son fait. Le Régence lui ouvre la porte du King David. Il y pénétrera, avec ses gars habillés en livreurs, et s'introduira dans les sous-sols en passant par la cave du café. Une fois dans la place, il déposera des charges de T.N.T. et de mélinite dissimulées dans des bidons de lait. L'explosif ainsi amené suffira pour détruire l'immeuble au-dessus. La mise à feu à retardement accordera un laps de temps suffisant pour prévenir les occupants des lieux d'évacuer.

Ce plan audacieux, baptisé « Malonchick[2] » et bientôt « Chick » tout court, est-il réalisable ? Les chefs de l'Irgoun, Begin, « le terroriste n° 1 » en tête, en sont persuadés. Ceux de la Haganah sont plus réticents. Ils jugent un tel sabotage prématuré. Il enflammerait par trop l'opinion publique anglaise. Le « *samedi endeuillé* » crée un fait nouveau d'importance. Dans leur perquisition au PC de l'Agence Juive, les Britanniques ont saisi des documents étalant la duplicité des dirigeants israéliens. Bien qu'elle s'en défende officiellement, l'équipe Ben Gourion, à la tête de l'Agence Juive, a donné son accord à la campagne terroriste menée contre la puissance mandataire. Si le fait est démontré par les renseignements saisis, comptes rendus de conversations ou autres, elle se trouvera dans une situation difficile dans ses négociations internationales.

L'enjeu est trop grave. Revenant sur ses réticences, le 1er juillet, le commandement de la Haganah approuve « Malonchick » qui du jour au lendemain devient exécutable. Les documents compromettants seront détruits si l'Irgoun réussit son commando contre le King David Hotel. Ce coup porté réconfortera également un moral, chez certains, ébranlé.

Avant de passer aux actes, une âpre discussion s'instaure sur les délais de mise à feu. La Haganah penche pour 15 minutes afin de ne pas laisser un créneau suffisant pour évacuer les documents. L'Irgoun, qui n'est pas sans expérience en la matière, estime que le personnel fuyant les lieux songe surtout à se sauver et abandonne tout derrière lui. Finalement, la poire est coupée en deux. L'amorce des explosifs interviendra 30 minutes après leur mise en place dans les sous-sols du King David. Entre-temps un mécanisme spécial interdira de les neutraliser ou de les déplacer.

Il est également à déterminer l'horaire. Le Café Régence doit être vide, ce qui sous-entend la matinée ou le courant de l'après-midi. A l'heure du lunch survient l'affluence. 11 heures du matin se révèle le moment le plus favorable.

L'Irgoun était prêt. A la demande de la direction de la Haganah, l'opération est ajournée à plusieurs reprises d'autant que le groupe Stern doit exécuter simultanément un autre attentat. Ces reports sont dangereux. Trop de personnes sont impliquées. Finalement, « Chick » est fixé au 22 juillet midi et non plus onze heures.

*

Qui sont ces Juifs partant attaquer la forteresse du King David Hotel ? Comment ont-ils été préparés à accomplir une mission aussi téméraire ?

Ils sont jeunes, comme tous les volontaires de l'Irgoun. Le grand patron, Begin, avec ses 32 ans, est familièrement baptisé « le vieux ». Gideon, le chef du commando, est encore au début de ses années vingt Quelques-uns ont été incorporés dans des armées alliées et ont pu bénéficier d'une formation militaire. Les autres ont reçu une instruction aussi sommaire que discrète, l'essentiel étant d'abord de leur apprendre à se servir d'une arme. Le maniement des mines et pièges est réservé à un petit noyau de spécialistes initiés par goût ou au hasard des circonstances.

Les clandestins parmi ces Irgounistes sont peu nombreux. Une vingtaine en moyenne seulement. La grande majorité des membres de l'Irgoun[3], qui comprendra des centaines puis des milliers de combattants, vit et travaille « normalement ». Les militants savent simplement qu'ils doivent immédiatement répondre présent dès convocation. Groupés en petites unités souples et légères, ils jouent sur la surprise et l'audace. Un général anglais, commandant le secteur de Jérusalem, le reconnaîtra : « Ils frappent comme des commandos. »

Le propos se justifie. A défaut de sortir d'un centre d'entraînement commandos, les hommes de l'Irgoun s'appuient sur leur ardeur et le vieux slogan de Stirling : « *Qui ose gagne*. » Refusant le qualificatif de terroristes, ils se présentent comme des patriotes se battant uniquement pour leur pays qu'ils ont à bâtir.

22 JUILLET 1946

7 heures. Arrivant un par un, vingt-cinq Irgounistes se rassemblent dans une salle de classe de l'école talmudique Bet Aharon de Jérusalem. Tous

ignorent pourquoi ils ont été convoqués. Le briefing ne tarde par à leur dévoiler qu'ils sont là en vue d'aller attaquer le King David et comment ils vont opérer. Les armes réparties, les hommes s'équipent. Afin de ne pas éveiller de soupçons, ils se présenteront en ouvriers arabes. Gideon, lui, se drape dans un vêtement de serveur soudanais. Ce costume assez ample lui permet de dissimuler son armement.

Midi. Un camion de livraison bâché stoppe devant le Café Régence. Une douzaine d'hommes en débarquent et commencent à manipuler de lourds bidons de lait. Il y en a sept et chacun contient 50 kilos d'explosifs. Gideon a scindé son commando en deux. Un groupe d'assaut directement sous ses ordres pour pénétrer dans l'hôtel. Un groupe d'appui en soutien à l'extérieur qui arrive déposé par un autre camion bâché.

La salle du Régence est vide hormis le personnel de service. La quinzaine d'employés arabes seront vite neutralisés et enfermés dans la cuisine attenante. Ce scénario était prévu. En revanche, l'arrivée impromptue de deux officiers britanniques ne l'était pas. Voyant les bras levés et les armes braquées, les deux gentlemen comprennent l'insolite de la situation et dégainent leurs pistolets. Des coups de feu éclatent. Un officier est tué, l'autre sérieusement blessé. Le commando lui-même ne s'en sort pas sans dommages.

L'incident se répercute dans la rue. Entendant la fusillade, le groupe d'appui lance des grenades fumigènes pour écarter les passants et dissimuler le repli de ses camarades. Il est presque aussitôt pris à partie par les factionnaires du King David. Revolvers ou pistolets-mitrailleurs contre mitrailleuses. Commando à découvert contre tireurs abrités. Le combat, à l'évidence, n'est pas égal ; en revanche, ce n'est pas là une bataille classique à livrer. Les Irgounistes en appui n'ont qu'un souci : gagner les minutes nécessaires au commando d'assaut pour actionner ses charges et s'esquiver.

Gideon ne se trompait pas. La cave du Régence lui permet d'atteindre les sous-sols du King David. A la hâte ses compagnons déposent les bidons près de lui tandis qu'il met en place le dispositif de mise à feu. Retard comme convenu : 30 minutes sans oublier des placards mentionnant : « Mines. Ne pas toucher ! »

La cavalcade pour remonter ébranle les escaliers. Au passage, avant de sortir du bâtiment, Gideon libère les employés et leur hurle : *« Foutez le camp, l'Hôtel va sauter ! »* Les intéressés ne se le font pas dire deux fois. Ils s'éparpillent dans la rue baignée par les fumigènes et qui résonne sous le

crépitement des armes automatiques. Les rescapés du commando s'engouffrent dans les camions postés à distance et démarrent en trombe.

Midi et douze minutes. La première phase de l'opération est terminée. La seconde débute. La « téléphoniste » attendait. Voyant passer Gideon qui lui signale que tout est OK, elle sait ce qui lui reste à faire : téléphoner dans un premier temps au standard du King David pour annoncer : « *Je vous parle sur ordre de la Résistance juive. Nous avons place des explosifs dans l'hôtel. Evacuez-le tout de suite ! Vous avez été avertis*. » La voix fébrile qui répète une nouvelle fois son message ne peut être plus explicite. Un appel identique est adressé à la rédaction du *Palestine Post* qui répercute. Un troisième est envoyé au consulat de France proche pour recommander d'ouvrir les fenêtres. Une explosion va se produire.

L'explosion intervient effectivement à 12 heures 37. L'aile droite du King David s'effondre dans un fracas de pierrailles et de poussière. Sous les décombres on dénombrera 45 blessés et 91 morts : 28 Britanniques dont plusieurs officiers supérieurs, 41 Arabes, 17 Juifs et 5 étrangers. Le commando a eu un tué et un blessé grave.

Le King David Hotel n'avait pas été évacué. Pourquoi ? Durant des années les Britanniques refuseront d'admettre qu'ils avaient été prévenus. Avec le temps la vérité s'imposera. Le *Palestine Post* a correctement retransmis le message entendu à 12 heures 15. Le consulat de France a ouvert ses fenêtres afin d'éviter les bris de glace sous le souffle. Les appels de la « téléphoniste » ont donc eu lieu. Le standard du King David a bien reçu le sien. Un officier s'est précipité dans le bureau de Sir John Shaw, secrétaire général du gouvernement anglais en Palestine :

« Monsieur le secrétaire général, les Juifs affirment qu'ils ont placé des bombes dans l'hôtel. Ils recommandent l'évacuation immédiate ».

Réponse du haut fonctionnaire :

« Je suis ici pour donner des ordres aux Juifs et non pour en recevoir d'eux ! »

La tragédie, sur ces bases, était inéluctable.

*

La politique est un art cynique. Devant l'émotion causée par cet attentat, Ben Gourion désavouera une opération qu'il avait ordonnée via la Haganah

et accusera l'Irgoun des pires crimes. L'Histoire rapportera ce que fut exactement le commando contre le King David Hotel le 22 juillet 1946.

---

1 Irgun Zvaï Leumi, Organisation militaire nationale, mieux connue sous le seul sigle de Irgoun, créée en 1931 par Vladimir Jabotinsky.

2 « Petit hôtel » en hébreu. Afin d'améliorer le camouflage de l'opération, « Malonchick » devient simplement « Chick ».

3 L'Irgoun, à l'expérience, sera finalement scindée en deux éléments :

– L'AF, l'Assault Force, chargée des opérations.

– La RPF, la Revolutionary Propaganda Force, dont le nom définit la mission.

Chapitre 2

WESTERLING.
TUEUR OU PRINCE JUSTICE

Très souvent, un commando, dans son double sens de troupe et d'action, s'assimile à un homme. Il en est ainsi de Stirling avec le SAS britannique, de Kieffer avec les Commandos Marine français, de Skorzeny avec les commandos du Troisième Reich. Les exemples de ce genre peuvent se multiplier. Des individualités hors normes donnent le jour à une nouvelle entité guerrière et lui façonnent un style, véritable marque de fabrique.

Les commandos de Raymond-Pierre-Paul Westerling n'échappent pas à cette règle. Ils sont le fruit d'une personnalité à laquelle les circonstances fournissent des conditions exceptionnelles d'expression. La décolonisation dans les Indes néerlandaises, après 1945, offre au jeune officier hollandais Raymond Westerling un vaste théâtre où la paix et la guerre se disputent le sort des populations. Un redoutable chef de commando apparaît, aux qualités peu courantes de combattant individuel, d'organisateur et d'entraîneur d'hommes, œuvrant avec maîtrise hors des sentiers de la guerre dite conventionnelle.

*

Il est né citoyen des Pays-Bas en 1919 ; il ne parlera le hollandais qu'à vingt ans passés. Son père, commerçant aisé installé à Istanbul depuis trois générations, a épousé une Grecque. La famille Westerling est polyglotte. A la maison, il est d'usage de s'exprimer surtout en français. Le jeune Westerling usera du français mais également du grec à cause de sa mère, de l'anglais pour le business et du turc avec la clientèle... Il y joindra à l'occasion de l'allemand et de l'italien. Son goût pour les récits d'aventures, ses escapades fréquentes dans la campagne ne l'empêchent pas de se

montrer brillant élève. Quel avenir en perspective ? A priori, la suite de l'affaire paternelle ! La Seconde Guerre mondiale, son tempérament, en décideront autrement.

Début 1941. On se bat en Europe et en Afrique. La Hollande est occupée et la reine s'est réfugiée en Grande-Bretagne. Il n'est pas de tradition d'être soldat chez les Westerling, gens de négoce avant tout. Le père n'apprécie pas la décision du fils mais qu'y faire ? Le jeune homme vient de dépasser sa majorité...

Westerling arrivé au Caire dans l'espoir de servir sous les drapeaux des Pays-Bas y trouve l'Union Jack. Le voici enrôlé dans les armées de Sa Majesté George VI. Les Britanniques lui font voir du pays : Aden, Le Cap, Porto Rico, le Canada, avant de le débarquer chez eux. Une fois à bon port, ils apportent, à ce garçon qui rêve d'en découdre, un solide bagage militaire. Il suit le stage commandos à la célèbre école d'Achnacarry dans le nord de l'Ecosse[1] et en sort coiffé du béret vert. Il passe par Ringway et gagne le droit au port d'un autre béret, celui, amarante cette fois, des parachutistes. Un moment il appartient au Commando Interallié Numéro 10 qui regroupe des Français, des Belges, des Norvégiens, des Polonais. Il y a même des Hollandais. Enfin, Westerling parle sa langue ou plus exactement commence à l'apprendre. L'élève dans ses parcours d'apprentissage a dû donner entière satisfaction puisqu'il est nommé caporal, puis sergent, enfin promu instructeur. Pas dans n'importe quelle discipline ! Dans celle du « silent-killing », l'art de tuer sans bruit au poignard ou à mains nues ! Un art hors de portée du premier venu. La dextérité technique doit s'allier à une solidité mentale à toute épreuve.

Début 1943, la troop[2] néerlandaise du Commando N° 10 est désignée pour l'Extrême-Orient. Westerling bien qu'instructeur obtient de partir avec. Nouveau voyage en direction des Indes et nouveaux stages dont un à la Special Training Jungle School près de Goa. Pas besoin d'un dictionnaire anglo-français pour traduire par Ecole spéciale de jungle et quelle école ! Six semaines dans une nature regardée hostile, avec sa végétation luxuriante, ses marécages, ses animaux sauvages, ses serpents, ses insectes, et dominant le tout, l'humidité moite des tropiques. Les stagiaires apprennent à se déplacer, à se nourrir, à vivre, et aussi à combattre dans cet environnement qui déroute au départ un Européen.

Au terme de cette initiation, Westerling espère enfin se battre pour de bon. Non ! Il est réexpédié en Europe. Du moins messieurs les Anglais lui

ont-ils procuré une formation dont il percevra par la suite l'utilité. Il sait tuer en silence, il sait vivre en jungle, il a approché l'âme asiatique...

Enfin, il peut affronter à pleines mains la Seconde Guerre mondiale. L'hiver 1944-1945 il est dans le Limbourg, cette province méridionale de sa patrie officielle. Il initie des résistants hollandais à la guerre de commando et mène des actions derrière les lignes allemandes. En mars 1945, une blessure interrompt ces activités peu avant l'offensive finale des armées alliées.

La guerre est-elle définitivement terminée pour lui ? Non, il ne l'a pas encore assez courtisée. Elle se prolonge en Extrême-Orient et pour quelques années. Rares sont les initiés au Manhattan Projet, aux futures bombes d'Hiroshima-Nagasaki début août 1945.

Le 14 août, Westerling débarque à Colombo. Le lendemain, l'Empire du Soleil-Levant *« accepte l'inacceptable »*, il se résigne à capituler. Pour autant, rien n'est réglé dans les anciennes colonies européennes hier occupées par le Japon. Ce aussi bien en Indochine française, dans les possessions britanniques que dans les Indes néerlandaises.

Ces Indes néerlandaises, un monde sans autre unité que celle imposée par le colonisateur ! Deux millions de kilomètres carrés, sous les tropiques, répartis sur plus de 13000 îles. 5000 kilomètres d'est en ouest et 1800 du nord au sud. 70 millions d'habitants en 1939 avec leurs spécificités ethniques, culturelles et religieuses qui vont expliquer les affrontements sanglants des décennies à venir[3]. Arrivés au XVI^e^ siècle, les Hollandais se sont imposés au XIX^e^. Ils ont fédéré sous leur tutelle ces immenses territoires et assuré le règne de l'homme blanc tout en respectant les coutumes des autochtones. La paix assurée par une armée en majorité indigène, l'exploitation agricole et minière est menée au profit de la lointaine métropole. Des ports, des villes, des infrastructures, ouvrent progressivement le pays à l'économie moderne. La capitale, Batavia, actuelle Djakarta, est créée. Ce développement n'a pas empêché les premiers ferments de nationalisme de se manifester, sans gravité alors pour l'autorité du colonisateur.

Les lendemains de Pearl Harbor remettent tout en question. Les Indes néerlandaises, en particulier les principales îles, Sumatra, Java, Bornéo, les Célèbes[4], sont occupées. Les Hollandais internés. Les soldats du Mikado propagent *« l'Asie aux Asiatiques »* et la haine du blanc. Leur défaite plonge le pays dans le chaos, l'ordre n'y est plus assuré. Sukarno, un nationaliste

javanais de longue date, bien que fortement compromis avec les Japonais, le 17 août 1945, proclame l'indépendance sans avoir les moyens, pour autant, de diriger effectivement une étendue aussi vaste que diversifiée. Se mêlent aux nationalistes sincères des communistes préparant d'autres lendemains. Des bandes aspirent à profiter de l'anarchie généralisée grandement fomentée en sous-main par les Japonais toujours présents pour pratiquer la politique du pire... Pillages, enlèvements, viols, meurtres s'enchaînent pour le plus grand malheur des populations. Les Britanniques, chargés de rétablir l'ordre, se préoccupent en premier lieu de leurs propres colonies, Birmanie, Malaisie, Singapour. Sortant à peine de l'occupation allemande, la Hollande n'est guère pourvue en disponibilités militaires pour restaurer rapidement sa propre autorité mise en cause par Sukarno et les communistes.

Toujours rattaché à l'armée britannique, Westerling est promu lieutenant avant de partir pour Colombo. Parachuté, au début de septembre, avec quatre compagnons sur l'aérodrome de Medan dans le nord de Sumatra, il doit organiser une police indigène et préparer le débarquement des forces alliées.

A Medan, gros centre d'exportation de tabac et de caoutchouc, les vaincus règnent toujours en maîtres. Ils possèdent des soldats et des armes qu'ils n'hésitent pas à distribuer aux bandes terroristes qui ici comme ailleurs pillent et tuent. Le premier travail du lieutenant Westerling est de leur rappeler qu'il représente désormais le vainqueur. A cet égard le temps joue pour lui, les Japonais finiront par être rapatriés. Les exactions, elles, subsistent. Principal fléau sur une île qui connaissait la paix avant 1941... Se montrer et s'affirmer comme devant les Japonais ne suffit pas.

Westerling n'a autour de lui qu'une faible équipe d'Européens, Anglais et Hollandais rescapés des camps nippons pour les derniers. Il est obligé de recruter des autochtones, anciens de l'armée néerlandaise. Les armes font défaut. Par des embuscades, il se fournit chez les « terroristes » alimentés par les Japonais. Sa petite troupe prend consistance. Puis il pousse ses pions. Cet officier à la carrure massive, à la force physique digne de sa terre natale, au sang-froid impressionnant, inspire confiance. Les habitants veulent la paix. Plus d'un est prêt à l'aider. Il trouve des informateurs qui s'infiltrent dans les bandes. Il sait qui fait quoi et peut frapper à bon escient. S'en prendre aux seuls coupables sera toujours sa règle d'or, interdisant les

représailles stupides sur d'innocents villageois contraints d'héberger des pillards ou des assassins.

Sa force armée, si modique soit-elle, lui permet une première tâche humanitaire. Des compatriotes, civils et militaires, croupissent dans trois camps éloignés de cent à trois cents kilomètres de Medan à la merci des bandes de bungs (*traduire théoriquement par camarades mais plutôt par hors-la-loi*). Camps gardés, plutôt mal que bien, par les Japonais.

Opérant par surprise, Westerling parvient à regrouper tous les internés dans une enceinte à l'intérieur de Medan où ils peuvent être soignés et protégés. Ces coups de main réussis commencent à asseoir sa réputation de pacificateur et de justicier. Il ne se contente pas de veiller sur ses compatriotes...

*

Les Britanniques, accompagnés par de faibles contingents néerlandais, finissent par débarquer à Sumatra et s'installent à Medan. Il s'agit de troupes régulières mal préparées à la contre-guérilla. Leurs détachements patrouillent en véhicules sur les axes mais ne s'aventurent pas en jungle. Pourquoi s'y hasarder ? Leur mission est d'assurer l'ordre dans les centres urbains, de veiller au passage relais de la décolonisation qui se négocie entre Hollandais et nationalistes. La quiétude dans les villages n'est pas de leur ressort. La personne qui doit s'en préoccuper, ce ne peut être que Westerling. Jouant sur son statut de citoyen hollandais, il intervient de plus en plus en marge des forces armées du Royaume-Uni.

Lui, au moins, il sort et court la jungle... Il se mêle aux populations, s'informe de leurs soucis et de leurs besoins. Il sait se battre, confiant dans les partisans indigènes qu'il a sélectionnés et formés. L'expérience démontre que sa confiance est bien placée. Blessé lors d'un accrochage, il tombe à terre sans connaissance. Sa poignée d'Indonésiens découvrant leur chef hors course pourrait se débander. Il n'en est rien. La fidélité ne se dément pas. Repoussant les attaques adverses, le petit groupe rentre à Medan, portant sur un brancard de fortune le lieutenant Westerling qui se remettra vite de ce mauvais pas.

*

Le climat de Sumatra est rude à supporter avec ses chaleurs persistantes et ses vapeurs d'étuve qui montent après une ondée. Pas un soupçon de fraîcheur à la chute du jour. Pas un souffle d'air. La température intérieure ou extérieure dépasse les 34 degrés. Westerling possède une solide carcasse mais n'est pas comme tout un chacun à l'abri des rigueurs tropicales. Dans la modeste pièce qui lui sert de bureau, enfoncé dans un large fauteuil en rotin, il s'efforce d'oublier Medan, sa chemise trempée de sueur qui lui colle à la peau, une mauvaise fièvre qui le fait frissonner. Il somnole à moitié lorsqu'un visiteur inattendu se présente. L'individu s'est signalé simplement par trois lettres et un chiffre griffonné sur un morceau de papier. Westerling a tôt fait d'identifier de qui il s'agit. Mais pourquoi Djalil, l'un de ses meilleurs agents de renseignements, contrairement à toutes les règles de sécurité, frappe-t-il directement à la porte de son patron ? Sans doute des raisons très sérieuses.

Djalil tient à se montrer calme. Posément, il expose le mobile de sa visite insolite : *« La bande de Hayrullah est dans le kampong de Petisadhua*. » La bande de Hayrullah ! Westerling ne la connaît que trop, la plus redoutable de la région. Ses membres se sont baptisés les *« Corbeaux noirs »*. Sous le couvert de prétendus nationalistes, ils pillent et violent. Les Anglais en ont bien connaissance mais, une fois encore, ils ne font rien contre. Là n'est pas leur mission. Djalil s'est affranchi des consignes pour une autre raison. Hayrullah a enlevé des jeunes femmes. Parmi elles, la plus jeune fille de Djalil. Pour la sauver, son père n'a qu'un recours, Westerling, son chef.

Djalil n'est pas venu les mains vides. Il tire une feuille de papier de la doublure de son calot. Un croquis vaut mieux qu'un long discours, disait Napoléon et Djalil, bien qu'il ignore certainement les propos de l'Empereur, a fait un schéma. L'essentiel est décrit. Petisadhua, un kampong étiré sur un kilomètre le long d'une rue principale avec des espaces dégagés et des maisons isolées. La bande de Hayrullah s'est installée pour la nuit dans l'une de ces constructions. Les hommes, ils sont quinze, occupent les deux pièces de la demeure et ont commandé un repas aux villageois. Les captives sont enfermées dans un réduit extérieur, séparé de l'habitation principale par une cloison en pierre. Détail qui n'est pas sans importance. Tandis que la bande festoie, deux sentinelles veillent près de l'entrée. Djalil n'invente rien. Ses informations ne relèvent pas de son imagination. Discrètement, il s'est rendu sur place, a observé, tout noté avant de revenir rapidement. Petisadhua est à quelques lieues de Medan.

Westerling escomptait une nuit réparatrice pour chasser sa mauvaise fièvre. Brutalement il n'en est plus question.

Premier problème, la troupe ! A la suite d'un renseignement de valeur certifiée, comme il en tombe tant et toujours, les Britanniques craignent une attaque du centre où sont regroupés les anciens prisonniers néerlandais. Pour le garder, ils ont mobilisé le maximum de monde à commencer par les recrues de Westerling. Le lieutenant n'a sous la main qu'une troïka de fidèles, deux Indonésiens dont Djalil et un Chinois. Pour son bonheur, ces trois-là sont des bons sous leurs apparences chétives.

Seconde difficulté, agir sans éveiller l'attention des Britanniques. Avec leurs gros sabots, ils feraient tout capoter. Pas question de se rendre à Petisadhua en force et en véhicules. Westerling fixe à son commando ultra-léger un premier point de rendez-vous hors de Medan. Chacun s'y rendra séparément en évitant les patrouilles anglaises sur jeeps. L'un des deux Indonésiens apportera la valise des impedimenta : un PM Thompson avec trois chargeurs, deux carabines USM 1 avec quatre chargeurs chacune, quatre grenades quadrillées Mills anglaises, une lampe torche, des jumelles nocturnes, des paquets de pansements individuels, deux ampoules de morphine, quatre tenues noires avec des masques. La Thompson est un peu lourde ; en revanche, ses balles de 11,43 m/m et les éclats de Mills ne pardonnent pas[5].

A 22 heures, début du couvre-feu, Westerling éteint sa lampe. Pour son entourage il est malade, ce qui n'est pas complètement faux. En aucun cas il ne veut être dérangé. Dans l'obscurité, il se transforme en innocent paysan, blouse noire et calot. Son vêtement dissimule ses deux armes préférées, un Colt 32 et le poignard affûté avec soin.

« Les nuages couraient sur la lune enflammée comme sur l'incendie on voit fuir la fumée. »

Le ciel seul est à l'image de celui du poète. La mousson est là sous une lune de feu roulant des nuages lourds de cataractes intermittentes. Le reste n'incite guère à prendre son luth. Des chauves-souris géantes, fantômes malotrus, dessinent des arabesques de deuil, frôlent les humains comme des messagers de mort. L'humus en décomposition exhale des senteurs putrides. Les organismes ruisselants de sueur éprouvent la sensation d'évoluer dans un hammam surchauffé. Pourtant, il faut sortir et affronter cette nature hostile. Avant de se heurter à des individus qui seront encore plus dangereux.

1 heure 40. Miracle de la foi en un homme. Personne ne manque au rendez-vous. Le commando est complet.

L'armement et les tenues répartis, Westerling fixe les rôles. Djalil connaît les lieux, il ouvrira la marche devant lui. Suivront le Chinois et son compère enfant de Sumatra.

Toujours et encore, des bruits étouffent ceux des pas. Coassements de grenouilles, cris furtifs d'une bête délogée.

Les premières demeures du kampong se découvrent dans une apparition de la lune entre deux coulées de nuages. Le village semble endormi. Westerling s'immobilise. Avec ses jumelles de nuit, il scrute le paysage environnant. Djalil s'est montré un bon guide. En avançant encore un peu, une maison avec une fenêtre éclairée se distingue à une cinquantaine de mètres. Des voix d'hommes s'en échappent. Des voix animées d'individus qui doivent se sentir à l'abri en ce kampong éloigné de la surveillance britannique.

Westerling recherche les sentinelles. Elles sont certainement deux. Les Indonésiens dans le domaine des gardes nocturnes appliquent la formule japonaise. Un veilleur peut s'assoupir. La sécurité impose d'en placer deux. Westerling distingue le premier. L'homme est assis sur un tronc de bananier, son fusil entre ses jambes. Ses camarades lui ont fait passer des morceaux du festin et il mange de bon appétit. Où se situe la sentinelle numéro 2 ? Westerling rampe à gestes comptés, s'arrête tous les deux mètres pour observer et écouter. La porte de la maison s'ouvre. Un individu sort manifestement pour se soulager. Cette apparition déclenche une obscénité venant d'une touffe de bananiers. L'autre sentinelle ! Westerling sait où frapper.

La victime ne voit rien venir. A-t-elle même le temps de comprendre ? Un mouchoir se plaque sur la bouche. Un poignard s'enfonce dans la gorge. Un corps s'agite en ultimes convulsions. Une masse inerte glisse sur le sol. Westerling a un réflexe pratique. Il se penche pour essuyer sa lame sur la tunique du mort et s'empare de son arme. Une Sten britannique qui pourra rendre service. Le trio attendait le retour du patron. Portant la Sten, signe tangible du succès, il repart à nouveau pour s'occuper de l'autre, celle qui avait bon appétit. Le scénario se reproduit. La voie est libre pour le final. La bande à Hayrullah n'a rien entendu et ne se doute de rien.

Un vieux sarong, une robe indienne, obture en partie l'une des fenêtres. Invisible, plaqué derrière cet oripeau plus que défraîchi, Westerling examine

l'intérieur de la maison. Deux lampes à acétylène éclairent, l'une à terre, l'autre suspendue au plafond. Ils sont treize au total dans la salle. Avec les deux guetteurs maintenant impuissants, le compte est bon. Certains mangent, d'autres jouent aux dés. Deux nettoient les armes. Hayrullah est là. Westerling le reconnaît conforme à la description qui lui en a été faite. Pas de femmes. Elles sont parquées derrière le mur en pierre qui ferme le fond. Bienheureuse murette qui les mettra à l'abri des éclats ou des balles perdues !

Dans un souffle, le chef du commando explique son plan à ses hommes. Grenade et rafales pour moi. Rafales uniquement pour vous aussitôt mon intervention. Westerling s'est accroupi sous le rebord de la fenêtre et a dégoupillé sa Mills. Posément il relâche la cuillère de son engin et compte mentalement : un, deux, trois, quatre. D'une main qui ne tremble pas, il balance la grenade à l'intérieur qui, sans toucher le sol, explose, projetant à hauteur d'hommes ses éclats meurtriers. Puis, se redressant d'un bond, par petites rafales, il vide le chargeur de sa Thompson sur les silhouettes éclairées par la lumière vacillante du plafond. Les impacts de 11,43 n'épargnent personne et complètent les ravages de la Mills. Hayrullah est tombé l'un des premiers, éventré par un gros éclat de grenade. Sous la poussée d'un vigoureux coup de pied, la porte s'est ouverte presque simultanément au feu de la Thompson. Les porteurs des deux carabines s'encadrent dans l'entrée. Méthodiquement ils ajustent les corps répandus par terre. Coups de grâce ! Aucun membre de la bande à Hayrullah n'a le droit de rester vivant. Ainsi le veut la justice de Westerling envers les terroristes les plus nocifs. Terrible conception qui lui dicte de tuer pour protéger des innocents.

Le combat, du moins le carnage, n'a duré que deux minutes. La fusillade s'éteint aussi vite qu'elle avait éclaté.

Les jeunes femmes sont apeurées mais saines et sauves. La cloison en pierre les a effectivement protégées. Elles étaient six et vont pouvoir regagner leurs villages. Westerling leur donne à chacune une poignée de roupies pour subvenir durant leur retour à leurs besoins immédiats. La fille de Djalil s'éloigne avec ses sauveteurs. Westerling a tenu que son père demeure dans l'ombre incognito. Il ne veut pas griller l'un de ses meilleurs agents.

Le chef du commando avant de partir se livre à une opération que ses hommes ne comprennent pas. Il dépose les cadavres des deux sentinelles à

l'intérieur de la maison. Pourquoi cette corvée mortuaire ? Le patron a certainement une idée derrière la tête.

Quatre heures du matin. Le commando rejoint Medan. Une fois ou deux il a plongé dans les fourrés pour échapper aux phares d'un véhicule britannique. La nuit du lieutenant Westerling sera brève. A son poste à huit heures, lavé et rasé, il affirmera avoir dormi d'une traite sous l'emprise des médicaments contre sa méchante fièvre.

*

La fusillade nocturne de Petisadhua a été perçue de loin. Les Britanniques ont eu écho d'un affrontement sans savoir ce dont il s'agissait. Au matin, ils envoient une patrouille blindée sur les lieux. Effectivement, il y a bien eu combat dans une maison de Petisadhua. Des impacts de balles sur les murs, des douilles sur le sol en font foi. Par contre ni armes, ni cadavres. Tout a disparu. L'officier de renseignements s'interroge sur les raisons profondes de ces disparitions. Westerling, lui, se garde bien de s'épancher sur la question. Sur son itinéraire vers Petisadhua il a prévenu Hadji Nur, un vieux chef de village qui ne cache pas ses sentiments nationalistes. Cette nuit, il y aura des armes à récupérer et des cadavres à évacuer. Les armes serviront pour se défendre contre les terroristes. Les cadavres disparaîtront pour impressionner aussi bien les mauvais garçons que la population. Une fois le silence retombé sur Petisadhua, Hadji Nur, terré non loin avec une poignée de partisans, a fidèlement respecté la mission confiée.

*

Si le commando réussi de Westerling accroît le prestige de son auteur auprès des initiés, toutes les bandes n'ont pas disparu pour autant. Les Britanniques, les jours suivants, l'apprennent à leurs dépens. Plusieurs officiers et soldats de Sa Majesté tombent dans une embuscade et rentrent avec des morts. Les auteurs de l'attentat sont connus. Leur chef est un Tenakan, c'est-à-dire un individu mi-chinois, mi-japonais. Il réside dans un kampong, aux abords de Medan. Difficile d'aller le chercher. Le kampong se situe en pleine jungle. La moindre opération déclencherait le bang des tam-tams. Le Tenakan et ses séides auraient le temps de filer. Les Anglais

furieux ont lancé des obus sur le kampong sans autre résultat que d'atteindre des non-coupables.

Au cours d'une discussion sur le sujet, Westerling se déclare fort de réaliser ce que les Britanniques sont incapables de faire : s'emparer du responsable mort ou vif. Un officier le prend au mot et un pari s'engage. Enjeu, une bouteille de whisky. Ramener ou non le Tenakan !

Westerling ne s'est pas avancé à la légère. L'un de ses agents, travesti en marchand ambulant, lui a rapporté tous les renseignements nécessaires à son coup de main. La hutte où loge le fameux Tenakan, au cœur d'un kampong à huit kilomètres de Medan, est bien localisée.

Les Indonésiens craignent l'obscurité. La nuit, ils se terrent chez eux. Westerling ne l'ignore pas et sait lorsqu'il aura à agir. Il part sur les 21 heures accompagné seulement de deux autochtones dont le faux marchand. Vêtus de noir, le visage grimé pour ce commando nocturne, les trois hommes s'en vont très légèrement armés : un poignard, un pistolet, une grenade, une paire de menottes et du chloroforme pour chacun. Inutile de se charger. Le raid n'a qu'un but, rentrer avec un prisonnier.

Le kampong est gardé par des sentinelles, sauf sur une face où s'étend un marais déclaré infranchissable. De son stage de jungle Westerling a retenu qu'il n'existait pas de marais infranchissable. L'épreuve est longue. Les trois hommes passent, finissant par s'extraire couverts d'un camouflage supplémentaire, une belle couche de boue nauséabonde.

Trois sentinelles veillent près de la cabane du Tenakan. Westerling n'a pas été pour rien instructeur de « silent-killing ». Trois cadavres sont évacués dans un torrent proche. Leur disparition donnera à l'expédition un aspect mystérieux.

Le Tenakan dormait, seul comme il se doit pour un chef, d'un sommeil lourd, propre aux enfants de Sumatra. Le chiffon imbibé de chloroforme prolonge ses rêves. Westerling charge le dormeur sur son dos. Le retour passe par le même itinéraire et l'eau du marécage finit par réveiller le Tenakan qui se croit d'abord enlevé par trois démons de la nuit. Il retrouve complètement ses esprits dans le bureau de son ravisseur. La liste de ses crimes qu'il reconnaît lui fait certainement redouter le pire. Tentant de s'échapper, il est littéralement décapité par le sabre d'un des fidèles de Westerling, lequel ramasse soigneusement la tête, l'enveloppe de feuilles de bananiers et la place dans une boîte à biscuits.

L'officier britannique n'a eu vent de rien. Il croit son pari gagné et ingénument réclame sa bouteille de whisky. Westerling n'a qu'un geste à faire. La boîte à biscuits était sous une table. Il en sort la tête du Tenakan et la dépose devant son interlocuteur. Le gagnant de la mise n'est pas contestable.

Ce n'est pas tout. Au kampong on doit s'interroger. Qu'est devenu le Tenakan ? Où sont passées les trois sentinelles ? Pour éviter toute mauvaise interprétation, Westerling et ses deux compagnons reprennent le chemin du marécage. Au petit jour, les villageois découvrent la tête du chef de bande empalée sur un poteau. Au-dessous, un écriteau prévient qu'un sort identique attend tous les autres de méfaits. Signé : *« Le Tigre-Blanc »*. Le résultat est immédiat. Les pillards désertent le kampong. Au village, on célèbre l'événement. Le *« Tigre-Blanc »* fait figure de libérateur. Mais, au fond des choses, quelle est la vraie personnalité de ce « *Tigre-Blanc* » ? Celle d'un tueur ou d'un pacificateur ?

*

Affaire de Petisadhua qui, à brève échéance, ne trompe personne. Affaire du Tenakan, celle-là dûment relatée. D'autres encore. La notoriété du lieutenant néerlandais qui élimine si bien les terroristes se développe et s'intensifie. Ce blanc se présente comme un juste qui ne s'attaque qu'aux mauvais. Plus même, les nationalistes le respectent, car il ne se gêne pas pour énoncer son credo : *« L'Indonésie aux Indonésiens*. *»* Il a compris que la décolonisation, après le séisme de l'occupation japonaise et l'évolution engendrée par la Seconde Guerre mondiale, était un phénomène irréversible. Simplement, il veut que l'indépendance à venir s'instaure dans le respect des populations et de leurs spécificités régionales voire locales. Cette ambition est la justification de ses actes.

*

Cet officier qui paie si bien de sa personne, en exécutant lui-même le « *sale boulot »* le poignard à la main, évolue entre deux eaux, mi-britanniques, mi-néerlandaises. Le 26 juillet 1946, il réintègre son armée nationale et rejoint Batavia qui ne tardera pas à s'appeler Djakarta. Précédé d'une flatteuse réputation, il lui est confié de suite le commandement d'une unité de commandos mixtes, la Speciale Troepen (Troupes Spéciales). Cette

nomination intervient au moment où l'armée hollandaise se reconstitue et commence à assurer le relais des Britanniques dans les Indes néerlandaises.

Pour former une bonne troupe de commandos, sélection sévère, entraînement rigoureux relèvent des classiques. A ces recettes de base Westerling joint le fruit de son expérience personnelle. Travail de nuit et sans bruit. L'homme de Petisadhua et l'ancien instructeur de « silent-killing » se reconnaissent bien là. Comme dans le souci constant de renseignements précis. Ce soldat, qui tue par nécessité, ne torture pas. Il interroge, posant sur son interlocuteur un regard difficile, paraît-il, à soutenir. Il entretient un réseau d'informateurs, son avant-garde sur le terrain. Il ne part jamais à l'aveuglette et ne tombe pas dans le vide.

Les méthodes et les résultats de la Speciale Troepen ont dû être jugés bons en hauts lieux. En décembre 1946, le commando Westerling est envoyé aux Célèbes (Sulawesi) et son chef promu capitaine.

Les Célèbes, île de 190000 km^2 ressemblant un peu à un trident, vivent mal. Les habitants, paysans propriétaires dans l'ensemble, sont en proie aux pressions venues de l'extérieur. En juillet 1946, les Pays-Bas ont accepté le principe de l'indépendance des Indes néerlandaises dans le cadre d'une large fédération pour tenir compte des particularismes insulaires. Les nationalistes de Java, conduits par Sukarno et les communistes, ont entériné. En sous-main ils entendent regrouper toutes les anciennes possessions hollandaises sous leur seule férule. Des agitateurs envoyés de Java, doublés d'éléments troubles, entretiennent dans les Célèbes un climat révolutionnaire dont sont victimes Hollandais et autochtones. Attentats, pillages se succèdent. Débarqué le 5 décembre, avec son commando de 122 hommes, à Makassar[6], la capitale, Westerling reçoit la charge de rétablir la paix en ville et à la campagne.

Fidèle à sa méthode, Westerling a envoyé ses informateurs indonésiens en précurseurs. Il sait que la garnison hollandaise de Makassar ne bouge pas, que la police locale est gangrenée, que la population n'aspire qu'à la paix. Pour rétablir le calme, il n'a pas le choix. Il doit décapiter, au sens physique du terme, les têtes des bandes qui rôdent durant le jour et s'arrêtent la nuit dans les kampongs pour manger et dormir.

Westerling arrive avec une réputation. Aux Célèbes il acquiert une légende. Il devient le Robin des Bois des Indes orientales. Il débouche par où nul ne l'attend. Toujours de nuit, il traverse des rizières, patauge dans des marécages, progresse en jungle et en forêt, franchit des rivières sur des

canots gonflables... Ses coups n'ont que plus d'audience. Grand seigneur, il répartit entre les indigènes les plus démunis le butin enlevé, faisant des heureux par ses distributions de vivres et de vêtements. Dans les kampongs débarrassés des chefs terroristes, il implante des milices pour protéger les honnêtes gens. En deux mois les Célèbes retrouvent le calme. Westerling reconnaît avoir éliminé 600 terroristes et perdu trois hommes. Dit-il vrai ? Ses adversaires à Java multiplieront le premier chiffre par 70 !

Après les Célèbes, qu'il quitte sous une ovation populaire, Westerling revient à Java, puis part en Nouvelle-Guinée occidentale. De retour à Java, il y constitue un corps spécial qui montera à 2200 hommes dont 600 seulement sont des Européens. Tous les autres sont des enfants du pays à la fidélité éprouvée. Le capitaine, officier subalterne, commandant une troupe de la valeur d'un régiment, est devenu un pion politique et militaire important de la vie indonésienne. Le 11 novembre 1948, il quitte définitivement l'uniforme, aspirant non pas à la retraite mais à sa liberté d'action.

Marié à une Indonésienne, il dirige une entreprise de transports florissante. Il pourrait mener une existence paisible, car nul n'ose s'attaquer à cette figure de légende. A Java où il s'est installé, les habitants qui continuent d'être inquiétés lui demandent d'organiser leur défense. En quelques semaines, dans la partie occidentale de l'île, il est à la tête de 8000 hommes en uniforme, directement sous ses ordres, et 20000 appartenant aux milices des kampongs. Son armée renforcée par des ralliés en armes finit par atteindre 22000 combattants. Une vieille prophétie, datant de 1150, annonçait parlant de temps futurs : *« C'est alors que viendra le Ratu Adil, le Prince Justice né en terre turque*. » Nul doute, les érudits et les anciens sont formels. Ce Prince Justice, né en Turquie, c'est Westerling ! L'armée ainsi constituée porte un emblème, la balance de la Justice et un nom : l'A.P.R.A. (la légion de Ratu Adil, c'est-à-dire du Prince Justice). Le Prince Justice ! Qui aurait supposé que des colonisés octroient une telle auréole à un soldat du colonisateur ? Au moment de son départ de Makassar, Mohammad Sajid, un chef de kampong, s'était levé pour s'exclamer, tourné vers lui :

« Nous vous admirons comme soldat et nous vous aimons comme ami. Jamais nous ne vous oublierons. Nos enfants raconteront vos exploits à leurs enfants, afin que notre descendance se souvienne du Topi Merah, le béret Rouge... »

Mohammad Sajid a-t-il été entendu par sa descendance ?

Le destin indonésien du Prince Justice, trop épris d'équité et de fédéralisme, s'achèvera en janvier 1950. Ironie ou paradoxe, ce chef de commando se reconvertira en chanteur d'opéra dans sa lointaine patrie hollandaise. Peut-être dans ses envolées tragiques avait-il le sentiment de revivre son passé de maestro de la vie et de la mort. A la seule différence qu'alors, nul ne l'entendait porter la mort. Il évoluait en vrai commando.

---

1 Cf. *Histoire des Commandos*, tomes 1 et 2, chapitre XVI et VIII.

2 Une troop dans un commando britannique peut s'assimiler à une grosse section ou à un peloton avec un effectif variable de 50 à 150.

3 Comme au Timor-Oriental où 200000 habitants sur 1 000 000 sont victimes de l'oppression de Djakarta de 1975 à 1999. Cette tragédie est loin d'être unique.

4 Aujourd'hui, Kalimantan pour Bornéo et Sulawesi pour les Célèbes.

5 Poids 4,8 kilos ; chargeur de 30. Il est d'usage dans l'Armée française de parler d'une Thompson, sous-entendu mitraillette Thompson. De même pour une Sten ou une MAT.

6 Aujourd'hui, Ujung Pandang.

Chapitre 3

COMMANDO EN CORÉE

La paix en Extrême-Orient n'a pas duré. A-t-elle été réellement effective eu égard à la situation existant en de nombreux Etats de la région ? Le 19 décembre 1946, le coup de force d'Hô Chi Minh au Tonkin met un terme à une situation ambiguë qui ne pouvait s'éterniser dans l'Indochine française. Sur fond de décolonisation et de guerre froide, la France et le Viêt-minh communiste sont désormais aux prises pour un conflit appelé à se prolonger huit ans. Celui-ci connaîtra de longues et sanglantes batailles, la RC 4, Na San ou Diên Biên Phu. Tout autant il provoquera des guérillas locales propices à des actions de commandos. La guerre française d'Indochine sera riche en commandos de toutes natures qui feront engendrer des personnalités peu communes comme celle de Vandenberghe (cf. chapitre 4).

En août 1945, la capitulation japonaise conduit la Corée à se scinder en deux de part et d'autre du 38^{e} parallèle. La Corée du Nord passe sous obédience communiste dans l'orbite de l'univers chinois. La Corée du Sud s'arrime au monde libre. Le 25 juin 1950, se sentant épaulé par son puissant voisin et avec l'aval de l'Union Soviétique, le Nord attaque et envahit le Sud. Une guerre de trois ans s'enclenche. L'intervention, avec des moyens considérables, des Etats-Unis d'un côté, de la Chine communiste de l'autre, lui donnera rapidement une exceptionnelle ampleur. La guerre froide, cet affrontement aux conflits localisés, trouve en Corée son expression la plus tangible. La lutte qui n'est pas, techniquement, sans rappeler celle menée hier par les Américains contre le Japon durant la Seconde Guerre mondiale, n'augure pas la mise en œuvre de nombreuses actions de commandos. Priorité aux matraquages par l'aviation ou l'artillerie et aux attaques en masse. Pourtant, des commandos se manifestent. Renseigner, dissuader, saboter, sont toujours des impératifs de l'art militaire valables également en Corée.

*

Les Etats-Unis ont donc réagi à l'agression et entraîné les Nations Unies à se coaliser contre les assaillants. Le général MacArthur, le glorieux vainqueur de la guerre du Pacifique, s'est vu confier la direction militaire de la coalition. Le personnage est là à sa right place. Il a du prestige, du métier. N'ayant rien perdu de sa superbe ni de son sens de la conduite d'opérations stratégiques, ses adversaires auront à s'en rendre compte...

Au départ, il hérite d'une situation difficile. Les Coréens du Sud, surpris, dominés en effectifs comme en équipement, ont été bousculés. Séoul, leur capitale, est tombée dès les premiers jours de l'offensive. Au début de septembre, malgré l'intensité des bombardements aériens retardant sa progression et l'entrée en action de renforts américains, l'armée du Nord a envahi une large partie de la péninsule sud-coréenne.

MacArthur forge sa riposte. Son armada est prête. Repoussant les mises en garde des tièdes, il débarquera sur les arrières de l'ennemi pour le prendre à revers. Très exactement sur la côte occidentale, à hauteur d'Inchon, soit à 180 kilomètres au sud du 38^{e} parallèle. A partir de ces plages de débarquement, il sera en situation de frapper l'armée nord-coréenne dans le dos et de couper ses lignes de communications.

*

Dissuasion

Nuit du 12 au 13 septembre 1950. Sujets de Sa Majesté britannique, ces sept hommes, un officier et six Marines, appartiennent à un petit détachement de Royal Marines envoyé rejoindre les forces des Nations Unies en Corée. Dans leurs canots pneumatiques, ils bataillent avec la houle de la mer Jaune. Non sans une certaine emphase, ce détachement est baptisé la Pounds Force, du nom de leur patron, le lieutenant Pounds. Appliqués à pagayer, ils partent pour exécuter une mission d'importance. Ils doivent accoster sur les plages de Kongsoon à 12 kilomètres au sud-ouest d'Inchon. Une fois à terre, ils auront à laisser des traces significatives de leur passage afin de leurrer l'adversaire sur le point de débarquement de la concentration

navale qui n'a pas échappé à l'observation aérienne. Ils sont censés venir reconnaître les lieux et sonder la profondeur de l'eau en avant des grèves.

Le destroyer américain *Whitesands Bay* les a lâchés au large et les voici ballottés sur les flots à plusieurs kilomètres de la côte. L'opération, à double facette, n'est pas si simple. La modestie de l'effectif impose d'être discret, et d'éviter d'être localisé. Il est hors de question d'engager un combat. D'un autre côté, il faut abandonner des petits cailloux : un équipement, une grenade, un flotteur lesté..., témoignages incontestables d'une reconnaissance minutieuse des lieux.

La grève est délicate à aborder. Le ressac pousse sur des brisants. Les canots pneumatiques n'ont pas la maniabilité d'un kayak. S'échouer à bon port exige de forcer sur les coups de rames. Il est un peu plus de minuit lorsque le commando touche terre. Les canots sont tirés sur le sable qui crisse sous les pas. La seconde phase commence. Une patrouille s'enfonce sur une centaine de mètres se livrant apparemment à une inspection minutieuse du site. Simultanément deux nageurs s'éloignent du rivage, jalonnant leur parcours de lignes lestées.

La nuit est sombre mais ces silhouettes étranges ont dû être aperçues. Une arme automatique se dévoile à distance mais son tir est imprécis. Ses rafales balaient le paysage à l'aveuglette.

Dès le début des coups de feu, les hommes à terre se plaquent au sol et amorcent le repli tirant les canots à la mer. Inutile d'insister. Les instructions sont formelles. S'être montré suffit. Les deux nageurs ont compris et rejoignent leurs camarades embarqués. A nouveau les muscles tirent sur les pagaies et la sueur perle sur les fronts. Mieux vaut éloigner rapidement les frêles embarcations. Regagner le bord du *Whitesands Bay* ne sera pas un canotage sur le lac du Bois de Boulogne.

Deux jours plus tard, la Première Division de Marines, la glorieuse division de Guadalcanal, débarquera à Inchon et ne rencontrera que peu d'opposition. Les Coréens du Nord l'attendaient ailleurs, quelque part du côté de l'endroit où le commando de la Pounds Force s'était manifesté.

Sabotage

Le débarquement audacieux d'Inchon a payé. L'armée nord-coréenne aventurée dans le sud de la péninsule a été prise en tenailles et ramenée sur

le 38e parallèle. La Corée du Sud a été libérée en quinze jours. Séoul a été reprise. Fort de ces succès, MacArthur souhaite aller plus loin et presse Washington de le laisser marcher vers le nord pour assurer la réunification du pays.

Dans l'attente des décisions de Washington qui tergiverse, les combats se poursuivent sensiblement à hauteur du 38e parallèle. Pour leurs approvisionnements, dans la partie orientale du front, les Coréens du Nord sont largement tributaires du chemin de fer. Une voie ferrée emprunte l'étroite plaine côtière le long de la mer du Japon et relie le port soviétique de Vladivostok qui n'est qu'à 150 kilomètres de la frontière nord-coréenne. Par ce canal, Chine et URSS sont à même de ravitailler leurs protégés.

Bombarder ce cordon ombilical stratégique est possible. Si l'enjeu le justifie, il sous-entend de porter la guerre au Nord et là, les politiques n'ont pas encore tranché. Des actions de commandos ont l'avantage de la discrétion.

L'unité engagée à cette fin est le 41e Commando des Royal Marines britanniques constitué spécialement pour la Corée à partir de nageurs de combat et canoéistes confirmés. A bien des égards, il est l'héritier du Royal Marine Boom Patrol Detachment de la Seconde Guerre mondiale qui s'est illustré avec la Canoe Section dans la Gironde en décembre 1942, ainsi que du Special Boat Squadron de Lord Jellicoe en Méditerranée[1]. Ses Troops[2], qui viennent d'achever leur entraînement au Japon durant le mois de septembre, brûlent de manifester leur savoir-faire.

L'intervention a lieu dans la nuit du 2 octobre en deux opérations distinctes près de la ville de Chongjin à 350 kilomètres au nord de la ligne de front. Si loin sur les arrières, elle bénéficie d'une totale surprise.

La Troop B, forte de 4 officiers, 63 sous-officiers et Marines, a embarqué à bord du sous-marin américain *Perch*. La veille, le submersible a reconnu les lieux. La présence de vedettes nord-coréennes lui a fait choisir un autre emplacement que celui initialement prévu. L'accostage choisi permet toutefois un débarquement à courte distance de la voie ferrée. En contrepartie, les eaux côtières peu profondes n'autorisent pas le sous-marin à s'aventurer près du rivage. Sa masse noirâtre serait rapidement décelée par les patrouilles en surface. S'y joint également le risque de mines. Pour remédier à un largage trop lointain, un cylindre métallique a été arrimé juste derrière le kiosque du submersible. Il abrite un petit canot à moteur qui aura mission de remorquer les dinghies jusqu'à quelques encablures du rivage. Si

le procédé n'est pas très orthodoxe, il épargnera de la sueur et du temps. Le bruit du moteur sera étouffé par le grondement de la mer forte en ce début d'octobre.

La petite flottille est à 7 kilomètres du rivage lorsqu'elle se retrouve lâchée. En tête le petit bateau à moteur. Derrière, en remorque, 10 canots pneumatiques transportant la Troop B. Comme prévu la houle étouffe les trépidations du moteur à essence. La nuit est noire. A l'ouest le rivage se devine. La chaîne côtière forme un écran de plus de 2000 mètres de haut barrant nettement l'horizon.

A 450 mètres le vaillant remorqueur abandonne ses amis. Quelques nageurs américains de l'UDT (Underwater Demolition Team, homologue américain du SBS britannique) se mettent à l'eau. Silencieux, ils partent en avant-garde de reconnaissance. Des coups de lampe vers le large signalent que tout est OK ! Les canots alors glissent vers le littoral.

Le ballast court presque en bordure de la grève. S'y porter, s'y mettre en garde, ne demande que quelques minutes. Le commando avait rempli ses sacs de mines antichars. Soigneusement, il installe ses pièges le long des rails. L'opération est brève. Les artificiers avaient répété minutieusement la mise en place des engins. Le retour vers les canots est tout aussi rapide. Il était temps de s'éclipser. Une locomotive haletait dans les lointains.

Les hommes de guerre ont, à l'occasion, des joies sauvages. Le commando se repliant vers le *Perch* a celle d'entendre le résultat de son œuvre au passage du train. Le déplacement ne fut pas vain. Le contenu du convoi ferroviaire n'atteindra pas de sitôt la ligne de front.

Tandis que la Troop B procédait à sa pose de mines, les Troops C et D étaient menées à pied d'œuvre pour des missions similaires par les destroyers américains *Bass* et *Wantuck*. Ces deux bâtiments sont spécialisés dans les transports d'assaut. A quatre kilomètres des rivages ils mettent à l'eau les landing crafts destinés à remorquer les canots pneumatiques. L'obscurité et surtout une brume épaisse recouvrant cette partie de la mer du Japon leur imposent de ne pas naviguer à plus de deux nœuds. L'approche exige une bonne heure. A 400 mètres de la côte les landing crafts libèrent leurs canots.

Les plages de débarquement n'ont pas été reconnues et la force du ressac représente une inconnue à ne pas négliger. Permet-elle d'accoster ou risque-t-elle de faire chavirer les frères esquifs touchant la grève ? Pour s'en rendre compte, deux canots se balançant sur la crête des vagues sont envoyés à

l'avant. Le jeune lieutenant qui les amène est bien décidé à savoir ce qu'il en est exactement. A deux cents mètres du rivage il se jette résolument à la mer afin de terminer à la nage sa reconnaissance des lieux. A sa grande surprise il a pied avec de l'eau à mi-corps. Pas pour longtemps. La proximité de la côte recèle des hauts-fonds trompeurs qui ne s'étendent pas. C'est à la nage que l'officier termine ses cent derniers mètres.

Le ressac n'est pas trop méchant. Aucune présence suspecte ne trouble la plage. Les canots peuvent rejoindre et débarquer personnel et matériel. Ils charriaient 2000 kg d'explosifs. De quoi faire un feu d'artifice à réveiller toute la côte de Hungnam à Chongjin ! Mieux encore, les radars des deux destroyers, en l'absence de points de repère, ont parfaitement réglé la navigation. Les commandos ont mis pied à terre, près d'un tunnel et de plusieurs ponts, exactement sur les objectifs qu'ils avaient à traiter.

Dans la nuit laiteuse d'un clair de lune estompé par la brume, les Marines se hâtent. Les radars nord-coréens ont peut-être localisé les deux destroyers au large et l'alerte a pu être donnée. 2000 kg d'explosifs bien répartis sont capables d'assurer des destructions durables. Lors du retour sans incidents pour le commando vers les destroyers, un tunnel, des ponts s'effondreront.

Une opération du même gabarit la nuit suivante à huit kilomètres seulement de Chongjin sera moins heureuse. Les pièges et mines divers seront correctement mis en place mais un Marine sera tué lors du décrochage. La présence du commando avait été détectée.

Ce type de raid sera renouvelé six mois plus tard pour des raisons différentes. Les Chinois sont entrés dans le conflit en novembre 1950. Cette intervention a modifié les données de la guerre, accentuant son caractère d'affrontement Est-Ouest et renforçant une armée nord-coréenne malmenée par MacArthur. Plus que jamais la voie ferrée en bordure de la mer du Japon revêt une importance stratégique. Elle garantit le cheminement régulier du ravitaillement en provenance de Vladivostok et de la Mandchourie. Il n'est pas à s'étonner que des forces chinoises importantes veillent à la sécurité de cet axe indispensable. Au niveau du commandement allié, on pense naturellement à contrarier la logistique ennemie mais il est un autre argument pour lancer des commandos contre cet objectif. Les Chinois immobilisés à sa protection ne seront pas sur la ligne de front. (Argument non sans valeur mais sous-estimant le potentiel humain chinois.)

Le 5 avril 1951, un commando accédant encore par mer intervient entre Chongjin et Hungnam, très exactement à 25 kilomètres au sud de Chongjin.

Un brouillard à couper au couteau oblige d'attendre le jour pour se situer et débarquer. Il a du moins l'avantage de masquer l'opération. Avec des charges creuses les sapeurs du détachement forent des trous de mines où sont placés 35 kilos de TNT. Les explosions ouvriront des cratères de 30 mètres de diamètre sur cinq de profondeur. Ce commando, réussi sans pertes en dépit de quelques tirs d'une patrouille chinoise, mobilisera du monde pour réparer les dommages causés à l'infrastructure et renforcer les défenses rapprochées de la voie.

*

Pour avoir voulu trop en faire, MacArthur est relevé de son commandement le 25 avril. La politique prévaut. Dans l'espoir de sortir du guêpier coréen, des pourparlers de paix s'amorcent. Durant trois mois les opérations marquent le pas, à commencer par celles des commandos.

En juillet, à défaut d'un compromis, qui ne sera trouvé que deux ans plus tard, la guerre, qui sur le fond n'a jamais abdiqué, reprend ses droits. Avant d'être relevé définitivement de Corée, le 41e Commando vit une expérience qui n'est pas sans rappeler la guerre de pirates livrée par Jellicoe et ses hommes dans la Méditerranée orientale en 1944-1945[3].

A une centaine de kilomètres au nord du 38e parallèle, la rade de Wonsan assure un magnifique abri naturel. Un goulet de 12 kilomètres, entre les péninsules de Hoda Pando au nord et de Kalmagak au sud, donne accès à un vaste plan d'eau de 500 kilomètres carrés. Des flottes entières peuvent trouver refuge en cette darse dominée par les hautes crêtes des monts Kalmagak. Par sa situation Wonsan est devenue le meilleur port de la côte orientale de la Corée. Particularité, toutefois, de ce cadre exceptionnel, le goulet d'accès est semé d'îles ou d'archipels, Modo, Taedo, Yo Do, Hwangto Do, etc., qui peuvent tout aussi bien en protéger qu'en barrer l'entrée. En 1951, ces îles, généralement inhabitées et d'une superficie variable – Yo Do, la plus importante, a 3 kilomètres de long –, sont loin d'être toutes occupées militairement. Peut-être parce qu'elles sont trop nombreuses ! Le 41e Commando va en faire pour six mois son terrain de chasse pour diriger des bombardements sur Wonsan et ses défenses.

Le 1er juillet, un détachement est acheminé sur Yo Do, l'île la plus à l'est, avec mortiers, tentes, deux landing crafts, deux canoës et des rations prévues pour un séjour de 14 jours avant d'être relevé.

Une équipe de huit part en landing craft sous les ordres d'un officier. Le landing craft accoste dans une crique déserte et met deux canoës à la mer. Les deux esquifs s'éloignent en reconnaissance. Leurs équipages abordent près d'un point susceptible de fournir un observatoire propice pour relever et transmettre ce qu'ils voient : un point d'appui, une batterie d'artillerie ou autre. Ces informations vont permettre de déclencher des bombardements de la marine ou de l'aviation. Ces guetteurs, dissimulés en un site isolé de la côte ou sur un îlot dégarni, resteront postés pendant plusieurs jours. Rien du trafic maritime à l'intérieur de la rade n'échappe à leurs jumelles. Les Anciens de la guerre du Pacifique évoquent à leur sujet les Coast Watchers de l'archipel des Salomon signalant le passage des convois japonais en 1942-43[4].

Là est la théorie. La réalité est souvent tout autre. Avec l'automne il faut affronter des brouillards ou des pluies glaciales. Au mois d'août, le passage d'un typhon avait noyé les campements sous des trombes d'eau et les vents avaient arraché les abris. Il y a l'adversaire qui finit par se rendre compte de la présence de ces intrus dans ses eaux et bombarde tout ce qui lui paraît suspect en lançant des raids contre les îles jugées occupées. Les accostages ne sont pas sans risques. Un canoë tombe sous le feu en abordant une grève. Ses occupants se dégagent par miracle à grands coups de pagaie. Par contre, une autre fois, tout un équipage est tué par des rafales d'armes automatiques. Il y a le jour où un moteur d'un LCVP lâche et le bâtiment se trouve drossé au rivage. Les cinq Marines à bord partent pour deux années de dure captivité soumis à une intense propagande idéologique. Tout ceci sans omettre des blessés au cours des divers accrochages dans les îles ou sur le continent.

En décembre 1951, le 41e Commando quitte définitivement la Corée où la guerre se poursuivra encore dix-huit mois. Les nageurs de combat et canoéistes britanniques (et américains dans certains cas) ont prouvé qu'ils n'avaient pas perdu la main et marchaient sur les traces de leurs aînés de la Seconde Guerre mondiale. Après lui la page Commando sera pratiquement tournée en Corée.

---

1 Cf. tomes 1 et 2 de *Histoire des Commandos*. Le SBS, Special Boat Squadron Royal Marines, regroupant toutes ces activités de canoéistes et de nageurs de combat, sera reconstitué en 1975.

2 Section à effectif dépassant presque toujours la cinquantaine et commandée par un officier.

3 Cf. tome 2, *Histoire des Commandos.*

4 Cf. *La Grande Histoire de la Seconde Guerre mondiale* du même auteur, chez le même éditeur.

Chapitre 4

UN COMMANDO HORS NORMES : VANDENBERGHE

14 juillet 1951. La France se bat toujours en Indochine. En octobre 1950, au lendemain du désastre de la RC 4, elle a choisi Jean de Lattre de Tassigny pour y défendre ses couleurs. Depuis son arrivée, le roi Jean n'a pas ménagé sa peine et a su redonner élan à un Corps expéditionnaire groggy par Cao Bang. Ce chef n'a pas été épargné. Le 30 mai, son fils unique Bernard est tombé dans les calcaires de Ninh Binh. Jeune lieutenant, il payait d'exemple pour donner une âme à l'armée nationale vietnamienne en cours de constitution.

Cette mort n'a atténué en rien la résolution du Haut-Commissaire : *lutter pour un Viêt Nam libre et indépendant en dehors de l'emprise communiste*. Au jour de la fête nationale, il entend une fois de plus le démontrer avec l'éclat qui lui est propre.

Aux côtés de l'empereur Bao Dai, il préside, à Hanoi, le traditionnel défilé militaire. Parade d'une ampleur exceptionnelle appelée à rappeler l'engagement de la France et à célébrer ses soldats.

Le boulevard Francis-Garnier est le cadre rituel de ce genre de manifestation. Cette avenue, presque rectiligne de plus de 500 mètres, bordée sur un côté d'édifices publics, fait un peu symbole de trait d'union. Elle relie la rue Paul-Bert, grande artère européenne par excellence, aux quartiers du vieil Hanoi en longeant les eaux tranquilles du Petit Lac, pièce d'eau ceinturée d'arbres centenaires et d'où émergent la « Tour de la Tortue » et l'îlot du « Temple de la montagne de Jade[1] ». Malgré la chaleur de l'été tonkinois, parachutistes, tirailleurs, légionnaires, marsouins, soldats de la jeune armée vietnamienne, défilent d'un pas gaillard applaudis par plus de 150000 Vietnamiens. Le clou de la manifestation ne leur appartient pas... Un groupe de paras sautant sur le Petit Lac et rejoignant la berge en canots pneumatiques se taille un gros succès populaire. Il y a surtout une troupe

insolite drainant les regards. Un carré de petites silhouettes asiatiques menées par un grand gaillard les dominant d'une tête. Leur présentation est impeccable. Les pantalons et chemises à manches retroussées ont été soigneusement repassés. Le « *Tête gauche* » au passage vers la tribune officielle tombe avec une rigueur de légionnaires. Le roi Jean a tenu à cette participation. Six semaines auparavant, ces hommes au béret noir sont arrivés les premiers sur le rocher de Ninh Binh pour tenter de dégager l'escadron du lieutenant Bernard de Lattre. Ce sont eux qui ont retrouvé et ramené la dépouille ensanglantée du fils du commandant en chef.

Ces Vietnamiens qui avancent d'un pas souple et saccadé, menés par cet Européen à la carrure massive, au menton en galoche et au regard triste, possèdent leur légende et leur mystère. Ils constituent le fameux commando Vandenberghe, le commando des « Tigres Noirs », celui de toutes les audaces, celui de la mort portée de jour comme de nuit, de nuit surtout, au cœur même du dispositif Viêt-minh. On le sait, on se le répète en les voyant passer, faciès impassible et indéchiffrable, et un courant admiratif passe. Mais qui sont-ils, d'où viennent-ils, comment agissent-ils ? Tant de rumeurs courent sur leur compte mêlant la fiction à la réalité.

Leur chef, l'adjudant-chef Roger Vandenberghe, « Vanden », est originaire du Nord. Ses débuts ont été difficiles. Enfant de l'Assistance Publique, il a été adopté par une famille d'accueil dans le Béarn. C'est au pays d'Henri IV que se situent ses vraies racines. A 16 ans, en 1944, il monte au maquis et rejoint le Corps Franc Pommiès, l'une des plus belles unités issues de la Résistance. Sa stature lui a permis de tricher un peu sur son âge. Avec le Corps Franc, devenu le 49^{e} RI de la 1re Armée Française, il fait campagne pour achever la libération du pays. En février 1945, il est blessé en Alsace. Première citation pour le courage manifesté.

La guerre en Europe terminée, le jeune « Venden » se porte volontaire pour le Corps Expéditionnaire Français en Extrême-Orient et débarque en Indochine. Il va s'y créer une légende.

D'entrée il a compris que la guerre des gros bataillons n'était pas pour lui. Il préfère les coups secrets, minutieusement préparés, menés avec quelques compagnons. Le terrain, l'adversaire, autorisent ce type de combat. Le delta du Fleuve Rouge au sud-ouest de Hanoi, avec ses villages éparpillés, ses collines calcaires truffées de grottes et couvertes de végétation, ses forêts, offre à l'ennemi des possibilités de caches, de camps, de dépôts. En contrepartie, il est tout aussi possible de s'y infiltrer et d'agir sans être

repéré. A ses débuts, le sergent Vandenberghe part avec une poignée de supplétifs indochinois. Peu à peu, devant les bilans qu'il collectionne, devant les renseignements qu'il rapporte, sa renommée s'établit. Son groupe initial s'élargit tandis que sa croix de guerre des TOE s'allonge piquetée de palmes et d'étoiles. Elle finira par en compter quatorze, six des premières, huit des secondes. Les commandants locaux ont eu tôt fait d'apprécier ce sous-officier peu orthodoxe mais efficace. Ils le laissent travailler.

Au début de 1951, « Vanden » effectue son deuxième séjour en Indochine. En avril 1949, il a été rapatrié sanitaire en France à la suite d'une grave blessure. A peine rétabli, dès novembre, il revient à nouveau dans cette région qu'il connaît bien entre le Day[2] et le Fleuve Rouge. Avec le patron de la zone « Delta sud », un accord tacite s'est rapidement instauré. Le colonel Gambiez a l'esprit commando. Normal pour un ancien chef du célèbre Bataillon de Choc de la Libération ! Gambiez, Nimbus plus communément à cause de sa petite taille, de sa bedaine de sénateur et de son faciès rougeaud, a aussi des ambitions. Il aspire à ses étoiles. Des résultats dans son fief procurent un moyen sans appel de rappeler qu'il est un officier supérieur digne d'attention... Et ces résultats, ce bilan susceptible de gonfler ses BRQ[3] pour les hautes sphères de Hanoi, qui peut le mieux les lui apporter ? « Vanden » évidemment !

Voici Vandenberghe choyé ! Gambiez l'a officiellement intronisé. L'ancien enfant de l'Assistance Publique, adjudant depuis le 1er septembre 1950, bientôt adjudant-chef[4], est à la tête du commando No 24, le commando Vandenberghe, basé à Nam Dinh, où siège le PC de « Delta sud ». L'unité cantonne à 4 kilomètres à l'ouest de la ville dans un ancien orphelinat baptisé « Nazareth ». Cette bâtisse est vaste, elle pourrait facilement loger trois compagnies de 100 hommes, soit le double de l'effectif des « Tigres Noirs ». A Nam Dinh, à 80 kilomètres au sud de Hanoi, le commando 24 est bien situé. Il peut rayonner dans toute la zone Delta sud confiée à Nimbus et même lancer des pointes au-delà.

« Vanden » profite de la bénédiction de Nimbus pour étoffer sa troupe. Il gonfle son effectif. Ses nouvelles recrues, il part les chercher dans les camps de prisonniers. Il relève ceux qui, malgré la captivité, ont gardé dignité et leur dit en substance : *« Vous êtes de vrais soldats. Moi je suis Vandenberghe. Voulez-vous travailler avec moi ? »* Beaucoup acquiescent. Pourquoi ? Pourquoi acceptent-ils, ces anciens des 308 ou 312, les divisions

de fer de Giap, de renier leur cause ? Soif d'action après une longue période d'internement ? Ascendant d'un homme fort ?

Impossible de savoir. Certes, leur nouveau patron ne s'embarque pas avec eux à la légère. Il leur fait brûler leurs vaisseaux. Il les mouille ostensiblement, leur imposant, avant de marcher avec lui, de faire payer à leurs ex-frères d'armes le prix du sang. Chez Vandenberghe nul ne sort d'une école de commandos. Aucun de ses 200 hommes n'est breveté d'Achnacarry ou de Fort Bragg. Bon nombre ont connu la rude formation du bo-doï, le soldat d'Hô Chi Minh. Tous savent ramper des heures entières dans la boue de la rizière, progresser sous le vent pour éviter d'être découverts par les chiens, se débarrasser sans bruit d'une sentinelle, tuer à mains nues sans états d'âme, s'éclipser discrètement une fois le coup porté. A cette pâte guerrière exceptionnelle, Vandenberghe apporte le liant d'une autorité indiscutée, le prestige du chef capable d'exécuter lui-même ce qu'il exige de chacun, la minutie d'une préparation où rien n'est laissé au hasard. Par son réseau d'informateurs de tous âges et de tous sexes, il connaît mieux l'implantation ennemie que l'ensemble des officiers de renseignements français. Il monte ses opérations en conséquence. Il sort rarement pour rien. Lorsqu'il se déplace, impossible de savoir à quelle armée il appartient. Il a obtenu d'abandonner le classique kaki du militaire français. Sa troupe se drape de noir, ce qui lui a valu son nom de « Tigres Noirs ». Pour coiffure, le casque des gens d'en face. Avec le look de ses gars, avec leur métier, « Vanden » se fait fort d'aller partout. Il a raison.

Quel ressort profond anime Roger Vandenberghe. Est-il simplement un soldat attaché à servir son pays ? Est-il un tueur, *« tigre altéré de sang, Décie*[5] *impitoyable »*, comme le dénigrent certains ? Cherche-t-il une revanche sur la vie après son enfance malheureuse ? Le voici reconnu, honoré, obéi. A vingt-quatre ans, il est chevalier de la Légion d'honneur, médaillé militaire. Les colonels lui parlent d'égal à égal car il est un personnage qui compte dans le Corps Expéditionnaire Français en Extrême-Orient. De Lattre en fait grand cas et le cite volontiers en exemple de chef de guerre intelligent et courageux. « *Donnez-moi 100 Vandenberghe et l'Indochine est sauvée ! »* s'exclame-t-il à maintes reprises. L'intéressé pourrait s'arrêter, dire qu'il est suffisamment lardé de cicatrices, qu'il a payé son écot. Non ! Il poursuit, promenant sans relâche sa haute carcasse de part et d'autre du Day, toujours en quête d'un autre coup payant pour tuer du

Viet. Souvent il rentre avec une blessure de plus. A peine rétabli, il repart. Son commando est sa vie.

*

Le commando de Phu Nho Quan

« Vanden » et ses « Tigres Noirs » ont donc défilé à Hanoi le jour de la fête nationale. A cause du rocher de Ninh Binh. A cause aussi d'un raid resté fameux, le 16 mai.

Les recoupements sont formels. Il y a des Viets, beaucoup de Viets de l'autre côté du Day. Combien ? Pourquoi ? Le Day, c'est le Rhin occidental du sud Tonkin. Une frontière. A l'ouest, le Thanh Hoa montagneux du Nord Annam aux mains du Viêt-minh ; à l'est, le plat delta où flottent les drapeaux tricolore et vietnamien. Les spécialistes du Deuxième Bureau s'interrogent. A l'abri dans les calcaires, les Viets se préparent-ils à franchir le fleuve en force et à faire effort sur Nam Dinh ? Comment le savoir ? Les Français, trop occupés pour essayer de tenir le coin, ne sauraient engager des reconnaissances dans les couverts rocheux de ce mystérieux Thanh Hoa où les blindés sont incapables de se mouvoir.

15 mai. – Beaucoup de « ficelles[6] » dans la salle opérations au PC du colonel Gambiez, anciens locaux de la banque d'Indochine face à la cathédrale de Nam Dinh. Si l'unique liséré d'or de l'adjudant Vandenberghe paraît bien modeste au milieu de cet aréopage galonné, il n'étonne personne. « Vanden » est un habitué des briefings de Nimbus surtout lorsqu'il y a problème. Et aujourd'hui il y a problème. Quelle menace précise fait peser le Thanh Hoa sur « Delta sud » ? Cette zone théoriquement pacifiée englobe les évêchés de Phat Diem et de Bui Chu où leurs seigneuries épiscopales jouent apparemment la carte française. Une attaque sur Nam Dinh prendrait tout le delta du Tonkin à revers, par le sud. La solution pour y voir plus clair est d'aller se rendre compte, sur place, de ce qui se trame. Cette solution, la seule, « Vanden » la propose à ces messieurs des deuxième et troisième bureaux. Avec ses « Tigres Noirs » il s'infiltrera de nuit dans la région de Phu Nho Quan, 15 kilomètres à l'ouest du Day. Ce genre de travail entre parfaitement dans ses cordes. Un appui feu est sollicité pour couvrir le retour. Artillerie ou chasse même si possible. Gambiez souscrit à tout. Il a confiance en son adjudant et en ses petits hommes vêtus de noir.

Retour au « Nazareth » et réunion en petit comité cette fois. Autour de « Vanden », Huynh, Puel et Chazelet. Le sergent-chef Huynh est un fidèle parmi les fidèles, un frère pour le patron. De longue date, il a choisi son camp. Il sait que la liberté n'est pas dans celui d'en face. Le sergent-chef Puel est chargé de la paperasse, le point faible du cacique... ce qui ne l'empêche pas de préférer et de loin les aléas de la vie opérationnelle. Chazelet est le DLO du commando. A lui de déclencher les feux de ses camarades des batteries de 105.

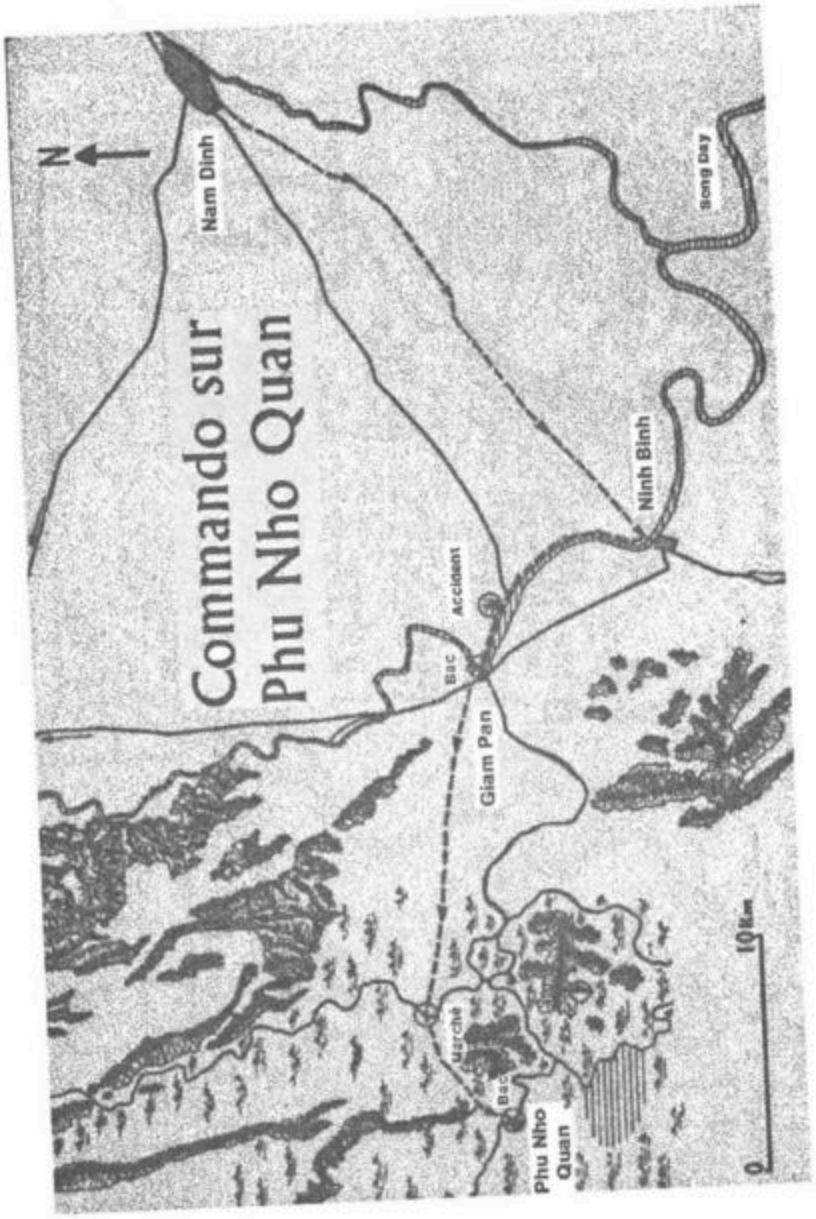
« Vanden » soigne toujours sa préparation. Il a son tableau noir et sa craie. Schéma à l'appui, il explique. Départ en camions de Nam Dinh jusqu'à Giam Pan via Ninh Binh. A Giam Pan, traversée du Day de nuit. Après quoi, mouvement à pied direction Phu Nho Quan. Attention, points sensibles : le marché, 5 kilomètres avant Phu Nho, et un arroyo à franchir juste à l'entrée du village. Une fois sur place, ouverture du feu et profiter de la surprise pour faire des prisonniers et récupérer le maximum de renseignements (documents, cartes). Enfin, retour accéléré avant le lever du jour. Distance globale à couvrir à pied : 30 kilomètres. Le commando 24 a connu pire.

16 mai. – 19 heures. Ils sont 125 « Tigres Noirs » à embarquer dans les six GMC que leur a dépêchés le PC de « Delta sud ». Vingt hommes par camion, plus un chef de bord dans la cabine aux côtés du chauffeur. Le compte est bon. Mais pourquoi le commandement s'obstine-t-il à utiliser des camions avec une seule sortie par l'arrière ? En cas d'incident, impossible pour tous les passagers de gicler rapidement en dehors de la caisse du véhicule[7].

Une trentaine de kilomètres de Nam Dinh à Ninh Binh, et la route est bonne. A peine une heure de trajet. La nuit tombe en arrivant à Ninh Binh, ex-grosse bourgade sur la rive gauche du Day. Agglomération en majeure partie détruite par le Viêt-minh en 1947... Il faut poursuivre à droite et remonter vers le nord en longeant le fleuve. Le lieutenant, chef de poste, recommande la prudence. Il a beaucoup plu. La piste le long du Day est glissante et en mauvais état. Attention à ne pas s'en écarter. D'un côté les eaux profondes du Day, de l'autre la rizière où s'embourber.

Les consignes se révèlent exactes. La piste est affreusement détériorée. « Vanden » a prescrit le black-out afin de ne pas se faire repérer par les guetteurs postés sur l'autre rive. Les GMC roulent tous feux éteints et à vitesse réduite. Il pleut, une petite pluie fine qui obstrue les pare-brise et

estompe les embûches de la route. Les conducteurs devinent plus qu'ils ne voient le tracé de la piste et le véhicule qui précède. Les kilomètres défilent bien lentement et il y en a 12 à parcourir avant d'atteindre Giam Pan. « Vanden », dans le camion de tête, s'inquiète car les minutes s'écoulent. Le commando prend du retard sur son horaire.



Soudain, dominant le grondement du fleuve, des cris. Le GMC de queue a dérapé dans les ornières et glissé sur sa gauche. Son chauffeur n'a pu le retenir et il a basculé dans les eaux noires du Day. En quelques instants il s'est retourné, entraînant avec lui ses passagers piégés dans la caisse. Dans

la nuit noire le sauvetage est difficile. Le personnel du GMC est pratiquement livré à lui-même. Ceux de l'arrière parviennent à s'extraire, les autres se battent contre les flots rageurs du Day qui menacent de les engloutir. Quatorze, au total, réussissent à regagner la berge. Six, incapables de se dégager, périssent. C'est le coup dur, pire que des tués au combat. Que faire ? Renoncer devant ce mauvais sort ? « Vanden » a accepté une mission. Il l'accomplira. Résolument il ordonne de poursuivre.

Giam Pan abrite un petit poste comme il en existe tant dans le delta. Une tour, un fortin, des paillotes, des palissades et des barbelés, le tout gardé par un sergent-chef et une vingtaine d'hommes. Le sergent-chef est à la hauteur de la situation. Il prend à son compte la récupération du GMC et les corps des six malheureux.

Normalement à Gia-Vien, à courte distance du poste, subsiste un bac. A Nam Dinh on a affirmé à « Vanden » qu'il y trouverait de quoi franchir le fleuve. Encore une illusion d'état-major ! Hélas, ni barques, ni sampans, ni radeaux. Devant le commando « Vanden », arrivé en pressant l'allure après avoir abandonné ses camions, le Day roule avec force sur 300 mètres de large.

Un moment, « Vanden » envisage de tailler des bambous et de confectionner des radeaux. Ce serait long et il est déjà un peu plus de 20 heures 30. Huynh a une idée. La pluie vient de cesser et avec la clarté blafarde de la lune, il distingue une petite lueur sur l'autre rive. Il s'agit certainement d'une « sonnette » viêt-minh gardant le passage. Elle doit veiller en toute quiétude tout en faisant chauffer son riz. Les Français ne se risquent jamais sur l'autre rive, surtout de nuit. Huynh a dans son groupe des pêcheurs de la zone côtière. Ces lascars-là nagent comme des poissons. Affronter les 300 mètres du Day n'est pas pour les effrayer. A eux d'aller voir en face si la « sonnette » n'a pas aussi mission de garder des barques en vue des infiltrations régulières en secteur français !

Ils sont sept à se mettre à l'eau, commandés par le caporal Hoa, un « tout bon ». Les armes, les munitions, le petit poste radio ont été soigneusement enveloppés dans des poches isolantes. Pendant quelques instants se devinent les têtes qui dérivent sous la poussée du courant. Puis elles disparaissent.

La petite lumière brille toujours sur l'autre rive. Les minutes défilent terriblement longues. Enfin le 536[8] grésille légèrement. Calmement Hoa

rend compte : *« Sentinelle neutralisée. Cinq prisonniers avec leurs armes. 6 sampans, 2 grandes barques récupérés. »*

Ouf, la traversée est assurée. Les grosses barques assurent la navette entre les deux berges. Le commando se retrouve sur la rive droite à l'exception d'une équipe laissée en recueil à toutes fins utiles... Cette fois il est en secteur « viet » sur la rive droite. Prudence et silence ! « Vanden » pense au repli qui risque d'être plus que délicat. Il a besoin d'une tête de pont solide. A cet effet, il prévoit un demi-groupe pour garder les prisonniers, les barques du retour et surtout une base de feu qui peut s'avérer nécessaire. Les cinq Viets capturés étaient bien en « sonnette ». Un câble téléphonique les reliait à Phu Nho Quan. Câble qu'il faut conserver à tout prix. En consigne, si le téléphone sonne, que l'un des prisonniers réponde : tout est calme. Avec un poignard sur la gorge, le gars comprendra de suite qu'il ne peut répondre autrement. Le commando 24 ne s'encombre pas d'hypocrisie. Sa devise, *« Plutôt la mort que la honte »*, il l'accompagne d'une carte de visite : *« Sans peur et sans pitié »*. Alors, si le Viet ne répond pas comme il lui en est intimé, tant pis pour lui !

*

Paradoxalement, sur la rive droite du Day, en direction de Phu Nho Quan, la piste est bonne. Elle est même une vraie route goudronnée, parfaitement carrossable, sans la moindre touche de piano[9]. Les Viets soignent cet axe qu'ils utilisent régulièrement. Ils amènent en véhicules et au plus près le personnel et le matériel qu'ils expédient sur l'autre rive.

Habitué à ne pas muser en chemin, le commando profite du terrain à l'abri d'une sérieuse embuscade. La rizière s'étale de part et d'autre. Si quelque chose se dévoilait, il serait rapide d'éclater et de manœuvrer en profitant de l'obscurité.

Carrefour de Chi Nê. 10 kilomètres environ de parcourus. Il en reste un peu plus de la moitié à avaler. Le croisement est bien marqué. Sur la droite la route pique vers le nord direction Chi Nê, tout droit ou presque elle file sur Phu Nho Quan. Ce carrefour est un passage obligé. Lorsqu'il décrochera, « Vanden » l'empruntera. Il est souhaitable que l'emplacement et un petit col proche soient entre des mains amies. Des régiments de la division 308 sont signalés au repos à Chi Nê. Et Chi Nê n'est pas loin. Une vingtaine de kilomètres seulement. Avec des camions, ils en ont, les Viets

peuvent débouler rapidement. L'affaire était prévue. Puel et sa section garderont le coin pour faciliter le repli des copains.

Le chef du commando 24 a joué le Petit Poucet depuis son départ. Il a égrené du monde tout au long de son itinéraire. Sur le fond il a eu raison. Il s'est couvert pour un repli rapide qui ne sera pas une promenade de santé. Une fois sa présence découverte, la meute sera lâchée à ses trousses.

Le commando réduit à 70 environ reprend la route. L'effectif peut paraître faible pour une incursion aussi risquée en pleine zone viet. De fréquents déplacements de nuit ont rendu l'exercice familier. En file indienne les ombres glissent silencieuses. Les semelles de leurs pataugas effleurent à peine le sol. Les hommes procèdent d'instinct, à l'imitation. Arrêt, chacun se fige sur place. En avant, il n'est pas d'ordre à donner. La progression reprend sans cassures ni à-coups même si la queue de colonne ignore ce qui se déroule en tête.

« Vanden », derrière l'éclaireur de tête, progresse tous les sens aux aguets. Ainsi placé, il peut commander. Attentif au moindre bruit, il s'efforce de percer l'obscurité. Ses ordres sont formels : *ne pas tirer*. Une rafale intempestive révélerait leur présence. L'alerte serait immédiate.

Plus encore qu'avant le carrefour, la vigilance s'impose. S'il ne le distingue pas, Vandenbergue sait que le paysage autour de lui a changé. Il s'enfonce dans un goulet qui tend à se rétrécir au fur et à mesure qu'il avance. Tout autour de la route se dressent ces fameux calcaires avec leurs falaises blanchâtres plus ou moins noyées sous la végétation. Leurs grottes de toutes dimensions sont transformées par les Viets en retraites sûres.

Stop ! Le voltigeur de pointe s'immobilise. Quelque chose l'intrigue. « Vanden » se plaque près de lui. Devant des lumières ! De nombreuses petites lumières qui folâtrent comme des bougies de Noël. Des silhouettes tantôt immobiles, tantôt en mouvement. L'explication de ce spectacle impromptu ? Un marché, un marché nocturne. Cette activité est de règle en zone viêt-minh de crainte d'être repérée de jour par l'aviation française. Les vendeurs ont installé leurs étals sous des abris de fortune éclairés par des lampes à pétrole et les acheteurs se pressent autour d'eux.

L'existence de ce marché était signalée ; par manque de chance il tombe aujourd'hui, barrant la route du commando. Huynh s'est porté à hauteur de son chef. Dans le cas présent, il possède un avantage appréciable sur son patron. Il peut se faire passer pour un Viet authentique. Ce qu'il fait. Avec trois de ses gars, il part se mêler à la petite foule palabrant près des

échoppes. Il revient après avoir discuté avec les uns et les autres, civils ou militaires, se présentant comme l'élément précurseur d'une compagnie du 48e régiment allant chercher du ravitaillement. Il a même bavardé avec le responsable de la sécurité du coin. Dans quelques instants, ce dernier déclenchera une alerte comme il est de règle. Les lampes devront s'éteindre, et nhaqués et bo-doï aller s'abriter dans les grottes voisines.

Long coup de sifflet. Tout s'éteint et tout le monde se disperse. Les lieux retombent dans l'obscurité totale. Le commando a le champ libre pour traverser le marché même s'il y traîne encore quelques retardataires. Au passage, « Vanden » doit se casser en deux, simulant une jambe blessée. Une rencontre reste possible. Sa haute taille serait suspecte.

A nouveau la route encore en bon état où circulent quelques bo-doï. Le poignard est une arme silencieuse...

Un peu avant Phu Nho Quan, un ultime obstacle. Un arroyo assez large. Les Viets ont tout prévu. Un batelier attend avec son bac. Ce brave homme embarque sans sourciller ces bo-doï du 48e régiment qui débouchent sans préavis. Il est même plutôt bavard et se fait un devoir d'indiquer où se situent le PC régional installé dans une pagode à demi ruinée, les divers dépôts et les dortoirs.

3 heures 15. Le commando a du retard sur son horaire mais il est à l'entrée de Phu Nho Quan sans avoir été décelé. « Vanden » a scindé son commando en deux. A Huynh le dépôt de vivres et les dortoirs. A lui le PC. Trois hommes se chargeront de s'emparer du bac. Pour ce qui est de Puel, il reçoit par radio ordre d'attaquer le marché dans cinq minutes. Signal de reconnaissance pour les gens du commando 24 : un foulard blanc au bras gauche. Point de ralliement, le bac.

Un coup de feu troue le silence. Un guetteur inquiet ou nerveux. Il ne tirera pas une seconde fois mais il n'est plus à tergiverser... En avant !

Dernières secondes de paix. Les groupes se faufilent au milieu des paillotes et des ruines de Phu Nho Quan. L'aviation s'est promenée dans le coin. Le dépôt de vivres bourré de sacs de riz, de poissons secs et de bouteilles de nuoc-mâm s'embrase éclairant le panorama. Les rafales de PM balaient les baraques dortoirs recouvertes de feuilles de latanier. Une gigantesque explosion. La soute à munitions se répand en un formidable feu d'artifice. La section Huynh n'a pas perdu de temps.

Au PC régional la surprise est totale. Cadres et simples bo-doï dormaient en toute quiétude. Quelques-uns tirés de leur sommeil tentent de riposter.

Les lueurs de leurs coups de feu les situent sans ambiguïté. Une salle renferme un petit trésor : des cartes accrochées au mur, des documents sur des tables ou dans des casiers. Elle offre même des trophées, deux drapeaux.

L'attaque a duré quinze minutes. Le campement est dévasté. Des cadavres, des blessés gisent un peu partout. De la fumée s'élève des dépôts et paillotes embrasés. Le repli sur le bac s'effectue au pas de course. Rapide décompte. Miracle ! Tout le monde est là ! Pas de casse chez « Vanden ». En revanche, des invités malgré eux. Sept prisonniers dont un commissaire politique régional.

Retour en marche forcée sur le marché dont Puel a fait un champ de ruines en flammes. Les lignes téléphoniques ont été coupées, les bo-doï éliminés. Au carrefour avant le marché une embuscade a payé. Une forte escouade a été décimée sans avoir le temps de réagir. Au total, la section Puel a récupéré 18 armes qui viennent s'adjoindre aux 2 FM, au mortier de 60 et aux fusils et autres saisis à Phu Nho Quan.

L'heure n'est pas à se congratuler. Trois divisions traînent dans le coin, la 304, la 308, la 320. Tout ce beau monde va se précipiter à la curée. Déjà des coups de mortier tombent un peu au hasard dans la rizière. Montant des lointains se perçoivent des aboiements de chiens, des gongs d'alerte aérienne, des tocsins de villages.

Dix kilomètres jusqu'au bac de Gia-Vien. A tout prix ne pas s'aventurer en terrain découvert après le lever du jour qui ne tardera pas. Plus question d'avancer à grandes enjambées où « Vanden » est imbattable. Il en fait une lorsque ses gars en font deux ! Il faut courir, courir à perdre le souffle en n'oubliant ni les prisonniers ni le butin récupéré. « *Mau lên ! Mau lên !* (Vite, vite) » hurle « Vanden », ajoutant sa consigne favorite : *« En pagaie ! En pagaie ! »* (Traduire, ne pas rester groupé.) Puel assure l'arrière-garde de cette envolée endiablée vers le fleuve. Derrière se discernent maintenant des grondements de moteurs. Les Viets ont des Molotova, les GMC soviétiques. Ils n'hésitent pas à rouler tous phares allumés afin de pousser du monde sur le Day dans le but d'intercepter le commando. Ils ont bien compris le processus du scénario qui les a frappés.

6 heures 5. Le Day à peine voilé d'un brouillard matinal ! Le groupe Ngan attendait fidèle au poste, FM en batterie prêt à arroser la route. Les sampans sont là. Le gros du commando embarque pour une première traversée. Qu'ils sont longs ces trois cents mètres à franchir sachant qu'un

second voyage sera nécessaire pour ramener les derniers éléments commandés par Huynh.

Heureusement la couverture feu était prévue. Calmement Chazelet déclenche le tir des 105. Le commando entend les obus chuinter au-dessus des têtes avant qu'ils ne s'écrasent en salves meurtrières sur la rive ouest. Les pièces ont été avancées au plus près et peuvent battre jusqu'à Phu Nho Quan. Les Viets qui s'organisent pour mettre en batterie des mortiers et des armes automatiques aux abords de l'ultime tête de pont du commando tombent sous leur feu. Les rafales imprécises ne contrarient pas le décrochage du groupe Huynh.

A 11 heures, le commando 24 a rejoint le « Nazareth ». Six hommes manquent à l'appel. Les noyés de l'accident du GMC. L'opération elle-même n'a coûté que quelques blessés légers. En face les recoupements donneront 120 morts dont vingt-trois lors de la progression de nuit. « Vanden » était principalement parti à la chasse aux renseignements. A cet égard il ne rentre pas bredouille avec ses prisonniers, son lot de cartes et de documents. Il peut affirmer sans crainte de se tromper. Trois divisions se terrent de l'autre côté du Day de Phu Nho Quan à Chi Nê. Elles ne stationnent certainement pas là pour rien.

La suite prouvera qu'il avait raison. Les Viets attaqueront en force sur le Day en direction de Phuly, Nam Dinh et Phat Diem afin de lever des hommes et ramener la récolte de riz. Mais Vandenberghe avait prêché pour rien. Trop confiant, le très catholique Gambiez n'avait écouté que la parole lénifiante des évêques de la zone qui lui juraient qu'il ne se passerait rien... Pourtant, les divisions 304, 308 et 320 débouleront le 28 mai à 23 heures.

*

Ce que le commando n^{o} 24 a réalisé à Phu Nho Quan dans la nuit du 15 au 16 mai 1951, la Légion avec sa force et son courage, les paras avec leur ardeur et leur souplesse n'auraient pu l'exécuter. Cette pénétration de nuit en plein fief ennemi, du grand art ! Du seul ressort d'un authentique commando ! Eliminer sans bruit guetteurs et sentinelles, se faire passer pour des bo-doï, converser avec l'adversaire et en obtenir des renseignements, se dévoiler brutalement pour porter la mort et le feu avant de se retirer sans pertes, il fallait s'appeler Vandenberghe[10] pour le tenter et le réussir. Son

commando se veut l'égal des plus ingénieux et des plus audacieux commandos de la Seconde Guerre mondiale.

---

1 Tous ces noms datant de l'époque française ont évidemment changé. Le Petit Lac est devenu le Lac Hoan Kiem, le boulevard Francis-Garnier s'appelle Han Dau, la rue Paul-Bert, Trang Tien, etc.

2 Bras occidental du Fleuve Rouge.

3 BRQ. Bulletin de renseignements quotidiens faisant état des activités et des résultats.

4 Il sera nommé adjudant-chef le 1er juillet 1951.

5 Corneille.

6 Gradés.

7 Il existe pourtant un système dit camion « Curnier » du nom du général Curnier, à son origine avec banquettes centrales et non latérales. Les passagers peuvent sauter instantanément de chaque côté du véhicule.

8 Poste léger d'infanterie. Portée d'un peu plus de 1000 mètres en liaison optique.

9 Coupures si fréquentes en secteur français.

10 L'adjudant-chef Vandenberghe, trahi, sera assassiné dans la nuit du 5 au 6 janvier 1952. Le commando des « Tigres Noirs » disparaîtra avec lui.

Chapitre 5

MORT AUX BARBOUZES

L'Algérie française est condamnée, cependant elle refuse de mourir. Après l'échec du putsch dit des généraux en avril 1961, les plus résolus de ses défenseurs se sont rangés sous la bannière d'une entité apparue au début de 1961 : l'OAS Organisation Armée Secrète. A l'instar des Israéliens avec l'Irgun, ils ont, sur Alger, leur noyau dur avec les commandos Delta[1].

Ces Deltas tirent leur nom du pseudonyme de leur chef, Delta, indicatif radiophonique de la première lettre, à l'état civil, du lieutenant Roger Degueldre. Cet ancien légionnaire, devenu officier à la pointe de son épée, a résolument pris parti bien avant le 22 avril 1961. Muté, pour « activisme » Algérie française, du 1er REP au 4e REI, à la fin de 1960, il n'a pas rejoint. Enfoncé dans la clandestinité algéroise, il a rassemblé en petites équipes des garçons n'ayant pas froid aux yeux. Les uns ont derrière eux un solide passé d'activisme. Les autres proviennent généralement des parachutistes, et ont appris à faire parler la poudre dans le djebel contre l'ALN. Quelques-uns sont des légionnaires déserteurs qui ont suivi Degueldre par fidélité de Képi blanc. Egalement, une poignée de Musulmans qui ont choisi la France, recrutement précieux pour s'aventurer en des endroits où les Européens ne sauraient se fourvoyer. Sauf rares exceptions, ces Deltas sont jeunes, de 20 à 25 ans. L'âge de toutes les audaces ! Degueldre est pour eux le patron incontesté. Son passé de soldat, son gabarit physique, son courage personnel, sa détermination en imposent. Surtout, selon l'expression de Jo Rizza, l'un de ses plus fidèles compagnons, il est d'abord celui qui « montre le chemin ». Dans l'action, tant pour la préparation que l'exécution, il fait preuve d'une habileté et d'une intelligence qui ne s'encombrent pas de faux-fuyants. Son combat pour l'Algérie française est un combat sans merci. Il est prêt à en payer et à en faire payer le prix.

L'échec du putsch des généraux l'a conforté dans sa conviction. Les formes du combat traditionnel sont dépassées. L'OAS, organisation

clandestine qui n'hésite pas à frapper, lui apporte un cadre qui correspond à ses vues. Il en devient très vite le plus sûr pilier sur Alger. Avant même le 22 avril, il avait mis sur pied trois commandos. Courant mai et juin, il étoffe son effectif. Ses commandos se multiplient, équipes de cinq à dix individus. Suivant les ordres de celui qu'ils appellent tous « Le lieutenant », ils jouent, sans hésiter, de l'explosif, de la MAT 49 ou du Colt 45[2]. A la fin d'octobre 61, Degueldre reconnaît que « la machine » est devenue un peu lourde. Il décentralise et confie aux six secteurs du Grand Alger une douzaine de ses commandos. Il en garde treize sous sa coupe directe, disposant ainsi, suivant les pertes ou les entrées, d'environ 80 hommes. Ces Deltas sont par excellence la force de frappe de l'OAS sur Alger. A bien des égards la rue leur appartient. Grâce à eux les tracts et les slogans des défenseurs de l'Algérie française peuvent multiplier les formules choc type *« L'OAS frappe où elle veut et quand elle veut »*. Les pouvoirs publics semblent dépassés face à une Organisation qui bénéficie d'un soutien inconditionnel de la population, de la complicité des polices locales et de la passivité d'une bonne partie de l'armée.

La situation en est là, inquiétante pour Paris, lorsque le 13 novembre des affiches, pour le moins surprenantes, clament des slogans bien opposés à ceux de l'OAS. Elles sont signées MPC, Mouvement pour la Coopération. Degueldre et ses amis découvrent rapidement que derrière ce sigle se cache une officine parrainée en très hauts lieux aussi bien à Paris qu'à Alger. Son chef est un jeune homme d'une trentaine d'années, Lucien Bitterlin. On apprendra qu'à ses côtés se trouve une poignée de Gaullistes éprouvés : Dominique Ponchardier, grand résistant, Compagnon de la Libération, Yves Le Tac, autre grand résistant, l'avocat et futur député UNR Pierre Lemarchand, un nommé André Goulay, ancien de Corée. Bitterlin et son staff ont su trouver des moyens et ont recruté une bonne centaine d'hommes de main venus d'horizons divers : des Européens, des Musulmans, quelques Vietnamiens. Bientôt, se promener sur les trottoirs d'Alger avec un faciès asiatique ne sera pas bon...

La France se veut un Etat de droit. Dans le cas présent, cette notion a volé aux oubliettes. Les gens de Bitterlin ne s'assimilent en rien à des policiers. Leur pedigree n'est pas toujours très recommandable. On y compte une bonne proportion de repris de justice, de petits truands, de gros bras de l'ex-RPF.

Nécessité a fait loi. Ces mercenaires très spéciaux sont destinés à contrer l'OAS par tous les moyens extra-judiciaires : enlèvement plutôt qu'arrestation, obtention de renseignements torture aidant, représailles sanglantes contre les sympathisants et les militants Algérie française. Eux aussi manipulent explosifs et Colt 45. Sans états d'âme, ils n'hésitent pas à travailler en collusion avec le FLN. Le journaliste Lucien Bodard baptisera ce petit monde en marge d'un sigle digne d'un roman policier : les Barbouzes. Plus encore que par leurs méfaits, plastiquages de bars bien connus pour leurs sympathies Algérie française et attentats, comme celui de l'ingénieur Petitjean dont on retrouvera le cadavre dans un sac près d'Orléansville, les Algérois découvriront cette existence par l'apparition de nouveaux placards en noir et blanc sous-titrés : Le Chef et ses Barbouzes. Au centre, en gros plan, la « Grande Zohra » comme il est de bon ton, à Alger, de dénommer le Chef de l'Etat et, autour de lui, des photos d'identité avec des précisions sur les intéressés, âges, signes distinctifs... En regardant de plus près, certains profils sont barrés d'une croix avec une date mentionnant : exécuté le... l'OAS est passée par là appliquant la loi du talion. Degueldre a lancé la traque. Pour les commandos Delta, un slogan sonne comme un clairon à l'heure de l'assaut : Mort aux Barbouzes !

La population civile, alertée de la présence dans ses murs d'une faune aussi insolite que dangereuse, se mobilise. De toutes parts des informations remontent. Des déplacements suspects, des allées et venues étranges sont signalés autour de demeures jusqu'alors bien paisibles. Bitterlin a bien loué pour lui et ses recrues des résidences sans histoires en des rues discrètes sur les hauts d'Alger. Il n'avait pas d'autres solutions pour se loger et disposer de bases de départ pour mener son action. Les Barbouzes sont à peine installées[3] que Degueldre a localisé leurs repères. Il n'est pas de tempérament à faire traîner les choses sans jamais négliger de monter les opérations avec le plus grand soin.

Comme une marche bien rythmée, outre quelques épisodes intermédiaires, la lutte des commandos Delta contre les Barbouzes à Alger se déroulera en quatre temps :

Le 12 décembre 1961, rue Séverine.

Le 31 décembre, rue Faidherbe (villa Dar-Likoulia).

Le 29 janvier 1962, rue Fabre (villa Andréa) à El-Biar.

Le 18 février, rue Anatole-France (hôtel Radjah)[4].

L'attaque de la rue Séverine (12 décembre).

La rue Séverine, dans le quartier de la Redoute, prolongeant l'avenue Maréchal-Lyautey, s'achève en impasse. La rue Mangin part sur sa droite avant d'y accéder. Bitterlin s'est installé dans une villa cossue sise au fond de cette rue Séverine. L'emplacement, peu fréquenté et à l'abri des curieux, serait parfait s'il n'offrait un léger inconvénient. L'impasse est trop étroite pour permettre à un véhicule de manœuvrer. Il doit faire demi-tour en marche arrière jusqu'à la rue Mangin. La distance n'est pas très longue, quelques dizaines de mètres, et la circulation rare.

Bitterlin se croyait à l'abri des regards indiscrets. Les allées et venues de sa Mercedes noire ont attiré l'attention. Degueldre a été prévenu de ces évolutions insolites. Les « choufs[5] » envoyés à proximité ont confirmé. Des Barbouzes se terrent au fond de la rue Séverine.

Deux Deltas de trois gars sont sur le coup au matin du 12 décembre : Delta 4 et Delta 9. Ils sont arrivés dans des 403 et ont garé leurs véhicules à proximité pour décrocher rapidement sitôt l'opération terminée.

8 heures 15. Bitterlin et Goulay sortent de leur villa et montent dans leur Mercedes. Goulay s'installe au volant. Comme son passager, il est sur ses gardes. Avant de partir, il a armé son pistolet. Lentement la voiture amorce la marche arrière et arrive pour tourner à l'angle de la rue Mangin. C'est le moment ! Delta 4 posté dans l'enfilade de la rue ouvre le feu avec ses MAT. Déboulant d'une maison en construction, Jo Rizza lance son Delta 9 de flanc pour porter l'estocade décisive. Le tir du Delta 4 lui interdit d'approcher au plus près de la Mercedes stoppée net par cette attaque brutale. Faute de mieux, il projette une grenade défensive MK 2 américaine avant d'ordonner le repli.

L'affaire n'a duré que deux à trois minutes. La Mercedes est criblée de balles. Goulay gît sérieusement touché. Bitterlin s'en sort mieux. Il n'a que des blessures en séton.

Les voisins ont entendu la fusillade. Croyant à un attentat FLN, ils se portent au secours des blessés et alertent police et services médicaux. Ambulance, policiers accourent. Des Barbouzes débouchent à leur tour. Goulay et Bitterlin sont évacués sous protection. Le premier survivra mais

est perdu pour le métier. Le second bien qu'à peu près indemne est grillé rue Séverine. Il devra chercher un autre repère pour ses gens.

Les Deltas ont marqué un premier point.

L'attaque de la rue Faidherbe (31 décembre).

Les renseignements, une nouvelle fois, se recoupent. Ça sent la « Barbouze » rue Faidherbe, sur les hauts d'Alger, non loin du palais d'Eté. Il s'agit d'une belle demeure bourgeoise, la villa Dar-Likoulia[6]), dans une voie en impasse, comme la rue Séverine, qui débouche sur la rue du docteur Lucien-Raynaud. Les anciens Algérois situeront très vite cette rue Raynaud lorsqu'ils se souviendront qu'elle conduit à l'important carrefour du boulevard Gallieni, des avenues Foureau-Lamy, Savorgnan de Brazza et de la rue Franklin-Roosevelt longeant le palais d'Eté. La rue Michelet, le Telemly ne sont pas très loin en contrebas. Cet emplacement « barbouzier » est idéal : quartier calme, centre-ville proche.

Degueldre a décidé de conduire personnellement l'affaire le soir de la Saint-Sylvestre. Il veut célébrer le réveillon des Barbouzes à sa manière et rappeler à ses adversaires numéro « Un » du moment qu'ils sont d'abord et surtout des hommes à abattre. A Alger, ils doivent se regarder comme des bêtes traquées. Pour avoir la vie sauve, une seule issue : repartir là d'où ils sont venus.

La veille, Jo Rizza et Marcel Ligier, le chef du Delta 24[7], se sont rendus en reconnaissance sur les lieux. Ils ont rapporté des détails précieux pour organiser la « fête ». La villa Dar-Likoulia est une demeure à un étage dans un jardinet entouré d'une haie de cyprès. Pratiquement en face se situe un immeuble avec une terrasse. Le télémètre de Rizza et Ligier est d'une précision rigoureuse. Il y a exactement quarante mètres de la terrasse à la villa, distance optimale pour les orgues de Staline des Deltas.

Ces orgues de Staline sont réalisées par Ligier à partir de rockets antichars de 73 m/m que des camarades militaires en activité procurent à Degueldre. Les tubes lanceurs sont des tuyaux en PVC rigides de 76 m/m de diamètre. (A faible distance, la dispersion par suite de la différence de diamètre est faible.) Pour l'opération de la rue Faidherbe, huit tubes d'environ un mètre de long sont accouplés en pyramides par de solides rouleaux de scotch. Cette machine infernale digne de Fieschi[8] reposera sur

des cartons déployés sur place. La mise à feu des huit rockets sera déclenchée par une batterie de 12 volts.

L'idée de manœuvre de Degueldre est relativement simple. De la terrasse voisine les huit rockets seront pointées contre la villa. A l'impact des projectiles, les Barbouzes se manifesteront d'une façon ou d'une autre. Elles seront alors prises à partie par les Deltas venus en force et postés tout autour.

31 décembre. Dans moins d'une heure, l'année basculera sur 1962. Le dispositif Delta achève sa mise en place. Les rockets de Ligier sont calées derrière le petit parapet de la fameuse terrasse. Les gars de Gaby Anglade (Delta 6) se dissimulent en contrebas déployés dans un jardin. Ceux de Jo Rizza (Delta 9) se sont infiltrés par la rue Raynaud. L'équipe de Delta 4, enfin, termine l'encerclement côté opposé à Jo Rizza. Au total, ils sont quatorze Delta plus Degueldre mobilisés pour cette opération.

De la ville montent les derniers échos du concert de casseroles qui, sur le rythme Algérie française, a marqué la fin de l'année après les vœux du général Salan sur une radio pirate. Degueldre a rejoint. Les guetteurs lui ont rendu compte : chacun est à son poste. Dans la villa des Barbouzes, bien éclairée à l'intérieur, tout paraît normal. L'ennemi est au gîte et se dispose à célébrer la nouvelle année. A peine a-t-on distingué une ombre en « chouf ».

23 heures 15. Une vive lueur illumine la terrasse base de feu de l'équipe Ligier. Une formidable explosion la double presque aussitôt... Ligier a déclenché ses huit rockets qui dans un sifflement sont parties s'écraser contre la façade de la villa Dar-Likoulia. Le vacarme résonne dans tout le quartier alors que la fusillade s'enclenche. Le FM d'Anglade arrose portes et fenêtres de la face sud tandis que latéralement Delta 9 et 4 mitraillent à courte distance tout ce qui leur paraît bouger.

Les impacts des rockets ont fait plus de bruit que de mal, mais ont malgré tout jeté la confusion à l'intérieur de la maison où progressivement les lumières s'éteignent. Les Barbouzes, tirées sans sommations de leurs festivités, s'efforcent de riposter. Leurs tirs, dans l'obscurité, sont imprécis même si les munitions ne semblent pas leur manquer. Leurs adversaires ont l'avantage de mieux percevoir la masse noirâtre de la villa et ses ouvertures.

La fusillade se prolonge un bon quart d'heure. Degueldre qui posément, abrité par un arbre au tronc respectable, vide des chargeurs de son pistolet, juge qu'il est inutile d'insister. Impossible de pénétrer dans la villa car la chose serait suicidaire. La pétarade va obligatoirement attirer du monde,

policiers ou militaires. Avant de s'éloigner, Capdellaire, un Delta, balance deux grenades à manche allemandes. Où s'est-il procuré ces deux engins qui explosent devant l'entrée de la villa ? Le décrochage est rapide. Les 403 attendaient non loin.

Le commando n'a subi aucune perte. Il pourra terminer sa nuit autour d'une bouteille de champagne pour célébrer autant son succès que la nouvelle année... Chez les Barbouzes, un blessé, Dze, un guetteur vietnamien atteint par des éclats de rocket. Les murs étaient solides et ont servi de bouclier protecteur... Finie l'adresse de la rue Faidherbe. Le repère est par trop éventé. Le lendemain, Bitterlin et Lemarchand déménageront tout leur monde[9].

La destruction de la villa Andréa, 8, rue Fabre à El-Biar (29 janvier 1962)

El-Biar, ce sont les grands hauts d'Alger. En des temps plus heureux, les touristes montaient au balcon de Saint-Raphaël. De ce promontoire, à quelque 250 mètres d'altitude, ils bénéficiaient d'un point de vue grandiose sur toute la rade d'Alger. Ils dominaient la ville de l'Amirauté et même au-delà jusqu'à la pointe de cap Matifou.

Il n'est pas à s'étonner que les Barbouzes aient opté pour cette commune d'El-Biar limitrophe de la capitale. Elle offre, par excellence, des résidences avenantes dans des quartiers sans histoires comme cette villa Andréa 8, rue Fabre[10].

Degueldre a ciblé l'endroit. La villa Andréa jouxte le Pensionnat Saint-Joseph où l'un des fils de Jo Rizza est élève. Les braves religieux n'ont pas manqué de rapporter ce qu'ils constataient d'anormal à côté de chez eux. Ainsi vont les choses à Alger en ce début de 1962. Reste à aborder ce nouveau refuge de la « Barbouzerie » après l'abandon de la rue Faidherbe. L'entreprise s'annonce délicate. De hauts murs ceinturent la villa Andréa et, après les attaques précédentes, les Barbouzes se tiennent sur leurs gardes. Les Deltas ont reçu pour instruction de rechercher et rapporter le maximum d'éléments susceptibles de faciliter la réalisation d'un coup de main décisif. Dame bonne fortune dans cette affaire va répondre avec bienveillance à leur requête.

Gaby Anglade, le chef de Delta 6, comme quelques-uns de ses camarades, travaille à mi-temps. Moitié au titre des Deltas, moitié pour une agence en douanes de la rue d'Isly. Passant à son bureau, il apprend qu'une lettre émanant d'un transporteur parisien signale l'arrivée de deux caisses destinées à un certain monsieur Lassus, 8, rue Fabre, à Alger. 8, rue Fabre !... Comme il dira par la suite : « Ça m'a fait tilt ! » Le voici sur la piste.

L'ouverture de la correspondance révèle que madame Lemarchand a expédié, en port payé, deux caisses pesant au total 722 kilos et renfermant une machine d'imprimerie et ses accessoires à monsieur Lassus, 8, rue Fabre. Or, cette madame Lemarchand est l'épouse du chef barbouze Pierre Lemarchand. Son mari avait besoin d'un matériel d'imprimerie pour confectionner ses tracts.

Degueldre est prévenu et la suite va aller très vite. Le destinataire est averti qu'un lourd colis doit lui être livré. Anglade en assure le dédouanement et Marcel Ligier se livre à une préparation dont il a le secret. Il bourre dans la caisse une centaine de kilos d'explosifs et piège soigneusement le tout avec grenades et détonateurs. Le 29 janvier après-midi une équipe de livreurs musulmans absolument hors du coup remet à bon port le colis annoncé. Sans attendre, les Barbouzes sur place commencent à déballer. 17 heures 5. Ligier avait bien œuvré. Une formidable explosion ébranle la villa Andréa qui s'affaisse comme un château de cartes. On relèvera 19 cadavres. Bon nombre de noms sont à rayer définitivement sur l'affiche « Le Chef et ses Barbouzes ».

Cet attentat sauve la vie à trois malheureux tombés entre les mains des hommes de la rue Fabre et détenus dans une buanderie annexe de la villa. Parmi eux se trouvent deux authentiques militants OAS, Henri Vinent et Alexandre Tislenkoff, techniciens des équipes de radio et télévision pirate de Jean-Jacques Susini. Enlevés et torturés par les Barbouzes, ils ne se faisaient guère d'illusions sur leur sort. Le troisième prisonnier est un pied-noir sympathisant certes mais hors course sur le plan action. Choqués mais indemnes, ces hommes seront récupérés par les gendarmes arrivés sur les lieux et confiés à des services judiciaires plus respectueux de la légalité que les nervis de Bitterlin et Lemarchand, *motivés essentiellement par l'argent*.

La destruction de la villa Andréa, rue Fabre, est sans doute le coup de commando des Deltas ayant eu le plus fort retentissement sur Alger. Elle survient au moment où l'OAS surfe sur ses plus hautes vagues. La liste des

Barbouzes éliminées dans l'affaire, les photos des décombres de la villa se répandent dans la ville. Plus que jamais l'OAS a donné l'impression de pouvoir frapper là où elle voulait.

L'attaque de l'hôtel Radjah, rue Anatole-France (18 février).

Le 29 janvier a laminé le camp des Barbouzes. De Paris, Dominique Ponchardier expédie quelques renforts pour regonfler un peu les rangs mais, dans le fond des cœurs, le moral n'y est plus. La villa Andréa a laissé des traces indélébiles. La partie est devenue trop risquée pour l'enjeu.

Degueldre sent que son adversaire vacille. Il faut lui donner le coup de grâce.

Le nouveau refuge de la « Barbouzerie » se situe toujours sur les hauts dans le secteur de la Redoute presque en bordure du quartier musulman de Diar Saada. En l'occurrence il s'agit d'un hôtel de style néo-mauresque, assez miteux, le Radjah, 64 rue Anatole-France. Le propriétaire, un Musulman de connivence avec le FLN, s'est prêté à l'affaire.

Cette occupation n'est pas passée inaperçue. Degueldre a étudié les renseignements qui affluent, farfelus ou très sérieux. L'un des informateurs bénévoles a adressé un dossier complet avec un croquis des lieux accompagné de photographies. Un observateur avec jumelles a révélé la présence sur la terrasse, au sommet de l'hôtel, d'un canon de 75 sans recul et d'une mitrailleuse de 12,7 m/m. Les Barbouzes, à priori, se sont organisées pour tenir un siège. Nanti de toutes ces précisions, le chef des Deltas a pu, en connaissance de cause, monter son opération avec une précision toute militaire. Plus de quinze ans de Légion dans des unités opérationnelles servent tout de même à quelque chose.

L'attaque, au petit matin du 18 février, ressemble un peu à celle de la rue Faidherbe. Construit avant les années 1920, le Radjah se trouve sur un terrain qui descend en pente assez vive, en direction du ravin de la Femme Sauvage. Cette particularité topographique sert le plan des assaillants. Arrivés par les crêtes et le chemin Abdelkader, Rizza, Ligier et un troisième larron se glissent par des jardins et viennent s'installer, discrètement, juste au-dessus du Radjah. L'emplacement permet d'ajuster un tir de bazooka sur

l'objectif situé en contrebas. Car le trio n'est pas venu les mains vides. Ligier a confectionné une autre machine infernale à trois rockets de 73 m/m. L'engin peu encombrant a pu être amené assez aisément à pied d'œuvre. Simultanément au tandem Rizza-Ligier, un autre commando fort de cinq tireurs s'est mis en position de l'autre côté de la rue Anatole-France.

8 heures 30. Il fait jour. L'hôtel, avec ses trois étages, se dresse à 70-80 mètres. Ligier calmement appuie sur le contacteur de sa batterie. Les trois rockets qui n'ont qu'une courte distance à parcourir seront plus chanceuses que leurs aînées de la rue Faidherbe. L'une d'elles fait voler une fenêtre en éclats et explose au cœur de l'immeuble. Une rocket antichar de 73 m/m est un véritable obus à forte charge. Sa puissance de destruction s'accroît en milieu clos. Les effets de la rocket de Ligier sont meurtriers semant la confusion dans la retraite barbouze. Des occupants paniqués sortent. Ils sont cueillis par les PM de l'équipe postée sur l'autre versant de la rue Anatole-France. Le feu nourri se prolonge le temps de vider un ou deux chargeurs avant de décrocher vers les voitures. L'attaque du 18 février, malgré sa brièveté, a payé. Il y a de la « casse » dans et devant l'hôtel Radjah.

Quelques heures plus tard, quatre des rescapés, ayant conduit un blessé à l'hôpital militaire Maillot, tombent dans une embuscade sur leur itinéraire retour. Un commando Delta bien posté mitraille leur 403 qui percute un mur et s'embrase.

Ses passagers périssent à l'intérieur sous les applaudissements des témoins qui n'ont pas mis longtemps à apprendre de qui il s'agissait... Décidément il n'est pas bon de se présenter comme Barbouze gaulliste dans Alger à l'heure de l'OAS.

Paris a compris. Au début de mars, Roger Frey, le ministre de l'Intérieur, ordonnera de mettre fin à l'aventure des polices parallèles à Alger. Entre-temps un commando du secteur Alger Centre a fait sauter le Radjah évacué après l'attaque du 18 février. L'ancien hôtel n'est plus qu'un amas de ruines. Ses photographies amplement divulguées sont un symbole.

Dans leur lutte à mort contre les Barbouzes, les commandos Delta l'ont incontestablement emporté et ce avec un minimum de pertes. En revanche, on pensera qu'ils y ont consacré trop de leur potentiel. Le débat sur le sujet reste ouvert. Il n'interdit pas de relever l'habileté des coups portés et l'audace des exécutants. Les Deltas ont mené de véritables opérations de

guerre, car malheureusement guerre il y avait en ce beau pays qui depuis le 14 octobre 1839[11] s'appelle l'Algérie.

*

L'Irgun se trouvait dans le camp des vainqueurs. Son chef deviendra Premier ministre. Les commandos Delta se rangeaient dans le camp des perdants. Leur chef sera fusillé. Ses rescapés connaîtront la prison ou l'exil durant des années. Le courage n'est pas toujours récompensé. L'Histoire apprend qu'il en est souvent ainsi sur-le-champ. Elle ne cache pas aussi qu'ultérieurement elle peut se réserver le droit de modifier le jugement des contemporains.

---

1 Les commandos Delta œuvrent principalement sur Alger. A l'occasion toutefois ils n'hésitent pas à rayonner. C'est, par exemple, le cas lors de la tentative menée en métropole en mai 1962 (opération baptisée Chamois) dans le double but d'éliminer le Chef de l'Etat et de faire évader de la Santé le lieutenant Roger Degueldre.

2 Pistolet-mitrailleur MAT 49, Manufacture d'armes de Tulle, modèle 1949. Calibre 9 m/m. Colt 45, pistolet automatique, calibre 11,43 m/m. Une balle de 11,43 pardonne rarement. L'armement des Deltas, sous réserve de 4 FM 24-29 apportés par Jo Rizza, est à base de PM, revolvers et pistolets. Il provient de « souvenirs » de la Seconde Guerre mondiale, de saisies lors du putsch du 22 avril 1961, d'apports de déserteurs ou de fournitures par des militaires sympathisants. Il autorise surtout la guérilla urbaine.

3 Faut-il écrire Barbouze au masculin ou au féminin ? Un ou une Barbouze ? Le Larousse autorise les deux orthographes. Reprenant le vocabulaire en usage à Alger à l'époque, le féminin sera utilisé.

4 La villa de la rue Fabre est souvent désignée comme villa A et celle de la rue Faidherbe comme villa B.

5 Chouf : guetteur en arabe.

6 On sait que Dar, en arabe, signifie maison, ce qui explique de nombreux noms de villas ou résidences.

7 Marcel Ligier, ancien sous-officier, est un spécialiste des mines et pièges. Son commando travaille en bonne partie sur les explosifs, ce qui le met hors rang, d'où son numéro.

8 En 1835, le conspirateur Fieschi avait confectionné une machine infernale avec 24 canons de fusils accouplés sur un même châssis et devant tirer tous en même temps. L'attentat, au passage du cortège du roi Louis-Philippe, le 28 juillet 1835, avait fait 18 victimes dont le maréchal Mortier.

9 L'attaque a toutefois fait une victime. Un policier arrivant sur les lieux et mortellement blessé par les dernières rafales des Barbouzes.

10 Paradoxalement cette villa appartient à un militant de l'OAS, Nicolas d'Andréa, parti en métropole avec André Canal, dit Le Monocle. Cela ne l'a pas empêchée d'être louée.

11 Cf. du même auteur et chez le même éditeur : *La Conquête de l'Algérie.*

Chapitre 6

SON TAY – L'INUTILE SUCCÈS (21 novembre 1970)

En matière de commandos, durant la Seconde Guerre mondiale, Allemands et Britanniques se sont montrés des précurseurs. Les Américains durant longtemps ont eu plutôt tendance à traîner le pas. Ils ont finalement créé six bataillons de Rangers utilisés essentiellement en infanterie de choc hormis à la Pointe du Hoc et à Cabanatuan[1]. A l'issue du conflit ces six bataillons ont été dissous.

La guerre de Corée à partir de juin 1950 relance l'intérêt pour les unités type commandos capables de s'infiltrer derrière les lignes ennemies. Des bataillons de Rangers revoient le jour. La stabilisation du front met un terme à l'expérience en août 1951. Pour peu de temps. Très vite, avec le déclenchement de divers conflits, une nouvelle fois, la nécessité pour les Etats-Unis de disposer de troupes capables de mener un combat non conventionnel au cœur du dispositif s'impose.

Au mois de juin 1952, des volontaires se rassemblent à Fort Bragg, en Caroline du Nord, en vue d'y constituer un premier embryon de Special Forces (Forces Spéciales). Les plus âgés possèdent l'expérience. Durant la Seconde Guerre mondiale, ils ont appartenu à l'OSS du célèbre général Donovan. Les nouveaux, à défaut d'un tel passé, sont issus des milieux aéroportés. Parachutistes éprouvés, ils sont motivés et bien résolus à démontrer leurs capacités. D'ores et déjà l'avenir se fixe. Fort Bragg, cité modeste mais disposant d'un vaste camp militaire déjà utilisé par la 82^{e} Airborne, est appelée à devenir le Saint des Saints des Forces Spéciales américaines[2].

L'entraînement allie rigueur et spécificité... Outre l'indispensable mise en condition physique, tout est mis en œuvre pour former des experts en sabotage, guérilla, infiltration par terre, air ou mer. Les hommes apprennent

à manier des armes de toutes natures et de toutes origines. L'aléa des situations peut les conduire à devoir utiliser un pistolet-mitrailleur soviétique ou une grenade chinoise. Progressivement les unités de Forces Spéciales s'étoffent et essaiment partout où l'armée américaine est présente. Certaines s'implantent en Allemagne, au Japon, en Corée, en divers pays du Sud-Est asiatique comme la Thaïlande[3] ou le Vietnam du Sud.

En 1962, le Président Kennedy donne une impulsion supplémentaire à ce qu'il a pu constater lors d'une visite à Fort Bragg. Les Forces Spéciales sont consacrées composantes à part entière de l'US Army. Témoignage concret de cette reconnaissance, le Président officialise pour elles le port du béret vert. On parlera désormais des Green Berets (les Bérets Verts). L'assassinat de Kennedy en novembre 1963 ne stoppe pas l'essor des troupes destinées à une guerre non conventionnelle. L'Indochine est là pour rappeler leur intérêt.

*

Les accords de Genève de juillet 1945 entre la France et le Viêt-Minh officialisant l'indépendance du Vietnam n'ont été qu'une trêve. Au plus ils ont permis au Corps Expéditionnaire Français de se désengager et de regagner la métropole ou l'AFN. Pour le reste la volonté des compagnons d'Hô Chi Minh n'a pas innové. Ils veulent rassembler la péninsule indochinoise sous leur égide et ne tardent pas à travailler en conséquence.

Les circonstances les favorisent. Les années cinquante et soixante vivent sous le signe de la Guerre froide. Le monde occidental doit faire face aux visées des puissances communistes. Dans le cadre de cet affrontement le Viêt-Minh peut compter sur l'appui des deux grands pôles marxistes, l'URSS et la Chine. Il en a déjà amplement usé dans la guerre contre les Français de 1946 à 1954. Sans cet appui il n'aurait jamais pu mener à bien des batailles comme celle de Diên Biên Phu.

Genève a prévu la scission des trois KY (Cochinchine-Annam-Tonkin) en deux Etats indépendants de part et d'autre d'une ligne démilitarisée le long du 17^{e} parallèle. Au nord, la république démocratique du Vietnam, avec Hanoi pour capitale, relève du bloc communiste. Le Vietnam du Sud avec Saigon se rattache aux Occidentaux. Ce Sud n'est pas sans richesses mais les luttes intestines, la corruption le rongent. Pour s'opposer aux menées et infiltrations nordistes, il a besoin d'un tuteur. La France écartée après

Genève, les responsables de Saigon, Ngo Dinh Diem et ses successeurs n'ont qu'un recours, les Etats-Unis. En 1962, le président Kennedy met le doigt dans l'engrenage. Après son assassinat en novembre 1963, Lyndon Johnson, son vice-président assumant l'héritage, a le bras pris. Les conseillers militaires en place se transforment en combattants. Des renforts convergent à cadence accélérée. La seconde guerre d'Indochine, celle-là américaine, commence.

A partir de 1965 plus de 500000 GI's sont engagés au Vietnam. Les raids aériens américains se multiplient contre Hanoi et les points sensibles du Tonkin et de l'Annam. Ceux que les Français dénommaient « Les Viets » savent se battre. Ils l'ont démontré ; de plus, les moyens ne leur manquent pas. Russes et Chinois les approvisionnent amplement en armements de toutes natures. Les Américains, face à cet adversaire pugnace et organisé, paient le prix de leur intervention. En 1968, ils accusent plus de 500 tués par mois. Dans le ciel tonkinois la DCA viet est redoutable. Plus d'un bombardier à étoile blanche, frappé par un missile sol-air, ne regagne pas sa base. Les pilotes qui parviennent à s'éjecter tombent aux mains de l'ennemi. Fin 1968, 365 Américains ont été capturés et croupissent dans des prisons du Nord Vietnam. Ils sont 462 un an plus tard.

Pour les Américains, le problème des prisonniers est une épine douloureuse. Il leur rappelle le sort tragique des leurs faits prisonniers par les Japonais un quart de siècle auparavant. Ils savent que leurs compatriotes après avoir été presque toujours torturés vivent dans des conditions pitoyables. Mise au secret, nourriture insuffisante, hygiène inexistante. Le commandement se sent impuissant. Comment localiser les emplacements où ils sont détenus ? Comment intervenir pour tenter de les libérer ? Ces questions restent sans véritable réponse.

En mai 1970, une reconnaissance aérienne conforte un premier renseignement, bientôt confirmé, le 2 juin, par des photographies aériennes. Un camp de prisonniers, le Camp Hope, se situerait non loin de Son Tay à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest de Hanoi. Son Tay ! Le nom de cette localité, en bordure du Fleuve Rouge, ne dit pas grand-chose côté américain. En revanche, chez les Français, il est autrement plus parlant. En décembre 1883, les troupes de l'amiral Courbet ont dû livrer un assaut sanglant pour enlever la forteresse annamite de Son Tay construite à la Vauban. Ces temps sont lointains et cette réminiscence historique n'apporte rien au problème immédiat des Américains concernant leurs prisonniers.

Les informations obtenues remontent dans le plus grand secret à Washington. Le général Blackbum, responsable des « *activités spéciales* » auprès du puissant JCS, le Joint Chiefs of Staff (le Comité des Chefs d'Etat-Major), ordonne de poursuivre les investigations aériennes et désigne un groupe de travail en vue d'étudier les modalités d'une intervention contre le Camp Hope, camp numéro 69 pour le Viêt-Minh. La première ébauche d'opération envisage un coup de main héliporté appuyé par une diversion de l'US Navy avec trois porte-avions sur les côtes tonkinoises.

Le projet progresse. Le 8 août, le général d'aviation Manor, commandant de la Force d'Opérations Spéciales à la base d'Eglin en Floride, en est nommé responsable. Le colonel Simons, 52 ans, du XVIII^{e} Corps aéroporté à Fort Bragg, le seconde. Il lui incombera de diriger personnellement l'action le jour venu. Manor, ancien pilote de P 38[4] pendant la Seconde Guerre mondiale, connaît bien le Vietnam. Il y compte 277 missions de guerre. En 1945, Bull Simons commandait la compagnie B du 6^{e} Bataillon de Rangers aux Philippines. Dans les années soixante, il a longtemps baroudé au Vietnam. Partout il s'est révélé un chef et un combattant, entraîneur d'hommes. Ceux qui ont eu le privilège de servir sous ses ordres n'hésitent pas à énoncer à son sujet : « *Le plus grand soldat jamais rencontré*. » Manor et Simons constituent une équipe de professionnels aguerris rompus aux coups de commandos en tous genres. Ils sauront joindre l'audace à la méthode. Au-dessus d'eux ces deux officiers peuvent s'appuyer sur le général Blackburn tout aussi qualifié. De 1942 à 1945, Blackburn était un chef de guérilla aux Philippines. Fait exceptionnel et rendant bien compte de l'intérêt porté en hauts lieux au sauvetage des prisonniers, Manor reçoit un très large feu vert. (Cela permettrait notamment aux Américains de révéler à la face du monde le traitement inhumain infligé à leurs hommes par le Viêt-Minh.) Toute latitude lui est donnée sur les entraînements et les moyens à mettre sur pied. Fort de ce blanc-seing, il peut voir grand. Indicatif retenu de l'opération Son Tay : Ivory Coast, Côte-d'Ivoire. La Côte-d'Ivoire, chacun le sait, appartient au continent africain. Toute corrélation asiatique est ainsi écartée.

Avions de reconnaissance à très haute altitude SR-71[5] et drones au ras du sol poursuivent leurs quêtes de photographies aériennes au-dessus du Camp Hope, environnement, itinéraires d'accès. Toutes ces missions permettent de réaliser une maquette précise des lieux baptisée Barbara[6].

Le camp se situe dans une boucle de la rivière Noire (Song Con), affluent du Fleuve Rouge. Il est bordé à l'ouest par la rivière et à l'est par une petite route franchissant la Song Con sur un pont étroit. Tout autour s'étendent des rizières piquetées de bananiers et de bosquets de bambous. Ses dimensions rectangulaires sont assez modestes. Environ 55 mètres sur 45. Un mur de trois mètres de haut avec du barbelé le ceinture. Deux portes ouvrent sur l'extérieur. Une principale pour des véhicules à l'est, une autre plus étroite pour les piétons sur la face sud. A l'intérieur de l'enceinte, des baraquements destinés aux prisonniers, un bâtiment pour le personnel de garde et trois miradors. Les prisonniers sont estimés à une soixantaine et les gardiens à effectif de l'ordre de quarante-cinq. A courte distance à l'extérieur de la prison se situent divers logements. Ils abriteraient encore deux sections ainsi que les familles du personnel de garde. Sur les clichés apparaissent des emplacements d'armes automatiques mais à priori ils ne seraient pas approvisionnés. A quatre cents mètres au sud, dans le prolongement de la route et au-delà d'un canal d'irrigation, existe une construction sensiblement identique à la prison. Elle a été baptisée « l'*école secondaire* »... Sans certitude formelle les Américains supposent qu'une batterie de missiles y est entreposée. L'emplacement représente un danger car il abrite une garnison susceptible de se joindre aux défenseurs du Camp Hope. Enfin, et ce point est capital, les espaces bien dégagés des rizières offrent, à proximité immédiate de la prison, des zones de poser pour des hélicoptères. Mieux encore, un espace nu de la superficie d'un terrain de volley-ball situé dans la partie sud du camp peut autoriser, directement intra-muros, un poser d'assaut.

A partir du mois d'août, le commando démarre le travail sur Barbara. La CIA a reproduit tous les détails du camp et de son environnement immédiat. Un jeu d'éclairage permet de simuler la vision présentée par le paysage lors d'une approche de nuit. Barbara a coûté dans les 60000 dollars mais, non sans raisons, Simons estime que l'enjeu le justifie. Grâce à ce canevas, les hommes sauront reconnaître toutes les caractéristiques des lieux auxquels ils seront confrontés.

*

La plus stricte discrétion est de rigueur. Les volontaires, recrutés pour une opération délicate, sont soigneusement sélectionnés. Ils ignorent

totalement la finalité et la localisation de leur mission future. Cette méconnaissance absolue du lendemain n'a pas contrarié l'enrôlement. Aviateurs à la base Eglin, hommes des Forces des Opérations Spéciales à Fort Bragg ont massivement levé la main. Les candidats retenus ont tous une solide expérience du Vietnam derrière eux.

L'entraînement incessant s'exerce sur un site isolé d'Eglin, là même où Doolittle 28 ans plus tôt avait préparé ses gens au raid sur Tokyo[7]. Le plan d'intervention se précise. L'opération mettra en œuvre deux éléments complémentaires :

– Six hélicoptères – cinq HH 53 et un HH 3[8]. Ces appareils lourds capables d'être ravitaillés en l'air transporteront la force d'assaut. Force qui sera accompagnée de surplus par cinq Douglas Skyraiders[9] destinés à l'appui feu.

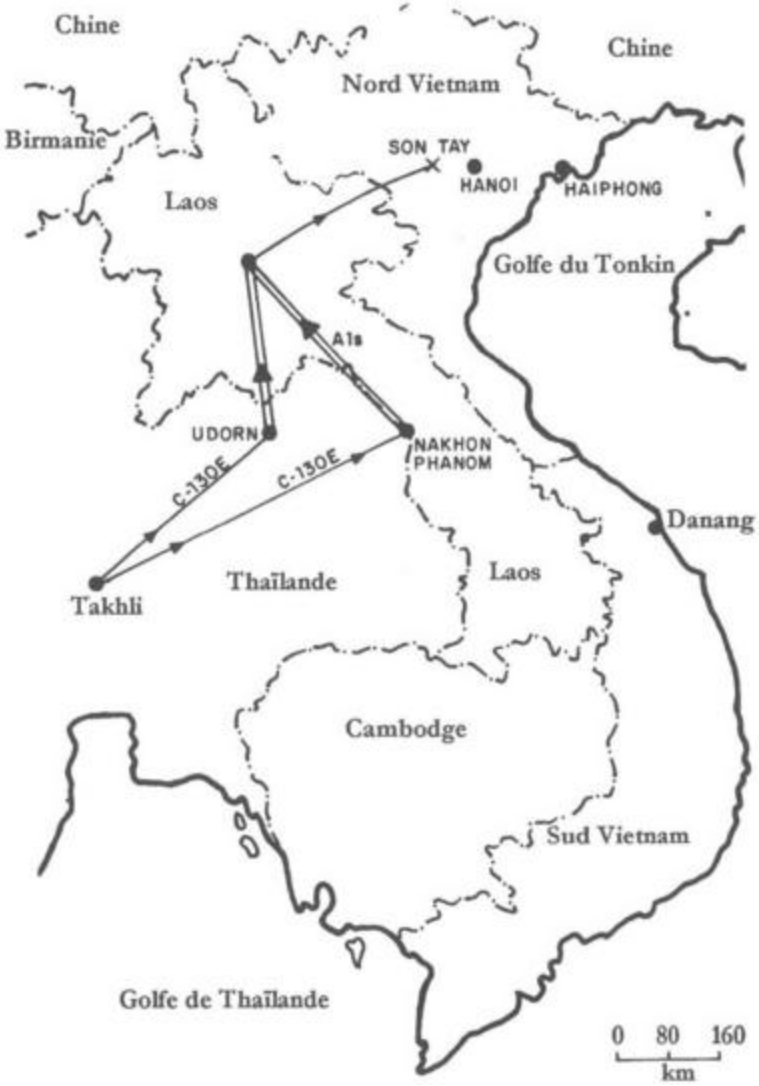
– Quatre Hercules C 130[10]. Deux seront chargés du guidage des appareils engagés et deux du ravitaillement en l'air des hélicoptères.

Cette double force d'intervention directe sur Son Tay bénéficiera d'une diversion créée par la Marine et l'US Air Force. Au total 116 avions de tous types au départ de trois porte-avions et de sept aérodromes thaïlandais se manifesteront dans le ciel tonkinois. Si l'action elle-même se présente bien sous l'aspect d'un véritable coup de commandos mené par surprise et avec des moyens au sol relativement légers, tout concourt à la renforcer à partir du ciel et de la mer.

Le scénario se déroulera de nuit. Hélicoptères et Skyraiders partiront les uns de Udorn, les autres de Nakhon Phanom en bordure de la frontière laotienne, mais toujours de Thaïlande. Le regroupement s'effectuera au Laos dans la région de Luang Prabang pour un ravitaillement en vol. Après quoi, à basse altitude pour déjouer la surveillance radar, la formation se dirigera sur Son Tay. Tout au long du vol les C 130 guideront leurs camarades. Eu égard à la vitesse moyenne des HH 53, 105 nœuds soit environ 195 km/h, ils devront voler avec 70% de volets. Les éléments héliportés, posés au plus près du Camp Hope neutraliseront les défenses et libèreront les prisonniers. Il est même prévu qu'un HH 3 atterrisse directement à l'intérieur de la prison. La manœuvre paraît possible même si la LZ[11], de la taille d'un terrain de volley-ball comme observé, n'est qu'un mouchoir de poche. L'évacuation s'effectuera toujours par hélicoptères, le tout sous couverture aviation.

Les forces armées ennemies réagiront, c'est obligatoire. Elles sont évaluées à environ 12000 hommes dans un environnement immédiat. Mais elles ne vivent pas en alerte permanente surtout la nuit. Leurs premiers éléments devraient mettre trente minutes au minimum pour atteindre la prison. Le commando alors sera à nouveau en l'air.

Commando sur SON TAY
20-21 novembre 1970



*

Le général Blackburn a tenu le Comité des Chefs d'Etat-Major informé de l'évolution des préparatifs. Le 8 octobre, un briefing réunit les principaux

responsables et le docteur Kissinger, l'homme de confiance du Président Nixon élu en 1968. Ivory Coast, rebaptisée Kingpin, est pour le 21 octobre. La fin d'octobre apporte normalement des conditions météo favorables. Existera également un léger clair de lune. La Maison Blanche qui vient d'entamer des négociations secrètes dans l'espoir de déboucher sur un accord concernant la libération des prisonniers américains demande, par Kissinger, un report d'un mois. La date définitive de Kingpin est programmée finalement au 21 novembre.

A la mi-novembre les forces de raid se rassemblent en Thaïlande à Takhli, Udorn et Nakhon Phanom. De leur côté tout est prêt. Le 18, les conversations via la Chine ont échoué. Nixon donne son accord définitif. De ce fait, le commando sur Son Tay devient exécutoire.

Le timing prévoyait l'opération le 21 novembre, en fin de journée. Brutalement la météo signale un fort typhon sur le delta tonkinois. Afin de profiter d'un ciel encore clément, Kingpin est décalée de 24 heures. Ce contretemps n'entrave rien. Tous les préparatifs étaient terminés. Dès le feu vert présidentiel, le secret a été levé. Equipages et Bérets Verts ont participé aux ultimes « briefings » et appris leur destination et le pourquoi de leur entraînement intensif. A l'annonce de l'objectif imparti – sauver des compatriotes prisonniers – tous ont applaudi.

20 novembre. 22 heures 56. Les hélicoptères avec leurs commandos décollent d'Udorn et piquent plein nord. Ils sont au nombre de six guidés par un C 130.

	Indicatif	Groupe d'assaut
HH 3	Banana 1	14 Bérets Verts du capitaine Richard Meadows

Meadows a été promu officier au feu au Vietnam. Son courage est légendaire. C'est lui qui a eu l'idée de poser à l'intérieur de l'enceinte et il a revendiqué l'honneur de mener cet assaut hors normes.

	Indicatif	Groupe d'appui
HH 53	Apple 1	22 Bérets Verts du colonel Bull Simons
	Indicatif	Groupe de Commandement et de sécurité
HH 53	Apple 2	20 Bérets Verts du lieutenant-colonel Elliott Sydnor
	Indicatif	Hélicoptère de destruction des miradors
HH 53	Apple 3	Piloté par le major Frederic Donohue
	Indicatif	
HH 53	Apple 4 et 5	Hélicoptères de récupération des prisonniers et éventuellement d'éclairage

L'effectif pour réaliser l'attaque de la prison et la libération des prisonniers américains se révèle finalement modeste. Moins de soixante hommes. Ils auront pour eux surprise, audace et puissance de feu. Les Skyraiders sont puissamment armés en bombes, canons mitrailleuses. Les hélicoptères disposent chacun de trois mitrailleuses. Les Bérets Verts s'appuient sur une belle panoplie : fusils d'assaut M16, mitrailleuse M60, lance-grenades M 79[12]. Au total 111 armes pour 56 ! Deux par combattant ! Simons a prévenu : « Quiconque se dresse devant nous est mort ! » Effectivement l'heure ne sera pas aux sentiments. Il faudra agir vite et bien avant une réaction massive de l'adversaire. N'oublions pas que Son Tay se situe au Nord Vietnam à moins de 50 kilomètres de Hanoi.

Simultanément au décollage des hélicoptères, la formation de Skyraiders prend l'air, elle aussi guidée par un C 130. Depuis Nakhon Phanom, sa

distance à parcourir est un peu plus longue mais largement compensée par sa vitesse supérieure.

Le regroupement général et le ravitaillement en l'air des hélicoptères par les deux tankers au-dessus du Laos ne donnent lieu à aucun incident. Les C 130 sont parfaitement munis en instruments de navigation et de guidage. Il reste une petite heure de vol avant Son Tay lorsque l'armada aérienne met le cap au nord-est rasant les crêtes du Nord Laos puis du pays Thaï. R P 41 Hanoi-Lai Chau, cuvette de Na San, vallée de la Rivière Noire avec Hoa Binh Le paysage en partie survolé ne serait pas sans rappeler bien des souvenirs à des Français. La lutte, hier, fut rude dans cette haute région.

21 NOVEMBRE 2 HEURES 15

L'objectif n'est plus qu'à quelques minutes. A cinq kilomètres du camp, le navigateur du C 130 leader fixe un ultime cap aux hélicoptères tandis que le pilote force sur les gaz. A pleine puissance le lourd quadrimoteur gagne de l'altitude. Derrière les trois HH 53 chutent par contre à 80 nœuds. A cette plus faible vitesse les commandants de bord pourront mieux scruter le sol. Plus en arrière encore les deux derniers HH 53 grimpent à 1500 pieds pour se tenir en réserve d'intervention.

2 heures 18. Les Français parlent d'opération « Luciole ». Ce petit ver luisant est, en l'occurrence, un chapelet de pots éclairants largués à haute altitude pour éclairer le champ de bataille. Cette mission, ce 21 novembre, incombe au C 130 guide des hélicoptères jusqu'à Son Tay. Il est 2 heures 18 quand la première illumination éclaire le paysage environnant le Camp Hope. D'autres suivront à intervalles réguliers prolongeant cette clarté artificielle permettant aux assaillants de se repérer.

Apple 3 du major Donohue s'apprêtait à ouvrir le feu sur ce qu'il estimait la prison. La « Luciole » lui démasque qu'il s'est trompé de site. Pas de rivière en bordure. Les miradors se dressent à quelque 400 mètres au nord. L'erreur est promptement corrigée. Apple 3 poursuit sa route entraînant derrière lui Banana 1 du capitaine Meadows. Cette fois les rafales de mitrailleuses portent juste. Le bois des tours de guet éclate sous les impacts.

Herb Kalen, le pilote de Banana 1, a localisé sa cible, la courette dans l'enceinte de la prison. Sa main ne tremble pas. Crispé sur le manche à balai, il conduit son engin là où il sait avoir à le poser. Les « lucioles »

jouent pleinement leur rôle pour l'aider dans cette délicate manœuvre. Arrivés à hauteur du mur d'enceinte, les mitrailleurs de bord déclenchent leurs feux. Relayant le tir d'Apple 3 en train de dégager vers le nord-ouest, ils finissent de neutraliser une éventuelle réaction des gardiens des lieux.

Sous les tropiques la végétation pousse vite. Depuis les photographies aériennes du mois de juin des bambous ont gagné en hauteur. Comme une gigantesque tondeuse les pales de l'hélico les hachent perturbant le final de l'approche. Le chopper déséquilibré pivote à 40 degrés sur sa droite et heurte brutalement le sol. Un extincteur rompant ses attaches brise la cheville d'un membre de l'équipage, le sergent Wright. Le lieutenant Georges Petrie, un grand blond de 21 ans, se retrouve propulsé hors de la carlingue mais se relève indemne. Il est ainsi le premier à débarquer au cœur de la prison de Son Tay. Cette arrivée plus rude que prévue n'enlève rien à l'essentiel. Le groupe Meadows est là où il devait pour exécuter la mission fixée : *« S'assurer de l'intérieur du camp y compris miradors, portes et cellules, libérer les prisonniers et les guider vers le point d'extraction. »*

Meadows a jailli fusil d'assaut dans une main, porte-voix dans une autre. S'immobilisant un instant, il lance avec calme à l'intention de ceux qu'il suppose internés dans les baraquements proches :

« Nous sommes des Américains. Plaquez-vous au sol ! Nous sommes des Américains. C'est un sauvetage. Nous venons vous tirer de là. Plaquez-vous au sol ! Nous serons dans vos cellules dans une minute. »

Le ballet minutieusement préparé ne laisse entrevoir aucune fausse note. Le C 130 « luciole » continue d'embraser les lieux. Les Skyraiders cerclent en périphérie et « straffent » tous les objectifs préalablement désignés. Les deux HH 53 de réserve attendent les ordres pour procéder aux évacuations. A une centaine de kilomètres l'aviation, venue des porte-avions et des pistes thaïlandaises, assure la diversion convenue sur les côtes du Tonkin. Dans ce scénario bien réglé se glisse pourtant une première maldonne.

Le pilote d'Apple 1 fait une erreur. Il confond le camp de prisonniers et l'école secondaire quatre cents mètres au sud-est. Les enceintes effectivement se ressemblent et prêtent à confusion. Résultat : le groupe du colonel Simons débarque trop loin. Il est dans l'impossibilité d'assurer l'appui rapproché de Meadows. Il ne le peut d'autant moins qu'il est presque aussitôt pris à partie. L'école secondaire est occupée. La réaction américaine est aussi rapide qu'efficace. Les occupants des lieux sont neutralisés par la

puissance de feu des assaillants. En quelques instants l'établissement se transforme en brasier. Simons dira, par la suite, qu'elle s'est éclairée comme un sapin de Noël. Un point surprend les Américains. Leurs adversaires sont d'une taille bien supérieure à celles des Vietnamiens et ils n'en ont ni la tenue ni l'équipement. Alors ? Chinois ou Russes ? Il n'est guère loisir de les identifier[13]. Quatre à cinq minutes ont suffi pour faire un carnage. Le danger écarté, Simons regroupe ses gens et repart. Britton, le pilote de son HH 53, s'est rendu compte de son erreur. Déjà, maudissant sa bévue, il revient pour récupérer ses passagers et les mener sur la bonne LZ. C'est à H + 9 minutes qu'il rejoint. Un petit exploit et l'erreur de Britton ne se révèle pas inutile. Elle a permis, au passage, d'éliminer une présence dangereuse, certainement la plus nocive. En cinq minutes les 22 hommes du groupe Simons ont tué une bonne centaine d'adversaires.

Ce contretemps, sur le fond bénéfique, n'altère pas le bon déroulement de l'opération. L'essentiel se produit dans et autour de la prison. Le groupe Meadows dispose d'un effet de surprise total. Il prend au gîte les gardiens du camp qui n'ont pas latitude d'organiser une véritable résistance. Tandis qu'une partie du commando américain se débarrasse de la garnison adverse, l'autre se précipite vers les baraquements où sont supposés être détenus les prisonniers. Déception, aucun cri ne répond aux appels. Les cellules sont vides. Personne ! A H + 10, soit dix minutes après son arrivée, Meadows sait qu'il est tombé sur du vide et que le Camp Hope ne recèle aucune présence yankee. Il prescrit à ses hommes de filer en direction du point d'extraction. Trois minutes plus tard, il met en œuvre la destruction programmée de son Banana 1 et s'éclipse à son tour.

A l'extérieur, le troisième groupe, celui de Sydnor, a de suite compris que Simons avait été mal posé. Conformément aux hypothèses prévues, il s'est chargé de l'appui rapproché autour de la prison et a forcé, à l'explosif, une brèche dans le mur d'enceinte. C'est donc avec lui que les équipiers de Meadows dans leur repli ont contact. Au préalable il s'est heurté à des éléments ennemis tiraillant depuis des habitations. Sydnor a réglé l'affaire avec les Skyraiders. Les chasseurs ont piqué utilisant roquettes et bombes incendiaires au phosphore. Combien de bo-doï encore hors de combat durant cette courte phase ? Difficile de préciser. Plusieurs dizaines certainement.

H + 15 Negative items ! Terme convenu. Pas de prisonniers américains dans le Camp Hope ! Inutile de s'attarder ! Simons, maintenant sur place et

à l'écoute des comptes rendus qui lui parviennent par radio, ordonne le repli. Il fait seulement photographier les cellules vides. Le monde saura dans quelles conditions les Américains sont détenus. Sous le couvert des Skyraiders qui « straffent » en périphérie et détruisent le pont sur la Song Con, les HH 53 reviennent se poser. H + 23, l'embarquement s'effectue en bon ordre. Le Commando n'a qu'un blessé léger. A la hâte mais en ordre les hommes s'engouffrent dans les carlingues des hélicoptères. Ils sont soigneusement comptés. Attention à n'oublier personne ! Sur ordre, les hommes de Meadows partent les premiers et avec l'équipage du HH 3 qui ne tardera pas à exploser à l'intérieur de la prison.

Simons, Sydnor, Meadows embarquent les derniers avec le reliquat du commando. A H + 27 toute la formation a repris l'air direction Udorn. Le séjour des Bérets Verts en terre Viêt-Minh a duré moins d'une demi-heure.

Il était temps de s'éclipser. La riposte s'organise. Des renforts convergent sur Son Tay. Des missiles sol-air commencent à être lancés. L'un d'eux atteindra un F105[14] envoyé en protection contre une intervention éventuelle de MIG. Son équipage s'éjectera au-dessus de la Plaine des Jarres et sera heureusement récupéré. Hormis cet incident, le retour s'achève dans de bonnes conditions. Tous les effectifs engagés dans Kingpin rentrent à leur base. A 4 heures 28, Simons se pose à Udorn. Il a ramené tout son monde mais la déception se lit sur son visage. Un tel travail, de tels risques pour aucun résultat !

*

Personne ne le conteste. L'opération sur le fond est un échec. Aucun prisonnier n'a été récupéré. Le commando revient bredouille. Les Américains soulignent toutefois la parfaite exécution de la mission. Ils ont raison. Une opération complexe, à hauts risques, a été menée à bien pratiquement sans pertes. Tous les exécutants, Bérets Verts, pilotes d'hélicoptères, aviateurs, ont manifesté avec brio la maîtrise de leur art. Le fiasco final n'a qu'une seule origine : la défectuosité des renseignements. Ceux-ci étaient erronés ou plus exactement dépassés. Les prisonniers américains avaient été déplacés. Le nid était vide. S'il avait été occupé, le coup de main aurait connu une issue heureuse. Les gardiens étaient neutralisés. L'embarquement dans les hélicoptères, couvert par les Skyraiders, ne posait pas de difficultés. Les Américains apprendront, par la

suite, que de fortes inondations, survenues en juillet, avaient provoqué le transfert des prisonniers. L'eau arrivait en bordure du camp. Les photographies, avec la saison des pluies et la couverture nuageuse, ne pouvaient permettre de déceler précisément l'activité réelle de Son Tay.

La déconvenue est grande. Malgré tout le commando sur Son Tay ne sera pas inutile. Il rappelle au Viêt-Minh qu'une incursion chez lui est toujours du domaine du possible. Du coup les prisonniers américains seront mieux traités ou moins malmenés afin d'éviter une contre-propagande en cas de succès d'un nouveau Son Tay[15]. Ils apprendront aussi peu à peu que leur pays ne les a pas oubliés et met tout en œuvre pour les sauver. Le réconfort moral ne sera pas mince[16].

---

1 Cf. *Histoire des Commandos*, tome 2,1944-1945.

2 A Fort Bragg, un musée de belle facture évoque aujourd'hui l'historique des Troupes aéroportées et des Forces Spéciales américaines.

3 Durant la guerre du Vietnam, la Thaïlande servira largement de base arrière aux Américains.

4 Lockheed P-38 Lightning. Bimoteur de chasse et reconnaissance. Vitesse 636 km/h. Un canon de 20 ; 4 mitrailleuses. Equipage, un homme.

5 Lockheed SR-71 Blackbird. Biréacteur de reconnaissance en titane, capable de voler à 3 200 km/h à 25 000 mètres d'altitude.

6 Cette maquette est conservée au Musée des Forces Spéciales de Fort Bragg.

7 Cf. *Histoire des Commandos*, tome 1, chapitre X.

8 HH 53 Sikorsky ou « Super Jolly Green ». Hélicoptère lourd pouvant transporter 37 passagers. Légèrement blindé pour protéger l'équipage et les systèmes vitaux. Trois mitrailleuses de 7,62 m/m. – Le HH 3, « Jolly Green », est la version précédente du HH 53. Vitesse : 300 km/h au niveau de la mer ; rayon d'action de l'ordre de 1000 kilomètres.

9 Skyraider. Chasseur monoplace d'appui au sol. Vitesse : 500 km/h ; 4 canons de 20. 3 600 kilos de charge militaire ; autonomie 1 800 km.

10 Lockheed Martin C 130. Quadrimoteur à turbopropulseur de transport. Charge utile 16 tonnes. Vitesse : 579 km/h. Autonomie : 5470 kilomètres. La version HC 130 P fait fonction de tanker aérien.

11 LZ, Landing Zone, Zone de poser.

12 Carabine d'assaut M16. Arme automatique à culasse calée. Alimentation par chargeurs de 30. Calibre 5,56 m/m. Poids avec chargeur plein : 3,32 kg. Mitrailleuse M 60. Arme automatique à culasse calée dérivée de la MG 42 allemande. Alimentation par bande. Calibre 7,62 m/m. Poids 11 kg. Lance-grenades M 79. Arme à un coup. Calibre 40 m/m. Poids 3,2 kg. Cadence 5 à 7 coups/minute. Portée 350 à 400 mètres.

13 On apprendra par la suite qu'il s'agissait d'instructeurs chinois travaillant au profit de la DCA du Nord Vietnam.

14 Republic F 105 F Thunderchief. Mono réacteur. Vitesse : 2300 km/h. Autonomie : 3200 km. Equipage 2 hommes. 1 canon de 20,6 350 kilos de charge militaire.

15 Malgré l'échec l'Amérique saura récompenser ses soldats courageux. Six d'entre eux, dont Simons, recevront la Distinguished Service Cross, les autres la Silver Star. Simons et le sergent Adderly du groupe Sydnor seront décorés par le Président Nixon à la Maison Blanche.

16 Son Tay fut un échec mais pas la seule tentative américaine pour libérer des prisonniers durant la guerre du Vietnam. Il y en eut 91 de 1966 à 1970. Elles devaient toutes échouer sauf dans un cas. Larry Aiken fut récupéré le 10 juillet 1969. Grièvement blessé, il devait mourir 15 jours plus tard dans un hôpital américain. En revanche, 318 soldats et 60 civils vietnamiens purent être sauvés.

Chapitre 7

COMMANDOS SOUTERRAINS

Que faut-il admirer le plus ? Ceux-là qui se terrent dans les profondeurs de galeries qu'ils ont creusées de leurs mains afin d'échapper à leurs adversaires avant de leur porter des coups redoutables ? Ou ceux-là qui se glissent dans ces boyaux humides et obscurs pour débusquer ces présences humaines tapies comme des loutres au fond de leurs terriers ?

Ni les uns ni les autres ne sont des commandos au sens formel du terme. Pas de passage en école ou en centre d'entraînement. Pas de badge reconnaissant l'appartenance à une unité reconnue et célébrée. Ils sont simplement des hommes de la nuit et des entrailles de la terre. Par leur courage, leur ténacité, leur type de travail hors des sentiers traditionnels de la guerre, n'œuvrent-ils pas comme de vrais commandos ? A les voir on est en droit de le penser.

*

Les Américains sont donc de plus en plus impliqués dans une guerre au Vietnam qui leur coûte cher. Le raid sur Son Tay en fournit une illustration. Cette guerre, lorsqu'ils ont commencé à l'aborder, déployant leurs puissants moyens, ils étaient loin de se douter des surprises qu'elle leur apporterait.

Au début de 1966, l'armée du Sud Vietnam, soutenue par les Etats-Unis depuis trois ans, n'arrive pas à maîtriser le Viêt-Cong[1], appellation hypocrite du Viêt-Minh au sud du 17^{e} parallèle. Aussi, en de nombreux secteurs, les troupes américaines sont obligées de prendre la lutte à leur compte. Dans les premiers jours de janvier, est lancée l'opération Crimp dans le but de contrôler la région dite du Triangle de Fer à 50 kilomètres au nord-ouest de Saigon. Dans ce paysage de rizières, de plantations de caoutchouc et de forêts tropicales entre la rivière de Saigon et la petite ville de Cu Chi, le Viêt-Cong est quasiment chez lui. Situation difficilement acceptable à

proximité de la capitale, d'où le déploiement de forces de l'opération Crimp. Environ 8000 hommes appuyés par des blindés, des hélicoptères et des avions.

Comme très souvent ce rouleau compresseur tombe sur du vide. Les *Charlie* ne sauraient accepter un combat de front. Ils lâchent des coups de feu à bon escient, piègent les points de passage, profitent de la nuit pour tendre des embuscades. Des Américains tombent sans trop savoir où se cachait le tireur.

Le 11 janvier, au terme d'un ratissage stérile, le 1er bataillon du 28e RI débouche sur la rivière de Saigon. Les compagnies marquent un temps d'arrêt avant de faire demi-tour pour reprendre leur fouille du terrain. Mais où se cache l'ennemi ? En bon militaire soucieux d'économiser ses forces, le sergent Green pose son postérieur par terre. A peine assis, il se redresse d'un bond. Quelque chose l'a piqué à la partie charnue de son individu. Furieux, il cherche dans les feuilles mortes qui jonchent le sol la mauvaise bestiole à l'origine du méfait. Le coin est infesté de scorpions, de serpents ou de fourmis géantes.

A sa grande surprise, Green se rend compte que l'auteur du méfait est un clou. Un simple clou passablement rouillé. Pourquoi un clou en ce coin perdu ? En grattant bien, le sergent apprend que cette tige de métal appartient à une espèce de couvercle en bois. Soulevant ce capot, il distingue un orifice et le début d'un conduit souterrain. Il vient, mais il ne le sait pas encore, de découvrir l'existence des tunnels de Cu Chi.

Green veut en savoir plus sur cette ouverture béante à ses pieds et qui semble se prolonger. Courageusement, suivi de quelques camarades, il s'enfonce dans les profondeurs. Première trouvaille inattendue, des fournitures médicales qui sont ramenées à l'air libre. Brutalement les explorateurs se hâtent de se replier. Devant eux, la lueur d'une bougie promptement éteinte. Cette brève clarté a permis de distinguer, sans le moindre doute, une vingtaine de *Charlie* tapis dans un élargissement de la galerie surpris de cette irruption des Américains. Green et ses compagnons ne sont pas tombés sur une simple cache. Ils ont décelé un véritable repère Viêt-Cong.

Dès les premiers comptes rendus de l'affaire, le lieutenant-colonel Haddane, commandant le 1er bataillon, s'est précipité sur les lieux. Etant donné les rencontres possibles, plus personne n'est très chaud pour s'aventurer sous terre. Afin de déloger les *Charlie* de leur trou, Haddane fait

lancer des grenades fumigènes à l'intérieur du boyau. Peu après, à leur stupéfaction, les GI's aperçoivent des volutes de fumées s'élever tout autour d'eux. Il existe donc des conduits de ventilation pour aérer le réduit. Les *Charlie* n'ont pas réagi aux grenades fumigènes. Des gaz CS anti-émeute sont introduits sans plus de succès. Restent les explosifs disposés dans tous les orifices découverts. La terre gronde. Est-elle devenue un tombeau pour ceux qui s'y abritaient ? Le 1er bataillon amorce son repli sans le savoir. Il sait du moins que l'adversaire se terrait invisible et silencieux à quelques pieds sous ses propres pas. Le vide général rencontré, les disparitions après quelques escarmouches, les chausse-trappes disposées après le passage d'une troupe, s'expliquent.

Les Américains, par le sergent Green, viennent de mettre le pied dans ce qu'ils appelleront les tunnels de Cu Chi. Ils ne sont qu'au début de leurs trouvailles. Progressivement ils découvriront un univers insolite, obscur et souterrain, qu'ils n'arriveront jamais à dominer.

*

Les caches à matériel, les abris à personnel enterrés font de longue date partie de l'arsenal militaire du Viêt-minh. Les tunnels de Cu Chi ne sont pas une nouveauté en soi. Leur originalité provient de leur ampleur et des possibilités qu'ils ont apportées au Viêt-Cong aux abords de Saigon.

La proximité de la capitale n'explique pas tout. La nature à Cu Chi aide la main de l'homme pour s'enfouir. Le sol argileux et légèrement ferrique ne s'éboule pas. En saison des pluies, il se taille comme du sucre. En saison sèche, il présente presque la consistance du béton. La nappe phréatique se situe de dix à vingt mètres de profondeur accessible pour forer des puits en écartant les risques d'inondation. Le Viêt-Cong a profité de ces conditions favorables pour créer une véritable base souterraine dans ce fameux Triangle de Fer de Cu Chi.

La technique, s'il est possible d'employer ce terme, est au point. Elle remonte à l'époque française. Quelques tunnels avaient été creusés à la fin des années quarante. L'irruption des Américains a relancé et intensifié la méthode. Même artisanale, elle est parfaitement organisée. Tout le travail, naturellement, s'effectue à mains d'hommes avec des outils rudimentaires type pelle et pioche de fabrication locale. Les équipes sont en principe de quatre à cinq personnes, hommes ou femmes. Deux travailleurs creusent et

versent la terre dégagée dans des paniers. Deux ou trois évacuent vers l'extérieur tous ces déblais qui sont ensuite minutieusement éparpillés afin de ne laisser aucun indice de fouille. Parfois ils ne sont que trois à l'ouvrage mais le principe reste le même : creuser, retirer, disperser.

Ces tunnels sont des galeries au gabarit variable. La largeur va de 0,80 m à 1,20, la hauteur de 0,8 à 1,8. Dans l'ensemble, ces boyaux sont plutôt assez bas, la morphologie du Vietnamien s'y prête. En revanche, l'épaisseur au-dessus de la voûte atteint toujours au minimum 1,5 mètre afin de résister au passage des blindés américains. On admet qu'un individu dégage un mètre cube par jour. C'est dire le temps et le travail nécessaires pour réaliser ces galeries qui additionnées totalisent plus de 250 kilomètres. Elles assurent les liaisons entre les villages et les installations de toutes sortes implantées sous terre. Des cavités plus vastes servent de PC, d'abris repos, d'infirmeries, de cuisines, d'armureries, de dépôts d'armes et de munitions. Des puits ont été forés pour le ravitaillement en eau. Il a été constaté que les cavités plus ou moins tronconiques bénéficiaient d'une acoustique permettant de mieux déceler les approches d'aéronefs. Quelques-unes ont été creusées à usage d'alerte aérienne. Tous ces tunnels sont truffés de pièges de tout type destinés à stopper les audacieux : grenades piégées, mines antipersonnel, etc. Les entrées sont soigneusement camouflées, parfois protégées par un poste de combat.

Une telle description, en particulier celle des ouvrages plus vastes, peut faire songer à l'existence d'une Ligne Maginot viêt-minh. Le rapprochement serait excessif. La célèbre ligne destinée à couvrir la frontière nord-est de la France disposait d'un certain confort. Il y avait l'eau courante, l'électricité, des commodités diverses, des petits trains pour les transports lourds. La réalité des tunnels de Cu Chi est tout autre.

Cu Chi se situe sous les tropiques. Par 11 degrés de latitude nord très exactement. Les températures diurnes dépassent régulièrement les 30^{o} et la nuit n'apporte aucune fraîcheur. Même en saison sèche, le taux d'humidité reste élevé. S'enfoncer dans un tunnel est pénétrer dans un univers étouffant, moite, peu aéré malgré les conduits de ventilation. L'organisme entre de suite en transpiration.

Comment ne pas se sentir oppressé, mal à l'aise dans ce cadre plongé en permanence dans l'obscurité, à peine éclairé à l'occasion par une modeste bougie ou une lampe à pétrole[2] ? Comment, sitôt entré, ne pas être saisi par

les effluves étrangers et malsains émanant en large partie des excréments obligés des hôtes de ces lieux, humains ou animaux ? Car, outre ceux qui ont creusé ces antres, toute une faune grouille le long des parois, rats, serpents, vermine, insectes. L'homme doit composer et cohabiter avec elle.

Certes, des cuisines ont été installées. Les utiliser n'est pas si simple car l'aération fait défaut. Il a fallu prévoir de longs canaux d'évacuation des fumées. Elles demeurent cependant et stagnent sur place faute de tirage.

Il n'est pas rare que dans l'impossibilité d'enterrer leurs morts sans se faire débusquer les locataires des tunnels transforment les lieux en catacombes. Un trou est aménagé le long d'une paroi et le défunt, enseveli dans la position fœtale pour prendre le moins de place, est recouvert de quelques centimètres de glaise. Une inhumation aussi sommaire laisse obligatoirement filtrer des émanations qui s'ajoutent à celles déjà existantes.

Durant des années, des combattants Viêt-Cong affronteront ces conditions de vie. D'aucuns séjourneront plus de cinq ans dans les tunnels de Cu Chi. Ils y trouvent non seulement un abri mais d'abord et surtout une base de départ pour lancer des coups de commando contre les camps américains. Là se situe encore une différence fondamentale avec la Ligne Maginot conçue comme une barrière à valeur de position défensive à l'encontre des tunnels de Cu Chi qui servent une stratégie offensive.

Cette volonté d'action se manifeste dans la célèbre offensive du Têt[3] organisée en large partie depuis les tunnels de Cu Chi.

L'entreprise engagée fin janvier 1968 ne manque pas d'ambition. Elle vise la victoire au Sud Vietnam et, à cette fin, n'hésite pas à porter le fer jusqu'au cœur de Saigon. L'affaire militairement se solde par un échec coûteux. 33000 morts dans les rangs du Viêt-Cong et des milliers de prisonniers. La population n'a pas suivi les mots d'ordre d'insurrection générale, attitude qui n'a rien d'étonnant. Les habitants de la capitale comptent de nombreux réfugiés du Tonkin qui ont fui le communisme. Le fiasco sanglant ne peut faire oublier le rôle des tunnels de Cu Chi. Ils ont rendu l'offensive possible. Elle y a été combinée. Elle y a trouvé la meilleure des bases de départ possibles à proximité de Saigon. Les troupes, l'armement, le matériel, tout y était. Avant et durant la bataille le PC du Viêt-Cong y a été implanté.

Les troupes ayant participé à l'offensive du Têt sont nombreuses. Au premier rang, les Dac Cong, le génie d'assaut, véritables unités de commandos, forces spéciales avant l'heure, chargées des opérations les plus

audacieuses exigeant autant de métier que d'héroïsme. Le bataillon F 100 de ces Dac Cong sera, à Saigon, le fer de lance de l'attaque.

Le F 100 à Saigon

Ses hommes recrutés à Saigon même connaissent parfaitement leur ville. Avant le Têt, les cadres, en civil et avec de faux papiers, sont venus reconnaître une dernière fois leurs objectifs, les emplacements des sentinelles, les points faibles, les meilleurs itinéraires d'accès enregistrés. Ensuite, dans leur base arrière, les tunnels du village d'An Tinh proche de Cu Chi, s'est élaboré leur dispositif d'attaque. Les hommes pénètreront dans la ville, en civil, en se mêlant à la foule pour se rendre aux festivités traditionnelles. Les armes seront acheminées vers des maisons sûres par des charrettes agricoles, des corbillards et divers autres moyens échappant à un contrôle minutieux.

L'attaque se déclenche dans la nuit du 30 au 31 janvier. Le F100 possède des cibles de choix : la station radio, le palais présidentiel, l'ambassade des Etats-Unis. Cette solide bâtisse de construction récente en béton ressemble à un vaste blockhaus et constitue une cible à haute valeur symbolique. Quelle victoire si le drapeau à étoile rouge remplaçait sur le faîte la bannière étoilée ! Deux voitures bourrées d'explosifs sont projetées contre l'enceinte pour forcer une brèche. La garde sud-vietnamienne lâche prise très vite et les Marines, vieux baroudeurs même si les anciens de la guerre du Pacifique sont rares, assurent seuls la défense. Malgré l'héroïsme déployé, le F 100 ne parviendra pas à enlever l'ambassade. Les assaillants finalement ne compteront qu'un survivant. Il en sera presque partout de même.

L'offensive du Têt est un grand moment de la guerre américaine du Vietnam. En Cochinchine, elle met en exergue le rôle des tunnels de Cu Chi. Vu son importance, elle n'est cependant pas le seul fait marquant à l'actif de ces tunnels.

Tout au long du conflit ils facilitent l'œuvre de commandos pour frapper un adversaire toujours intrigué par l'origine de coups qui malmènent implacablement.

Le commando de Huynh Van Co

En 1966, les Américains de plus en plus présents dans la bataille commencent à édifier un camp au lieu-dit Dong Zu à trois kilomètres au nord de Cu Chi. Dégagé et sans obstacles majeurs, le site servait de zone de saut aux parachutistes du Sud Vietnam. N'exigeant pas trop de gros travaux de déboisement ou de débroussaillage, il paraît adapté à l'implantation d'une base. Ce faisant, le commandement américain ne se doute pas qu'il plante ses tentes sur une fourmilière. Et quelle fourmilière ! Quelques mètres au-dessous les tunnels filent en tous sens pour permettre de traverser sans aléas ce vaste terrain nu.

Découvrant ce qui s'élabore, Huynh Van Co, un jeune chef de guérilla, décide de profiter de ce qu'il regarde comme une aubaine. Avec deux membres de son groupe, il se terre dans un tunnel au cœur du camp en construction avec du riz pour une semaine. Chaque nuit, les trois hommes émergent à l'air libre par un orifice bien dissimulé. Se glissant en silence ils posent des mines, dégoupillent des grenades qui fusent et explosent dans les tentes des GI's. Simultanément des camarades, depuis la périphérie du camp, procèdent à des harcèlements au mortier. Les obus tombent un peu partout ajoutant à la confusion. Les Américains ne se doutent pas que le ver est dans le fruit. Au passage le petit commando s'offre un extra. Il grappille des boîtes de rations qui compléteront agréablement la traditionnelle bolée de riz.

Sept nuits de suite Huynh Van Co et ses compagnons se risquent au milieu de la base. Le jour, ils dorment. Les Américains ne découvriront pas que ce mystérieux commando surgissait sous leurs pas des profondeurs de la terre.

Fort de cette expérience de commando pleinement réussie, Huynh Van Co sera par la suite promu capitaine et commandera un peloton de Dac Cong. Il sera tué en 1969 lors d'un bombardement américain et aujourd'hui fait figure de héros national dans son pays.

Commando contre Dong Zu

Avec le temps, Dong Zu est devenue une base imposante comme les Américains les édifient pour la sécurité et le confort de leurs boys. La position est ceinturée par des fortins, des miradors avec projecteurs et des barbelés. Rien n'y manque pour se détendre au retour d'opérations.

Toutes les constructions ont rendu quasi impossible de pénétrer dans le camp par les tunnels. Les orifices seraient de suite repérés. En revanche, les tunnels, sur plusieurs faces conduisent aux abords de la base. Ils offrent des accès directs et invisibles à l'enceinte. Les *Charlie* les utilisent pour observer de près ce qui se trame intra-muros. Cette observation est-elle bien utile ? Rien de ce qui se passe ne leur échappe. Serveuses, prostituées, constituent le meilleur réseau de renseignements sachant rapporter le moindre indice d'opération.

En février 1969, les partisans locaux, par les tunnels, guident une unité de Dac Cong jusqu'à Dong Zu. Depuis quelque temps la base abrite des hélicoptères CH-47 Chinook[4]. Ces appareils gros porteurs sont particulièrement redoutés. Ils déversent rapidement des quantités importantes de combattants ainsi que du matériel lourd. Les Dac Cong ont reçu mission de les détruire.

Au cœur de la nuit du 25 au 26 février, ils sont 39, en trois équipes de 13, à déboucher des tunnels. Parmi eux quelques femmes non les moins résolues. Tous partent avec un but bien ciblé. Dans le secret des tunnels, à la lueur vacillante des lampes à pétrole, les plans de la base ont été minutieusement étudiés, les emplacements précis des Chinook et des sentinelles localisés. Les informateurs dans la place ont glané toutes les précisions nécessaires.

Les sapeurs du commando n'ont pas la tâche la plus aisée. Ils doivent ouvrir un cheminement dans les barbelés et le champ de mines, mission de sacrifice. Inutile de risquer en terrain découvert l'intégralité du commando. Les camarades n'avanceront que lorsque la voie sera libre si elle le devient ! La progression est obligatoirement lente. Les deux hommes de tête évoluent centimètre par centimètre, soulevant ou cisaillant sans bruit le barbelé, tâtant le sol de doigts qui se veulent légers pour découvrir les fils piégés des mines. Le passage se fraie ; les hommes rampent sans bruit telles des couleuvres échappant à l'attention des guetteurs. Deux heures après leur sortie des tunnels, ils sont au cœur de la base. La suite va paraître moins laborieuse.

Les Chinook sont au lieu indiqué. Les silhouettes massives se découpent dans l'obscurité, quatorze très exactement, un pour deux. Trente ombres, si menues soient-elles, qui s'affairent autour des hélicoptères et plaquent des explosifs sur les turbines finissent par se découvrir. Des coups de feu éclatent. L'alerte est donnée quand les premiers Chinook s'embrasent. Les Cong sont là pour faire des dégâts. Ils ne s'en privent pas, vidant leurs chargeurs et leurs stocks de grenades dans les baraquements. La rumeur se répand : « Les *Charlie* ont franchi les barbelés ! » non sans créer de la panique. Les Américains se barricadent et tirent sur tout ce qui leur paraît suspect. Ceux qui ne perdent pas leur sang-froid lancent des fusées éclairantes et organisent la résistance.

Le commando a rempli sa mission. Il lui reste à s'esquiver par une direction opposée à celle par laquelle il est arrivé. L'itinéraire de repli a été préparé. Les deux tiers de l'effectif passent et regagnent les tunnels. L'autre tombe au hasard d'une mauvaise rencontre.

Quatorze Chinook détruits. L'industrie américaine est en mesure de compenser rapidement cette perte. Il y a plus grave, 38 Américains ont été tués et des dizaines d'autres blessés. L'émoi produit par ce commando infiltré au cœur d'une base bien organisée est considérable. Face à cet adversaire invisible et insaisissable, comment se protéger efficacement ?

Les « rats » des tunnels

Oui, comment les Américains mènent-ils la lutte contre les occupants des tunnels ?

La découverte de ce réseau souterrain et de son importance est d'abord pour eux une surprise. Pourtant, leurs alliés sud-vietnamiens, en enfants du pays, les avaient prévenus de ce type de guerre inédit pour une armée conventionnelle. Dans un premier temps, après occupation du terrain et destruction à l'explosif de plusieurs orifices d'entrées, le commandement américain se veut optimiste. Il doit rapidement revenir à une vision plus saine. Quelques charges explosives n'ont pas détruit l'intégralité des antres souterrains. Les gaz CS employés en plusieurs endroits pour déloger les *Charlie* de leurs tanières n'ont pas eu plus d'efficacité. Une bataille d'un nouveau style est à mener.

Bataille qui ne peut être conduite qu'avec des volontaires. Il est hors de question d'ordonner à des GI's, en vertu de la stricte discipline militaire, de s'enfoncer dans ces profondeurs inconnues. Un travail aussi spécifique sort du cadre des obligations légales.

Le capitaine Herbert Thornton, chef de la section armes chimiques de la 1re division d'infanterie installée dans le secteur de Cu Chi, met sur pied les premiers aventuriers des tunnels. Si le personnage, un peu chauve et à la quarantaine légèrement bedonnante, n'a pas grande allure, il se montre dans son action particulièrement efficace. Il paye de sa personne et échappera de peu à la mort dans une explosion dont il sortira avec une surdité temporaire. Le Viêt-Minh conscient du danger qu'il représente mettra sa tête à prix.

Sous la férule de Thornton, les explorateurs des tunnels entrent peu à peu en lice. En principe ils travaillent par équipes de trois. Inutile d'être plus nombreux. Le combat sous terre est presque toujours de un contre un. L'éclaireur de tête progresse, suivi à cinq mètres par son premier camarade auquel il est relié par une corde attachée à son pied. S'il est blessé, il pourra être tiré en arrière. Ces combattants des profondeurs ne s'encombrent pas d'un armement lourd. L'espace imparti ne l'autorise pas. Un pistolet, un poignard suffisent. A la rigueur une carabine de parachutiste à crosse pliante. Les chargeurs de ces armes de poing sont remplis de balles traçantes. Le tireur distingue son impact. Les grenades sont rarement utilisées. Elles consomment trop d'oxygène et peuvent blesser le lanceur. Les affrontements se règlent à courte distance, parfois au corps à corps avec un veilleur surpris par l'arrivée d'un Américain. Accessoire indispensable pour sonder loin en avant, une bonne lampe torche. Arme à double tranchant car elle signale une présence.

Dans ces ténèbres absolues il est une autre manière de percevoir une présence ennemie. L'Américain sent son adversaire proche. A son odeur spécifique, à celle de sa sueur. La réciproque est vraie. Surtout lorsque s'y ajoute le parfum d'un after-shave ou d'une eau de Cologne.

Pourquoi Thornton et ses successeurs trouvent-ils des candidats pour ce job à très haut risque ? Difficile de se prononcer. Il y a une fierté à oser ce que les autres n'osent pas. Est-ce là le seul mobile ? L'anticommunisme de certains volontaires est virulent. Ceux d'origine cubaine ont un vieux compte à régler. En général, pour ce travail de taupe, il vaut mieux être de petit gabarit, cela se conçoit, mais non absolu. Souffrant de claustrophobie s'abstenir. Il faut plus que tout un courage et un sang-froid à toutes

épreuves. La mort hante les tunnels : un piège, un *Charlie* avec son pistolet ou son poignard, une grenade lancée dans un coude de galerie... Avec le temps tous ces trompe-la-mort se voient accoler un indicatif. Ils s'intitulent les « rats des tunnels » et se distinguent par un badge portant une devise latine : *Non gratum anus rodentum*, ce qui peut se traduire par *« Ne vaut pas une queue de rat »* (ou encore par l'expression populaire : « *Ne vaut pas un pet de lapin »*).

Ces commandos de « rats des tunnels », puisqu'il s'agit bien d'unités spécialisées au niveau des brigades ou des divisions, obtiennent des résultats. De leur exploration ils ramènent des prisonniers, des documents dont les états-majors sont friands, des sacs de riz, des médicaments, de l'armement, un drapeau à faucille et marteau. Un jour, ils tombent sur un trésor : des lingots d'or, sans doute dérobés dans une banque française à Saigon en 1945. Sur ordre ils font sauter des galeries, des cavités, ensevelissant parfois à jamais des adversaires dont ils ne connaîtront jamais le nombre. La partie n'est pas à sens unique. Des Américains, à leur tour, ne seront jamais retrouvés. Plus d'un ressortira grièvement blessé sauvé in extremis par les camarades.

Des « rats » se font un nom dans cette lutte souterraine : les lieutenants Randolph Ellis, Jerry Sinn, les sergents Jo Rivera, Pete Rejo. Ils ne sont pas les seuls. Rivera, pour sa part, deviendra une figure légendaire et reviendra du Vietnam avec deux Silver Stars et trois Bronze Stars[5].

*

La guerre dans les tunnels, *« Charlie »* contre « *Rats* », se prolongera jusqu'en 1970 et se clôturera plus ou moins par un pat. L'intervention des B 52 dans le secteur de Cu Chi finira par bouleverser la donne. Les bombes de 500 et 750 livres s'enfonçant profondément provoqueront de gigantesques cratères et de formidables tremblements de terre. Les tunnels à faible profondeur seront sectionnés, ébranlés, leurs orifices d'aération obturés. Ne pouvant plus servir d'axes de communications, ils perdront la majeure partie de leur intérêt. En 1970, l'avenir de la guerre est réglé. Les Américains décident de se retirer du Vietnam.

A Cu Chi aujourd'hui subsistent quelques vestiges de tunnels transformés en musée. Les commandos des deux camps viennent s'y recueillir.

1 Viêt Nam Cong San (Communistes Vietnamiens), en abrégé Viêt-Cong. Les GI's parleront des Victor *Charlie*, indicatifs radiophoniques des Lettres V et C des termes Viet et Cong. Plus communément ils désigneront par le seul vocable de *Charlie* les combattants Viêt-Cong ou Viêt-Minh.

2 Il existe quelques génératrices électriques à pédales venant de Chine. Elles sont employées pour les infirmeries et salles d'opérations.

3 Ainsi nommée car l'offensive générale intervient à l'occasion de la fête du Têt marquant le premier jour de la nouvelle année lunaire (dite du Singe).

4 Capable de transporter 55 combattants ou 12 tonnes de charge. Puissamment armé de canons.

5 Décorations américaines analogues aux Croix de guerre françaises.

Chapitre 8

MUNICH 1972
Les commandos de la mort et de la vengeance

Le 26 août 1972, à 15 heures, s'ouvre à Munich la 20e Olympiade.

10490 athlètes s'affronteront dans des Jeux qui se veulent de *« Paix et de Joie »*.

Israël a envoyé une délégation. Ses sportifs de haut niveau doivent représenter leur pays à la face du monde. Cette participation n'est pas sans évoquer des souvenirs combien douloureux. Munich n'est qu'à 15 kilomètres de Dachau où durant la Seconde Guerre mondiale sont morts 65000 Juifs. L'Holocauste est présent dans leurs esprits. Pourtant, les athlètes israéliens ont accepté de venir. Ils se doivent de servir, à leur manière, leur jeune Etat.

Ces athlètes israéliens et leurs entraîneurs sont hébergés au village olympique. Vingt et un d'entre eux occupent les appartements en duplex 1 à 6 dans un bâtiment de quatre étages 31 Connollystrasse, une rue piétonne. Des équipes d'Uruguay et Hong Kong logent dans ce même immeuble gardé par un concierge allemand et sa famille. Le village olympique est ceinturé par une palissade d'environ 1,80 mètre de haut. Son accès s'effectue par des portes numérotées. Des vigiles, recrutés pour la circonstance, sont censés veiller sur la sécurité à l'intérieur du village mais ces gardiens d'occasion ne sont pas armés.

Tous ces détails sont connus du chef d'un groupe de huit individus qui, le 5 septembre vers 4 heures du matin, s'approche de la palissade et de la porte 25 A.

Les semaines précédentes, durant les travaux d'édification du village, embauché provisoire, il a pu tout à loisir venir avec son adjoint reconnaître les lieux. Il sait par où et comment se rendre au 31 Connollystrasse.

Ces huit individus en survêtement de sport avec de gros sacs à la main présentent tout à fait l'allure de sportifs regagnant leurs chambres au terme d'une joyeuse nuit dans les tavernes munichoises. De tels retours sont fréquents. Personne ne s'étonne de silhouettes fugitives à une heure indue. Si ces huit-là sont silencieux, d'autres en revanche qui les rejoignent ont le vin gai et se reconnaissent aisément à leur accent yankee. Les uns et les autres escaladent de concert la palissade en se donnant la main comme de vieux amis. Ces jeunes Américains, en cet instant, ne se doutent pas de l'identité de leurs huit compagnons de rentrée tardive au village olympique. Cette identité, évidemment, ne sera découverte que par la suite. Lorsque la mission confiée à ce commando sera achevée... Car il s'agit bien d'un authentique commando à des fins politiques composé de :

– Luttif Atif, dit « Issa », le chef.
– Yusuf Nazzal, dit « Tony », adjoint.
– Khalid Jawad.
– Afid Ahmed Hamid.
– Ahmed Chic Thaa.
– Jamal Al-Gashey.
– Adnan Al-Gashey, dit « Denawi ».
– Mohammed Safady, dit « Badran[1] ».

Ces hommes, jeunes dans l'ensemble – ils ont dans les vingt ans, parfois moins –, appartiennent au mouvement terroriste palestinien Septembre Noir, sigle choisi en souvenir d'une révolte d'immigrés palestiniens sévèrement réprimée par l'armée jordanienne en septembre 1970. Leur objectif, ce 5 septembre 1972, est clair : enlever des athlètes israéliens et les échanger contre des camarades internés en Israël. Dans leur ambition, au départ, ils n'ont pas conscience de commettre une erreur fondamentale. Pourtant, ils devraient le savoir. Israël ne cède jamais au chantage. Même si le prix à payer pour appliquer une telle règle est presque toujours douloureux.

La tuerie

Le commando de Septembre Noir s'est introduit sans difficultés dans le village. Son parcours jusqu'au 31 Connollystrasse est encore plus aisé. Issa

connaît les lieux. Ses complices le suivent sans attirer l'attention. A cette heure matinale, le domaine olympique sommeille encore...

Sous des vêtements, les sacs de sports dissimulent des Kalachnikov et des grenades. Juste avant de pénétrer au 31 Connollystrasse dont les entrées ne sont pas verrouillées, les huit Palestiniens sortent leur armement. Cet arsenal n'a pas d'équivalent au village olympique. Gardes, athlètes, nul n'est armé et la police stationne extra-muros. Septembre Noir bénéficie, au départ, d'une totale impunité.

Vingt et un Israéliens logent, on l'a vu, dans les appartements 1 à 6. L'irruption des Palestiniens les surprend en plein sommeil. Réveillés brutalement, au vu des Kalachnikov, ils comprennent tout de suite les desseins des assaillants. Certains tentent de résister, livrant un combat inégal. Les mieux placés, près des diverses issues, cherchent le salut dans une fuite éperdue. Les autres sont immobilisés par les armes pointées contre eux. En quelques minutes tout est terminé. Deux Israéliens ont été tués, neuf autres dont un blessé sont à la merci des hommes de Septembre Noir. Les occupants des autres nationalités, non importunés, ont pu s'esquiver discrètement.

Les coups de feu, les cris, jettent l'alerte. Des policiers armés arrivent par douzaines et cernent le 31 Connollystrasse. Les journalistes accourent pour rendre compte. Les badauds de toutes origines se massent à distance et suivent l'événement dont la nouvelle s'est rapidement répandue.

Le jeune chef, il n'a que vingt-cinq ans, a regroupé ses gens et ses prisonniers à l'étage supérieur de l'immeuble investi. Cette position lui permet de surveiller les abords immédiats et de résister au mieux à une attaque. Vers 5 heures 30, par des papiers jetés d'une fenêtre, il fait connaître ses exigences : *libération de 124 prisonniers détenus dans des prisons israéliennes ainsi que celle de deux Allemands Baader et Meinhof détenus, eux, en Allemagne fédérale*. A défaut d'une réponse positive, le commando, à partir de 9 heures, commencera à exécuter des otages. Ces pauvres bougres, on ne les voit pas, mais on perçoit aisément leur angoisse. Les Palestiniens se montrent de temps à autre sur un balcon, toujours porteurs d'une cagoule, la Kalachnikov à la main. Seul « Issa », visage découvert, avec des lunettes noires, le chef coiffé d'un large chapeau blanc, apparaît sur le seuil de ce n^{o} 31, couvert par l'un de ses hommes. Il mène les négociations avec les émissaires allemands.

Les Allemands, organisateurs, sont dans une situation délicate. L'incident se produit chez eux. Il met en cause des vies israéliennes à quelques jets de pierre du lieu maudit de Dachau. De ces existences ils sont responsables. Les Israéliens sont leurs invités. Ils n'ont pas su les protéger. Le dossier se complique. Qui doit le prendre en charge et trancher pour les mesures à décider ? Le gouvernement fédéral à Bonn ou les autorités bavaroises ? Les faits interviennent à Munich, capitale du Land de Bavière. Cette dualité de pouvoirs liée à la constitution de la République fédérale ne facilite pas les prises d'initiatives.

L'urgence première est de faire reculer l'heure limite de l'ultimatum. Les justifications pour un report sont légion, à commencer par les délais minima pour obtenir des réponses de Tel-Aviv. « Issa » souscrit habilement à un premier puis un second report. L'homme est obstiné mais point sot. Il sait parfaitement que d'âpres discussions doivent avoir heu et qu'un semblant de patience s'impose d'autant qu'il est dans une position de force. Difficile de venir le déloger sans mettre en grand péril les otages. En revanche, « Issa », alors que les heures s'égrènent, ignore totalement qu'Israël a affiché formellement sa position. Golda Meir, le Premier ministre israélien, a averti le ministre allemand des Affaires Etrangères : *« Nous ne discutons jamais avec des terroristes. Les Allemands sont les seuls responsables de la sécurité de nos compatriotes. »* Non sans logique, elle réclame également la suspension immédiate des Jeux Olympiques. (Ce à quoi le Comité International Olympique et son président, Avery Brundage, font la sourde oreille.)

A Bonn, le chancelier Brandt voudrait à tout prix éviter une effusion de sang, mais son pays reste dans l'impasse. Le recours à des tiers comme les Egyptiens ne débouche pas. Israël et le commando ne transigeront pas. La seule issue réside dans une intervention armée pour libérer les otages.

Un moment, l'assaut du 31 Connollystrasse est envisagé et étudié. Des policiers s'y préparent et se massent à proximité. Cette hypothèse est rapidement abandonnée. Les policiers ne sont pas très « chauds ». Ils se sentent peu aptes à une telle opération. Comment, du reste, la tenir secrète ? Les télévisions retransmettent les préparatifs. Les terroristes sur des écrans TV dans les appartements suivent tous les mouvements.

En désespoir de cause, les Allemands optent pour une solution passant par un artifice. « Issa » a réclamé un avion pour quitter Munich et gagner un pays arabe. Pourquoi ne pas lui donner satisfaction ? Le commando avec

ses otages abandonnerait son réduit de Connollystrasse et pourrait beaucoup plus facilement être intercepté en terrain découvert, en l'occurrence sur un aéroport. Car, sur le fond, il est hors de question de laisser les Palestiniens partir avec leurs prisonniers. Tel-Aviv s'y oppose formellement. Le passé récent impose à l'Allemagne de tenir compte de la volonté des enfants d'Israël.

A 18 heures 30, les émissaires allemands font savoir à « Issa » que leur pays autorise un départ pour Le Caire. Non sans tergiversations, les deux partis se mettent d'accord sur les modalités du transfert. Deux hélicoptères, pilotés par des équipages volontaires, conduiront les partants à l'aérodrome de Fürstenfeldbruck, à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de Munich. Un avion attendra prêt à décoller pour Le Caire où les négociations se poursuivront sur l'issue finale des tractations.

Fürstenfeldbruck n'est qu'un aérodrome de dégagement utilisé principalement lors de la célèbre fête de la bière de Munich. Les Allemands l'ont choisi à dessein. Il est isolé et ceinturé par des barbelés. Ses bâtiments sont peu étendus et faciles à contrôler. Le tarmac, parfaitement dégagé, n'est entravé par aucune passerelle ou avancée d'embarquement. Tout semble indiquer que le site se prête beaucoup mieux à une interception que l'aéroport traditionnel de Munich-Riem. Le commando débarquant des hélicoptères devrait facilement tomber dans la visée de tireurs d'élite postés à proximité de l'aire d'atterrissage.

« Issa » a exigé un autobus pour gagner les hélicoptères stationnés à quelques centaines de mètres du N° 31. A 22 heures, un gros autobus vert foncé vient se ranger dans le sous-sol qui sert de parking voitures. Trois minutes plus tard, les Palestiniens, sur leurs gardes, font embarquer, par groupes de trois, leurs neuf otages, enchaînés et les yeux bandés.

Le chef du commando se montre d'une prudence extrême. Arrivant aux hélicoptères, il débarque seul et va reconnaître les appareils s'assurant d'aucune autre présence que celle des pilotes et copilotes. Les choppers sont des UH-1D Iroquois de fabrication américaine. Au Vietnam, les GI's ont utilisé couramment ces engins capables de transporter douze passagers et fortement armés en temps de guerre. Des portes latérales donnent accès à l'intérieur de la carlingue.

L'embarquement, en deux phases, dans les aéronefs permet aux observateurs allemands de dresser un décompte qui contrarie les plans prévus. Les Israéliens sont bien au nombre de neuf, quatre dans le premier

hélicoptère, cinq dans le second. En revanche, les Palestiniens sont huit, quatre par appareil. Les Allemands, sur la foi des divers contacts, les estimaient à cinq. Sur cette base, cinq tireurs d'élite attendent à Fürstenfeldbruck.

Les télévisions du monde entier peuvent suivre le déroulement des opérations. Il est 22 heures 21, pleine nuit, lorsque les pilotes commencent à élever leurs machines et piquent au-dessus du village olympique, direction Fürstenfeldbruck. Leur parcours survolera un poteau indicateur mentionnant : Vers Dachau...

L'infrastructure de Fürstenfeldbruck est rudimentaire. Une tour de contrôle à trois niveaux. Accolé le bâtiment principal à deux étages avec dans son prolongement le hangar des pompiers. L'ensemble donne une façade d'environ quatre-vingts mètres orientée au nord. Le Boeing 727 de la Lufthansa, réquisitionné pour la circonstance, stationne devant le bâtiment principal. Ses réservoirs sont pleins afin de ne pas donner de soupçons aux Palestiniens. Les deux hélicoptères doivent se poser en avant de la tour de contrôle. Le panorama manque de lumière. Un projecteur éclaire l'avion, deux autres la zone d'atterrissage des Iroquois. Le reste du terrain disparaît dans l'obscurité. Cet éclairage défectueux ne facilite pas la tâche des policiers responsables de l'interception.

Ce comité d'accueil, à la suite de divers aléas, finit à peine de se mettre en place à l'approche des hélicos. Trois tireurs d'élite sont postés à l'étage du bâtiment principal. Le quatrième s'abrite derrière une murette, à proximité de l'aire de poser des choppers. Le dernier, couvert par un camarade armé d'un PM, s'est logé derrière un camion au pied de la tour. Enfin une équipe, théoriquement en « stand-by », doit donner l'assaut. Tout ce dispositif a été improvisé à la hâte, avec les moyens disponibles. L'Allemagne, en 1972, ne dispose pas d'une véritable unité antiterroriste. Conséquence pratique, le piège agencé n'est pas sans défaillances. Les snipers[2] ne sont pas munis de radio. Une ouverture du feu simultanée est impossible. Le groupe d'assaut est faiblement armé. Trois PM avec chacun deux chargeurs pour tout l'effectif, un revolver avec 17 cartouches par policier. Il est vrai que les gars, en face, sont supposés n'être que cinq et éliminés dans les premières secondes. On a omis qu'ils disposent de grenades et de Kalachnikov bien approvisionnées. En principe, le chef du commando doit effectuer une reconnaissance préalable du Boeing avant l'embarquement du détachement. Le déclenchement du tir interviendra lors de son retour vers ses camarades.

Le trajet n'a pris qu'une vingtaine de minutes. Presque simultanément les deux Iroquois se posent à environ cent mètres du bâtiment principal. Malchance ou défaut d'instructions ? Les pilotes orientent leurs appareils vers les bâtiments, juste en avant d'eux. De leurs emplacements les trois tireurs de l'étage distinguent très bien les cockpits et les pilotes mais rien de l'arrière des deux hélicoptères. Un quart de tour, à droite ou à gauche, aurait donné une vue complète des carlingues et des occupants. Ce détail, qui n'en est pas un, aura une incidence grave.

Les lourdes pales des rotors n'ont pas fini de tourner que « Issa » saute à terre avec trois de ses gens. Dans l'autre appareil, « Tony », son adjoint, l'imite et le rejoint. Manifestement les deux hommes sont nerveux. Ils sentent un traquenard. Il était convenu que les équipages, leur travail terminé, pourraient s'éloigner librement. Volte-face des Palestiniens ! Leurs Kalachnikov se braquent vers les pilotes. Il y a désormais treize otages : neuf Israéliens toujours enchaînés dans les carlingues et quatre Allemands accroupis sur le tarmac près de leurs engins et gardés par deux Palestiniens.

« Issa » et « Tony » s'éloignent de concert vers le Boeing vide d'équipage. Les moteurs du 727 tournent afin de faire « plus vrai ». Les deux responsables du commando ne s'attardent pas à une longue inspection. Sont-ils, alors, persuadés qu'un piège leur est tendu ? Ce n'est pas impossible. Ils reviennent précipitamment en hurlant des paroles incompréhensibles vers les deux choppers. Coïncidence, un des tireurs, qui les a dans sa ligne de mire, doit se mouvoir légèrement pour ne pas les perdre de vue. Au même moment, le patron des policiers donne l'ordre d'ouvrir le feu que seuls les snipers présents près de lui peuvent exécuter. Les autres réagiront à l'imitation, mais avec un léger décalage.

Deux premiers coups de feu claquent ! Les deux Palestiniens surveillant les pilotes d'hélicoptères s'effondrent. Leurs prisonniers en profitent pour s'égailler en tous sens. « Issa » et « Tony » se mettent à courir en zigzaguant. Le troisième tireur a repris sa visée. « Tony » atteint à la jambe boule au sol.

Dès les détonations les Palestiniens se sont plaqués sous les hélicoptères. Echappant aux regards, ils répliquent au feu des policiers. Leurs longues rafales piquettent les façades du bâtiment principal et la tour de contrôle. Un jeune brigadier vidant son chargeur en direction de « Issa » et « Tony » est tué au pied de la tour. Dans la confusion, le sniper derrière la murette

manque d'abattre un pilote courant se mettre à l'abri. Le fuyard est sauvé à l'ultime seconde par la couleur blanche de son casque.

La fusillade est devenue générale. Si les policiers allemands ont l'avantage d'être relativement abrités, ils visent un peu à l'aveuglette avec un lourd handicap. Cibler les hélicoptères menace d'atteindre les otages toujours entravés dans les carlingues. Les Palestiniens dissimulés dans les zones d'ombre s'appuient sur une puissance de feu qui interdit de lancer un assaut contre les transporteurs. Mais qui serait prêt à risquer sa vie dans une telle aventure ? Dix minutes après le début du combat, un responsable de la police, reconnaît qu'il devient nécessaire de faire appel à des véhicules blindés pour s'approcher au plus près des Palestiniens tapis sous les hélicoptères. Des véhicules blindés ? Plusieurs se trouvent au village olympique. Un long délai avant leur arrivée à Fürstenfeldbruck.

L'impasse se prolonge durant une bonne heure. Les snipers tirent dès qu'ils pensent détenir un objectif. Les Palestiniens, qui ont eu un tué supplémentaire, se soutiennent par des chants religieux et arrosent tout ce qu'ils croient voir bouger.

A 23 heures 34, un hélicoptère débarque un groupe de poli-, ciers, ceux-là puissamment armés. Hélas, ils sont posés à plus d'un kilomètre du champ de bataille... Ils arriveront comme les carabiniers et seront utilisés pour protéger les personnalités présentes. Lesquelles, égarées dans les querelles de pouvoirs entre Bonn et Munich, sont incapables de formuler une directive ferme.

Enfin, un peu avant minuit, quatre engins blindés surgissent et entament une manœuvre d'encerclement. Les Palestiniens estiment certainement qu'ils vont être mitraillés à bout portant. L'un d'eux se dresse et sauvagement décharge son arme à l'intérieur de son hélicoptère. Trois Israéliens sont tués sur le coup, un quatrième est blessé à la jambe. Son forfait accompli, leur meurtrier dégoupille une grenade qu'il projette à l'intérieur de la carlingue. « Issa » a une réaction presque identique. Sortant de l'ombre, avec défi, il envoie une longue rafale contre le bâtiment principal qui abrite le gros de ses adversaires. Les snipers ont vu les deux Palestiniens. Leurs tirs portent. Le chef du commando et son compagnon s'écroulent. Au même instant, une violente explosion déchire l'hélicoptère où a été lancée la grenade. Le carburant du réservoir s'échappe et s'embrase. Le liquide enflammé se répand sur le sol. Tout est terminé de ce côté.

Le geste meurtrier se reproduit dans l'autre hélicoptère où sont encore quatre Israéliens. Froidement, un Palestinien se hisse dans la carlingue et exécute les otages dont on perçoit de loin les cris.

La fin approche non sans chaos. Les blindés avancent sur le tarmac au milieu des fumées. Un Palestinien cherchant à fuir est abattu par le sniper derrière la murette. Dans la confusion générale, ce même sniper et le pilote qui était venu s'abriter près de lui sont blessés par des amis. Trente minutes seront nécessaires pour qu'une ambulance vienne les secourir. A minuit trente, soit après deux heures de fusillade, le feu cesse et un silence relatif s'établit. Trois Palestiniens, poursuivis par les chiens policiers, sont arrêtés. Les autres sont tués. Tous les otages israéliens sont morts, certains carbonisés sur leurs sièges dans l'incendie. Un policier allemand a été tué, plusieurs autres blessés dont deux au moins par leurs compatriotes. Les quatre pilotes et copilotes ont eu la vie sauve.

Le coup est douloureux pour le peuple israélien. Leurs athlètes disparus étaient venus à Munich en messagers de paix. Ils sont tombés dans des conditions affreuses. Les Palestiniens crient victoire. Leurs combattants ont montré leur courage et leur résolution. Tout en affirmant leur sens du sacrifice, ils ont prouvé qu'ils pouvaient exécuter des commandos spectaculaires de fort retentissement. Les Allemands ont du mal à cacher leur gêne et leur confusion[3]. Du début à la fin ils ont accumulé les maladresses et les insuffisances : pénurie de personnel qualifié et de moyens, carence d'organisation, absence de coordination. Aucun responsable dûment désigné n'a coiffé la tentative d'interception des Palestiniens. A trop vouloir la paix, l'Allemagne de l'après-Seconde Guerre mondiale n'a pas su organiser la défense de ses nationaux et de ses hôtes. Elle saura vite tirer les enseignements du fiasco de ses forces de police.

La vengeance. L'opération Colère de Dieu

Le crime de Munich ne peut rester impuni. Le gouvernement israélien est unanime sur ce point et l'opinion publique le réclame. Golda Meir est formelle. Tous ceux qui ont participé, de près ou de loin, à la tuerie des athlètes doivent payer. Cette loi du talion, ce règlement de comptes, sera l'opération Colère de Dieu, indicatif choisi à dessein. La Bible rappelle, à

plusieurs reprises, que Yahvé n'hésite pas à châtier lourdement les coupables.

Les hommes du Mossad[4], les services secrets d'Israël, durant des mois et des mois, traqueront à travers le monde les assassins et leurs commanditaires. Ils n'appliquent qu'une sanction : la mort. Les agents du Mossad, au terme d'une patiente enquête, passent à exécution. Une charge explosive fait son œuvre dans une chambre ou sous une voiture, des coups de feu claquent en un lieu discret. Le travail n'a pas besoin de signature. Les amis des victimes connaissent l'origine des coups.

Safady et les deux Al-Gashey, les rescapés de l'intervention sur l'aérodrome de Fürstenfeldbruck, se sont retrouvés dans les prisons allemandes. En relative sécurité. Pas pour longtemps. Le gouvernement fédéral baisse pavillon devant le détournement d'un appareil de la Lufthansa. Les trois terroristes sont remis à des pays sympathisants de la cause palestinienne. Mais le Mossad les cherche. A l'exception, à ce jour, de Jamal Al-Gashey, ils n'échapperont pas à Colère de Dieu.

A certains égards, même s'il avait pris tous les risques, ce trio-là n'est que du menu fretin. Derrière se profile le gros poisson organisateur de l'attentat de Munich, objet de la chasse implacable des Israéliens. Dans ce lot émergent trois noms de responsables au plus haut niveau :

Abu Youssef, numéro trois du Fatah derrière Yasser Arafat et Abu Iyad ;

Kamel Adwan, chef des opérations au sein de l'OLP, l'Organisation de Libération de la Palestine ;

Kamal Nasser, porte parole officiel de cette même OLP.

Ces personnalités vivent à Beyrouth où elles s'estiment en parfaite sécurité. Si le Mossad a plus que démontré sa redoutable efficacité, il paraît difficile qu'il puisse cependant frapper au cœur de la capitale libanaise. En Israël, on est arrivé à une conclusion sensiblement identique. Le job échappe aux possibilités d'une paire d'agents du Mossad œuvrant un peu en enfants perdus dans un environnement hostile. Mais, à l'analyse, il peut faire l'objet d'une opération militaire, un coup de commando en territoire ennemi. « Source de Jeunesse », nom donné à l'opération d'élimination des trois hauts bonnets palestiniens de Beyrouth, s'élabore dans l'ombre. Elle passe par l'intervention du Sayeret Matkal.

Le Sayeret Matkal, l'Unité 269, plus communément appelée l'Unit, regroupe la fine fleur des Forces Armées Israéliennes. Y servir est un honneur qui n'est pas offert à qui veut. La sélection, l'entraînement y sont

rigoureux. Les cadres appartiennent à l'élite. Au titre des Forces Spéciales, l'UNIT s'assimile au SAS britanniques ou à la Delta Force américaine. Techniquement, moralement, elle est parfaitement apte à remplir la mission de commando la plus insolite.

Le commando de « Source de Jeunesse »

En février 1973, lorsque tombe l'ordre de réaliser « Source de Jeunesse », le Sayeret Matkal est commandé par Ehud Barak, le futur Premier ministre de 1999. Si Barak deviendra après son départ de l'armée en 1995 un homme politique important, en 1973, il n'est encore qu'un soldat. Très jeune, à 17 ans en 1959, il intègre les forces armées. Il y servira avec éclat. Durant la guerre des Six Jours en 1967, il se battra. En 1972, il participe, avec le Sayeret Matkal, à l'intervention couronnée de succès contre un avion détourné sur l'aéroport de Lod. Evidemment la guerre du Yom Kippur à l'automne 1973 le verra au premier rang. A l'heure de sa retraite, il sera l'officier le plus décoré de toute l'histoire de l'armée israélienne. Avec son dynamisme et son intelligence habituels il organise l'opération qui lui est confiée.

Les trois Palestiniens logent dans le quartier occidental de Beyrouth, non loin du Hamra, le principal centre commercial de la ville. Adwan et Nasser habitent aux deuxième et troisième étages d'un immeuble, rue de Verdun. Abu Youssef réside presque en face dans un appartement au sixième étage. Les agents du Mossad ont bien travaillé et fourni tous les renseignements voulus sur les domiciles et habitudes des chefs du Fatah et de l'OLP. Mais comment accéder jusqu'à eux ? Une arrivée en hélicoptère est hors de question. Bruyante, elle serait immédiatement décelée. La seule ressource est une approche et une évacuation par mer agencées par de nouveaux agents infiltrés sous couverture touristique.

L'exécution de trois leaders palestiniens en plein Beyrouth déclenchera les foudres internationales. Les Israéliens ne se font pas d'illusions sur le sujet. Un événement fortuit les sert. Le 1er mars, des terroristes de Septembre Noir abattent à Khartoum l'ambassadeur américain et plusieurs autres personnalités. La diplomatie israélienne aura beau jeu de clamer qu'elle s'en prend uniquement à des assassins dans l'intérêt général.

Ils sont quinze du commando Sayeret Matkal, Barak et son adjoint Muki Betser compris, à embarquer le 9 avril en fin d'après-midi, à Haïfa, dans une vedette rapide. Un seizième passager de circonstance, Dov Ber, officier de liaison de la marine, accompagne Barak. La marine dans l'affaire porte une lourde responsabilité puisqu'elle est en charge de la mise en place et du repli du commando. David Elazar, le chef d'état-major de l'armée israélienne, et Eli Ze‘ira, le patron des services de renseignements, sont venus saluer les partants et leur souhaiter bonne chance. Elazar est catégorique : *« Liquidez ces bâtards ! »* Barak et ses compagnons n'avaient guère besoin de cet ultime viatique. Sans états d'âme, ils sont bien résolus à exterminer tous les Philistins des temps modernes.

Le chef du commando a scindé ses hommes en quatre équipes. Trois s'occuperont des Palestiniens. La quatrième avec lui, de la rue au bas des immeubles, coordonnera le. déclenchement et le décrochage.

Les gens du Mossad œuvrent déjà dans la place depuis plusieurs jours. L'un d'eux se fait passer pour un touriste britannique et a confié à son hôtel qu'il était un adepte de la pêche nocturne. Toutes les nuits, il part pour une balade en mer et rentre avec un panier rempli de poissons. Plus personne ne s'étonne de le voir sortir à une heure avancée.

La vedette met sept heures pour rallier les côtes libanaises. Au large de la crique des Colombes, à environ quinze kilomètres sud-ouest du centre de Beyrouth, elle stoppe ses moteurs. Il est une heure trente. Des Zodiacs montés par des hommes-grenouilles assurent la mise à terre. Le prétendu pêcheur de nuit et deux camarades les attendent avec trois voitures de location sur une petite route côtière. Le commando s'enfourne aussitôt dans les véhicules qui foncent vers la ville. Beyrouth n'a pas peur de vivre la nuit. Le petit convoi s'est immobilisé aux abords de la rue de Verdun. Personne ne s'étonne de ces couche-tard qui déambulent sagement. Personne n'imagine que ces piétons à la démarche tranquille sont de redoutables soldats du Sayeret Matkal. Rien ne peut le laisser supposer. Barak au visage plutôt poupin s'est travesti en femme et porte une perruque noire. Son sac à main est rempli d'explosifs. Des grenades sous son corsage lui donnent une poitrine généreuse. Avec Betser il forme un couple apparemment très tendre. Les autres sont à l'avenant, moitié messieurs, moitié dames ou demoiselles. Tous portent des vêtements assez amples pour dissimuler l'armement. Deux policiers libanais en patrouille ne trouvent rien d'anormal à ces innocents noctambules.

Les immeubles des Palestiniens se situent à courte distance. Le trajet est vite avalé même en marchant d'un pas qui ne semble pas être particulièrement pressé. Tout en cheminant, il est inutile de rappeler les consignes et les missions de chacun. Le scénario a été méticuleusement répété les jours précédents dans un cadre similaire. Arrivés au pied des trois domiciles visés, Barak, Dov Ber et un garde du corps s'arrêtent et donnent l'impression de se livrer à un ultime bavardage sur le trottoir tandis que leurs compagnons pénètrent dans les buildings et commencent à grimper les escaliers.

Betser avec son équipe derrière lui monte quatre à quatre jusqu'au sixième. Pour des garçons entraînés, ce n'est qu'une mise en condition qui permet même de se transformer en combattants. Betser, pour sa part, tient un UZI d'une main, et un Beretta[5] d'une autre. Attention, cet homme est dangereux ! Il n'est pas le seul.

La grimpette n'a demandé que quelques secondes. Il n'en faut pas plus pour plaquer une charge explosive contre la porte d'entrée de l'appartement d'Abu Youssef. Le détonateur en place, Betser, par un bref signal radio, prévient son chef que pour lui tout est OK. Les deux autres équipes ont opéré de même. Barak peut transmettre à tous l'ordre de passer à l'action.

La porte de Youssef n'était pas prévue pour résister à des explosifs. Betser et ses hommes s'engouffrent dans la brèche. Une silhouette apparaît. L'individu manifestement réveillé en sursaut a compris et s'efforce de fuir. Il n'en a pas le temps. Des rafales d'UZI ne lui laissent aucune chance ainsi qu'à son épouse qui dans la précipitation partage son sort.

Le scénario chez les deux Kamal et Adwan, à une variante près, est sensiblement identique. Portes enfoncées, ruée dans les pièces des appartements. Nasser, qui ne dormait peut-être pas, se réfugie derrière son bureau et ouvre le feu, blessant légèrement un Israélien à la jambe. Il ne tirera pas longtemps. Adwan, surpris au saut du lit, est criblé de balles au moment où il essayait de saisir sa Kalachnikov. Il n'est qu'une tragique méprise. Au moment du repli de l'un des commandos, une vieille Italienne alertée par les détonations se précipite sur le palier. La malheureuse est victime d'un réflexe instantané.

Les explosions, le crépitement des armes automatiques ont alerté la police libanaise. Deux Land Rover surgissent à vive allure. Cette éventualité était prévue. Les Libanais qui accueillent les Palestiniens sur leur sol ne sont pas neutres et hors de question de tomber entre leurs mains.

Les UZI sont de redoutables engins de combat rapproché. Ils fauchent les arrivants sans leur laisser latitude de répliquer. La presse de Beyrouth du lendemain rapportera des témoignages, trompés par les perruques, de femmes faisant le coup de feu... Le commando n'avait pas abandonné tous ses colifichets.

L'attaque des trois domiciles a demandé moins de quatre minutes. Prévenus par Barak qui a contrôlé que tout son monde était bien redescendu, les véhicules du repli déboulent dans des crissements de pneus. Les Israéliens se précipitent quand une troisième jeep de la police libanaise se manifeste. Betser réagit immédiatement. Sa grenade roule sur le capot de la jeep et explose en touchant le macadam. Les quatre policiers libanais n'entraveront pas la fin du départ de la rue de Verdun. Les portières claquent. Les moteurs s'emballent. Le commando, à folle allure, file vers les dinghies de la crique des Colombes.

Le Mossad est un service qui pense à tout et ne néglige rien. Dès le début de la fusillade, un de ses agents, se faisant passer pour un officier de police libanais, a téléphoné à la direction de la police de Beyrouth pour signaler que les Palestiniens se battaient entre eux du côté de la rue de Verdun. Ces gens-là disposent d'un armement lourd bien supérieur à celui des policiers locaux. Mieux vaut ne pas aller se mêler de leurs querelles. Message bien reçu. Des instructions en conséquence sont diffusées aux Land Rover de ronde dans le quartier. Le commando dans sa fuite ne se heurtera à aucun barrage.

Les dinghies de la marine, fidèles au rendez-vous, attendaient pour récupérer Barak et ses hommes et les transférer sur la vedette du retour à Haïfa... « Source de Jeunesse » a été une opération rondement menée.

Débarquements et embarquements à la crique des Colombes, déplacements en voitures dans Beyrouth, incursions aux domiciles des trois Palestiniens, brefs combats contre les policiers libanais. Pour le tout, à peine un peu plus de trente minutes !

Le commando n'a pas laissé sa carte de visite mais le travail exécuté avec tant de savoir-faire porte en lui-même sa marque de fabrique... Nul n'est dupe de l'origine du coup. Golda Meir ne se privera pas de le souligner : *« Nous avons tué des assassins qui se préparaient à assassiner de nouveau ! »*

1 Telles sont les identités apparues aux enquêteurs allemands. Une ou deux sont sujettes à caution.

2 Tireur d'élite dans le jargon militaire.

3 Ils sont d'autant plus confondus qu'ils ont refusé, par fierté nationale, le concours que leur proposaient les Israéliens de faire intervenir leurs troupes antiterroristes à l'efficacité éprouvée (cf. plus bas).

4 Abrégé de Mossad Merkazi Le-modium U – letafkidim – Meyuhadim (Institut central de renseignements et de sécurité).

5 PM UZI, du nom de son créateur, Uziel Gal, officier israélien. Calibre 9 m/m, chargeur de 32. Dans sa version miniature, ne mesure que 45 centimètres de long. Pistolet Beretta, calibre 9 m/m, fabrication italienne.

Chapitre 9

---

82 MINUTES À ENTEBBE

Ce titre de chapitre, « 82 minutes à Entebbe », n'innove pas. Il a déjà été utilisé par plusieurs auteurs. A défaut d'originalité, il répond à une stricte réalité. Des commandos israéliens, dans la nuit du 3 au 4 juillet 1976, ont séjourné durant moins de 90 minutes à Entebbe, au cœur de l'Ouganda, en vue de libérer des compatriotes otages. Cette libération accomplie, ils sont repartis là d'où ils étaient venus : à 4000 kilomètres d'Entebbe.

Voici le récit de ce commando à première vue inconcevable.

Le 14 mai 1948, le Sionisme dépasse le stade du rêve ou de l'espoir. Un vide de 2000 ans se comble. Conformément aux décisions de l'ONU, l'Etat d'Israël détruit par Titus en 70 après Jésus-Christ renaît en pleine souveraineté. Lui faut-il encore affirmer son existence. La communauté arabe refuse ce nouveau venu sur une terre qu'elle estime lui revenir de droit dans l'héritage du Prophète. Les guerres se succèdent. La jeune nation résiste et s'impose. Faute de l'emporter militairement, ses adversaires, à commencer par les Palestiniens qui revendiquent le même sol, se réfugient dans la seule forme de lutte qui leur reste accessible : le terrorisme. Les attentats sanglants endeuillent les enfants d'Israël. L'assassinat de onze athlètes israéliens lors des Jeux Olympiques de Munich en septembre 1972, le massacre de vingt enfants dans l'école de Ma'alot le 15 mai 1974, sont de ceux parmi les plus douloureusement ressentis. Ce terrorisme peut aussi frapper au-delà des frontières nationales. L'affaire de l'Airbus d'Air France est une illustration supplémentaire de cette menace permanente.

Le dimanche 27 juin 1976, à 6 heures 17, un Airbus A 300 d'Air France décolle de l'aérodrome de Tel-Aviv à destination de Paris. A bord de ce vol 139, 254 passagers, pour le tiers des Israéliens, et douze membres d'équipage. A l'escale d'Athènes embarquent un couple d'Européens au nom de monsieur Garcia et de madame Ortega, ainsi que deux hommes jeunes détenteurs de passeports arabes et répondant aux noms de Fahim-al Satti et

Hosni Albou Waiki. La sécurité est plutôt relâchée sur l'aéroport de la capitale grecque et ces nouveaux passagers sont montés sans difficultés. On apprendra, par la suite, que madame Ortega, ancienne compagne du terroriste Carlos, se nommait Gabrielle Kroche-Tiedermann et que son comparse appartenait à la tristement célèbre bande à Baader. Les deux Arabes seront identifiés comme membres du FPLP, le Front populaire de Libération de la Palestine, mouvement terroriste notoire. C'est cette organisation dirigée par le docteur Wadi Hadad qui est à l'origine du détournement.

Peu après le décollage d'Athènes, il est environ 12 heures 30, ces quatre personnages dévoilent les raisons de leur présence sur le vol 139. Brandissant des armes non détectées par les services de sécurité à l'embarquement, ils prennent le contrôle de l'équipage et intiment au pilote de virer de cap. 15 heures, l'Airbus se pose à Benghazi en Libye. Libyens et pirates de l'air paraissent de connivence. Après une escale de six heures, l'avion repart, piquant nettement vers le sud. Vers 3 heures du matin, il atterrit sur l'aérodrome d'Entebbe en Ouganda. Son arrivée ne surprend pas les autorités locales. A midi, les passagers sont autorisés à débarquer et à s'installer dans le hall principal désaffecté de l'ancien terminal. Trois autres terroristes sont venus se joindre au groupe initial. Tous donnent l'impression d'être en plein accord avec les militaires ougandais gardiens des lieux qui sympathisent ouvertement avec les terroristes et ne font rien pour entraver leurs actions.

L'Ouganda de 1976 vit sous la coupe de l'un de ces pitres despotiques et sanguinaires dont l'Afrique de l'après-décolonisation n'est pas avare. Son Excellence al-Hajji, maréchal, docteur Idi Amin Dada, comme il tient à se faire appeler, a pris le pouvoir par un coup d'Etat militaire le 25 janvier 1971. Il ne tolère nullement qu'on discute ses titres et son autorité[1]. Vers 22 heures, Son Excellence vient parader devant les malheureux passagers. Fièrement il déclare qu'il est désigné par Dieu pour être leur libérateur. Dans l'immédiat, ses actes ne sont pas en accord avec ses propos.

*

En Israël, le gouvernement d'Yitzhak Rabin, informé du détournement, se trouve devant un choix difficile. Comment réagir pour obtenir la libération

des otages ? Négocier ou intervenir militairement ? Dans cette dernière hypothèse, une donnée s'impose d'entrée : la distance, 4000 kilomètres environ, pour atteindre Entebbe. A première vue, cet éloignement condamne une perspective de recours à la force.

Négocier donc mais sur quelles bases ? La France fait figure d'intermédiaire normal. Un avion à ses couleurs, équipage français, est détourné. Elle se doit de mener les pourparlers. Les terroristes ont certainement souci de ne pas se braquer l'opinion internationale et de rappeler qu'Israël est le seul ennemi. Les passagers non israéliens et non juifs sont progressivement relâchés dans les heures suivant leur atterrissage en Ouganda. La France dès lors n'est plus immédiatement partie prenante même si l'équipage derrière son commandant reste à Entebbe, refusant d'abandonner ceux qui lui ont été confiés.

Quelques heures durant un doute subsiste. Peut-être est-il possible de s'appuyer sur Amin Dada. Pendant des années Israël et l'Ouganda ont entretenu des rapports étroits. Les Israéliens ont fourni des instructeurs à l'armée ougandaise. Les renseignements émanant des passagers libérés rapportent très vite la collusion existant entre Amin Dada et les terroristes. Les belles paroles du maréchal docteur ne sont qu'un leurre.

Le mardi 29 juin, les terroristes font connaître leurs conditions. Ils exigent la libération de cinquante-trois prisonniers : treize terroristes arabes et allemands détenus en Allemagne occidentale, France, Suisse, Kenya et quarante autres Palestiniens, dans l'ensemble emprisonnés en Israël. Si ces prisonniers ne sont pas relâchés, des exécutions de passagers débuteront le 1er juillet à 14 heures (heure d'Israël).

De telles revendications vont à l'encontre de la politique traditionnelle d'Israël en pareilles circonstances (même si quelques exceptions sont intervenues). Pas question de céder au chantage terroriste ! Toutefois, dans le cas présent, l'éventualité d'une négociation n'est pas écartée. Trop de vies sont menacées ! 106 au total, y compris l'équipage français.

L'annonce d'une possibilité de tractation fait repousser la date butoir au dimanche 4 juillet et permet de gagner du temps. Car derrière les militaires travaillent et élaborent des plans.

Les Israéliens ont un avantage. Ils connaissent bien l'aérodrome d'Entebbe situé en bordure du lac Victoria et à 34 kilomètres de la capitale, Kampala. Quelques années plus tôt, ils ont travaillé sur les lieux, en coopération avec les Ougandais, et possèdent tous les plans. L'aéroport

d'Entebbe comprend deux pistes : une piste principale normalement utilisée pour le trafic civil et une ancienne désormais à usage militaire. De même, les infrastructures se scindent en deux : nouvelle et ancienne aérogares. Les passagers sont logés vaille que vaille dans cette dernière, dominée à courte distance par une tour de contrôle désaffectée.

Entebbe est certes à 4000 kilomètres mais n'est pas hors de portée des C 130 israéliens, les « Hippos » dans le jargon aviateur, à cause sans doute de leur silhouette ventrue. Il faut penser au retour et là un ravitaillement en carburant s'impose. Il pourrait s'effectuer sur l'aéroport de Nairobi. Le Kenya est en froid accusé avec son voisin ougandais et entretient de bons rapports avec l'Etat hébreu. Les avions doivent pouvoir y trouver bon accueil. Comme toujours, en ce type de situation, le scénario ne s'élabore que progressivement. Les renseignements obtenus, la confrontation des idées, les expériences menées pour confirmer la validité ou non d'un projet prennent du temps. Un moment, la possibilité d'un commando parachuté sur le lac Victoria est étudiée. Arrivant en canots pneumatiques, ils bénéficieraient de la surprise. Des problèmes techniques, le repli, font avorter un tel dessein.

L'excellente connaissance des lieux conduit finalement à une solution audacieuse et inédite. Le commando de libération débouchera du ciel. Il sera aéroporté par C 130 se posant directement sur les pistes d'Entebbe. Normalement, en début de nuit, avec le trafic normal, les lumières du terrain devraient être allumées. A défaut, le colonel Shani se fait fort de se poser au radar et sans balisage. Il le démontre brillamment au commandant en chef des Forces israéliennes par un atterrissage nocturne sur une piste perdue du désert du Néguev et il ne manque pas de rappeler que l'aéroport d'Entebbe est autrement plus facile à localiser. Le lac Victoria fournit un repère caractéristique. Au pire, l'appareil de tête s'annoncera comme un avion de ligne en difficulté et ayant besoin d'un atterrissage d'urgence. Obligatoirement, devant l'appel de détresse, la piste s'éclairera. Les passagers pourront se rendre maîtres des lieux et faciliter le poser des autres C 130 et de leurs renforts afin de contrer une réaction ougandaise et évacuer les otages. Pour atteindre son objectif, l'armada israélienne survolera la mer Rouge, l'Ethiopie, le Kenya, avant de piquer sur Entebbe, toujours à très basse altitude afin d'échapper aux radars.

Le schéma envisagé s'affine d'artifices susceptibles d'intensifier l'effet de surprise. Amin Dada a pris habitude de venir palabrer devant les captifs.

Pour se livrer à ses rodomontades tragi-comiques, il arrive dans une Mercedes noire avec des Land Rover d'escorte qui s'immobilisent devant l'ancien terminal. Et si le commando venant de débarquer se présentait sous les traits d'Amin Dada et sa garde prétorienne ? De nuit, la supercherie pourrait lui faire gagner de précieuses secondes. Il jaillirait sans crier gare des véhicules et déboulerait sur les terroristes et les soldats ougandais de service postés aux abords du bâtiment. Une grosse Mercedes d'une cylindrée identique à celle du despote est empruntée pour l'occasion. Seul contretemps, elle est blanche et doit être rapidement repeinte en noir[2]. Bientôt une semaine que l'Airbus a été dérouté. Le gouvernement israélien est sans illusions. A moins d'accepter les exigences des terroristes, la vie des Juifs détenus à Entebbe est en péril. Des exécutions se profilent irrémédiablement. La solution militaire est le seul recours.

Le général Dan Shomron, 39 ans, a reçu le commandement de l'opération. Sa force se scindera en trois. Le Sayeret Matkal, l'Unité 269, plus communément l'Unit, fleuron des Forces Spéciales israéliennes[3], fournira le commando chargé de la mission principale. Il devra s'emparer de l'ancien terminal et libérer les otages. Son chef est un jeune lieutenant-colonel de trente ans, Jonathan Netanyahu, « Yoni », combattant remarqué des guerres des Six Jours et du Yom Kippur. Il est à la fois un entraîneur d'hommes et un organisateur méticuleux soucieux de tous les détails. Avec lui rien n'est oublié. Les parachutistes du colonel Matan Vilanai s'occuperont du nouveau terminal et de la partie militaire de l'aéroport où stationnent des Migs ougandais de fabrication soviétique. Enfin, des éléments de la brigade Golani Infantry[4] du colonel Yuri Saguy protégeront la piste et les « Hippos ».

Qui a eu l'idée de baptiser Tonnerre l'opération en préparation ? Shomron ou un autre ? Qu'importe ! Ses initiateurs n'ont rien laissé au hasard. Une maquette de l'ancien terminal a été réalisée. Le débarquement et l'arrivée de la Mercedes ont été maintes fois répétés. Les armes des troupes de tête ont été munies de silencieux pour éliminer sans bruit les premières sentinelles rencontrées. S'ils se savent prêts matériellement et moralement, les exécutants retenus n'ont plus qu'une incertitude. Le pouvoir politique prendra-t-il le risque de les envoyer à Entebbe ? Le samedi 3 juillet au matin, même si rien n'est acquis, tout s'organise comme si les voyants étaient au vert pour la soirée. Avions et personnel se regroupent sur l'aérodrome Lod de Tel-Aviv. A 11 heures 30 a lieu un dernier briefing.

L'ambiance se veut volontairement décontractée. Que rajouter dans l'immédiat ? Au préalable, Netanyahu s'est contenté d'insister auprès des siens :

« Vitesse, vitesse ! L'opération doit durer moins de 60 minutes. »

A 13 heures 20, les C 130[5] décollent, direction la base aérienne de Sharm-el-Sheikh[6] à la pointe méridionale du Sinaï, au débouché du golfe d'Akaba sur la mer Rouge. Sitôt en l'air, chaque avion prend un cap différent pour ne pas éveiller de soupçons par un appareillage en formation. De même, et cette fois pour éviter une détection des navires soviétiques ou des radars égyptiens, le vol s'effectue à très basse altitude. Non sans turbulences au-dessus du désert surchauffé en cette période de l'année et non sans incidences sur les passagers. Un commando rendu malade par ce trajet éprouvant devra être abandonné à Sharm-el-Sheikh.

Commando sur ENTEBBE

L'escale permet aux aviateurs de refaire les pleins des réservoirs et à chacun de grignoter quelque peu. Un renseignement de dernière minute : les soldats ougandais n'encerclent plus l'ancien terminal. Ils se relaient seulement pour occuper des postes de garde autour du bâtiment. L'effectif non en service se repose au deuxième étage. Cette précision est de qualité. La défense sera moins importante. Surtout de nuit !

Pas d'écho décisif des politiques. A 15 heures 30, dans l'incertitude, Shomron décide de repartir. Si la mission est à exécuter, il est temps de décoller. Si elle est annulée, il sera toujours possible de faire demi-tour. Dernière exhorte de Netanyahu : *« Le pays compte sur vous et vous êtes les meilleurs*. » Dans toutes les armées du monde, l'esprit de corps n'est pas un vain mot !

*

Il est 15 heures 30 lorsque Shomron donne l'ordre de l'envol. Lentement les quatre C 130 s'alignent pour le décollage. Un parcours de sept heures et demie jusqu'à Entebbe les attend.

Shomron a pris place dans l'avion de tête. Ont embarqué avec lui son PC léger, Netanyahu et 35 commandos, 52 parachutistes, la fameuse Mercedes noire et deux jeeps. Dans le second, se trouvent 70 paras, deux APC. Buffalo[7] et la jeep de Shomron. Le troisième C 130 emporte 30 fantassins de Golany Infantry, deux autres APC, 20 médecins ou infirmiers et 10 hommes destinés à refaire les pleins à partir des dépôts d'Entebbe au cas où il y aurait des difficultés à Nairobi. Une pompe a été embarquée à cet effet. Deux 707 d'El Al, la compagnie aérienne d'Israël, doivent également s'envoler de Lod deux heures plus tard. Ces quadriréacteurs beaucoup plus rapides que les C 130 serviront, l'un de PC volant assurant la liaison permanente avec Tel-Aviv, l'autre d'avion-hôpital pour rapatrier d'urgence les grands blessés.

Le décollage se révèle délicat. Les appareils sont en surcharge. La température extérieure dépasse 40 degrés. Les pilotes ont du mal à prendre de la vitesse et à s'arracher du sol. Les premiers virages s'effectuent en limite de décrochage avant de descendre la mer Rouge à 50 pieds au-dessus de l'eau.

A quel moment Shomron a-t-il reçu de Rabin l'ordre définitif de lancer l'opération Tonnerre ? Avant ou après l'envol des quatre C 130 ? Les avis divergent. Les uns rappellent la vieille subordination militaire et le besoin de tout général de se sentir couvert. Les autres évoquent le tempérament de Shomron et l'initiative personnelle des généraux israéliens.

*

Sur un Atlas, la mer Rouge paraît bien menue. Elle s'étire pourtant sur 2000 kilomètres. Plus de quatre heures de vol pour les C 130 avant d'aborder l'Ethiopie qui n'est pas sous surveillance radar. La formation peut reprendre de la hauteur, ne serait-ce que pour éviter les barrières montagneuses qui excèdent 4000 mètres. Après avoir écorné le Kenya, elle débouche vers 22 h 30 au-dessus du lac Victoria noyé dans une brume épaisse. Au-delà, vers le nord, l'horizon s'éclaircit. Les lueurs d'Entebbe scintillent dans la nuit. Les équipages perçoivent parfaitement les communications de la tour de contrôle avec un appareil de British Airways. Malgré l'orage tropical qui secoue fortement les appareils, les pilotes se sentent soulagés. Ils ont réalisé une navigation parfaite et ce n'est pas déjà un mince exploit.

Le premier, Shani amorce son approche facilitée par la balise radio de l'aéroport. Les lumières de la piste s'alignent droit dans son axe. La surprise joue à fond. Nul à Entebbe ne s'attend à voir surgir un avion à étoile de David, étoile camouflée pour la circonstance. Personne n'a imaginé une telle possibilité. A 23 heures précises[8], le train du quadrimoteur touche le sol ougandais à l'entrée de la piste internationale. Le planning a été parfaitement respecté.

Pour atténuer le bruit, Shani n'a pas inversé ses turbopropulseurs et se laisse glisser. Le C 130 qui s'est posé à vitesse réduite remonte silencieusement la piste pour gagner le taxiway qui le mènera à l'ancien terminal. Dès le ralentissement du roulage, une dizaine de paras sautent à terre par une porte latérale. Mission pour eux : placer des balises lumineuses à l'intention des avions qui suivent. A l'intérieur de la carlingue, les trois chauffeurs ont mis leurs véhicules en route et l'équipage se dispose à abattre la rampe arrière de débarquement.

Virage à droite pour emprunter le taxiway. Coup de freins. La rampe s'abaisse. En quelques secondes les trois véhicules, Mercedes en tête, roulent sur le macadam de l'aéroport. Netanyahu a misé sur la vitesse et l'artifice. Ses voitures filent à soixante à l'heure tous phares allumés. Tout doit laisser supposer que le maréchal se livre à une visite impromptue. Dans la Mercedes, un commando grimé de forte stature campe « Big Daddy », un Amin Dada presque aussi vrai que nature. Ses camarades se contentent d'une veste de treillis analogue à celle des soldats ougandais. Une fois l'action engagée, ils s'en débarrasseront rapidement afin d'éviter les

méprises. Netanyahu a pris place à côté du chauffeur. D'un coup d'œil il a constaté que les deux jeeps suivaient. L'heure de vérité va sonner !

La distance à couvrir est courte. L'alerte n'a pas été donnée. A cette heure tardive, les bâtiments sont moyennement éclairés. Deux sentinelles sont à éliminer comme tous les Ougandais qui se dresseront devant les soldats d'Israël.

Les silencieux étouffent le crépitement des pistolets mitrailleurs. Le tir d'une voiture en marche était mal ajusté. L'une des deux sentinelles s'affaisse, l'autre parvient à riposter et à s'enfuir. Cette fois plus de camouflage. Les détonations ont jeté l'alarme. Les secondes comptent.

Aux premiers coups de feu, Netanyahu a ordonné au chauffeur de la Mercedes d'accélérer à fond. La berline n'était qu'à deux cents mètres de l'ancien terminal. Avant que la Mercedes et les Land Rover ne soient totalement immobilisées, les commandos jaillissent des véhicules et se précipitent vers les portes d'entrée de l'immeuble. Un terroriste de faction à l'extérieur, près d'une entrée, voit les assaillants déferler abattant tout ce qui leur paraît hostile. Avec leurs accoutrements il les prend pour des Ougandais. Paniqué, il se réfugie à l'intérieur en hurlant : *« Les Ougandais ont perdu la boule ! Ils nous tirent dessus ! »* Il n'aura guère le temps d'en dire beaucoup plus.

A cet instant, tout est normalement éclairé, facilitant le travail des commandos qui à la hâte se débarrassent de leur déguisement. Par petites équipes, en trois groupes d'assaut, ils s'engouffrent dans le hall principal ou le bureau des douanes sur la gauche.

Les renseignements étaient exacts. Les otages sont bien là, parqués dans le hall principal et allongés sur des matelas à cette heure avancée de la nuit. Des ordres fusent en hébreu :

« Restez couchés ! Restez couchés ! »

Quiconque se dresse risque des balles perdues ou pire encore d'être pris pour l'un des terroristes.

Ces derniers, au nombre de trois, veillaient à la garde des otages à l'ouverture centrale du hall. L'irruption soudaine des commandos ne leur donne pas loisir de se servir longtemps de leurs armes. Ils s'affaissent criblés de balles. Un autre terroriste apparaît dans le fond du hall, au pied des escaliers menant à l'étage. Son sort est rapidement réglé.

Sur la droite, une autre équipe force avec une grenade une porte latérale ouvrant sur un salon attenant destiné à accueillir les VIP. Trois autres

terroristes étaient là, au repos certainement. Un instant, les commandos s'interrogent. Amis ou ennemis ? Otages ou terroristes ? Une grenade accrochée à un ceinturon dissipe l'équivoque. Son propriétaire réussit à la dégoupiller mais son geste n'ira pas plus loin. Les Israéliens font feu ne laissant aucune alternative à leur adversaire. Deux secondes plus tard, l'explosion de l'engin les « sonnera » quelque peu sans toutefois les blesser sérieusement.

Sur la partie gauche, le bureau des douanes n'était occupé que par des soldats ougandais logés soit à l'étage ou au rez-de-chaussée. Aisément neutralisés pour ceux du rez-de-chaussée, ceux de l'étage préféreront sauter par les fenêtres et s'éclipser.

Moins de trois minutes se sont écoulées depuis les premiers coups de feu. Sept terroristes sont morts. Les otages sont sous la protection des commandos ; pourtant deux d'entre eux ont été mortellement blessés, victimes de la fusillade. Peut-être n'ont-ils pas suffisamment respecté la consigne de ne pas se lever ?

Une rumeur se répand, hélas vite confirmée :

« Yoni a été abattu ! »

Le chef du commando a été atteint en pleine poitrine sous la clavicule par une balle de Kalachnikov alors qu'il menait l'assaut devant le hall principal en orientant ses hommes sur l'objectif. Les médecins ne pourront rien pour lui. Son adjoint, le major Betser, assure aussitôt sa relève et prend le commandement de l'Unité.

*

La mission remplie est loin d'être terminée. Les otages doivent être évacués.

Six minutes après Shani, le second C 130 se pose à son tour. Il bénéficie d'un bon éclairage de la piste. Les deux APC qu'il dépose, après leur débarquement, filent immédiatement, l'un vers la base militaire, l'autre vers l'ancien terminal où des combats se prolongent. Des soldats ougandais sont retranchés dans l'ancienne tour de contrôle accolée au bureau des douanes. De cette construction assez élevée, ils possèdent l'avantage de dominer les lieux et peuvent s'avérer dangereux pour la suite de l'opération. L'APC avec ses mitrailleuses et ses lance-grenades est le bienvenu. Son feu meurtrier neutralise les occupants de la tour.

Les détonations de toutes natures finissent par jeter une alarme généralisée dans l'aéroport. Le troisième C 130 talonne à une minute le second, la piste s'éteint devant lui. Son pilote réussit un atterrissage acrobatique. Sitôt à terre, ses deux APC partent bloquer la route en provenance d'Entebbe afin de contrer tout renfort ougandais.

Le dernier C 130 est destiné à l'évacuation des civils libérés. L'état psychologique des ex-passagers de l'Airbus ne facilite pas l'embarquement. Leur joie, voire une certaine exaltation, se mêle au souci d'emporter avec eux les quelques bagages qu'ils ont préservés. La jeep de Shomron, les Land Rover, un camion découvert sur place assurent le déplacement jusqu'à l'avion en stationnement à cinq cents mètres. Ceux qui le peuvent s'y rendent à pied. Le plus délicat est le décompte des personnes embarquées. Il ne faut abandonner personne.

Le problème du ravitaillement des appareils est heureusement résolu. Alors que l'équipe prévue à cet effet s'employait à activer la pompe à partir du dépôt de l'aéroport, le PC volant en 707 au-dessus d'Entebbe a passé un message réconfortant. Les Kenyans sont d'accord pour recevoir les avions israéliens à Nairobi et à permettre les pleins. L'antenne locale d'El Al et les officiels israéliens dépêchés à Nairobi ont bien travaillé. Shani prend aussitôt sa décision. 40 minutes pour faire le plein. Mieux vaut gagner de suite Nairobi. Les « Hippos » ont encore le potentiel pour.

23 heures 52. Le premier C 130 emportant les otages libérés décolle. A priori ces derniers sont au complet. Tous les hommes et les femmes présents dans le hall de l'ancien terminal sont à bord. Il s'est déroulé 52 minutes depuis l'atterrissage du colonel Shani. Les troupes au sol agissent encore. Les APC envoyés à bon escient au débouché de la route d'Entebbe s'activent. Des renforts ougandais sur véhicules sont signalés se diriger vers l'aéroport. Ils n'y parviendront pas. Un autre APC se charge d'un petit cadeau d'adieu à l'intention du sieur Amin Dada, le complice des terroristes. Avec ses mitrailleuses lourdes il se livre à un ratissage méthodique des Migs de la base militaire qui explosent dans des gerbes de feu. Tout risque d'intervention est écarté pour le retour. Le maréchal docteur ne verra plus voler ses beaux avions dont il était si fier.

Le repli généralisé s'opère en bon ordre derrière des écrans de fumée. Des mines à retardement de 15 minutes sont disposées autour du terminal à titre de dissuasion. Matériel et personnel embarqués, les « Hippos » quittent les lieux. Shani part le dernier avec Shomron. Il est 0 heure 12. Le séjour à

Entebbe n'a pas duré tout à fait 90 minutes. Nairobi n'est qu'à une heure de vol. Les blessés y sont transférés sur le « 707 hôpital » qui attendait. Les pleins faits, la formation reprend l'air pour Israël. Elle s'infléchit d'abord pour longer la côte orientale de la Somalie avant de remonter une nouvelle fois la mer Rouge. Il est tout de même une anicroche. La radio israélienne annonce trop tôt le résultat de l'opération Tonnerre et le bon retour à la maison du commando. Une interception par des chasseurs égyptiens ou d'Arabie Saoudite reste du domaine du possible. A 700 kilomètres d'Israël, une escorte de F/4[9] vient dissiper toutes craintes.

4 juillet. 9 heures 43. Les C 130 se posent sur la base aérienne de Tel-Nof. Les otages libérés poursuivent jusqu'à Tel-Aviv après avoir reçu des consignes strictes. Ne pas s'épancher sur les méthodes utilisées. Moins ils en diront à cet égard, mieux vaudra.

*

La libération des prisonniers d'Entebbe est pour Israël une incontestable victoire. Ce petit pays a montré qu'il pouvait intervenir avec succès à 4000 kilomètres de chez lui. Il doit ce succès à la maestria de ses pilotes, à l'ardeur et au savoir- faire de ses combattants. Il le doit encore à un élément capital : la qualité des renseignements obtenus. Les services de sécurité israéliens disposent d'un réseau d'agents et d'informateurs qui a permis d'y voir clair sur la localisation des otages et de leurs gardiens. Les commandos savaient exactement où frapper. L'opération a coûté à l'Etat hébreu deux passagers, le colonel Netanyahu et plusieurs blessés. Elle déplorera quelques heures plus tard la vie d'une vieille dame de 75 ans transférée à l'hôpital d'Entebbe un peu avant l'intervention. Les gardes du corps d'Amin Dada viendront se venger et la sortiront de sa chambre pour la massacrer.

Sept terroristes ont été tués dont les quatre de l'Airbus d'Air France. Trois autres ont-ils été faits prisonniers et transférés en Israël ? Des bruits sans certitude ont couru mais les Israéliens sont restés muets sur la question. Pour les Ougandais, les pertes ne sont pas déchiffrées mais sûrement sévères. Les commandos israéliens sur la route de la libération de leurs compatriotes n'étaient pas d'humeur à faire de cadeaux. Ils se voulaient efficaces et rapides. Ils l'ont été[10]. Le commando sur Entebbe, tant sur le plan du savoir-faire technique que sur le plan des vertus militaires, est l'un des plus spectaculaires et des mieux élaborés de l'Histoire.

1 Il sera chassé par une révolte le 13 avril 1979. 100000 à 300000 Ougandais sont estimés avoir été massacrés durant ses huit années de dictature.

2 Après l'opération, elle retrouvera sa couleur blanche pour être restituée à son propriétaire.

3 Créée en 1957, unité antiterroriste par excellence de l'armée israélienne. A eu plusieurs fois l'occasion de manifester son efficacité. Deux premiers ministres ont servi en ses rangs : Benyamin Netanyahu, frère de « Yoni », et Ehud Barak, son successeur. Barak a même commandé l'Unité.

4 La brigade Golani a été formée le 28 février 1948 avec mission de défendre la Haute Galilée. Elle a depuis participé à toutes les guerres d'Israël. Les bérets bruns des fantassins de la brigade Golani – présentement à quatre bataillons – se veulent les émules des parachutistes à béret rouge.

5 Quatre C 130 seulement participeront au raid. Un cinquième a été prévu en réserve.

6 Base israélienne de 1967 à 1982. Aujourd'hui, Ra's Nassari (égyptien).

7 Armoured Personnal Carrier. Transport blindé de personnel. Ces véhicules légèrement blindés ont l'avantage de posséder un armement lourd, mitrailleuses et engins antichars.

8 Tous les horaires mentionnés correspondent à l'heure d'Israël.

9 McDonnell F-4 Phantom. Vitesse : 1450 km/h ; un canon de 20,7 200 kilos de charge militaire ; autonomie : 1450 km ; équipage : 2 hommes. Construit à plus de 5 000 exemplaires, existe en diverses versions.

10 Un film, *Opération « Thunderbolt »*, tourné en coopération avec les forces armées israéliennes, retrace ce commando exceptionnel.

Chapitre 10

ASSAUT CONTRE LE LH 181

Le drame de Munich en 1972 est douloureusement ressenti en Allemagne Fédérale. Une fois encore le sang juif a coulé sur une terre qui avait connu la Shoah. Les Allemands se sentent doublement responsables. Ils n'ont pas su protéger ceux qui étaient leurs hôtes pour les Jeux Olympiques. Jeux qui avaient pour but d'effacer ceux de 1936 de l'ère nazie. Pire, leurs services ont manifesté et démontré une inaptitude totale à contrer une opération terroriste. Ce manque de savoir-faire a précipité la mort des malheureux otages.

La réaction conduit quelques mois après Munich à la création d'une unité spécialisée dans la lutte antiterroriste, le Grenzschutzgruppe, mieux connu en abrégé sous le sigle GSG 9. Ce GSG 9 n'est pas organiquement force militaire. Il dépend du Bundesgrenzschutz, le corps fédéral des gardes frontières. L'Allemagne de 1973 évite tout ce qui pourrait rappeler un retour à ses vieux démons.

Organisé et commandé par le colonel Ulrich Wegener, le GSG 9 est relativement modeste en effectif ; la qualité supplée, doublée par un entraînement rigoureux. Les événements vont rapidement montrer que cette création, non sans analogie avec celle du GIGN français, se justifiait. L'Allemagne dispose désormais d'une solide unité de commando antiterroriste.

*

En 1968 apparaît dans la République Fédérale allemande un groupe terroriste connu sous le nom de Fraction Armée Rouge[1] ou plus communément de bande à Baader. Andreas Baader est effectivement, avec Ulrike Meinhof, le meneur de ce groupe anarchiste dont le noyau dur se compose d'une vingtaine de personnes. Dans les années 70, cette bande à

Baader multiplie les attentats visant principalement les personnalités du monde politique ou économique. A l'occasion, elle se fait l'alliée des Palestiniens. Deux de ses membres font partie du commando du détournement de l'Airbus d'Air France sur Entebbe. On apprendra, après la réunification allemande, que Baader et les siens étaient soutenus et entraînés par la Stasi, la police secrète de l'Allemagne de l'Est.

Le 5 septembre 1977, à 17 heures 28, la Mercedes transportant Hanns-Martin Schleyer est brutalement stoppée dans une rue de Cologne par une voiture placée au travers de la route. Une fusillade crépite. Les trois gardes du corps de Schleyer suivant en escorte sont tués. Le chauffeur de la Mercedes est mortellement blessé tandis que Schleyer, extrait sans ménagement de son siège, est transféré dans un minibus Volkswagen stationné à proximité. L'opération durant laquelle 300 coups de feu ont été tirés n'a duré que trois minutes.

La nouvelle de ce rapt meurtrier remonte vite jusqu'à Bonn et au chancelier Helmut Schmidt. Hanns-Martin Schleyer est, en effet, en Allemagne occidentale un personnage important. Cet ancien officier SS de 62 ans est Président de la Confédération de l'Industrie et de la Fédération des Employeurs. Il correspond en quelque sorte au « Patron des Patrons » français. C'est pourquoi dans le contexte du moment il faisait l'objet d'étroites mesures de protection. Celles-ci n'ont pas empêché son enlèvement.

Le lendemain, 6 septembre, les ravisseurs se présentant sous l'indicatif de commando Siegfried Hausner, du nom d'un ancien de la bande à Baader, tué en avril 1975, font connaître leurs exigences. Onze membres de la Fraction Armée Rouge détenus en République Fédérale, dont Baader arrêté en 1972, doivent être libérés en contrepartie de la vie de Hanns-Martin Schleyer.

Le gouvernement du chancelier Schmidt se trouve devant une alternative impossible : refuser de libérer Baader et ses camarades est condamner Schleyer à mort. Les relâcher est remettre dans la nature des tueurs qui commettront de nouveau les mêmes crimes. Des précédents le prouvent. Durant un mois Bonn tergiverse et ne parvient pas à céder n'osant le clamer ouvertement. La situation en est là, le jeudi 13 octobre, un mois après la capture de Schleyer.

Ce 13 octobre, le Boeing 737 Landshut de la Lufthansa décolle de l'aéroport de Palma de Majorque, aux Baléares, à destination de Francfort. Ce vol LH 181 ramène en Allemagne 86 touristes ou supposés tels. Parmi

eux des personnes âgées et des enfants. Son équipage est de circonstance. Un épais brouillard dans la région de Francfort, point de départ du 737 Landshut[2] le matin même, a perturbé la rotation du personnel. Pilote, commandant de bord, Jürgen Schumann, copilote Jürgen Vietor. Avec eux trois hôtesses de l'air. Personne, à l'embarquement, n'a prêté une attention particulière à deux couples se présentant comme Iraniens. Les deux Iraniennes ont tout de même attiré certains regards. Leurs yeux, leurs visages ne sont pas sans beauté.

Passé la verticale de Marseille, les quatre Iraniens se dévoilent. On connaîtra par la suite leurs identités exactes et leurs origines :

– Youssef Akache, 23 ans, palestinien, se présentant comme le chef du commando Martyr Halimeh sous l'appellation de capitaine Mahmoud.

– Wali Harb, 23 ans, libanais.

– Suhaila Sayeh, 22 ans, palestinienne.

– Hind Alameh, 22 ans, libanaise.

Tous très jeunes. Cette jeunesse ne les empêche pas de brandir armes et grenades avec une apparente dextérité. L'avion entre leurs mains, ils vont imposer aux passagers et à l'équipage une odyssée infernale de cinq jours.

Avec force coups et imprécations ils regroupent tout le monde sur l'arrière du Boeing rempli seulement aux deux tiers[3]. Mahmoud intime au pilote de se diriger sur Chypre. Les réservoirs ne permettent pas d'atteindre Larnaca. Première escale obligée à Rome. Mahmoud en profite, au nom du commando Martyr Halimeh, pour faire connaître ses revendications : *« Le groupe que je représente demande la libération de nos camarades détenus dans les prisons allemandes*. » Il cite neuf noms et y adjoint deux autres, deux Palestiniens prisonniers en Turquie.

A deux unités près la liste de Mahmoud est identique à celle des ravisseurs de Hanns-Martin Schleyer. La connivence éclate. Partisans de la cause palestinienne et militants de la Fraction Armée Rouge ont jumelé leurs actions pour obtenir le même résultat.

Les Italiens, trop heureux de se débarrasser d'hôtes encombrants, sont d'accord pour refaire les pleins de carburant. Le Boeing 737 repart. Direction Larnaca. Mêmes éléments qu'à Rome et nouveau décollage vers cet Orient que Charles de Gaulle qualifiait de « compliqué ». Effectivement tout se complique. Beyrouth, aéroport interdit. Damas, *idem*. Bagdad, *idem*. Koweit, *idem*. Bahrein, *idem*. Les réservoirs sont presque à sec. En dépit de l'interdiction, le 737 se pose sur une piste libre. Non sans mal il peut se

réapprovisionner et décoller cap sur Dubaï, cette fois, comme l'a ordonné le « capitaine » Mahmoud, de plus en plus nerveux.

A Bonn ce périple désordonné est suivi attentivement par le gouvernement fédéral dont maintenant la décision est prise. Pour Hanns-Martin Schleyer l'issue est hélas évidente[4]. Après un mois de négociations où il a été partie active, il sait désormais trop de choses sur ses ravisseurs pour qu'il ait la vie sauve. Priorité aux otages de l'avion et recours à une solution de force. Paris et Londres, les interlocuteurs privilégiés de Bonn, ont approuvé. A Hangelar, son cantonnement près de Cologne, le GSG 9 est mis en alerte immédiate.

Le vendredi 14, en fin de matinée, le groupe du colonel Wegener, 30 hommes au total, s'envole pour Larnaca où le 737 Landshut est signalé être en train de procéder à son ravitaillement en kérosène. Première escale à Chypre, le 737 est déjà reparti, mais pour où ? Faute d'informations précises, Wegener part pour un premier temps pour Ankara en Turquie avant, en désespoir de cause, de rentrer sur Cologne. Un premier mouvement pour rien en attendant d'y voir plus clair. La traque n'est pas pour autant suspendue. Un ministre du gouvernement fédéral, Hans-Jungër Wischnewski, a reçu mission de suivre le 737 à la trace afin de s'informer sur place pour prendre les décisions voulues.

Lorsque Wischnewski débarque à Dubaï où est signalé le 737, il tombe sur des partenaires qui lui font bon accueil. Le cheik Mohammed, ministre de la Défense, s'annonce tout prêt à l'aider. Toutefois, lorsque l'Allemand évoque la perspective de l'intervention à Dubaï du GSG 9, le ton, tout en restant courtois, change. Fierté nationale oblige. Le cheik se montre catégorique. Si un recours aux armes est nécessaire, ce travail incombera à ses propres parachutistes. Ils ont été formés par les Anglais et sont tout à fait capables de neutraliser les quatre terroristes. On en connaît le nombre grâce à des indications fournies, à mots couverts, par l'équipage. Cette intransigeance paraît tout remettre en question. Wischnewski, en son for intérieur, doute de la capacité des gens du cheik à résoudre « en souplesse » le problème du commando Martyr Halimeh.

Le départ du 737 élimine cette perspective d'un assaut sanglant. Sous menace d'exécutions de passagers, Mahmoud a obtenu du carburant.

Le chef des terroristes a prescrit au pilote de se diriger sur le sultanat d'Oman. Le scénario connu se reproduit. Aéroport interdit. Le sud de la péninsule arabique n'est pas très riche en terrains d'aviation. Mahmoud opte

pour Aden. Là, les pistes sont non seulement interdites, mais bloquées par des véhicules blindés. Se poser s'avère impossible.

Le 737 ne peut aller plus loin. Il n'a plus que quelques minutes de vol. L'équipage repère un espace dégagé entre les deux pistes. En désespoir de cause il tente un atterrissage d'urgence. L'appareil rebondit par deux fois et s'immobilise sans dommage. Chacun se croit sauvé. Les Yéménites se montrent agressifs. A force de palabres, ils finissent par délivrer du carburant pour permettre de repartir. Le 737 s'éloigne mais avec un cadavre dans le placard aux provisions. Dans un accès de rage, comme il lui arrive souvent, Mahmoud a exécuté le commandant de bord d'une balle dans la tête. Vietor, le copilote, se retrouve seul pour conduire son avion.

Durant ces pérégrinations d'un aéroport fermé à un autre, d'un atterrissage scabreux à un départ risqué, un seul pilote dans le cockpit, la pendule a tourné. Il est 6 heures 22, le 17 octobre, lorsque Vietor pose le 737 sur la piste de Mogadiscio, nouvelle destination fixée par Mahmoud. Contrairement à Aden, les Somaliens se montrent aimables, disposés à aider les diplomates allemands en poste dans leur capitale qui se précipitent à l'aéroport. Mahmoud en profite pour réitérer ses exigences et fixer un ultimatum : voir arriver les onze prisonniers, liste déjà indiquée, avant 16 heures ce jour. Dans la négative, sans autre avertissement, le Boeing sautera. Voici près de cinq jours que le 737 virevolte au-dessus du Moyen-Orient et de la Corne de l'Afrique. Chacun a conscience que le dénouement doit intervenir sous peu. Equipage, passagers, terroristes sont à bout.

En fin de matinée, un autre Boeing, un 707 quadriréacteur, rejoint Mogadiscio. Le ministre Wischnewski arrive de Dubaï, accompagné de Wegener, le patron du GSG 9. Il est satisfait car il vient d'apprendre que ses gens sont en route au-dessus de la Méditerranée en direction de la Somalie. Dès l'annonce de l'atterrissage du 737 à Mogadiscio, Bonn a fait partir le commando d'intervention qui patientait à Hangelar. Wischnewski a délégation de larges pouvoirs. Il a connaissance que le GSG 9 n'arrivera pas à Mogadiscio avant plusieurs heures. Il doit gagner du temps, beaucoup de temps afin de permettre aux hommes de Wegener de se trouver en état d'intervenir. Des vies humaines sont en péril de mort. Tricher avec des terroristes n'est pas déshonorant. Alors que l'ultimatum arrive à expiration, le ministre allemand fait savoir à Mahmoud que le gouvernement fédéral vient de donner son accord aux conditions qu'il avait exigées. Les neuf

prisonniers sont en train d'embarquer dans un avion à destination de Mogadiscio et lui seront remis.

A l'intérieur de l'avion, à l'annonce de cette nouvelle, l'euphorie éclate. Les passagers se voyaient morts. Ils se retrouvent vivants et bientôt libres. Le commando désamorce les charges explosives qu'il avait préparées. Il ne le montre pas mais il est vrai que d'avance il avait fait le sacrifice de sa vie. Voilà que le destin en décide autrement. La nature humaine ne peut pas ne pas apprécier ce cadeau inespéré.

Habilement, Wischnewski entretient l'illusion. Il informe Mahmoud du vol supposé des prisonniers qui vient de se poser au Caire pour une brève escale technique. Par contre, il se garde bien de révéler qu'au même moment le 707 du GSG 9 passe à la verticale de Djibouti.

Il est 20 heures lorsque 40 hommes du GSG 9, conduits par Klaus Batte, l'adjoint de Wegener, débarquent à Mogadiscio. Le 707 a sauté l'escale ravitaillement à Djibouti afin de gagner du temps, cela à limite de carburant. Faute de potentiel, il s'est même présenté vent arrière et s'est ensuite posé tous feux éteints pour échapper au regard des quatre terroristes qui ne peuvent se douter de ce qui se trame, dans la nuit, à des dizaines de mètres d'eux. Wegener a achevé sa reconnaissance après avoir rampé dans une dune de sable en bordure du tarmac. Il a longuement observé avec des lunettes infrarouge. Manifestement deux Palestiniens occupent le cockpit. Les deux autres doivent se tenir au début de la cabine. A Wegener et ses hommes de les neutraliser avant qu'ils se retournent contre les otages. D'ores et déjà la mission est baptisée. Ce sera l'opération « Feu magique ».

Le commando du GSG 9 bénéficie d'un renfort. Le gouvernement britannique, par solidarité, lui a dépêché deux spécialistes du SAS, le major Morrison et le sergent Davies. Ces deux experts en explosifs ne sont pas là les mains vides. Avec eux des grenades fulgurantes à haut pouvoir d'aveuglement.

Minuit. Bätte, après une autre reconnaissance, confirme l'observation de son chef. Deux personnes dans le cockpit. Deux dans la cabine. La fatigue commence sûrement sérieusement à se faire sentir. Difficile de se prononcer, des paupières sont certainement très lourdes. Le GSG 9, lors de l'attaque du 737, peut escompter un certain assoupissement, en milieu de nuit. C'est pourquoi Wegener a préféré attendre pour lancer son assaut.

Une heure 15. Le dispositif lentement se met en place tout autour de l'avion. L'obscurité se fait complice de l'approche silencieuse de ces

silhouettes vêtues de noir et de vert foncé, au visage grimé pour effacer la blancheur de leur teint. Elles rampent en dosant leurs gestes de crainte de provoquer le moindre bruit. Les tireurs d'élite s'embusquent dans les dunes à courte distance. Des lanceurs de fusées éclairantes sont prêts à illuminer la scène si nécessaire. Les équipes d'assaut se faufilent pour se placer sous la carlingue. Revolvers et pistolets-mitrailleurs MP 5 vérifiés. Ils seront servis par des mains qui ne trembleront pas. Morrison et Davies ont distribué leurs grenades fulgurantes à exploiter juste au moment de pénétrer dans le Boeing.

Deux heures. Contrairement à ce qui pouvait être espéré, le « capitaine » Mahmoud ne dort pas. Comment tient-il ? Depuis cinq jours il est en première ligne. Rien n'y fait. En plein cœur de la nuit, il s'offre un discours supplémentaire à ses victimes : *« Nous sommes de libres combattants ; nous ne sommes ni des terroristes ni des voleurs ; nous ne voulons pas votre argent et vos affaires*. » Suite de quoi il invite les passagers regroupés en classe économique à venir sur l'avant récupérer et contrôler leurs objets de valeur confisqués lors du détournement.

Une quinzaine de passagers ont procédé à cette récupération lorsque l'un des terroristes signale à son chef qu'un feu vient de s'allumer sur le devant de l'appareil. De quoi s'agit-il ? Mahmoud se précipite dans le cockpit pour se rendre compte sans imaginer qu'il s'agit d'une ruse. Des soldats somaliens ont allumé ce feu pour attirer, par curiosité, les Palestiniens sur l'avant.

A cet instant, les hommes du GSG 9 achèvent leur positionnement. Certains ont rampé sur les ailes et plaqué des charges aux issues de secours. D'autres utilisent des échelles métalliques pour faire de même aux portes arrière et avant, côté droit de l'appareil.

2 heures 07. Dans un grondement brisant le silence ambiant, les issues de secours cèdent sous les explosifs. Aussitôt les grenades fulgurantes sont projetées à l'intérieur du Boeing. La lueur aveuglante se prolonge à peine cinq à six secondes. Sa durée est suffisante pour permettre aux assaillants de déclencher l'ouverture des portes et de s'engouffrer dans la cabine. Ils se précipitent par tous les orifices forcés par les charges, Wegener le premier, hurlant en allemand : *« Couchez-vous ! Où sont ces salauds ? »*

Les « salauds » ne sont pas loin, cueillis à froid par cette irruption soudaine et ces coups de feu qui claquent sans sommation. Un commando antiterroriste, lorsque des négociations ont échoué, livre une bataille à gagner en dehors de tous sentiments. Hind Alameh est tuée la première sans

avoir pu réagir. Le « capitaine Mahmoud » réussit à dégoupiller deux grenades de fabrication locale avant de s'affaisser criblé de balles. Son compagnon, Wali Harb, vide une partie du chargeur de son pistolet et s'écroule à son tour. La deuxième femme, Suhaila Sayeh, tente de se retrancher dans les toilettes et tire à travers la cloison. Elle ne résistera pas longtemps[5].

Les passagers ont immédiatement compris. Ils ont exécuté les ordres, se tassant de leur mieux derrière leurs sièges. Seuls les éclats des engins de Mahmoud ont représenté un danger et occasionné quelques blessures sans gravité.

2 heures 12. Wegener passe un message radio : « C'est le printemps ! C'est le printemps ! » Le code convenu pour signaler la fin de l'opération ! Peu après, un autre message est envoyé à Bonn : « Quatre terroristes neutralisés ; quatre otages légèrement blessés ainsi qu'un membre du commando. »

Cinq minutes pour mettre fin à cinq terribles journées d'angoisse. Il n'en a pas fallu plus.

Le succès est total, acquis au moindre coût. Pour sa première opération, le GSG 9 a démontré que l'investissement qu'il représentait n'était pas inutile. Cette victoire sera fêtée comme il se doit dans une Allemagne qui veut oublier 1945. Elle prouve aussi à la face du monde que les démocraties occidentales, à l'instar des Israéliens, sont capables de répliquer au terrorisme autrement qu'en se couchant.

---

1 En allemand, Rote Armee Fraktion.

2 Tous les appareils de la Lufthansa portent un nom géographique. Landshut est une petite cité bavaroise à 60 kilomètres au nord-est de Munich.

3 130 places dans un 737.

4 Son cadavre sera retrouvé le 19 octobre enfermé dans le coffre d'une Audi stationnée dans une rue de Mulhouse. L'industriel avait été tué 36 heures plus tôt.

5 Grièvement blessée et transportée sur un brancard, elle trouvera la force de lever deux doigts en signe de victoire et de crier en arabe : *« Vive la Palestine ! »* et en anglais *: « S'il vous plaît, tuez-moi ! tuez-moi ! »*

Chapitre 11

COMMANDOS SOVIÉTIQUES

A l'encontre d'autres belligérants, Grande-Bretagne et Allemagne principalement, l'Union Soviétique, durant la Seconde Guerre mondiale, n'a guère pratiqué des opérations de commandos. Pourtant, elle n'était pas sans moyens. Avant 1939, ses parachutistes font un peu figure d'école à l'échelle européenne. Les premiers paras allemands ou français sont formés sur son sol. Cette antériorité sera mal exploitée. De 1941 à 1945 les troupes aéroportées soviétiques sont employées en unités d'infanterie traditionnelles. Les rares opérations aéroportées, mal montées, se soldent par des échecs.

De fait, les véritables opérations de commandos, avant 1945, se situent au niveau des Services Spéciaux à des fins politiques. Tcheka, puis GPU, suivis par NKVD, travaillent au strict profit du maître du Kremlin pour éliminer des opposants ou des adversaires. L'assassinat de Trotski, au Mexique le 20 août 1940, en est l'illustration la plus notoire.

Toutefois, les Soviétiques sont conscients de l'intérêt de sortir des sentiers traditionnels. Des parachutistes, des personnels du KGB servent à l'encadrement des maquis agissant sur les arrières de la Wehrmacht. Parallèlement, des hommes-grenouilles opèrent le long des côtes de la mer Noire ou de la Baltique, menant des actions de sabotage ou de reconnaissance. Toutefois ces opérations, toujours très localisées, ne s'intègrent pas dans un ensemble coordonné et centralisé comme en Grande-Bretagne ou Allemagne. Bien qu'elles ne soient pas sans bilan positif.

Après 1945 les exemples du conflit écoulé sont enregistrés. L'URSS s'oriente vers la mise sur pied d'unités susceptibles de réaliser des commandos à des fins ouvertement militaires. L'Armée de Terre, la Marine constituent des Forces Spéciales, connues en Occident sous le nom d'unités Spetsnaz (diminutif en russe de destination spéciale). Ces Spetsnaz sont prévues être à même de porter des coups en profondeur et intervenir aussi

bien par air que par mer. Elles disposent ainsi de chuteurs opérationnels mais aussi de nageurs de combat. En liaison avec les gens du KGB, elles vont se manifester dans des actions à fort retentissement, notamment en Tchécoslovaquie et en Afghanistan.

L'opération Danube en Tchécoslovaquie (août 1968)

L'URSS de la guerre froide pratique la politique des Etats tampons. (A l'Ouest, on parle plutôt de satellites.) Elle entend couvrir son pré carré national par une ceinture de pays sous sa tutelle. Les avancées de l'Armée Rouge, à cet égard, dans la seconde partie de la Guerre mondiale, lui ont donné du champ. Rien qu'à l'ouest, Etats baltes, Pologne, Tchécoslovaquie, Hongrie, Roumanie, Bulgarie, envahies en 1944 ou 1945, se sont vus imposer des régimes communistes feudataires de Moscou.

Ces mainmises à peine voilées ne se sont pas toujours déroulées sans heurts, et l'approbation populaire est loin d'être acquise. Ainsi en Tchécoslovaquie. Le pays n'est véritablement tombé sous la coupe soviétique qu'en 1948. Au fond de lui-même, hormis les nantis du système, il se refuse. Au début de 1968, « le Printemps de Prague », inspiré par Alexander Dubcek, Premier Secrétaire du Parti communiste tchèque depuis janvier 1968, laisse entrevoir aux habitants d'autres horizons les éloignant et du Communisme et de Moscou. Une certaine liberté d'expression est accordée. Les victimes des purges de l'ère stalinienne sont réhabilitées. Des réformes économiques sont envisagées. Bref, est espéré un retour à la vie démocratique que connaissait la Tchécoslovaquie avant 1939. Sans oser le clamer ouvertement, Dubcek parle simplement d'un « socialisme à visage humain ».

Une telle perspective, portant atteinte au principe des Etats tampons strictement inféodés, n'est pas de nature à trouver l'aval du Kremlin. Leonid Brejnev, le patron du moment, entend remédier au plus vite à une insubordination susceptible de faire tache d'huile. L'invasion de la Tchécoslovaquie pour la remettre dans le « droit chemin » se prépare.

L'affaire est rondement menée. Début août 1968, le Comité central du Parti communiste tient, à Moscou, deux réunions, en vue d'organiser l'invasion. Sitôt après, deux généraux de haut rang se rendent en Tchécoslovaquie. Le général d'armée Yepishev part évaluer le moral de

l'armée tchécoslovaque afin de cibler la résistance qu'elle peut opposer. Le général Pavlovsky, sur le point d'être nommé chef des Forces de l'Organisation du Traité de Varsovie[1] devant entrer en action, effectue une véritable reconnaissance du terrain sur lequel il va évoluer.

Dans le même temps, sur demande des Soviétiques, un transfert de carburants et de munitions tchécoslovaques en Allemagne de l'Est affaiblit considérablement les réserves logistiques de l'armée tchécoslovaque.

Au plan militaire, sont constitués trois Fronts (c'est-à-dire trois groupes d'armées[2] dans le vocabulaire de l'Armée Rouge) regroupant des troupes du Traité de Varsovie. Ils convergeront vers Prague et l'intérieur de la Tchécoslovaquie. Depuis la Pologne méridionale, le premier débouchera au nord du pays, le second à l'est et le troisième surgira au sud venant de Hongrie. La tenaille est puissante et ne laisse aucune chance de résistance durable. Plus encore, un commando décapitera les structures gouvernementales du pays avant même que ses frontières ne soient forcées. L'ensemble de l'opération baptisée « Danube » doit être mené rapidement et par surprise pour éviter que se reproduise le précédent sanglant de Hongrie en 1956[3]. Le rôle du commando, chargé de prévenir l'organisation d'une éventuelle opposition, s'annonce capital.

Le lundi 20 août, un peu après 20 heures, un Antonov AN-24 de la compagnie nationale soviétique Aeroflot demande à la tour de contrôle de l'aéroport international de Prague-Ruzyne l'autorisation d'atterrir. Cette arrivée n'était pas programmée sur le trafic de l'aéroport. Il ne saurait être question de refuser la piste à un appareil d'Aeroflot. A 20 heures 30, le lourd turbopropulseur se pose et après avoir débarqué quelques passagers se parque sur le tarmac habituel d'Aeroflot.

Ces passagers inattendus et en civil sont des officiers du KGB. Ils représentent l'état-major avancé de l'opération destinée à s'assurer la mainmise de l'aéroport. Construit à courte distance du centre de Prague, l'aéroport doit servir de PC pour investir la capitale. Si l'AN-24 n'était pas officiellement attendu, les voyageurs l'étaient. Leurs correspondants locaux, des agents d'Aeroflot, informés de leur venue, s'étaient préparés en conséquence.

Une heure plus tard, un autre AN-24, en provenance de Lvov en Ukraine, réclame à son tour la piste. Pas plus que le précédent, il n'était prévu sur le tableau des arrivées. Là encore pas question de refuser l'atterrissage. Il n'est jamais bon pour des citoyens des Etats satellites de trop poser de questions

sur les activités de ces messieurs de l'Union Soviétique. De ce nouvel Antonov, beaucoup plus rempli, une bonne cinquantaine de personnes descendent. Une douzaine se présentent comme des « fonctionnaires culturels » et pour les autres comme de simples touristes. Prague est une ville si riche par son passé !

Ces innocents visiteurs ou « fonctionnaires culturels » appartiennent aux Forces Spéciales et sont conduits par des officiers du KGB. Les armes étaient-elles dans les valises ou tenues prêtes à l'emploi par l'antenne locale d'Aeroflot ? Qu'importe ! Leurs utilisateurs savent s'en servir. Un peu avant minuit et sans tirer un coup de feu, la tour de contrôle est investie. Le personnel tchécoslovaque n'avait pas possibilité de s'y opposer. Dès lors la voie est libre à tous les avions soviétiques. Un troisième Antonov peut impunément livrer du matériel radio, ses servants et une équipe d'état-major.

Minuit. L'heure H pour le déclenchement de l'opération militaire. Les Fronts regroupés en bordure du pays, 650000 hommes avec blindés et artillerie, franchissent la frontière. La surprise joue à plein. L'incrédulité empêche toute riposte sérieuse. Des forces du Traité de Varsovie regardées jusque-là comme amies ne sauraient se présenter en ennemies. La suite des événements à Prague interdit que tombent des ordres de résistance.

Sur le terrain de Prague-Ruzyne, les arrivées peuvent se succéder sans encombre. La tour de contrôle occupée, aucun ordre de l'extérieur n'arrive pour interdire ces atterrissages. A 2 heures, deux gros transporteurs escortés par des MIG 21 arrivent pour décharger des compagnies de parachutistes de la 7^{e} Division Aéroportée de la Garde. Ces nouveaux venus élargissent la tête de pont initiale et prennent possession de l'ensemble des bâtiments de l'aéroport. Cette fois les Soviétiques ont un pied solide au cœur même de la Tchécoslovaquie. Des gros porteurs supplémentaires finissent, par vagues, toutes les trente secondes, de déverser la 7e DAG.

Entre-temps, les éléments précurseurs renforcés par des parachutistes, montés sur véhicules blindés légers ASU-85[4] débarqués des Antonov et des autobus saisis sur place, ont commencé de foncer vers le centre de Prague. Les uns se dirigent vers le palais du président de la République Ludwig Svoboda sur la colline d'Hradcany, les autres vers le siège du Comité Central du Parti Communiste tchécoslovaque où réside Dubcek. Tous possèdent des plans détaillés des lieux et sont en outre guidés par des

officiers ou des agents du KGB. Nulle résistance n'a eu le temps de se mettre en place.

Des renseignements avaient filtré sur les événements de l'aéroport. Le gouvernement avait jugé qu'il pouvait disposer de plusieurs heures pour réagir. L'irruption des Spetsnaz prend tout le monde de vitesse. Au siège du Comité Central les issues souterraines réputées secrètes n'ont pas loisir d'être utilisées. Svoboda, Dubcek et presque tous les ministres sont arrêtés. Dubcek et ses principaux adjoints sont conduits sous escorte à l'aéroport pour être transférés à Moscou. En fin de nuit, les Soviétiques sont les maîtres de Prague et occupent tous les bâtiments officiels y compris ceux de la radio et télévision. L'Etat tchécoslovaque a été décapité. Aucune résistance organisée n'entravera la marche des unités envahissant le pays. Des jeunes gens qui tenteront de monter une manifestation seront rapidement dispersés. Deux d'entre eux seront tués en s'efforçant de pénétrer dans l'immeuble du Comité Central. Quelques barricades populaires dans les rues de Prague ne seront pas plus heureuses et seront éventrées à coups de canon par les ASU-85.

Le commando des Spetsnaz soviétiques a permis la pleine réussite de l'opération « Danube ».

On sait que le « Printemps de Prague » meurt avec ce coup de force. La Tchécoslovaquie devra attendre encore vingt ans et la chute du régime communiste pour recouvrer sa liberté.

L'intervention de 1979 en Afghanistan. « L'opération Shtorm 33 »

Si l'intervention en Tchécoslovaquie se déroule comme un ballet bien réglé, il est loin d'en être de même en Afghanistan. L'ours soviétique tombe sur forte partie et les opérations de commando n'assurent en aucun cas un succès décisif.

L'avènement de la république en 1973 n'a pas, comme par enchantement, engendré la concorde en Afghanistan.

Les ambitions personnelles, les dissensions religieuses, les rivalités ethniques ancestrales se doublent de l'ingérence étrangère. L'Union Soviétique regarde ce pays frontière comme chasse gardée. Elle entend faire

régner un régime à sa soumission, susceptible de s'opposer à un islamisme de plus en plus envahissant en cette partie du monde.

En 1979, tel est loin d'être le cas à Kaboul où une quasi-guerre civile persiste. Mohammed Taraki, ancien Premier ministre, Secrétaire général du Parti du Peuple et pro-soviétique, se heurte au Premier ministre Hazifullah Amine, nationaliste patchoun sectaire et outrancier. Dans ce contexte de violence généralisée Amine prend de vitesse le Kremlin qui se préparait à renforcer par des troupes spéciales un Secrétaire général sérieusement menacé. Le 16 septembre, Taraki connaît le sort réservé autrefois à plus d'un dey d'Alger. Fait prisonnier, il est étouffé avec un oreiller. Amine devient président. A Moscou cet assassinat précipite les décisions. Amine doit être éliminé et remplacé par un homme lige, Babrak Karmal. Une telle mesure implique une intervention militaire. Amine ne se laissera pas renverser sans résistance.

Avant sa mort, lors d'une visite à Moscou, Taraki avait reçu promesse qu'une unité spéciale soviétique serait créée pour assurer sa protection. Taraki n'est plus mais la promesse est tenue. Un bataillon, fort de 550 hommes, est constitué et encadré par des officiers russes. Son recrutement est issu du Turkménistan ou de l'Ouzbékistan, républiques socialistes asiatiques frontalières de l'Afghanistan et alors parties intégrantes de l'URSS. Cette origine lui permet, très facilement, de se présenter comme une unité de l'armée afghane. Il en porte, de surcroît, la tenue et en arbore les couleurs sur ses véhicules. La religion pratiquée par l'intégralité de la troupe corrobore ce rapprochement et l'a fait dénommer le « Bataillon Musulman ». A l'automne 1979, le bataillon aguerri à la formation Spetsnaz est opérationnel. Le 18 décembre, il part planter ses tentes près du vieux palais de Taj-Bek à la périphérie sud-ouest de Kaboul. Dans le désordre ambiant, personne, côté afghan, n'a prêté attention à cette implantation.

Les circonstances voudront que ce « Bataillon Musulman » soit en première ligne dans le scénario qui s'élabore. Ce plan d'opérations, au départ, n'est pas sans analogies avec celui déployé contre la Tchécoslovaquie en 1968. Des troupes d'intervention se massent aux frontières. Des Forces Spéciales se disposent à prendre le contrôle de la capitale. Courant novembre, le PC de ce qui sera la future 40^{e} armée s'installe à Termez, ville du sud de l'Ouzbékistan sur la rive nord de l'Amou

Daria. L'Afghanistan s'ouvre avec l'autre rive du fleuve. A Termez l'Armée Rouge est à ses portes.

Le 28 novembre, le lieutenant général Papoutine, Premier vice-ministre de l'Intérieur soviétique, débarque à Kaboul à la tête d'une importante délégation. Officiellement, il vient assister le gouvernement afghan dans la réorganisation de ses services de police. Pratiquement, Papoutine arrive en précurseur pour organiser le renversement d'Amine et prend de nombreux contacts avec les opposants au président.

Discrètement le coup de force se précise. Brejnev fixe le Jour J au 27 décembre. Durant la première quinzaine de décembre, des parachutistes des Forces Spéciales de la 103e Division aéroportée de la Garde, certains en civil, sont déposés sur l'aéroport international de Kaboul et la base aérienne de Bagram. (Bagram n'est qu'à quelques kilomètres au nord-est de la capitale.)

Le 25 décembre, le génie soviétique lance sur l'Amou Daria, à l'extérieur de Termez, un pont susceptible de supporter des charges de 60 tonnes. Une division motorisée commence aussitôt à l'emprunter pour se porter sur Kaboul par le tunnel de Salang, point de passage stratégique et obligé[5]. Elle est prévue arriver à Kaboul le 27. Simultanément des AN-22 et des Iliouchine IL-76 déversent à Bagram le gros de la 103e DAG. Au lendemain de Noël, ils sont 6000 Soviétiques en place à Kaboul ou en périphérie de la ville. Parmi eux, le « Bataillon Musulman », des Spetsnaz et des équipes du KGB.

Préoccupé avec tous ses problèmes intérieurs, Amine n'a pas vu venir le coup. Pire même pour lui, au début de décembre, pensant assurer sa sécurité, il a déserté Kaboul et la forteresse du centre ville pour s'installer dans le palais de Taj-Bek. Que n'a-t-il pas fait ! Le « Bataillon Musulman » campe à sa porte...

27 décembre. Jour J de l'opération Shtorm 33 (Tempête 33) ordonnée par Brejnev. Dans l'esprit des Soviétiques, cette opération doit être l'ultime épisode de la mainmise sur l'Afghanistan. Contrairement à leurs espérances, elle en sera loin.

Tout a débuté par un artifice. Un communiste afghan, de retour de Moscou, explique au président Amine que le Kremlin entend avoir d'excellents rapports avec lui et à ce titre lui adresse une invitation pour se rendre à Moscou afin de renforcer les liens entre l'Afghanistan et l'URSS. Amine a mordu à la « ficelle ». Conforté par la bonne nouvelle, il a

convoqué tout ce qui compte à Kaboul à un grand dîner le 27 au soir en son palais de Taj-Bek.

Peu après le début du repas, Amine et plusieurs de ses hôtes tombent malades. Empoisonnement ? Plus que probable. Mais qui est derrière ? Des opposants ou le KGB ? Mystère. Paradoxe, des médecins soviétiques ignorants du prochain déroulement de l'opération « Shtorm 33 » s'affairent et prodiguent des soins

Soudain, à 19 heures 25, deux fusées rouges décrivent une courbe majestueuse au-dessus du palais. Le signal de l'attaque !

Le « Bataillon Musulman » a mission d'ouvrir la voie à des équipes du KGB chargées de terminer l'ouvrage. On devine ce que signifie terminer l'ouvrage... Le Bataillon, pour cet assaut, est renforcé par une compagnie de parachutistes et une section de missiles antichars destinés à forcer les lourdes portes du palais. Situé sur une petite colline, le palais de Taj-Bek promet d'être bien défendu. Une garde rapprochée encadrée par 150 officiers réside intra-muros. A l'extérieur stationnent une brigade motorisée (1200 hommes environ), un bataillon de chars T-55[6], un régiment de DCA avec des canons de 100 m/m. L'ensemble est loin d'être négligeable.

L'incident dont a été victime Amine a jeté suspicion. La garde a été renforcée. Elle n'en est pas moins surprise. Les éléments de tête du « Bataillon Musulman » qui opèrent avec des pistolets munis de silencieux ou tout simplement avec des poignards parviennent discrètement aux entrées du palais.

La compagnie chargée de neutraliser le bataillon de chars débouche dans des véhicules peints aux couleurs afghanes. Cette ruse permet la capture du chef de bataillon et de plusieurs officiers. Ce succès initial n'empêche pas une fusillade d'éclater. L'alerte générale est désormais donnée même si les assaillants bénéficient d'un solide avantage. Comment les distinguer dans la confusion et la pénombre dans laquelle est rapidement plongé le palais ? La lutte pour pénétrer à l'intérieur du palais est sans merci. Le « Bataillon Musulman » doit faire appel à deux blindés ZSU-23-4 Shilka munis de canons quadruples de 23 m/m pour forcer des barricades improvisées à la hâte. Derrière, les équipes du KGB suivent. Comme prévu, « elles terminent l'ouvrage »...

Amine est surpris encore allongé sur un brancard. Blessé par des éclats de grenades, il est achevé d'un coup de feu dans la tête. On retrouvera son

cadavre criblé de balles. Il ne sera pas le seul. Ses trois femmes, ses 20 enfants partagent son sort et s'ajoutent à un bilan très lourd. Les pertes afghanes à Taj-Bek sont estimées à plus de 500 tués. Le « Bataillon Musulman » aurait eu 12 morts et 28 blessés, chiffre qui paraît faible. Chez les équipes du KGB, il n'y aurait eu que 12 rescapés sur 60.

Tandis que les combats se déroulent à Taj-Bek, des Spetsnaz et des groupes du KGB prennent d'assaut les édifices gouvernementaux dans Kaboul. Des parachutistes venus de Bagram se portent en renfort. A 20 heures 30, la radio afghane aux mains des Soviétiques annonce que Babrak Karmal remplace Amine à la présidence. Les éléments motorisés ont franchi l'Amou Daria le 25 et ne tardent pas à faire leur entrée dans la capitale afghane. Seul un régiment aéroporté offre le lendemain une résistance sporadique. Deux brigades blindées, susceptibles d'intervenir, sont immobilisées par leurs conseillers soviétiques qui ont fait enlever les batteries des véhicules sous prétexte de révision. A priori Shtorm 33 s'achève sur un plein succès dans Kaboul tout au moins[7].

La contre-guérilla des Spetsnaz

L'Armée soviétique s'embourbe en Afghanistan. Elle y connaît les mécomptes du Vietnam. Le terrain, la foi islamique, le courage des hommes soutenus par l'aide étrangère, dont celle des Etats-Unis en ces temps de guerre froide, offrent des résistances plus fortes que prévues. Les moudjahidin afghans se montrent des adversaires coriaces difficiles à vaincre.

A partir de 1983, le commandement soviétique abandonne le cycle des opérations à grand spectacle qui débouchent le plus souvent sur du vide. Il s'oriente résolument sur l'emploi des hélicoptères et l'intervention des Forces Spéciales travaillant à des niveaux assez bas (compagnies voire sections). Deux brigades Spetsnaz, soit au total environ 3000 hommes, sont déployées en Afghanistan. Elles tendent à monter des embuscades, à intercepter les caravanes de ravitaillement en provenance d'Iran ou du Pakistan, à semer des mines dans les secteurs aux mains des moudjahidin, à rechercher des objectifs pour l'artillerie ou l'aviation, à frapper les positions de tir ennemies repérées. Tout particulièrement les tirs des missiles antiaériens qui se montrent de plus en plus meurtriers pour les appareils

soviétiques, avions ou hélicoptères. Ce travail s'accompagne de coups de main sur les villages afin de contrer l'activité de la résistance auprès des populations. Le passage des Spetsnaz ne laisse qu'un champ de ruines.

Finalement, les pertes occasionnées par les missiles antiaériens, Strela 2 soviétiques et surtout FIM-92 Stinger américains, réduisent les possibilités d'opérations héliportées. En 1989, la volonté de Mikhaïl Gorbatchev de se désengager provoquera le repli des troupes soviétiques d'Afghanistan. Elles y déploreront 13136 tués dont 1755 officiers. Tout au long du conflit, les Forces Spéciales – les Spetsnaz – furent avec les parachutistes le fer de lance de l'Armée Rouge.

---

1 Equivalent à l'Est de l'OTAN, le Traité de défense de l'Atlantique Nord.

2 En rappelant qu'une armée en Union Soviétique correspond seulement à un corps d'armée occidental.

3 L'intervention de l'Armée Rouge en octobre-novembre 1956 en Hongrie a coûté 750 tués et 1500 blessés aux Soviétiques, 2000 tués et 19000 blessés aux Hongrois.

4 Blindé léger muni d'un canon de 85 m/m.

5 Ce tunnel de Salang sur la route Termez-Kaboul perce la chaîne montagneuse qui avec ses 4 000 mètres barre la cuvette de Kaboul au nord.

6 Char lourd de 36 tonnes équipé d'un canon de 100 ou 150 m/m et de trois mitrailleuses.

7 Le colonel Kolesnik, commandant le « Bataillon Musulman », suite à l'attaque du palais de Taj-Bek, sera promu Héros de l'Union Soviétique (50 membres des Forces terrestres le seront durant la guerre en Afghanistan de 1979 à 1989).

Chapitre 12

ÉCHEC À L'ONCLE SAM

Le 16 janvier 1979, Mohammed Reza, Shah d'Iran, doit quitter son pays sous la pression de la Révolution Islamique. Quinze jours plus tard, l'Ayatollah Khomeyni Ruhollah, l'homme phare de l'opposition au pouvoir en place, rentre à Téhéran au terme de quinze années d'exil en France. Des centaines de milliers d'Iraniens l'accueillent avec frénésie.

Dans ce bouleversement, les Etats-Unis qui ont toujours soutenu le shah font, en Iran, figure de « Grand Satan ». Leurs diplomates, en poste dans la capitale iranienne, ne tardent pas à en payer le prix.

Le 14 février, une foule composée en majeure partie de Pasdarans, les « *Gardiens de la Révolution* », commence à envahir l'ambassade américaine. Des Américains, sur les lieux, se retranchent dans les bâtiments et se préparent à se défendre les armes à la main. Plusieurs heures de discussions entre le Département d'Etat, l'ambassadeur et le nouveau gouvernement iranien finissent par éviter un affrontement qui aurait entraîné l'intervention de l'armée américaine et obligatoirement une effusion de sang des deux côtés.

L'alerte toutefois a été chaude et sonne comme un avertissement. Par prudence les familles sont rapatriées et le personnel réduit au strict nécessaire. Ne demeurent en place que des diplomates, les consuls, les attachés militaires, des membres de la CIA et un groupe d'Assistance militaire travaillant au profit de l'armée iranienne. Au total, une soixantaine de personnes gardées par une poignée de Marines perdus dans un cadre destiné à recevoir dix fois plus de monde. L'évacuation aurait pu être générale mais le Département d'Etat a conseillé au Président Carter[1] de maintenir une présence par crainte de voir les Soviétiques occuper complètement un fauteuil laissé vide.

Les mois passent. La tension paraît en partie retombée lorsque brusquement, dans la matinée du 4 novembre, un scénario analogue à celui

du 14 février se produit. Une foule, à base de femmes portant le tchador, converge vers l'ambassade en chantant des refrains religieux et en lançant des slogans anti-américains. A 10 heures 25, des hommes escaladent le portail d'entrée et l'ouvrent à deux battants, permettant à la populace de pénétrer. Les deux policiers iraniens de faction ne font rien pour s'y opposer.

Cette marée humaine vite étoffée par des Pasdarans a tôt fait de s'engouffrer dans les diverses constructions. Résister ? Ils sont trop nombreux en face, hommes et femmes mêlés. Ce serait conduire à un bain de sang avant que des secours extérieurs n'interviennent. L'ambassadeur ordonne aux Marines de ne pas faire usage de leurs armes. Les Américains se retrouvent prisonniers. Gardés et étroitement surveillés par des Pasdarans, ils sont désormais otages aux mains d'adversaires affirmés de l'Oncle Sam. Pour prix de leur libération, les Iraniens exigent l'extradition de l'ex-shah Mohammed Reza, hospitalisé aux Etats-Unis depuis le 22 octobre.

A Washington, la Maison Blanche, le Secrétariat d'Etat ont été alertés. Personne ne sous-estime la gravité de l'incident. Comment réagir ? Une issue négociée est escomptée car, entre-temps, l'ex-shah a quitté les Etats-Unis. (Il mourra au Caire le 27 juillet 1980.) Quelques gestes de la part des Iraniens peuvent la laisser espérer. Le 17 novembre, trois personnes, deux femmes et un Marine, sont libérés. Le lendemain, dix jeunes Marines suivront. Ces libérations ne sont pas dénuées d'arrière-pensées. Les Marines sont des Noirs. Sans lendemains le pire reste à craindre. A Téhéran, on parle ouvertement de juger les prisonniers américains.

Les politiques, prudents, demeurent dans l'expectative. Du côté des responsables militaires, conformément à leur raison d'être, il n'est pas écarté une intervention dont la nature reste à déterminer. Le 7 novembre, le général Jones, le Président du Comité des Chefs d'État-Major[2], organise au Pentagone une réunion au plus haut niveau. La complexité du problème soulevé conduit à travailler dans un large cadre, actionné par le Pentagone. A cet effet, le 12 novembre, est mis sur pied une JTF, Joint Task Force[3], numérotée 1-79 et placée sous le commandement du général Vaught. Celui-ci disposera évidemment des Forces Spéciales. Ces unités sont d'ailleurs déjà au travail depuis l'annonce de l'occupation de l'ambassade.

*

L'éventualité d'une opération pour libérer les otages de Téhéran implique d'entrée nombre de questions :

– Où sont-ils exactement détenus ?

– Comment sont-ils gardés ?

– Quel scénario élaborer ?

Après les libérations intervenues à mi-novembre, un point est formel. Cinquante-trois Américains sont aux mains des Iraniens. L'interrogatoire des Marines rapatriés, l'examen des clichés de la télévision iranienne permettent d'assez bien les localiser. Trois sont détenus au ministère des Affaires étrangères où ils s'y étaient rendus le 4 au matin. Les autres sont en conséquence à l'ambassade. Les locaux sont vastes. Environ dix hectares. Situés au cœur même de Téhéran, constitués de 14 bâtiments à l'intérieur d'une enceinte matérialisée par un mur de neuf pieds de haut. A priori les otages se trouvent dans la chancellerie, immeuble de plusieurs étages proche de l'entrée principale. Le ministère des Affaires étrangères se dresse à un petit kilomètre au sud. Les photographies aériennes révèlent un détail qui n'est pas sans importance. Par crainte d'un coup de main américain, les Pasdarans ont planté dans les terre-pleins ces pieux que les Alliés en 1944 dénommaient les « Asperges de Rommel » afin d'interdire un poser d'hélicoptères ou de planeurs (de réalisation peu probable).

A l'ambassade, après le tumulte populaire des premières journées, la garde semble s'être organisée. Une bonne centaine de Pasdarans, à l'armement assez hétéroclite, veilleraient sur les otages. Ces gens-là ne donnent pas l'impression de représenter une force conséquente. Leur exaltation ne leur confère pas obligatoirement une valeur guerrière. Les unités de l'Armée régulière, assez désorganisée par l'exil du shah, cantonnent relativement loin. Une petite heure paraît nécessaire pour qu'elles se mobilisent et se portent sur les lieux. De quoi laisser un laps de temps pour opérer.

Opérer ! Oui, mais comment ? La capitale iranienne qui s'étale sur un plateau à 200 kilomètres au sud de la Caspienne est loin. Loin des bases américaines les plus proches ou de porte-avions naviguant dans le golfe Persique. Ces distances d'approche de plus d'un millier de kilomètres écartent, à première vue, la perspective d'un coup de main héliporté style

Son Tay. Il conduit à l'idée d'un parachutage. Mais les enseignements de la Seconde Guerre mondiale rappellent que parachutage signifie des pertes à l'arrivée au sol. En moyenne 7 % de l'effectif. A supposer le parachutage réussi sans trop « de casse », le problème resterait entier. Comment extraire otages et paras blessés ?

Vaught et son staff, une vingtaine d'officiers soigneusement sélectionnés, se creusent les méninges sur les modalités d'exécution. Cette opération est baptisée par le général « Rice Bowl ». Cet indicatif, avec son relent asiatique, a été choisi pour dissiper tout rapprochement avec Téhéran et le monde islamique.

Le parachutage, trop aléatoire. D'autres hypothèses sont avancées : infiltration d'un commando, sous couvert commercial, en train, en voiture, voire en avions de ligne. Mais comment dissimuler l'armement ? Et toujours la question du retour. Vaught est très ouvert. Toutes les idées sont discutées.

Assez rapidement une proposition est retenue qui servira de pierre d'achoppement. Des hélicoptères, engins les plus aptes à l'infiltration et à l'extraction sur Téhéran, ne possèdent pas l'autonomie suffisante pour effectuer l'aller et retour. Pourquoi ne pas les ravitailler, non pas en l'air comme dans le vol sur Son Tay, mais quelque part en Iran ? Le pays, trois fois grand comme la France, possède des contrées désertiques, relativement proches de Téhéran. Là doit pouvoir se dégager un site discret susceptible de servir de base avancée. Les hélicoptères s'y rendraient et y recevraient leur plein de carburant.

La conception de « Rice Bowl » est un long cheminement. La solution avancée ne déplaît pas mais tout n'est pas résolu. Par quels moyens acheminer le combustible sur le site ? Un parachutage de réservoirs en caoutchouc ? L'expérience montre la quasi-impossibilité de déplacer à la main de tels réservoirs de 500 gallons. Pourquoi alors ne pas utiliser des avions ravitailleurs, des MC 130 Tankers, atterris près des hélicoptères ? Ces appareils ont possibilité de se poser sur des pistes en terre de fortune. Seul impératif, la résistance du sol. A priori, on peut penser que la chaleur solaire a donné à la latérite iranienne la consistance de la brique.

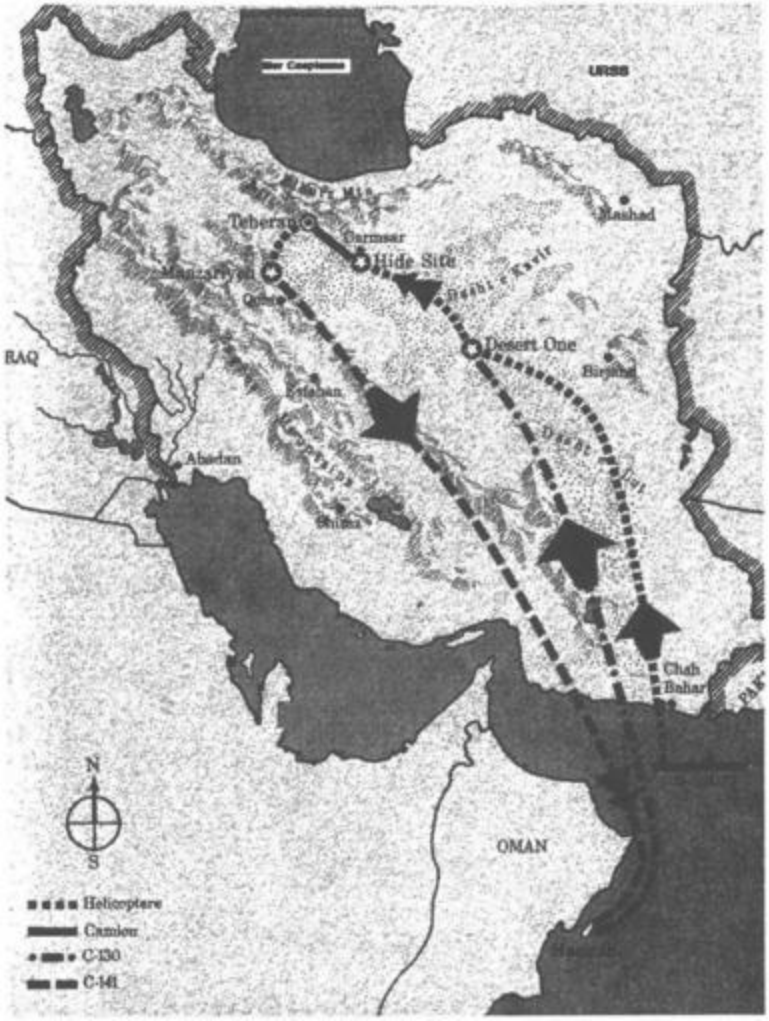
Un pas en avant a été fait. La suite s'enchaîne de suppositions en propositions, d'impossibilités en possibilités. Un commando aérotransporté et des hélicoptères arrivent de nuit en un point dénommé *« Desert One »* dans une zone située à 300-400 kilomètres de Téhéran au cœur du Dasht-e Karir (Désert salé). Ravitaillement... Bond supplémentaire toujours de nuit,

rapprochant de la capitale, jusqu'à un lieu au nom de Hide Site. Journée suivante passée camouflée. A la nuit du second jour, le commando s'infiltre jusqu'à l'ambassade et libère les otages. Les hélicoptères viennent alors rechercher l'ensemble. D'un saut de puce ils les déposeront en un endroit susceptible d'accueillir des C141[4]. Les quadriréacteurs, gros porteurs, embarquent les Américains et s'empressent de quitter le ciel iranien.

Quinze jours après le coup de force contre l'ambassade, une solution militaire paraît se dessiner. Au niveau de l'équipe du général Vaught tout au moins. Les politiques n'en sont pas encore là. Ceci étant, bien des aspects techniques sont à élucider concernant l'arrivée du commando dans Téhéran, les moyens et personnels à mettre en œuvre.

Durant la trêve des confiseurs, fin décembre, un fait nouveau et conséquent se produit. La CIA assez effacée jusqu'alors réussit à infiltrer un agent, indicatif Bob, dans la capitale iranienne. Ce Bob transmet des renseignements précieux sur l'emplacement des otages. Mieux, il se fait fort de procurer des camions bâchés pour transporter le commando de Hide Site aux abords de l'ambassade. L'approche finale trouve ainsi une solution, l'utilisation des hélicoptères étant hors de question. Bruyants, ils auraient donné l'alerte. D'après Bob, les entrées des villes ne sont pas surveillées. Le commando, avec ses véhicules, se glissera sans difficultés dans les avenues et artères de Téhéran.

RAID SUR TÉHÉRAN
24-26 avril 1980



Où situer le point de ravitaillement en combustible des hélicos, ce fameux point *« Desert One »* ? Ni trop près ni trop loin de Téhéran ? Un secteur approprié est défini, large haricot en région désertique au sud-est de la capitale. A charge aux géographes de déterminer l'emplacement le plus convenable eu égard au relief, à la nature du sol et à l'isolement des lieux. Travail identique pour Hide Site : où se camoufler durant la journée ? Paradoxalement le point de repli est rapidement fixé. Le terrain d'aviation abandonné de Manzariyeh, à 65 kilomètres au sud de Téhéran, soit à 35 minutes de vol, offre une piste en béton. Il suffit de l'occuper et de le tenir durant quelques heures pour assurer une évacuation générale avec les C141.

L'utilisation des C 130 ne soulève aucune contestation. Quelle que soit la version utilisée, transporteur, tanker ou canon, leur rayon d'action autorise un aller et retour sur l'intérieur de l'Iran. A partir de la base britannique de l'île de Massirah au large d'Oman, la distance à couvrir est de l'ordre de 3000 kilomètres. (Les C 130 disposent d'une autonomie de pratiquement du double.)

Le choix de l'hélicoptère se révèle plus délicat. Il se porte finalement sur le Sikorsky RH-53[5] normalement exploité par l'US Navy. Cet appareil peut, ses pales rabattues, se loger dans le hangar d'un porte-avions, atout qui permet par ces temps de guerre froide de passer inaperçu des Soviétiques. Ses caractéristiques, autonomie, capacité de transport, répondent aux exigences de la mission. Dans le cas présent, les équipages seront mixtes, Navy-Marines. Si les marins connaissent bien leur matériel, les pilotes des Marines ont plus d'expérience des approches et atterrissages d'assaut. Les pilotes porteront des PVS 5s, lunettes à vision nocturne.

Après avoir longtemps traîné la jambe en la matière, les Etats-Unis disposent désormais de Forces Spéciales destinées à la guerre hors normes. C'est dans ce vivier que Vaught choisit les hommes qui réaliseront le commando de libération des otages. Ils appartiennent à une unité, relativement récente, désignée Force Delta.

Cette Force Delta est née à l'initiative de l'officier qui la commande présentement, le colonel Charlie Beckwith. Jeune capitaine, Beckwith a suivi, en 1962-1963, un stage d'un an chez les SAS britanniques en Angleterre et en Malaisie. Il en est rentré convaincu. Son pays se doit de posséder une troupe de même style et appliquant les mêmes méthodes. Dans toutes les armées du monde l'innovation se heurte à l'inertie et à l'esprit conservateur des états-majors. Les Etats-Unis n'échappent pas à la règle. Beckwith peut ranger ses propositions dans des tiroirs. Par deux fois il est envoyé se faire oublier au Vietnam, ce qui lui donne au moins l'occasion d'appliquer certaines de ses idées. Heureusement, au Pentagone, des généraux bien placés comprennent l'intérêt de disposer d'une troupe de haute spécificité. Les Anglais en sont déjà pourvus avec le SAS. Les Allemands également avec le GSG9, les Français avec le GIGN. Enfin, le 2 juin 1977, le principe d'une force spécialisée dans la lutte contre le terrorisme est acquis. Ses éléments à constituer s'installent à Fort Bragg. Beckwith, maintenant colonel, assume la responsabilité de cette troupe.

La prise d'otages de Téhéran surprend Delta en plein travail de perfectionnement après environ deux années d'existence. Dans les heures suivant l'événement, Beckwith et ses gens sont mis en alerte. Le colonel et ses adjoints sont au premier rang des études et conversations menées. Delta et les pilotes sont mis au secret dans des camps afin d'y préparer leur éventuelle intervention. Tout bien pesé, Beckwith a estimé suffisant un effectif de 90. Il l'a scindé en trois éléments : Red, Blue, White. Red et Blue, avec un peu moins de quarante hommes chacun, investiront les bâtiments de l'ambassade où sont supposés être les otages. White, avec 13 hommes, assurera la sécurité extérieure et le contrôle des artères adjacentes.

Le site de Manzariyeh sera gardé par une compagnie de Rangers débarqués de C 130. Les Rangers sont parfaitement adaptés pour ce type de coup de main.

Espérances diplomatiques déçues, études, essais, les semaines ont filé très vite. Le 31 mars 1980, un avion américain à atterrissage et décollage courts[6] se pose de nuit dans le vaste Dasht-e Kavir Salt Desert en un point espéré devenir *Desert One*. Il se situe par 33°05 de latitude nord et 55°48 de longitude est, soit à 420 kilomètres au sud-est de Téhéran. Les conclusions de cette mission incognito s'annoncent positives. Le cadre est désertique. Seule une petite route peu fréquentée le traverse. Surtout, et c'est l'essentiel, le sol plan est suffisamment dur pour supporter des atterrissages et décollages de gros porteurs.

Beckwith a confiance, mais limitée, dans les renseignements et moyens annoncés par Bob. Il ne veut pas risquer la vie de ses gars sur les dires de quelqu'un qui n'appartient pas à sa propre maison. Il obtient d'infiltrer en Iran quatre agents dont il répond. La porte d'entrée en Iran pour les étrangers n'est pas fermée à condition naturellement qu'ils ne soient pas américains. Les quatre agents se présenteront donc sous une couverture anonyme, commerciale de préférence. Dans le groupe, une vieille connaissance. Meadows, le chef de l'équipe d'assaut de Son Tay dix ans auparavant. Officiellement, il est à la retraite avec le grade de major. Il n'a pas déserté l'entourage des Services Spéciaux, toujours prêt à se porter volontaire pour un coup risqué. Téhéran lui offre une belle occasion. Il pénétrera au pays en se présentant comme un homme d'affaires irlandais[7]. Un autre de ces agents, tous volontaires bien évidemment, se montre une recrue précieuse. Sa famille est originaire d'Iran. Il parle et comprend

parfaitement le farsi, ce qui n'est pas négligeable. Ces quatre hommes ont mission d'aider Bob, de finir de reconnaître les lieux et itinéraires et de participer au regroupement des véhicules nécessaires pour le mouvement sur Téhéran via Hide Site.

Au début d'avril, sous couvert des Chefs d'Etat-Major, le général Vaught transmet au Président Carter un mémoire en quatre pages traçant le déroulement complet de l'opération montée pour tenter de libérer les otages de Téhéran. Le scénario élaboré est la résultante des renseignements obtenus et des solutions retenues. Il n'est pas simple. Il prévoit plusieurs étapes à franchir avec succès. Pouvait-il en être autrement ? Non ! S'introduire dans une capitale ennemie, à des milliers de kilomètres de ses bases, pour y libérer des compatriotes, ne s'assimile en rien à un commando ordinaire. L'importance des moyens techniques impartis double l'audace des exécutants.

Le texte du général Vaught, après avoir précisé la localisation des 53 otages, l'effectif estimé du personnel de garde, les moyens américains mis en œuvre, s'attache surtout à décrire la chronologie et les modalités définitives de Rice Bowl. *L'intervention en Iran s'étalera sur deux nuits et un jour et comprendra trois phases : insertion, libération des otages et extraction :*

– Au point Desert One le commando embarquera dans les RH-53 qui entre-temps auront été ravitaillés en carburant par trois C 130 tankers atterris avant leur arrivée.

– Tandis que tous les C 130 repartiront vers leurs bases de départ, les RH-53, toujours de nuit, se déplaceront vers Hide Site à 80 kilomètres au sud-est de Téhéran. Ils y laisseront le commando, qui ira se tapir dans un fond d'oued, puis se porteront un peu plus loin pour se dissimuler, sous des filets de camouflage, afin de passer la journée suivante. Cette région, dans le piémont de l'Elbourz, assure des repères discrets.

– A la nuit, le commando, en véhicules, gagnera un entrepôt dans la grande banlieue de Téhéran où l'attendent six camions Mercedes. A partir de là, il devrait être alors 20 heures 30, débutera l'ultime déplacement d'une quinzaine de kilomètres en direction de l'Ambassade et du ministère des Affaires Etrangères.

– Assaut et libération des otages devraient prendre environ 45 minutes, peut-être un peu moins. Deux C 130 canons[8] *orbiteront à la verticale de Téhéran pour appuyer si besoin. L'un au-dessus des bâtiments où les otages*

sont détenus et ont pu être localisés avec précision. L'autre au-dessus de l'aéroport international de Mehrabad où deux FF 4 Phantom sont signalés en alerte.

– Alertés par radio, les RH-53 viendront rechercher otages et commando. L'extraction se fera depuis les terre-pleins de l'Ambassade si les « asperges de Rommel » ont pu être enlevées ou à défaut d'un stade proche.

– L'embarquement final dans deux C 141 s'effectuera sur le terrain d'aviation abandonné de Manzariyeh tenu par des Rangers arrivés en C 130. Avant le départ les RH-53 seront détruits. L'un des C 141, avec les otages, se dirigera sur un hôpital américain en Europe. L'autre C141 avec le commando et les pilotes d'hélicoptères partira également pour une base américaine en Europe pour que le personnel engagé regagne les USA au plus vite. C 130 et Rangers rejoindront de leur côté leur point de départ.

Le général Vaught conclut son exposé par trois brèves formules :

La mission peut être réalisée.

Elle dépend largement de la surprise.

La période du 24 au 26 avril est la meilleure.

Et Vaught d'ajouter : *Sir, we await your orders. (Monsieur, nous attendons vos ordres*.)

Oui, il ne manque que le Go présidentiel. Tout paraît avoir été étudié et prévu dans l'espoir qu'aucun grain de sable ne vienne enrayer le délicat mécanisme de l'opération maintenant baptisée Eagle Claw[9].

Les derniers détails techniques ont été mis au point par Beckwith et rendus possible par l'insertion de Bob et des quatre agents issus des Forces Spéciales.

– Le groupe Red, 40 hommes, s'occupera de la partie Ouest de l'ambassade

– Le groupe Blue, fort lui aussi de 40, travaillera sur la partie Est.

Ces deux éléments escaladeront les murs d'enceinte, élimineront les gardiens avec des armes munies de silencieux et libéreront les otages.

– Le groupe White, le plus léger, 13 hommes seulement, assurera la sécurité le long de l'avenue Roosevelt longeant l'ambassade et couvrira le repli des deux autres éléments vers l'emplacement où se poseront les hélicoptères (intérieur de l'ambassade ou stade proche). Une brèche ouverte par explosif dans le mur d'enceinte donnera le signal d'assaut généralisé. L'élimination physique des gardes iraniens n'a pas soulevé d'écueil. Ces

gens-là se conduisent comme des adversaires. Quant aux deux C 130 canons tournant dans le ciel de Téhéran, ils veilleront à interdire un décollage d'appareils ennemis ou une arrivée de blindés.

*

Jimmy Carter se décidera-t-il ? Son entourage penche plutôt vers l'action. La première puissance mondiale ne peut se laisser bafouer impunément et se doit d'agir. Il est cependant quelques voix contraires comme celle du secrétaire d'Etat Cyrus Vance. Le Président durant longtemps a cru aux vertus de la négociation. Il en est arrivé à douter. Si son tempérament personnel ne le porte pas aux solutions extrêmes, il sait aussi que ses compatriotes risquent fort de lui reprocher sa passivité. D'ores et déjà il a autorisé la mission STOL qui a permis la reconnaissance de *Desert One*.

Le 16 avril, en fin de journée, une réunion au sommet regroupe à la Maison Blanche les principaux interlocuteurs du dossier Eagle Claw. Beckwith, modeste colonel, au milieu de cet aréopage sélectionné d'officiers généraux et de responsables politiques, n'est nullement déplacé. Chacun sait que le colonel est le pion essentiel de l'action à mener pour libérer les otages. Si le Président donne son feu vert, Beckwith portera, sur le terrain, tout le poids des risques et des responsabilités.

Jimmy Carter a pris le temps pour mûrir sa décision. Enfin, ce 16 avril 1980, sa résolution est prise :

« Autant que je suis concerné, le colonel Beckwith a mon approbation pour utiliser les moyens dont il a besoin pour sauver des vies américaines. »

Le Président met en jeu une très forte mise. Si le commando réussit, très bien ! Mais s'il échoue ? Si des hommes tombent dans cette tentative hasardeuse ? Si certains reprochent à Carter son inaction, combien l'accableront pour cette téméraire entreprise !

Quoi qu'il en soit, dans l'immédiat, les dés sont lancés. Comment termineront-ils leur course ?

*

Le 20 avril, à 7 heures 30, le commando Beckwith, authentique commando Delta puisque ses hommes proviennent de la Force Delta,

décolle sur deux C 141 direction Francfort-sur-le-Main, en Allemagne. Deux généraux iraniens, enfuis à cause du régime de l'Ayatollah Khomeyni, se sont joints à lui. Ces exilés jurent d'en découdre et peuvent peut-être s'avérer utiles de par leur connaissance du pays et de la langue. L'expérience montrera leur inutilité et leur couardise.

A Francfort, Beckwith récupère 13 hommes de plus. Sorti des Forces Spéciales basées normalement en Allemagne, ce petit groupe s'est entraîné pour libérer les trois otages du ministère des Affaires étrangères.

Nouveau départ. Direction l'Egypte cette fois. Les Américains ont organisé une base discrète sur l'emplacement d'un ancien camp soviétique à Wadi Kena un peu au nord du barrage d'Assouan. L'endroit n'est pas spécialement un éden. Il commence à faire très chaud, fin avril, dans le sud égyptien. La nuit n'apporte guère de fraîcheur. Et il y a des mouches ! Des tourbillons de mouches ! La perspective de l'action à venir fait oublier l'inconfort du moment. Tous s'affairent à d'ultimes préparatifs. Tirs de nuit pour le commando, conduite en tout-terrain pour les chauffeurs... Le général Vaught arrivé organise son PC. Il reste en contact radio aussi bien avec Washington qu'avec Beckwith.

Pendant ce séjour en Egypte survient un événement fortuit mais heureux. L'un des cuisiniers de l'ambassade est relâché par les Iraniens. L'homme discrètement interrogé au cours de son voyage retour vers les Etats-Unis fournit des renseignements précieux sur l'emplacement présent des gardiens et des otages. Ces tuyaux aussitôt transmis à Beckwith, il pourra ajuster en conséquence certaines parties de son plan.

L'épisode Wadi Kena est bref et personne ne le déplore. Le Go définitif n'a pas encore été donné mais chacun perçoit que Eagle Claw est sur la bonne inclinaison. Si un contre-ordre avait été émis, il serait tombé ici. Avant de quitter l'Egypte, un officier lit un passage de Samuel :

« Le Seigneur me délivrera de la main des Philistins... » Il ne pouvait être meilleure exhortation avant que tous n'entonnent avec force : « *God bless America*. » En termes militaires, un chef dirait : « *Mes gars sont gonflés à bloc*. » Il ne se tromperait pas.

Il est environ 14 heures, le 24 avril, lorsque Beckwith et ses hommes prennent pied à Masirah. L'endroit n'est pas plus reluisant que Wadi Kena mais les esprits sont ailleurs. Cette fois le destin paraît engagé. Au parking de la base les C 130 sont parés à prendre l'air. A des miles de là le *Nimitz* va

lancer les hélicoptères, les choppers dans le jargon militaire... La météo indique clémente. Le commando en est persuadé, ce sera pour cette nuit.

*

24 avril, 18 heures. A l'escale de Masirah, aucun message radio en provenance de la Maison Blanche n'a interrompu le processus engagé. Le Président n'est pas revenu sur sa décision. Le commando Beckwith peut partir pour libérer les otages de Téhéran.

Il est donc 18 heures et la nuit commence à tomber lorsque le premier C 130 s'arrache du sol. A son bord, Beckwith, le colonel d'aviation Kyle, responsable de l'armada aérienne, le groupe Blue du major Fitch et l'équipe dite Road Watch Team[10] (traduction : le petit détachement Rangers chargé de la sécurité de *Desert One* durant les opérations de plein en carburant des choppers). Afin de ne pas se faire remarquer durant le déplacement dans les rues de Téhéran, les hommes de Beckwith n'ont rien des caractéristiques d'une troupe d'élite. Ils portent pantalons Levis et veste noire. Seul un petit drapeau américain cousu sur la manche droite les identifie.

Au-dessus du golfe d'Oman le C 130 vole à 2000 pieds mais aux approches de la côte, par le travers de Chah Bahar, il chute à 400 seulement. Il doit désormais naviguer au ras du sol et en zigzag pour éviter de tomber dans le champ des radars iraniens. A l'intérieur de la carlingue, les passagers s'efforcent de somnoler mais les brusques changements de cap provoquent quelques nausées.

A mi-parcours, Kyle tape sur l'épaule de Beckwith et lui glisse à l'oreille :

« Les “*hélicos*” viennent de décoller. »

Parfait ! Le plan se déroule bien comme prévu.

22 heures 35. Là encore le planning est parfaitement respecté. Le C 130 arrive à trois minutes de *Desert One*. La mission STOL a pleinement exécuté son job. Les balises s'allument sur signal radio. Elles sont faibles mais jalonnent correctement la piste de fortune, en l'occurrence une petite route rectiligne qui traverse ce coin de désert.

Le quadrimoteur effectue un 360 degrés au-dessus de la LZ et, comme à l'entraînement, se pose sans heurt d'ouest en est. Le pilote s'empresse de dégager la piste, s'immobilise sur un parking de circonstance et abaisse sa rampe de débarquement. Pour ses passagers, comme il est bon de fouler à nouveau la terre ferme dans une nuit fraîche sous un ciel étoilé avec une

faible lune ! Pour la Road Watch Team, pas question de rêver sous ce firmament ! Avec une jeep et des motos elle doit rapidement se mettre en place pour contrôler la route servant de piste d'atterrissage. Soudain, dans le silence retombé une fois les moteurs du C 130 au ralenti, un lourd bruit de véhicule se fait entendre aussitôt confirmé par un pinceau lumineux de phares. Un autobus Mercedes circule sur la route.

Une telle hypothèse avait été envisagée. Une rafale dans les pneus stoppe le Mercedes entouré aussitôt par le groupe Bleu. Une quarantaine de personnes sont à bord. Un peu choquées naturellement, elles descendent. Il n'y a que trois ou quatre adultes mâles, les autres sont ou plus âgés ou encore enfants. Après une fouille rapide tous ces Iraniens sont mis à l'écart sous surveillance. En principe un baptême de l'air inédit les attend. Les C 130 rentrant sur Masirah les emporteront. Ils rentreront au pays natal par les C 141 chargés de la récupération du commando et des otages à Manzariyeh. Là, le coup de main terminé, ils seront libérés. Un beau voyage gratuit en perspective... Sera-t-il apprécié par les bénéficiaires ? Douteux !

Contrairement aux prévisions, il y a de la circulation sur cette petite route du désert. Le Mercedes vient juste d'être intercepté qu'un autre véhicule se fait entendre. C'est un camion-citerne qu'un coup de M72[11] arrête net et embrase le chargement. Les flammes du carburant en feu s'élèvent jusqu'à 300 pieds éclairant largement tout le panorama. Le chauffeur du camion a sauté à temps et s'est éclipsé à bord d'une voiture légère suivante. Un demi-tour, ils ont disparu. Ont-ils relevé la présence du C 130 immobilisé non loin ? Beckwith ne le pense pas et la mission impose de faire comme si l'alerte n'était pas donnée. Qui sont ces camionneurs à cette heure indue, en une contrée perdue ? Sont-ils en règle pour se permettre d'alerter la police de l'incident ?

Le premier C 130 a rempli sa mission. Sa présence ne se justifie pas. Kyle lui ordonne de repartir sur Masirah. Peu après son décollage se présente le C 130 numéro deux. Autre atterrissage pleinement réussi. Débarquement du groupe Red et du matériel destiné à camoufler les hélicoptères à Hide Site, sans attendre de reprendre l'air. Les autres arrivées, dont celle des trois Tankers, se succèdent sans encombre. Le troisième et dernier C 130 cargo embarquera le Road Watch Team au retour.

L'opération, il est environ minuit, se déroule correctement. L'US Air Force peut même se vanter d'avoir posé six gros transporteurs de nuit et

sans éclairage sur une piste pour le moins sommaire. La prouesse des pilotes n'est pas mince[12].

Le contact radio, par satellite, a été pris avec les agents infiltrés à Téhéran. *« L'épicerie est sur l'étagère. »* Bien compris ! Tout est en ordre dans la capitale. Le commando est attendu.

En principe les hélicoptères devraient se poser trente minutes après le dernier C 130 tanker. Quinze minutes passent. Quinze minutes encore. Beckwith surveille sa montre. Cinq minutes de retard déjà. Aucun écho des RH-53 dans les lointains.

Plus de vingt minutes de retard maintenant. Les hommes se sont rassemblés par petits groupes pour être prêts à embarquer rapidement sitôt les pleins faits. Personne ne souffle mot mais l'inquiétude se ressent. Que se passe-t-il ? Pourquoi ce silence ! Tout pourtant se présentait correctement. Une autre demi-heure d'attente se passe. Tous les plans seront remis en question ! Il sera impossible de gagner Hide Site avant les lueurs de l'aube. Le jour commence à 5 h 30. Beckwith s'interroge. Il est bien résolu à poursuivre mais comment ? Où aller se cacher lorsque ces maudits choppers se décideront à arriver ? Comment prévenir les agents chargés de récupérer le commando et de le guider ? Deux sont en poste à Hide Site et deux autres à Téhéran.

Le colonel Kyle est resté en contact radio avec le général Vaught en son lointain PC de Wadi Kena. Soudain, il se précipite vers Beckwith :

« Les *hélicos* à 10 minutes ! »

Ouf ! mais comment rattraper le temps perdu ?

Un bourdonnement caractéristique se distingue dans la nuit. Aucun doute. Ils arrivent.

Beckwith se porte en avant vers le premier posé. Il s'attendait à voir le colonel Seiffert, le patron des pilotes. Surprise, c'est le major Schaefer. Un Schaefer visiblement éprouvé dont les premières paroles sont pour déclarer :

« Quel diable de voyage ! »

Et les explications suivent : Tempête de sable ! Absence totale de visibilité sur une bonne partie du parcours ! Chaleur étouffante dans les cockpits ! Seiffert surviendra le dernier, quatre-vingt-dix minutes après Schaefer, débouchant d'un autre coin de l'horizon. Comme tous ceux qui l'ont précédé. La formation des RH-53 s'est disloquée et chacun a poursuivi de son mieux. Autre mauvaise surprise, ils ne sont pas huit, mais seulement

six à rejoindre *Desert One*. La lumière se fera par la suite concernant les deux manquants. Peu après le numéro six a eu des ennuis avec son rotor principal. Il a dû se poser dans un endroit désert et son équipage a été récupéré par le numéro huit qui, lui, a bien rejoint *Desert One*. Le numéro sept a fait demi-tour aux quatre-cinquièmes du parcours, ses appareils de navigation étant défaillants. Six choppers présents ! Juste le strict minimum pour assurer le transport du commando et les évacuations. Beckwith était catégorique sur ce point. Il a besoin de six hélicoptères. C'est pourquoi, par sécurité, huit ont décollé du *Nimitz*.

Les pilotes sont choqués. Les conditions de ce vol dans un univers hostile durant de longues heures les ont marqués. Souhaitent-ils vraiment poursuivre ? Beckwith, devant leur état d'esprit, se permet d'en douter.

Kyle a lancé les opérations pour refaire les pleins des hélicoptères à partir des trois C 130 tankers. Beckwith s'impatiente. Chaque seconde qui passe diminue son temps de vol de nuit jusqu'à Hide Site. Le chef du commando a hâte de pouvoir ordonner à ses gens d'embarquer et veut précipiter le départ. Le chargement, enfin, s'achève. Les pales des hélicoptères se remettent à tourner soulevant des tourbillons de poussière. Difficile de s'entendre et de communiquer dans le vacarme général. Le signal d'embarquement se transmet, par gestes, de groupe en groupe. Beckwith se dispose lui-même à monter à bord de son engin lorsqu'un pilote se précipite vers lui et parvient à lui faire comprendre :

« Mon patron vous fait dire qu'il n'y a que cinq appareils de disponibles. Ennuis hydrauliques sur le numéro deux ! »

C'est le coup de massue. Avec cinq hélicoptères seulement la mission devient irréalisable. Impossible d'enlever l'intégralité du commando et des otages. Cinq RH-53 ne possèdent pas la capacité de transport suffisante pour 178 hommes. Beckwith est face à un mur. Kyle confirme les problèmes techniques. De Wadi Kena, Vaught informé, sans oser ordonner de poursuivre, recommande de partir quand même.

Le seul à vraiment pouvoir trancher est, sur place, le chef du commando. Il n'a pas le potentiel aérien suffisant. La détermination des pilotes est douteuse. D'autres choppers ne vont-ils pas le lâcher ? Le retard pris n'est pas possible à rattraper. Devant ses responsabilités, Beckwith ne s'estime pas le droit de risquer la vie de ses hommes dans une opération désormais plus qu'hasardeuse. Ses ordres tombent : embarquement dans les

C 130 pour retour sur Masirah. Pour les RH-53, vol retour sur le *Nimitz*. Washington entérine la décision de l'homme du terrain.

Il est environ 2 heures 40. Dans moins de trois heures il fera jour. Le commando monte prendre place à bord des C 130. Tous les moteurs des avions et des hélicoptères tournent. Il appartient à Kyle de régler les départs. Dans le vacarme, la poussière, Beckwith, allant d'un appareil à un autre, s'efforce de contrôler que tous ses hommes ont bien embarqué. Le comble serait de laisser quelqu'un derrière soi dans le désert iranien.

Brutalement, le drame ! Le major Schaefer, dans la pénombre et les volutes de poussières dégagées par son hélicoptère, perd son orientation. L'extrémité des pales du RH-53 frappe l'arrière d'un C 130 tanker où le groupe Bleu venait de prendre place. Le compartiment réservoir de carburant de l'avion est touché. Sous l'impact, c'est aussitôt l'embrasement des deux appareils. Des flammes gigantesques montent dans le ciel. Le panorama s'illumine plus encore qu'au moment de l'incendie du camion-citerne. Avec la chaleur dégagée, des munitions explosent dans un formidable feu d'artifice.

Le groupe Bleu se dégage à temps, la rampe arrière n'ayant pas encore été enlevée. Mais l'un de ses membres est sérieusement blessé en s'efforçant de dégager un aviateur pris au piège.

Cet accident change tout. Il impose de quitter les lieux au plus vite car l'alerte est désormais certainement donnée. Beckwith ordonne de détruire les hélicoptères, d'embarquer et de filer. Tout le monde, pilotes des RH-53, Road Watch Team, commando Delta, se précipite vers les avions qui s'alignent pour le décollage.

3 heures du matin. Le dernier C 130 quitte le sol iranien. Les Américains ont séjourné en terre étrangère quatre heures cinquante minutes. Dans la précipitation les hélicoptères ne sont pas détruits. A côté des carcasses calcinées du C 130 et du RH-53 les Iraniens découvriront cinq appareils américains en bon état. Ce matériel ainsi abandonné est un témoignage incontestable de la tentative américaine. Il sera largement photographié et exploité par les Ayatollahs[13]. Pire, cinq aviateurs et trois Marines sont portés disparus dans la catastrophe. Schaefer est chanceux. Bien que grièvement brûlé, il a réussi à s'extraire[14].

Les C 130 se poseront un peu après le lever du soleil à Masirah où les attendaient deux C 141 sanitaires pour évacuer rapidement les quatre grands blessés vers un hôpital. La logistique américaine n'est pas un vain mot.

*

L'opération libération des otages de Téhéran se solde par un échec douloureux pour les Etats-Unis. Pourquoi ce fiasco en dépit de l'importance des moyens mis en œuvre ? Certes, le coup de main à réaliser relevait d'un équilibre acrobatique et audacieux sur un fil à haute altitude. L'échec est surtout à rechercher dans les conditions climatiques rencontrées et mal estimées. A la suite des vents de sable des déserts iraniens deux hélicoptères n'ont pas réussi à rejoindre *Desert One*. Les pilotes de six autres engins sont arrivés épuisés et se montrent incapables, moralement et physiquement, de poursuivre. Entraînement insuffisant sans doute tant sur le plan technique que psychologique. On ne s'improvise pas brutalement commando. Les hommes de Delta, minutieusement sélectionnés, se préparaient à vivre le pire depuis plus de deux ans. Les pilotes des Marines ont été plongés en quelques semaines dans un univers auquel ils n'étaient pas destinés.

*

Politiquement l'affaire des otages coûtera certainement sa réélection à Jimmy Carter. La propagande iranienne se gaussera de la tentative avortée du « Grand Satan ». Du moins l'opération aura-t-elle montré que l'Amérique n'abandonnait pas les siens. La guerre Irak-Iran, entamée le 22 septembre 1980, l'élection de Ronald Reagan à la Maison Blanche bouleversent les données du problème. L'Iran empêtré dans un conflit sans merci ne peut trop braver la puissante Amérique. D'autant que tout est à craindre de la part du nouveau Président. Le cow-boy Reagan a le sang plus chaud que son prédécesseur. Les négociations menées par l'administration Carter encore en place aboutissent[15]. Le 20 janvier 1981, à l'heure où le nouveau Président prête serment, les 53 otages quittent Téhéran au terme de 444 jours de détention. Les membres du commando, volontaires courageux pour une mission à hauts risques, recevront une médaille de « service humanitaire ».

*

Les Américains sauront tirer des enseignements de leur entreprise tragiquement avortée. Un commando ne s'improvise pas. Il ne peut être

mené par des individualités hâtivement regroupées avant l'action. Il implique de faire appel à des hommes, sélectionnés et formés, capables de répondre aux divers cas de figures susceptibles de se présenter. Bref, des Forces Spéciales se doivent d'être interarmes avec des composantes répondant aux exigences d'une intervention par terre, air ou mer. Ainsi dans cette perspective sera rapidement mise sur pied une unité d'hélicoptères, le 160e Special Operations Aviation Regiment, pour éviter que se reproduise l'antécédent iranien. Cette création ne sera pas la seule, les Forces Spéciales devenant de plus en plus une véritable petite armée au sein de l'US Army.

---

1 Jimmy Carter. Président des Etats-Unis de 1977 à 1981.

2 Le célèbre JCS (Joint Chiefs of Staff), créé en 1942, réunit les chefs d'état-major de l'Armée de Terre, de la Marine, de l'Armée de l'Air et des Marines.

3 Une Task Force, littéralement Force de travail, est une notion chère aux militaires américains. Elle signifie le regroupement momentané d'un certain nombre de moyens en vue d'une mission déterminée. Les Task Forces de la Marine durant la guerre dans le Pacifique ont acquis notoriété.

4 Lockheed C141. Turboréacteur. Vitesse : 900 km/h. Autonomie : 10000 km. Charge utile : 154 passagers.

5 RH 53 D. Sea Stallion. Deux turbines. Vitesse : 300 km/h. 4 membres d'équipage. 37 passagers. Rampe arrière de chargement et déchargement.

6 Dans le jargon technique des Américains, il s'agit d'un STOL, Short Take off and Landing. (Avion à atterrissage et décollage courts.)

7 A Fort Bragg, près du bâtiment PC des Opérations Spéciales, un mémorial rappelle aujourd'hui le souvenir du major Meadows ; un autre similaire à ses côtés évoque le colonel « Bull » Simons, l'homme de Son Tay. Ces deux soldats exemplaires des Forces Spéciales, disparus en 1980 et 1995, sont représentés debout, l'arme à la main, pointant du geste la voie à suivre.

8 Le C 130 canon est fortement armé : deux canons de 20, un canon de 40, un obusier de 105.

9 Serre d'aigle.

10 Road : route ; watch : surveiller ; team : équipe. Littéralement, l'équipe de surveillance de la route.

11 Arme légère antichar, type bazooka lance-roquettes.

12 Après l'atterrissage du C 130 leader, une petite équipe a amélioré le balisage. Ceci n'enlève rien à l'exploit des pilotes.

13 La Maison Blanche refusera d'envoyer des chasseurs détruire les cinq hélicoptères par crainte d'atteindre des civils iraniens, les passagers du Mercedes notamment.

14 Les agents en place à Hide Site et à Téhéran, prévenus de l'annulation, réussiront à quitter l'Iran.

15 Ces négociations n'empêchent pas la mise sur pied d'autres plans pour récupérer les otages manu militari.

Chapitre 13

OPÉRATION NIMROD
AU CŒUR DE LONDRES
« Le SAS dans ses œuvres ! »

Le 30 avril 1980, à 11 heures 32, six individus de type oriental se rendent maîtres de l'ambassade d'Iran à Londres, 16, Princes Gâte. Bien armés, ils s'introduisent en tirant dans le bâtiment. Comment ont-ils pu arriver sur place avec les deux pistolets-mitrailleurs, les quatre pistolets et les grenades qu'ils brandissent devant le personnel et les visiteurs des lieux ? Mystère...

L'affaire, sur-le-champ, ne se déroule pas sans heurts. Deux membres de l'ambassade sont tués. Un agent de police du Groupe de Protection diplomatique, Trevor Lock, en service à l'entrée, est sans ménagement précipité à l'intérieur de l'édifice. Autre résultat de l'opération : vingt-six personnes dont deux Britanniques de la BBC se retrouvent aux mains d'un groupe qui déclare appartenir au Front Démocratique pour la libération de l'Arabistan. Que faut-il entendre par là ? Il semblerait s'agir d'un mouvement clandestin, anti-Khomeyni, partisan de l'autonomie régionale de l'Arabistan, riche région pétrolière du sud-ouest de l'Iran[1]...

Dès l'alerte donnée, l'ambassade, située dans un quartier cossu, est aussitôt investie par trois unités de la police anglaise : Metropolitan Police D 11 Unit, Metropolitan Police Antiterrorist Squad C 13, et Technical Support Branch C 7 Unit. A priori les deux dernières sont constituées de policiers rompus à l'action antiterroriste et aux prises d'otages. Pourtant, ce ne sont pas elles qui se verront attribuer le gros de l'ouvrage.

Un ancien sous-officier du SAS, Dusty Gray, est maître-chien dans le Metropolitan Police Antiterrorist. Il comprend de suite que ce qui se déroule à l'intérieur de l'ambassade d'Iran répond tout à fait à une intervention de son ancien régiment, le 22^{e} SAS. Depuis 1972 y est constituée une cellule spéciale, la CRW, la Counter Revolutionary Warfare Team destinée à la

lutte antiterroriste sous toutes ses formes. D'une vingtaine d'hommes au départ, la CRW s'est étoffée pour former un squadron de force identique aux autres squadrons du régiment. Elle n'a pas hésité à aller voir ce qui se passait ailleurs en la matière, en Israël notamment. Ses équipes constamment entraînées sont opérationnelles. Elles ont déjà eu l'occasion de se manifester à maintes reprises. Elles ont, entre autres, apporté assistance aux Néerlandais pour libérer un convoi ferroviaire immobilisé par des terroristes moluquois entre Groningue et Assen et aux Allemands lors du détournement d'un Boeing 737 de la Lufthansa finalement immobilisé sur l'aéroport de Mogadiscio.

Gray s'empresse de téléphoner à Hereford, le cantonnement du SAS, pour avertir de ce qui se déroule. Cet appel ne déclenche évidemment pas l'intervention du SAS mais fait gagner du temps. Sitôt avisés, les éléments antiterrorismes font mouvement sur Londres et prennent leurs dispositions pour agir si ordre en est donné. La caserne de Regent's Park, peu éloignée de l'ambassade, leur sert de base avancée.

*

Comme toujours en ce type d'affaire, il faut grignoter du temps pour sonder la partie adverse, négocier si possible et simultanément monter un scénario pour un ultime recours à la force si inévitable. Les cinq premiers jours autour de l'ambassade vont vivre ce programme.

Le chef des terroristes, un nommé Oan, exige, outre la liberté, l'autonomie et la reconnaissance du peuple d'Arabistan, la libération de 91 prisonniers politiques arabes détenus en Iran. Puis, après avoir laissé sortir deux otages pour raisons de santé, de manière à démontrer sa bonne volonté, il réclame un avion pour quitter la Grande-Bretagne. Toutes ces exigences sont difficilement acceptables même si les officiels britanniques donnent l'impression de vouloir composer. L'ambassade, vaste bâtisse de cinquante pièces sur cinq niveaux, au 16 Princes Gâte, fait partie d'un bloc d'immeubles accolés non loin du British Museum dans le centre ville. Dès le début de l'affaire elle est isolée, ses toits investis ainsi que les immeubles environnants. Des tireurs d'élite surveillent toutes les issues. Les terroristes ne sont pas suffisamment nombreux pour contrôler tout le bâtiment. Des spécialistes du C 7 se glissent à l'intérieur et y placent des dispositifs d'écoute. Les otages sont parfaitement localisés. Reclus au deuxième étage,

les hommes dans une pièce, les femmes, elles sont quatre, dans une autre, chaque groupe gardé par un terroriste. Deux autres terroristes veillent dans le couloir de cet étage. Oan s'est installé au premier près d'un téléphone. Le dernier terroriste stationne dans le hall du rez-de-chaussée près de l'entrée.

Tous les renseignements obtenus, aussi bien par les écoutes que par les otages libérés et les plans d'architecte de l'édifice, facilitent la construction d'une maquette précise des lieux. Les gens du SAS peuvent l'étudier longuement et mémoriser le cadre où ils risquent d'intervenir. Leur religion est faite. Ils surgiront du ciel. Plus exactement, ils descendront des toits par des rappels de cordes fixées aux cheminées et s'introduiront par les fenêtres. Il n'est pas possible de descendre directement par les combles. Les terroristes ont prévu cette hypothèse et barricadé les portes en entassant du mobilier.

Le troisième jour, pour calmer l'irritation d'Oan, les Britanniques lui laissent passer un message à la BBC. Après quelques péripéties dans la diffusion, ce geste conduit à la libération de deux nouveaux otages sans pour autant laisser envisager un dénouement heureux. Les terroristes ne cessent de hausser le ton menaçant de passer aux actes. Une issue violente semble inéluctable.

Effectivement ! Le 5 mai, un peu avant 19 heures, les terroristes poussent un cadavre en dehors de l'ambassade. Leurs demandes n'ayant pas été satisfaites, ils ont exécuté un otage, Abbas Lavasani, l'attaché de presse iranien. Le malheureux, en réalité, a été abattu au début de l'après-midi et ses assassins ont préféré attendre pour le faire savoir. Pourquoi ce report ? Peut-être la volonté d'intensifier la pression aux approches de la nuit et alors obtenir l'autorisation de quitter les lieux. Oan, à cet égard, se fait tranchant. S'il n'obtient pas satisfaction, un otage sera tué toutes les demi-heures.

Cet assassinat, la perspective d'autres morts à brève échéance, écartent tous compromis et toutes perspectives de solution négociée avec de tels fanatiques. William Whitelaw, le ministre de l'Intérieur, avec l'aval de Margaret Tchatcher, le Premier ministre britannique, ordonne d'agir. A 19 heures 07, le patron du SAS reçoit l'ordre écrit de régler l'affaire en utilisant les moyens adaptés. Les militaires prennent le pas sur les civils ! Tous les services de police n'apprécient pas.

Depuis cinq jours, la Pagoda Troop, la section en alerte du squadron antiterroriste, se préparait. Le feu vert ne fait que libérer les énergies.

Comme des bolides de formule Un au départ d'un grand prix, les hommes sont prêts à s'élancer.

Ils sont moulés dans des combinaisons et des cagoules noires. Leurs silhouettes impersonnelles gonflées par les gilets pare-balles échappent aux normes habituelles. De quel univers relèvent-elles ? Qui se dissimule exactement derrière ces masques à gaz qui effacent les visages et ne laissent rien apparaître du regard ? La stupéfaction, l'interrogation provoquées par ces apparitions irréelles feront gagner les fractions de secondes nécessaires pour l'emporter en tirant le premier.

Ces personnages encagoulés jaillissent accompagnés du fracas de leurs grenades, des volutes poussiéreuses de leurs explosifs, du crépitement de leurs armes automatiques. Un long et rigoureux parcours les a menés aux minutes intenses qu'ils vont vivre, où ils risqueront leur propre existence pour en sauver d'autres. Leur sélection fut impitoyable, six mois, ne laissant qu'un pourcentage infime d'élus. Après quoi les rescapés des marches d'endurance, des parcours du combattant, des tests psychologiques et médicaux, ont vécu la formation spécifique du SAS : sauts en parachute, initiation aux techniques les plus diverses. Durant six semaines ils ont vidé des chargeurs sur des cibles inopinées de la fameuse « Killing House », « la maison où l'on tue », nom imagé du « Close-Quarter Battle », ce centre d'entraînement au tir instinctif. Ni cow-boy, ni Rambo, ils se sentent des soldats appelés à des missions qui justifient les sacrifices consentis pour être capables de les remplir. Confiance en soi et aux camarades n'est pas leur moindre force.

Les armes ont été minutieusement vérifiées et essayées, les H&KMP5, ces merveilleux pistolets-mitrailleurs[2], équipés d'une torche pour percer l'obscurité. Avec leurs munitions de calibre 9 m/m, ils apportent une totale puissance d'arrêt. Un adversaire touché s'effondre tétanisé par l'impact à moins qu'il n'ait déjà été neutralisé par une grenade flash-bang ou à gaz CS[3] balancée avant de pénétrer dans les lieux.

Il était prévu initialement, lors de l'assaut, d'enfoncer les portes et fenêtres avec des masses. Un concierge, opportunément au repos le 30 avril, a révélé que les issues du rez-de-chaussée et du premier étage étaient blindées. Elles devront être forcées à l'explosif. Les artificiers du SAS ont travaillé en conséquence. Des charges à retard de 10 secondes sont conditionnées. Plaquées par les assaillants sur les portes et les fenêtres, elles

dégageront des ouvertures suffisantes pour s'introduire en force dans l'ambassade.

Trois équipes de quatre, scindées en paires, ont été constituées. Deux, les Red Team, après une descente en rappel, attaqueront par l'arrière du bâtiment, frapperont au rez-de-chaussée et au premier étage. La troisième, la Blue Team, empruntera un balcon mitoyen permettant de passer du numéro 15 au numéro 16 de Princes Gâte. A proximité immédiate les renforts attendent. Ils se précipiteront pour prêter main-forte dès les issues dégagées. Une quatrième équipe doit même se transformer en passe murailles à la Marcel Aymé. On a découvert qu'il existait, au premier étage, une mince cloison en briques et plâtre séparant l'ambassade d'Iran de celle d'Ethiopie. Il sera facile, à l'heure H, de la faire sauter. Elle procurera une entrée supplémentaire pour engouffrer du monde.

19 heures 23. L'ordre d'exécution de l'opération « Nimrod », telle est son nom, a été donné quelques minutes plus tôt par le Premier Ministre britannique. Tout le dispositif est en place. Go ! L'électricité est coupée à l'intérieur du bâtiment. Les cordes filent dans le vide à l'arrière de l'ambassade. Les hommes des Red Team se laissent glisser depuis le rebord du toit. Ils pendulent légèrement pour se retrouver exactement devant les orifices qui leur ont été assignés. La descente ne demande que deux à trois secondes. Un seul incident. Une corde s'enroule saucissonnant littéralement son utilisateur, ce qui va interdire l'usage des explosifs, au-dessus de lui, de crainte de le blesser. (L'homme sera toutefois gravement brûlé par un incendie déclenché à des rideaux de fenêtre.)

Partout ailleurs les charges font leur œuvre. Des brèches s'ouvrent dans lesquelles des mains expertes balancent des flash-bangs. Les silhouettes noires suivent. Le fracas des grenades a jeté l'alerte. Trois terroristes qui gardaient les hommes, dans un premier réflexe de rage, ouvrent le feu sur leurs prisonniers en tuant un, en blessant deux autres. Déjà, ils distinguent les silhouettes du SAS fondant sur eux. A leur vue, ils jettent leurs armes et crient en farsi : « Tasleem ! » (Nous nous rendons) en se plaquant au sol. Trop tard ! Les H & KMP 5 font justice, écartant toutes autres menaces d'un fanatique désespéré contre les otages.

L'appel avait été minuté. Au rez-de-chaussée, Oan répondait au téléphone lorsque les explosions lui font comprendre que l'assaut est certainement donné. A la hâte il avale les escaliers et grimpe au premier étage pour se rendre compte, exactement, de ce qui se passe. Dans l'embrasure d'une

fenêtre, il aperçoit un assaillant et pointe son arme vers lui. Un otage, l'agent de police Lock Trevo, a vu son geste. Courageusement il le ceinture. Les deux hommes roulent à terre. Quelques secondes sont gagnées. Le SAS est dans la pièce. Il hurle à l'agent : « Enlève-toi ! » Le policier s'exécute. Oan veut à nouveau se servir de son arme. La « Killing House » porte fruit. Les réflexes de tir instantané jouent à plein. Le chargeur du MP 5 se vide en partie sur le chef terroriste.

Un autre terroriste juge utile de mettre le nez à une fenêtre pour lui aussi examiner ce qu'il en est. Il se place dans la ligne de mire d'un tireur d'élite du SAS posté non loin. Un coup de feu claque. A une telle distance le sniper ne pouvait manquer sa cible.

Dans la crainte d'une éventuelle explosion kamikaze de l'ambassade, les premiers otages libérés sont rapidement poussés vers l'extérieur. Un terroriste, passé jusque-là inaperçu, tente de s'esquiver au milieu d'eux. Une grenade défensive le fait remarquer. Impossible de tirer sous peine d'atteindre quelqu'un du groupe. Un violent coup de crosse de PM le propulse au bas des escaliers où la mort l'attend de deux longues rafales de H & K.

Cinq terroristes sont morts. Il reste un sixième, le gardien des quatre femmes. Il a jeté son arme et s'efforce de se dissimuler. Pas longtemps. Le SAS voulait un prisonnier pour savoir où des explosifs pouvaient être camouflés. Oan avait juré en avoir truffé l'ambassade. L'individu ne se montre pas très loquace. Mal lui en prend car l'ambiance n'est pas à faire des cadeaux à ce type de personnage. Il sera traîné sans ménagements hors des lieux et restera le seul rescapé de l'opération Nimrod.

L'investissement des locaux, la libération des otages, la neutralisation des terroristes[4] n'ont demandé que onze minutes. Le tout s'est déroulé au cœur de Londres devant un parterre de journalistes et de caméras de télévision. Si le SAS avait voulu se faire de la publicité, il n'aurait pas pu espérer mieux. Les images de son succès feront le tour du monde.

---

1 Plus souvent désignée sous le nom de Khuzestan (région du grand port pétrolier d'Abadan).

2 Heckler & Koch, pistolet-mitrailleur d'origine allemande. Poids 3,4 kilos, calibre 9 m/m standard OTAN, chargeur de 32. Peut être équipé d'une torche ou d'un silencieux. Ce PM H & KMP5 équipe de nombreuses forces spéciales : Seal, Delta Force, Marines américains, GIGN français, GSG 9 allemand, SAS britannique.

3 Grenade flash-bang, à charge de magnésium, produit comme le nom l'indique un effet de choc « sonnant » l'adversaire sans le blesser ainsi qu'une lueur très vive. La grenade à gaz CS non mortel

immobilise la victime de 45 à 30 secondes sitôt le gaz inhalé.

4 Des comptes rendus journalistiques utiliseront le verbe *obliterate* (effacer) pour désigner le sort qui leur était advenu.

Chapitre 14

QUATRE-VINGTS SECONDES SUR BAGDAD

Il est des commandos aériens. Celui de Doolittle, le 18 avril 1942, entend rappeler que Pearl Harbor n'a pas abattu l'Amérique et que ce crime ne restera pas impuni[1]. Les B25 du colonel américain, en vrai commando, frappent par surprise et sans préavis Tokyo et plusieurs villes japonaises. Ce raid fait grand bruit. Ce premier résultat, par-delà les dommages assez modestes, était le but recherché. Les Américains redressent la tête. Les Japonais savent à quoi s'en tenir quant à la détermination de leur adversaire.

Le raid aérien israélien sur Bagdad, le 7 juin 1981, est lui aussi un parfait coup de commando. Surprise, célérité, efficacité sont ses vertus cardinales. Mais, à l'encontre de celui de Doolittle, il n'aspire pas, bien au contraire, à se voir clamer sur les toits. Il voulait porter à l'ennemi un coup sévère sur le plan matériel. Ce but a été atteint. Dès lors inutile d'insister ! Le contexte international impose à Israël de se « faire petit » dans certaines de ses opérations. Conséquence directe de cette situation, vingt-deux ans après l'événement, bien des modalités de l'exécution restent obscures.

A la fin des années 1970, l'Irak de Saddam Hussein, avec l'aide de la France[2] et de l'Italie, construit à Tuwaitah, à 30kilo-mètres de Bagdad, un réacteur nucléaire. Ce réacteur a reçu le nom d'Osirak par analogie dans la langue du pays avec Osiris, dénomination du réacteur français de Saclay, dont il est la copie. Pour les Irakiens, il est baptisé Tammouz en référence au mois dit Tammouz qui en 1968 a vu l'accession au pouvoir du parti de Saddam Hussein. En principe, il ne doit servir qu'à des fins civiles. On apprendra par la suite qu'il est à même de procurer aux Irakiens de l'uranium enrichi dit de « qualité militaire », soit de quoi réaliser plusieurs bombes atomiques du type de celle d'Hiroshima.

Menahem Begin, l'ancien chef de l'Irgoun devenu Premier ministre d'Israël en 1977. n'ignore rien de la menace que cette réalisation fait peser sur son pays. Ses services de renseignements fonctionnent bien. Cette

certitude le met devant un choix redoutable. Ou ne rien faire, se fiant aux propos lénifiants des Français et de Saddam Hussein sur le sujet. Ou bien frapper, défiant l'opinion internationale pour cet acte de guerre alors que l'Irak et Israël ont pour l'heure remisé les couteaux au vestiaire. Dans son for intérieur Begin est formel. Lorsqu'il possédera la bombe atomique, Saddam Hussein l'utilisera contre Israël. Pour Begin, le réacteur Osirak fournit la technique d'avant-garde à la Solution Finale. Il doit donc être détruit sans souci du prix à payer en contrepartie : belligérance directe avec les Etats arabes, condamnation internationale. La survie d'Israël est enjeu.

Begin est prêt à trancher sans être pour autant suivi par tous ses compatriotes. Les Travaillistes espèrent que l'arrivée de François Mitterrand à la Présidence de la République inversera la politique nucléaire française vis-à-vis de l'Irak. Ils préfèrent compter sur la carte diplomatique.

Les chefs militaires sont loin de se ranger derrière eux. Le danger est là avec lequel il est impossible de transiger. Le chef des Forces armées n'hésite pas à le proclamer. Il conseille même d'agir très vite avant que le réacteur ne soit en exploitation. Les conséquences humaines seront moindres.

L'homme politique Begin n'a pas perdu le côté audacieux du terroriste Begin mais la décision qu'il prend finalement ne lui pose pas d'états d'âme. Responsable de la sécurité de son pays, son devoir lui ordonne de frapper Osirak. Il s'exécutera. Comment ? Un raid terrestre est hors de question. Il serait trop long et impliquerait de traverser ou la Syrie ou la Jordanie. Le parachutage d'un commando poserait le problème insoluble de sa récupération. Une frappe aérienne se révèle le seul recours possible malgré la distance. Près de 2000 kilomètres aller-retour.

Pour cette mission aussi délicate que dangereuse, l'armée de l'air fait appel à ses meilleurs pilotes. Ces as parmi les as, pour ne pas être détectés, devront réaliser une navigation parfaite, *« au ras des pâquerettes »*, suivant le jargon des aviateurs, même si les pâquerettes sont plutôt rares dans les sables et cailloux des déserts jordanien et irakien. Ils piloteront des F-15, chasseurs monoplaces atteignant 2700 km/h à 14000 mètres d'altitude, plafond qui ne leur sera pas demandé dans le cas présent. Toujours pour ne pas être repérés, ils s'envoleront de la base militaire d'Etzion proche d'Eilat à la pointe méridionale du désert du Néguev, au fond du golfe d'Akaba. Après quoi, avant d'atteindre l'Irak, ils survoleront obligatoirement la Jordanie. Survols de l'Irak, de la Jordanie, autant de parcours à hauts risques sans parler de la DCA à affronter très probablement en arrivant sur l'objectif

surtout si l'alerte a été déclenchée. Etant donné la distance à couvrir, à l'extrême limite du rayon d'action, et la quasi-impossibilité au-dessus des territoires survolés d'effectuer un ravitaillement en vol, les F-15 porteront des réservoirs supplémentaires largables doublant ainsi leur autonomie. Tout au long du parcours, les pilotes interviendront sur les différents paramètres et en particulier la vitesse pour atténuer la consommation de carburant.

Hormis certaines précisions d'intérêt mineur, les Israéliens se montrent très discrets sur le déroulement exact du raid. Combien sont-ils de F-15 à décoller d'Etzion, le 7 juin 1981 à partir de 15 heures 55 ? Vraisemblablement de neuf à douze[3]. Ce chiffre paraît suffisant pour assurer la destruction du réacteur et la protection rapprochée des camarades piquant sur la cible.

Parmi les rares informations que l'armée israélienne a laissé filtrer, il en est une caractéristique. Le patron des Forces armées s'est déplacé en personne pour saluer ses aviateurs avant leur départ. Avec une émotion non feinte, il leur a déclaré en substance : *« Notre destruction est en jeu.* » Il traduisait certainement, par là, la pensée profonde des dirigeants politiques ayant accepté les risques de ce commando aérien sur le sol irakien.

Pour les pilotes une rude épreuve commence. Ils volent à environ cinquante mètres d'altitude pour éviter les radars. Ils doivent constamment surveiller l'altimètre et leurs instruments de bord tout en gardant un œil sur le relief. A leur vitesse le moindre impact serait une catastrophe. Régulièrement le chef de la formation modifie le cap afin de déjouer, là encore, la surveillance aérienne ennemie. Ses coéquipiers placés dans son sillage l'imitent à vue. Surtout pas de contact radio avant le déclenchement de l'attaque !

Le bref compte rendu israélien précise : à 17 heures 35, au terme d'une navigation à très basse altitude exigeant une extrême vigilance mais sans incidents, les chasseurs atteignent l'objectif. Ils prennent de la hauteur et identifient rapidement le dôme d'Osirak brillant dans le soleil couchant. En une minute et vingt secondes, le réacteur, édifice quadrangulaire, est en ruine. La DCA irakienne est surprise par cette irruption inopinée. Lorsqu'elle ouvre le feu, les F-15 disparaissent à l'horizon direction Israël en vol rasant. Même si l'alerte est maintenant donnée, il est trop tard pour tenter d'intercepter les assaillants qui regagnent leur base sains et saufs.

Le communiqué de l'Armée israélienne conclut : *« Le retour à la maison fut tranquille, la mission s'achevant sur un succès total. Ce fut une opération parfaitement orchestrée par le commandant des Forces aériennes, le major général David Ivry. Du moins dans l' immédiat, le génie atomique de Bagdad fut remis dans sa bouteille. »*

Begin, en ordonnant ce raid, a pris une très grosse responsabilité politique. Ariel Sharon, son ministre de la Défense à l'époque, la considérera comme la plus difficile décision d'un gouvernement israélien depuis la création du pays. Il a certainement raison, car l'événement survient en plein statu quo entre Israël et ses voisins arabes. Ce genre d'agression peut provoquer un redoutable casus belli. Rien de ce côté ne se produira. Seuls les Etats-Unis n'apprécieront pas d'avoir été mis devant le fait accompli. Ils suspendront pour un an la livraison prévue des F-16, les successeurs des F-15.

Quelques pilotes courageux et hautement qualifiés ont certainement éloigné un grave péril pour leur pays. Ils ont prouvé, une fois de plus, l'importance stratégique de certains commandos. Les experts, pour leur part, estimeront que les dégâts infligés retardent de dix ans, le programme nucléaire irakien. Dix ans ! En 1991, soit exactement dix années après le commando aérien d'Israël, la guerre du Golfe conduira à un autre bombardement d'Osirak mené cette fois par les Alliés et non par les Israéliens[4]. Le résultat sera identique. A-t-il, ce faisant, définitivement ajourné les velléités nucléaires de Saddam Hussein ?

---

1 Cf. tome 1, chap. X.

2 Contrat négocié secrètement en 1976 par Jacques Chirac, alors Premier ministre, et approuvé par Valéry Giscard d'Estaing, Président de la République. (Réf. : « Osirak, la bombe et les inspections », par Georges Amsel, directeur de recherche émérite au CNRS. *Le Monde* du 16 octobre 2002.)

3 Le chiffre de 16 est avancé par certains commentateurs.

4 Lequel site d'Osirak avait déjà été bombardé en 1980 par les Iraniens alors en pleine guerre contre l'Irak.

Chapitre 15

COMMANDOS DANS LES FALKLAND

Falkland Islands, Iles Malouines, ou Islas Malvinas ? Quel nom attribuer à cet archipel de 200 îles et îlots de l'Atlantique Sud à 450 kilomètres au nord-est du cap Horn ? En 1690, le marin britannique Strong le baptise Falkland en l'honneur du Premier Lord de l'Amirauté de l'époque. En 1764, le Français Bougainville le reconnaît propriété de son souverain, le roi Louis XV, et amorce sa colonisation avec des Malouins, d'où la nouvelle dénomination. Trois ans plus tard, la France le cède à l'Espagne. Les Iles Malouines deviennent Malvinas Islas[1]. A son indépendance, au début du XIX^{e} siècle, l'Argentine prend le relais du colonisateur. Pas pour longtemps ! En 1833, par un véritable coup de force militaire, la Grande-Bretagne s'empare des Islas Malvinas. Les voici à nouveau Falkland Islands et progressivement habitées par un peuplement britannique.

La politique de la canonnière n'empêche pas l'Argentine de continuer à considérer, sans grands résultats, ces 12173 kilomètres carrés à 400 kilomètres au large de ses côtes, faiblement peuplés (2000 habitants), comme un bien qui lui a été usurpé. Elle n'a pas les moyens de contester militairement le larcin. La Royal Navy dispose de solides escadres. L'amiral allemand Von Spee le constate à ses dépens aux abords de ces mêmes Falkland Islands le 8 décembre 1914.

Les lendemains de la Seconde Guerre mondiale permettent à l'Argentine de poser ouvertement le problème Falkland. Elle le situe dans le cadre général de la décolonisation. L'archipel colonisé par la Grande-Bretagne, après usurpation, doit revenir à son légitime propriétaire.

Les conversations sur le sujet, menées avec discrétion, débutent en 1964. Londres, au départ, ne paraît pas hostile à une solution négociée à l'amiable. Les Falkland sont loin. 13000 kilomètres de la Mère Patrie. Elles coûtent et ne rapportent guère. Les 2000 habitants de ces contrées humides et froides, entre 50^{o} et 60^{o} de latitude sud, vivent surtout de la pêche à la baleine ou de

l'élevage du mouton. Des accords entre Londres et Buenos Aires laissent supposer qu'on s'achemine vers une cession à l'amiable à plus ou moins long terme. En 1972, les Argentins construisent près de Port Stanley, la modeste capitale de l'archipel, 1600 habitants, une piste d'aviation afin de rapprocher du continent. Des touristes sud-américains viennent visiter les lieux. La liaison maritime mensuelle avec la Grande-Bretagne est interrompue, remplacée par un service aérien régulier avec l'Argentine.

A partir de 1973, le climat change. Opposition marquée des insulaires à leur troisième ou quatrième génération devant une politique qu'ils découvrent et récusent. Surtout l'arrivée au pouvoir d'une junte militaire à Buenos Aires en 1976. Les généraux dans l'espoir de souder derrière eux leurs compatriotes haussent le ton. Jouant résolument la carte nationaliste, ils réclament haut et fort le retour des Falkland à l'Argentine. Certains élaborent même des plans de conquête militaire. Goa, en 1961, a créé un précédent qu'il paraît possible d'imiter[2]. La menace des sous-marins britanniques fait toutefois repousser les débarquements envisagés.

Le Foreign Office tergiverse. Il voudrait solutionner et traiter avec les Argentins en dépit de l'opposition des insulaires. Fin 1981 est annoncé le retrait de l'Atlantique Sud de l' *Endurance*, patrouilleur en eaux froides et brise-glace. Le prétexte budgétaire ne convainc personne. Buenos Aires croit y voir une volonté d'abandon du maintien d'une présence britannique dans l'Atlantique Sud. Un tel désistement peut en préparer un autre dans les Falkland.

En décembre 1981, le général Fortunato Galtieri prend la direction de la junte militaire. Le personnage est ambitieux et décidé. Il n'hésite pas à proclamer que la question Falkland sera enfin réglée avant 1983. A cette fin, il fait relancer les plans d'invasion. L'opération interviendra entre juillet et octobre 1982. L'hiver austral rendra pratiquement impossible une réaction militaire anglaise. La junte se persuade que l'ONU penchera côté Argentine sous couvert de décolonisation comme il fut pour Goa. L'URSS de même.

A Londres, on ne perçoit pas les bruits de bottes venant d'Amérique du Sud. Le contact n'ayant jamais été rompu, on persiste à croire à la bonne foi des interlocuteurs argentins. Les relations diplomatiques entre les deux pays sont normales voire bonnes. En aucun cas l'Angleterre ne se prépare à la guerre. Les temps sont à la réduction du budget de la Défense.

Pour preuve du climat ambiant, début mars 1982, un homme d'affaires argentin est autorisé à envoyer du personnel récupérer de la vieille ferraille

dans la station baleinière de Port Leith en Géorgie du Sud. Bien que située à 1500 kilomètres à l'est, la Géorgie du Sud relève des Falkland. Elle y est rattachée administrativement. Par mégarde, Londres laisse ainsi le loup entrer dans la bergerie.

A peine débarqués à Port Leith, les ferrailleurs argentins, avant d'entamer leur travail, hissent leur drapeau national. Ils se font aussitôt rappeler à l'ordre par les Britanniques et sommer d'abaisser leur pavillon. Refus. Les réclamations de l'ambassadeur de Sa Majesté à Buenos Aires tombent dans le vide. L'incident est créé. Il va mettre le feu aux poudres.

Informée, la locataire du 10 Downing Street, Margaret Thatcher, n'est pas du style à recevoir sans répliquer ce coup d'éventail sur son propre territoire. Elle ordonne d'envoyer l' *Endurance*, alors en escale à Port Stanley, en Géorgie du Sud avec deux douzaines de commandos marine pour mettre les Argentins à la raison. Le 24 mars, l' *Endurance* croise devant les côtes géorgiennes.

Cette réaction tombe mal pour la junte... Ses nationaux à Port Leith sont condamnés à plier devant l'intervention de l'*Endurance*. En dépit de ses rodomontades sur les Falkland, elle perdra la face dans la confrontation au plus mauvais moment. Les manifestations à Buenos Aires s'intensifient contre la dictature. Du coup Galtieri précipite l'invasion prévue pour juillet-août. Une armada argentine se rassemble à la hâte afin de faire mouvement sur les Falkland. Ce rassemblement n'échappe pas aux services de renseignements aussi bien britanniques qu'américains. Confronté à l'inéluctable que confirment diverses sources, le gouvernement Thatcher est atteint dans sa fierté. La Grande-Bretagne défendra son sol fût-il à 13000 kilomètres. Une Task Force aéronavale partira pour les Falkland.

*

2 avril 1992. 4 heures 30. La noria des hélicoptères argentins s'enclenche. Le premier détachement de 150 hommes est posé à cinq kilomètres au sud-ouest de Port Stanley. Rex Hunt, le gouverneur de l'archipel, n'a qu'une cinquantaine de commandos des Royal Marines pour assurer la défense de son territoire. L'issue du combat ne laisse aucune illusion. La résistance ne peut être qu'un baroud pour l'honneur de l'Union Jack. A 9 heures 25, devant l'apparition des blindés, Hunt ordonne la reddition. Les envahisseurs ont eu deux tués. Les défenseurs, bien embusqués, aucune perte.

Le lendemain, la Géorgie du Sud[3] également mal protégée tombe à son tour. Quatre tués côté argentin, un blessé grave en face. Les Islas Malvinas sont décrétées terre argentine et occupées par 12000 hommes sous les ordres du général Mario Menendez. A l'annonce de la nouvelle, 250000 manifestants acclament Galtieri.

*

La Royal Navy a raclé ses fonds de tiroirs et les 5 et 6 avril la Task Force de l'amiral Woodward débute son mouvement en direction des mers du Sud. Il faudra même par la suite réquisitionner des navires civils pour acheminer le reliquat des troupes. En premier échelon, l'escadron D du 22e régiment SAS renforcé d'éléments de l'escadron G, le Special Boat Squadron no2 des Royal Marines, le M and AW Cadre[4] toujours des Royal Marines, les 40, 42 et 45e commandos des Royal Marines. Ces soldats d'élite sont destinés à jouer un rôle essentiel dans la bataille. Ils s'infiltreront, amenés par hélicoptères, canoës ou canots pneumatiques, renseigneront sur les positions de l'ennemi et les plages de débarquement, saboteront les points sensibles, réduiront des résistances.

A peu près à mi-parcours des 13000 kilomètres entre le sud de l'Angleterre et les Falkland, la petite île de l'Ascension, légèrement au sud de l'Equateur, est une étape obligatoire. Elle est possession britannique et dispose d'une bonne piste en dur. Les appareils de la RAF pourront y faire escale.

La reconquête de la Géorgie du Sud

La Géorgie du Sud s'impose d'entrée comme première reconquête. Elle est à 1500 kilomètres du continent. Faute de couverture aérienne possible, les Argentins n'oseront risquer si loin leurs navires pour la défendre. Les reconnaissances par sous-marin ont du reste montré que l'environnement de l'île est dépourvu de bâtiments ennemis. La menace immédiate la plus sérieuse provient des icebergs.

Le 22 avril, le destroyer *Antrim*, rejoint entre-temps par l' *Endurance*, se présente au large de la Géorgie du Sud. Au milieu d'une tempête de neige,

après une tentative malheureuse, les hélicoptères parviennent à mettre à terre, sur les sommets du glacier Fortuna, 13 membres de la section montagne du Squadron D commandés par le capitaine Hamilton. Cette petite avant-garde, à 20 kilomètres au nord de la modeste capitale Grytviken, doit reconnaître des plages de débarquement pour les Commandos Marine. Le temps est exécrable. Le blizzard souffle en rafales à plus de 150 km/h. La neige recouvre les pentes verglacées et truffées de crevasses. Le détachement ne gagne que 500 mètres en quatre heures. La nuit est terrible. Les tentes s'envolent. Comment se préserver du froid ? Le 22 au matin, devant les affres de la météo rendant la vie intenable dans cet univers hostile, l'évacuation s'impose. Deux hélicoptères Wessex[5] déséquilibrés par les bourrasques sont plaqués au sol. Dans des conditions héroïques de vol et grâce à l'habileté de son pilote un troisième Wessex réussit enfin à évacuer les SAS et les équipages miraculeusement saufs. Il ramène à l'*Antrim* 17 hommes épuisés et frigorifiés qui entrent aussitôt à l'infirmerie du bord.

L'affaire est reprise vingt-quatre heures plus tard à la tombée du jour. Une section du SBS est mise à terre par hélicoptère, cette fois au sud de Grytviken, avec mission d'aller observer la ville et son environnement. Ces hommes viennent de s'entraîner en Norvège septentrionale aux rigueurs de la guerre en région polaire. Théoriquement préparés, ils sont surpris par le vent qui ne cesse de tourbillonner en tempête. L'humidité glacée les transperce. La marche de nuit dans un terrain barré de blocs de pierre est épuisante. La mise à l'eau des canots pneumatiques pour se rapprocher de l'objectif en suivant la côte tourne au cauchemar. La navigation est encore pire. De gros glaçons difficiles à repousser dérivent de toutes parts et menacent de perforer les enveloppes caoutchoutées. A l'aube, de crainte d'être aperçus, il est nécessaire de regagner la rive et de s'y camoufler. Finalement, après une journée glacée passée immobile pour ne pas se dévoiler, le commando sera récupéré. Les conditions climatiques ont eu raison de l'entraînement et du courage des exécutants. Une autre tentative n'est pas plus heureuse. 15 hommes du SAS embarquent à bord de cinq canots pneumatiques pour gagner le rivage. Deux moteurs tombent en panne. Un canot dérive durant plusieurs heures avant d'être localisé en pleine mer. Les passagers du second canot au moteur défaillant pagaient jusqu'à la côte. Leur balise de détresse les situera enfin à la pointe

méridionale de l'île, trois jours après. Tout le personnel débarqué est finalement récupéré par hélicoptère.

Ces échecs ne sont que relatifs. Des enseignements précieux ont été récoltés. Les rivages ne sont pas tenus. L'occupation argentine se révèle faible. Ayant eu bruit des mouvements des hélicoptères, plutôt que de s'organiser pour faire face, les Argentins se terrent dans Grytviken. Le champ reste libre aux Britanniques.

Une alerte au sous-marin retarde la suite des opérations. Le submersible *Santa Fe*, venu déposer un renfort dans le port de Grytviken, est attaqué par des hélicoptères. De fortes avaries le contraignent à faire demi-tour et à se réfugier dans la darse.

L'effectif disponible est modeste. 75 hommes au total du SAS, du SBS et des Commandos Marine venant de l'*Antrim*. La valeur suppléera au nombre. Le 26, à 2 heures 15, ces 75 combattants sont déposés par hélicoptère non loin de Grytviken, là où la plus grosse défense a été identifiée. Une progression de nuit provoque parfois des surprises. Les éclaireurs de pointe tombent brutalement sur des silhouettes en déplacement. Les prenant pour une patrouille ennemie, ils ouvrent le feu sur un troupeau de phoques.

La garnison de Grytviken, ébranlée la veille au soir par un bombardement naval, n'est pas décidée à mourir pour la Géorgie du Sud. A 5 heures 15, elle met bas les armes. Le lendemain, celle de Port Leith fera de même. Quelques dizaines de commandos résolus ont refait flotter l'Union Jack sur cette portion lointaine des Falkland. L'événement est célébré comme il se doit en Grande-Bretagne.

Cette première victoire éclate comme un symbole. L'envoi par le fond du croiseur *Belgrano* le 2 mai en est un second. Les Britanniques feront ce qu'il faut pour récupérer les Falkland. Quitte à devoir en payer le prix ! Exemple, la perte, le 4 mai, de la frégate *Sheffield* coulée par un missile AM 39 Exocet de fabrication française tiré par un Super Etendard lui aussi de fabrication française[6].

Vers le débarquement

Le regroupement complet de la Task Force anglaise, des tentatives de médiation de l'ONU, prennent du temps. Les Britanniques imposent un

blocus naval et aérien aux Falkland. La reconquête de l'archipel passe par un débarquement et une victoire contre les forces terrestres qui tiennent les îles. La partie ne s'annonce pas aisée. Plus de 10000 hommes des troupes d'élite dénombrés chez les Argentins.

Pour opérer un débarquement, l'amiral Woodward doit, au préalable, s'informer sur les plages possibles, les défenses ennemies et éliminer la menace de l'aviation basée dans les îles.

Les Falkland comprennent essentiellement deux îles séparées par un bras de mer de 20 à 30 kilomètres de large en moyenne : West Falkland à l'ouest et East Falkland à l'est reliée, à son midi, à la presqu'île de Lafonia par une langue de terre où se dressent les hameaux de Darwin et Goose Green. Port Stanley, nichée au fond d'une baie, se situe à la pointe orientale d'East Falkland. Le centre de ces îles s'élève parfois jusqu'à 2000 mètres. L'hinterland, désert, offre surtout des tourbières ou des pâtures à moutons. Partout la côte se déchire en échancrures inégalement évasées. A bien des égards, malgré sa sévérité due à sa latitude (52^{o} sud) et aux courants froids de l'Antarctique, ce paysage est favorable à des assaillants. Les rivages sont trop étendus pour être défendus. Les criques et les baies qui se multiplient offrent des accostages discrets. En revanche, le sol spongieux ou marécageux est inaccessible aux blindés.

Dans les premiers jours de mai des patrouilles de reconnaissance de quatre hommes sont introduites. Six équipes du SBS et sept équipes du SAS gagnent les rivages par hélicoptères ou canots rapides à moteur. Une proposition du SAS de larguer des chuteurs à haute altitude a été repoussée, jugée trop hasardeuse. C'était un peu un débarquement sur la lune, reconnaîtront des acteurs de ces raids qui ignoraient tout, au départ, du terrain qu'ils allaient découvrir. Lourdement chargés, ils se déplacent de nuit. Durant le jour, ils restent immobiles, gelés et trempés, rivés à leurs observations, dans des tourbières ou des buissons. Des équipes resteront douze jours d'affilée sur le terrain, sans contact extérieur, se rationnant pour tenir plus longtemps. Une équipe sera baptisée « Interflora Team ». Elle renouvelait régulièrement le gazon recouvrant son observatoire. Et les informations remontent. Les gars d'en face sont bien armés, mais paraissent mal entraînés et indisciplinés. (Ils comptent effectivement nombre de jeunes conscrits qui se demandent ce qu'ils font là.) Ils campent dans les bourgades ou hameaux et n'en sortent pas. La plus forte concentration se trouve autour de Port Stanley où l'environnement commence à être fortifié.

Fort de ces indications obtenues, l'état-major de la Task Force peut décider du lieu du débarquement. Il interviendra dans la baie de San Carlos, sur East Falkland, à 80 kilomètres à l'ouest de Port Stanley. Interrogé sur un critère majeur, le SAS, après contrôle sur les lieux, se montre catégorique : le site n'est pas miné. Les navires de débarquement pourront se présenter sans craintes à cet égard.

Commando à Pebble Island

Pas de mines ! Tout danger n'est pas écarté pour autant. Outre la possibilité d'une contre-attaque terrestre, la menace provient du ciel. Elle peut surgir de la Fuerza Aérea Argentina immédiatement au nord de West Island. Le terrain relativement plat de cette île à vocation de parc à moutons a favorisé la construction d'une piste qui a l'avantage, par rapport à celle de Port Stanley, de se rapprocher de 170 kilomètres des rivages sud-américains. Sept Pucarà et quatre Aermacchi MB 326 ou 339[7] y stationnent en permanence ainsi que des hélicoptères. Un important dépôt de carburant et de munitions y a été entreposé. Un radar est érigé à proximité. Il couvre le secteur crucial de San Carlos.

Dans la nuit du 11 au 12 mai, à la faveur d'un bombardement naval, deux sticks de quatre provenant du Squadron D du SAS sont déposés sur West Island. Les jours suivants, ils observent les rives opposées de Pebble Island afin de situer des points de débarquement. Aucune présence particulière n'est décelée. Le 13 au soir, les huit hommes, en canoë, gagnent les plages qu'ils ont constatées désertes et se portent dans l'intérieur. Une petite colline, le First Mount Hill, au nord-ouest de l'objectif, leur offre des observatoires avec vues plongeantes sur la piste, les dépôts et la station radar. En fin de journée, un message laconique est passé :

« Onze avions. Pensons qu'ils sont vrais. Attaque cette nuit. »

Le commando d'attaque était prêt. 45 hommes toujours du Squadron D sous le commandement du major Delves et accompagnés, selon la terminologie française, d'un DLO[8], en l'occurrence le capitaine Chris Brown. Brown est chargé de régler les tirs qui accompagneront l'action du commando. Les pilotes parfaitement équipés de lunettes de vision nocturne posent les 46 attaquants sur la LZ où ils étaient attendus par leurs

camarades. La longue marche de nuit d'hommes très lourdement chargés prend quelque retard avant que le commando ne se scinde en deux : un groupe d'assaut et un autre en soutien avec mortiers et mitrailleuses. Le feu est déclenché simultanément par la Navy et l'élément de soutien. Profitant de la surprise et de la confusion créées chez les Argentins, le groupe d'assaut passe à l'action. Les charges de plastic sont plaquées sur les avions, les dépôts et surtout le radar. Dans le jour naissant, le commando amorce son repli. La pression faiblissant, les Argentins tentent alors de réagir, entraînés par un officier rapidement victime de son courage et de la débandade de sa troupe en le voyant s'écrouler.

Le retour se déroule en bon ordre. Regroupement sur la base de feu puis mouvement vers la zone de poser pour embarquer dans les hélicoptères direction les bâtiments de la Task Force. Au bilan, les onze appareils dénombrés, le radar, les stocks de carburant et de munitions détruits. Le commando n'a eu que deux blessés légers. De ce coup de commando qui n'est pas sans rappeler les actions de Stirling contre les aérodromes allemands en Libye, un officier acteur dira : *« C'est le genre de chose que nous n'avons pas eu la chance de faire depuis la Seconde Guerre mondiale ! »*

La satisfaction de ce succès est ternie le 18 par un drame. L'oiseau cher à Baudelaire, un albatros, est aspiré par la turbine d'un Sea King et provoque un arrêt moteur. L'hélicoptère s'écrase en mer. A son bord, outre l'équipage, 20 hommes du SAS, des anciens de la Géorgie du Sud et de Pebble Island. On dénombre 18 morts chez les SAS ainsi que deux aviateurs.

Les commandos ouvrent la route de Port Stanley

Cet incident tragique ne remet pas en question le débarquement dans la baie de San Carlos. Si le site n'est pas miné, une reconnaissance aérienne a toutefois décelé la présence d'un petit poste à valeur de sonnette à l'entrée de la baie en un point dénommé Fanning Head. Le 20 mai, un peu avant minuit, un hélicoptère dépose à une dizaine de kilomètres vingt-trois Royal Marines du SBS et une équipe du SAS à 10 kilomètres de là. A quelques centaines de mètres de l'objectif, le commando déclenche le tir d'un navire de guerre qui oblige les Argentins à se terrer abandonnant leur canon

de 106 sans recul. Ce résultat atteint, le capitaine Bell qui parle espagnol rampe avec un volontaire jusqu'aux approches du poste. Utilisant un haut-parleur, il tente de convaincre la garnison de se rendre. Des coups de feu lui répondent, déclenchant une violente riposte du commando. Finalement, au lever du jour, les défenseurs de Fanning Head neutralisés et assez démoralisés, trois blessés et leur officier tué, acceptent de lever les bras. Ils n'auront en rien entravé le débarquement qui se déroule dans cette nuit du 20 au 21 mai. A partir de 4 heures du matin, parachutistes et Commandos Marine de la 3e Brigade mettent pied à terre. Les paras sont accueillis en avant de leur place par des hommes sales et barbus. Le détachement du SAS surveillait discrètement les lieux depuis plusieurs jours. Un autre détachement SAS « fait du volume » contre la garnison de Darwin, à 25 kilomètres au sud, afin de l'empêcher de se manifester. Il tiraille tant et si bien que les Argentins se terrent persuadés avoir au moins un bataillon en face d'eux.

Au débarquement, aucune résistance terrestre et la 3e Brigade éclate vers ses objectifs. Les paras piquent au sud vers l'isthme de Goose Green annoncé fortement tenu. (Ils y livreront un rude combat avant d'obtenir la reddition d'un millier d'Argentins.) Les Commandos Marine obliquent vers l'est en direction générale de Port Stanley distant, à vol d'oiseau, de plus de 80 kilomètres.

A une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Port Stanley, le Mont Kent domine la partie orientale d'East Falkland. Son sommet offre des vues sur le port, sa rade, son aéroport et les collines avoisinantes. A priori le Mont Kent commande l'approche sur la capitale des Falkland. Depuis le début du mois de mai le Squadron D du SAS reconnaît ses pentes. Des heurts avec des patrouilles se soldent par un plein succès. Ils permettent d'en déduire que le sommet du Mont semble légèrement occupé.

Observatoire et môle défensif potentiel, ce Kent doit être occupé par les Britanniques. A défaut, leur marche sur Port Stanley tomberait sous les vues et coups directs de l'adversaire. L'état-major de la 3e Brigade en est conscient bien qu'il souffre d'une pénurie de moyens de transports. Les pertes en hélicoptères sont lourdes depuis le début de la campagne. Il faudra travailler à l'économie pour amener sur le Mont Kent les 500 hommes du 42e Commando Marine chargés d'en prendre possession.

L'opération initialement prévue pour la nuit du 30 mai est reportée au lendemain à cause d'un épais brouillard. Les Sea King n'embarquent que 27 passagers et deux seulement sont disponibles. C'est une fraction de la compagnie K qui au terme d'un vol périlleux à ras du sol se pose sur les flancs du Kent et commence son ascension vers la crête. Avant le sommet, une violente fusillade sur les hauts la stoppe. Que se passe-t-il ? Les tirs cessent et dans le calme revenu se dessine la silhouette du major Delves, le commandant du Squadron D, qui, imperturbable, déclare :

« Pas de problèmes ! Il y avait une patrouille argentine dans le coin. Nous avons réglé le compte de la moitié. Nous nous occuperons de l'autre au jour ! »

Deux heures après, un Chinook[9] délivre un obusier de 105 m/m et 300 obus. Un point d'appui peut s'édifier et attendre les renforts ou la contre-attaque ennemie. Elle ne viendra pas, grave erreur de l'ennemi, ce qui accorde aux Britanniques une certaine liberté de manœuvre.

La cinquantaine d'hommes du 42e Commando et le stick du SAS ne représentent malgré tout qu'une poignée d'enfants perdus à plusieurs dizaines de kilomètres en avant des gros de la troupe. La nuit suivante les Sea King reprennent leurs rotations. Progressivement le 42e Commando rejoint, soit un peu plus de 500 hommes. La position peut voir venir.

Dans l'immédiat, il subit surtout le mauvais temps. La vie est difficilement supportable. Il fait froid sur la crête et la contrepente. Le vent tourbillonne mêlé de pluie ou de neige. Plus que le froid, l'humidité glace les hommes. L'eau s'infiltre dans les tranchées et les trous individuels. Elle pénètre partout, empêche de dormir durant les longues nuits de l'hiver austral. Au matin, une couche gelée recouvre les tentes et les sacs de couchage. Dans l'attente de la réaction ennemie et de l'offensive générale avec l'intervention de la 5e Brigade[10], la grosse satisfaction est d'expédier une salve sur les positions supposées de l'adversaire. Là n'est pas la seule activité du 42e Commando. Il rayonne et lance des pointes pour repérer les champs de mines et les défenses. Il occupe des sommets avoisinants où viennent s'installer le 45e Commando et le 3e Bataillon parachutiste. Ces nouveaux venus n'ont pas eu la chance d'un héliportage si risqué soit-il. Ils viennent d'endurer une marche épique dans les tourbières et les marécages pour gagner leurs points de destination. Dans cette guerre des Falkland les

organismes sont terriblement éprouvés. Bon nombre souffrent de diarrhée ou de gelures surtout aux pieds.

Dans la nuit du 10 au 11 juin s'ouvre la phase finale de la guerre des Falkland. Les 3e et 5e Brigades convergent sur Port Stanley. Les Britanniques ont hâte d'en terminer. Un cessez-le-feu imposé par l'ONU risque de leur couper sous les pieds une victoire qu'ils veulent totale eu égard aux sacrifices déjà consentis.

Quelques croupes allongées, pompeusement baptisées Mont, en dépit de leur faible altitude, 150 à 200 mètres en moyenne, semblent servir de sentinelles avancées à Port Stanley. Les Argentins n'ont pas manqué de s'installer défensivement sur ces crêtes flanquées de mines. Ces Monts doivent sauter pour ouvrir la route à la capitale. Au nord du dispositif, les parachutistes ont mission d'enlever le Mont Longdon[11] et Wireless-Ridge. Au centre de l'attaque, il appartient aux 42e et 45e Commandos de s'emparer du Mont Harriet et des Two Sisters pour encadrer l'action des Scots Guards et des Gurkhas sur les Monts Tumbledown et William.

Durant les heures précédant l'attaque, des patrouilles s'avancent le plus avant possible afin de reconnaître les champs de mines et y déterminer des cheminements. L'une d'elles, appartenant au 42e Commando, se fraie ainsi un chemin jusqu'à une vingtaine de mètres d'une position argentine sur le Mont Harriet. Prise à partie elle décroche sans pertes, se couvrant par des tirs de roquettes et un appui d'artillerie. Une autre patrouille, du 45e Commando, s'est infiltrée sur les pentes des Two Sisters. Les hommes du lieutenant Chris Fox, à plat ventre, ont longuement observé les blockhaus ennemis et attendent l'obscurité pour se replier. Soudain une section d'Argentins surgit. Elle a l'avantage d'être légèrement plus haut et de dominer les glacis. Repéré, Fox est blessé à la main mais sa patrouille vise juste. Les Argentins laissent 12 tués sur le terrain. A la nuit enfin tombée, le retrait s'effectue sans pertes graves. Fox pansé reprendra le combat. Ces reconnaissances bien menées contribueront largement au succès des attaques. 300 prisonniers au Mont Harriet, au moins autant sur les Two Sisters, position dont le patron du 45e Commando affirmera sans rire :

« Avec 120 hommes, j'aurais défendu cette colline jusqu'à un âge très avancé... »

On parlera longtemps de l'âge du colonel au 45e Commando[12].

Durant ces attaques s'assimilant quelque peu à des opérations d'infanterie, SAS et SBS multiplient les raids, les reconnaissances et les diversions. Le capitaine Hamilton qui fut de tous les coups de main du Squadron D s'est aventuré seul avec son radio en avant de sa troupe. De sa position il envoie des rapports détaillés et précis. Localisé, il se trouve encerclé et sous le feu. Blessé, il ordonne à son radio avant d'être tué : « *Essayez de filer, je vous couvre !* » Ce soldat exemplaire recevra la Military Cross à titre posthume[13]. L'action psychologique n'est pas interdite. Le colonel Rose, commandant les escadrons du SAS, s'entremet sur le circuit téléphonique civil avec l'hôpital de Port Stanley. Il sait parfaitement être écouté et recommande à ses interlocuteurs de conseiller aux Argentins de capituler pour leur éviter un bain de sang. D'autres appels du même genre suivront. Dans la nuit du 13 juin, une vingtaine d'hommes du Squadron D, accompagnés d'une équipe du SBS, risquent un débarquement sur une plage à l'est de Wireless Ridge. Cette intrusion avorte mais fait croire aux Argentins qu'ils sont attaqués sur trois fronts ; l'assaut des parachutistes en est facilité.

Il appartient aux gens des commandos de porter l'estocade psychologique définitive à une troupe en majeure partie démoralisée et dont le commandement a compris qu'il avait perdu la partie. Le 14 juin, à 13 heures, le général Menendez fait savoir qu'il est d'accord pour discuter. Le colonel Rose, accompagné du capitaine Bell comme interprète, part en hélicoptère pour Port Stanley où un cessez-le-feu s'est instauré. Les deux officiers doivent engager les pourparlers. A 21 heures, après une intervention de Londres sur les clauses de la capitulation, les généraux Moore pour les Britanniques et Menendez pour les Argentins signent le texte définitif. L'équipe SAS de Rose hisse l'Union Jack sur Government House, le bâtiment principal de la ville. La Grande-Bretagne a gagné la guerre des Falkland[14]. Ses commandos ont contribué largement à la victoire.

---

1 Les Malouins reviendront souvent pêcher à proximité, confortant l'appellation d'Iles Malouines.

2 En décembre 1961, l'Inde occupe militairement Goa, colonie portugaise depuis 1510. Lisbonne ne réagit pas.

3 Ile montagneuse, coupée de nombreux fjords. 3755 km^2 à 54^o de latitude sud. En forme de croissant sur 160 kilomètres de long et 30 en moyenne de large. 500 habitants. Sommet à 2840 mètres d'altitude. Le climat y relève de l'océan Antarctique. La neige recouvre toute l'année les deux tiers de l'île. Principal centre mondial de production d'huile de baleine.

4 MAW, héritier du SBS créé lors de la Seconde Guerre mondiale (cf. tome 2) et maintenant rattaché aux Royal Marines. *Mountain and Artic Warfare Cadre*, unité formée et entraînée pour le

combat en montagnes et régions très froides.

5 Westland Wessex. UH 5. Construit sous licence Sikorski par la Grande-Bretagne. Deux pilotes. 16 passagers.

6 La France, rangée dans le camp britannique, a toutefois dès le début du conflit proclamé l'embargo sur les livraisons d'armes à l'Argentine.

7 IA-58 Pucarà. Biturbopropulseur léger d'appui au sol. Vitesse 500 km/h. 2 canons de 20 ; 4 mitrailleuses ; 1 700 kilos de charge militaire.

Aermacchi MB 326. Turboréacteur monoplace. Vitesse 860 km/h ; 2 canons de 30. 1 700 kilos de charge militaire.

Aermacchi MB 339. Turboréacteur biplace. Vitesse 900 km/h ; 1 canon de 30 ; 2500 kilos de charge militaire.

8 Détachement de liaison et observation. Le plus souvent réduit à un simple DO, détachement d'observation.

9 Boeing CH-47 Chinook. Hélicoptère lourd pouvant transporter 12 tonnes de charge.

10 Cette 5e Brigade débarquée en renfort le 1er juin est à base de deux bataillons d'infanterie et d'un bataillon de Gurkhas.

11 La conquête du Mont Longdon coûtera 23 tués et 40 blessés au 3e Bataillon parachutiste.

12 Le Mont Harriet coûte un tué et 13 blessés au 42e Commando, les Two Sisters quatre tués et 8 blessés au 45e.

13 Plus d'un estime que le capitaine Hamilton aurait mérité la Victoria Cross, la plus haute décoration militaire britannique. Deux Victoria Cross, toutes les deux à titre posthume, seront attribuées durant la Guerre des Falkland : au colonel Jones, commandant le 2e Bataillon parachutiste, tué devant Goose Green et au sergent McKay du 3e Bataillon parachutiste, tombé dans les combats du Mont Longdon. A ce jour 1350 Victoria Cross ont été décernées depuis sa création en 1856.

14 La guerre a coûté 255 tués et 777 blessés au Royaume-Uni. Les Argentins annoncent 652 tués ou disparus.

Chapitre 16

VOIR SANS ÊTRE VU

Il est prématuré de s'attarder longuement sur les commandos de la guerre dite du Golfe en 1990-1991. L'Histoire n'a pas encore pris suffisamment de recul. Des opérations restent du domaine classé confidentiel défense. Cependant il est possible d'en évoquer certaines, les parties opposées sachant parfaitement ce qui s'est déroulé.

*

Le 2 août 1990, le maître de l'Irak se lance dans une aventure dont il a certainement sous-estimé les lendemains. Violant tous les accords internationaux, Saddam Hussein engage 100000 hommes appuyés par un millier de chars contre son petit voisin le Koweït. Si le Koweït n'est qu'un Etat minuscule, 17820 km^2, à peine la superficie de trois départements français, sa richesse pétrolière[1] a de quoi alimenter la convoitise du despote iranien.

Dans cette lutte du pot de fer contre le pot de terre à dix contre un, l'issue immédiate du conflit est inéluctable. En quelques jours le Koweït est occupé. Annexé, il passe sous la coupe étrangère.

Saddam Hussein a bouleversé le fragile équilibre des pays producteurs de pétrole du Moyen-Orient. L'Arabie Saoudite s'alarme et se tourne vers son allié d'outre-Atlantique, lequel prépare la riposte. L'ONU entérine la coalition qui s'organise sous l'égide américaine pour stopper les ambitions irakiennes et restaurer l'intégrité du Koweït. Les pays occidentaux et nombre d'Etats arabes se retrouvent en guerre contre l'Irak. La fin de 1990 se passe en préparatifs militaires pour organiser la contre-offensive au départ de l'Arabie Saoudite. Vu l'importance de leur potentiel, les Etats-Unis ont évidemment le leadership des opérations placées sous le commandement de l'un de leurs généraux, Norman Schwarzkopf.

Au lendemain du 11 novembre 1918 le maréchal Foch avait coutume de dire :

« J'admire moins Napoléon depuis que j'ai commandé une guerre de coalition. »

Schwarzkopf n'a pas de ce côté les soucis qu'a rencontrés le Français. La coalition internationale répond un peu à la recette bien connue du pâté d'alouette. Très largement made in USA. Au plan militaire, cette suprématie américaine permet au général de concevoir sa manœuvre comme il l'entend. Il a prévu de lancer le gros de ses forces dans un large mouvement tournant de près de 700 kilomètres. Débouchant du sud-ouest, d'Arabie Saoudite, deux Corps d'Armée américains[2] prendront, de revers, Koweït City et l'armée irakienne qui occupe la ville. Le mouvement sera précédé d'intenses bombardements pour « assouplir » les défenses adverses. Le gros des troupes de Saddam Hussein au Koweït se trouvera encerclé.

Et les Forces Spéciales dans cette opération dénommée « Tempête du Désert » ? Est-il à rappeler que la guerre dite du Golfe en 1990-1991 se décompose en deux phases :

– La période défensive et préparatoire, la plus longue, baptisée Desert Shield (Bouclier du Désert).

– La période d'offensive terrestre à partir du 24 février 1991, relativement brève, baptisée Desert Storm (Tempête du Désert), qui se termine par un cessez-le-feu le 28 février à 8 heures.

Le 5e Groupe de Forces Spéciales du colonel James Kraus, à trois bataillons, a fini de se déployer en Arabie Saoudite le 21 septembre. Les missions qui lui sont confiées alors s'annoncent classiques : reconnaissance le long de la frontière Irak-Arabie, instruction au profit des belligérants arabes pro-occidentaux, Koweït, Syrie, Arabie, Emirats, Qatar, Oman, Bahreïn[3].

L'activité du 5e Groupe semble rester dans le cadre de celui d'une troupe conventionnelle. Il est une explication à cette situation. Le commandement en chef se montre très réservé devant l'emploi des Forces Spéciales en tant que telles. La raison en est simple. Séquelles du fiasco des otages de Téhéran, mécomptes personnels de Schwarzkopf au Vietnam avec les Bérets Verts. Pour lui, priorité aux forces conventionnelles, chars, artillerie, gros bataillons d'infanterie.

Les hommes de Kraus ont le sentiment d'être sous-employés ou, tout au moins, glissés dans un cadre ne répondant pas exactement à leur finalité. Ils

trouvent fort heureusement un avocat qui sait faire ressortir leurs compétences. Dans sa manœuvre de débordement de Koweït City par le nord, Schwarzkopf a besoin d'être renseigné sur les réactions de l'ennemi. Saddam Hussein ne risque-t-il pas de tenter une contre-offensive prenant les Américains de flanc ? En cette période de l'année, la couverture nuageuse limite les reconnaissances aériennes. De surcroît les avions ne peuvent rester en permanence en surveillance du terrain. Le général Stiner, patron des Forces Spéciales à Washington, parvient à convaincre Schwarzkopf de l'intérêt d'employer de petits commandos d'observation infiltrés très largement dans l'intérieur des lignes irakiennes. Une telle mission répond pleinement au travail qui peut être demandé à des Forces Spéciales.

L'idée prend corps. Le commandant de l'opération « Tempête du Désert » souhaite être parfaitement renseigné sur les déplacements irakiens sur son flanc nord et sur l'axe Bagdad-Koweït City. A cet effet des équipes légères, de trois à huit hommes au maximum, s'infiltreront en territoire irakien la nuit précédant le déclenchement de « Tempête du Désert ». Elles se camoufleront aux abords des axes avec mission de surveiller et d'informer à l'aide de puissants équipements radio. La mise en place s'effectuera par hélicoptère ; la fin du parcours, pour ne pas être repéré, à pied.

Ces missions capitales à intervenir au déclenchement de l'offensive terrestre sont précédées d'une autre tout aussi importante, pour étudier la nature exacte des plages et les possibilités de progression des blindés devant débarquer. Cette mission rappelle celle des commandos envoyés de nuit en Normandie bien avant le Jour J. Le XVIII^{e} CA US est appelé à former l'aile marchante puis à s'enfoncer dans le désert occidental irakien.

Le terrain rencontré sera-t-il à même de supporter le poids des véhicules de toutes natures ? Y a-t-il risques d'enlisement ou d'ensablement ? Pour tester la véritable nature du sol, des commandos des Forces Spéciales se rendent sur les lieux et rapportent des échantillons, sable, cailloux ou autres, des futurs itinéraires ainsi qu'un lot de photographies. La réponse est formelle. Le XVIII^{e} CA[4] passera !

Ce résultat fait tomber les dernières réticences de Schwarzkopf. Des équipes spéciales de reconnaissance pénétreront bien en Irak, quelques heures avant le démarrage de « Tempête du Désert ». Elles surveilleront les trois axes menant de Bagdad vers la Jordanie et surtout la vallée de l'Euphrate empruntée par l'autoroute n^{o} 8. Cette voie de communication représente la principale artère pour Koweït City. Le commandement

américain n'ignore pas que Saddam Hussein a massé aux alentours de sa capitale sa troupe d'élite, sa Garde Républicaine. Par la vallée de l'Euphrate, il peut l'expédier rapidement sur le Koweït.

Les treize équipes chargées de remplir cette surveillance ont été mises au secret trois semaines avant le déclenchement de « Tempête du Désert ». Ce préavis n'est pas inutile pour se préparer et solutionner les problèmes soulevés. Les hommes devront en principe passer cinq jours dans des caches. Cinq jours à trois dans une cache de cinq pieds sur trois, c'est long ! De plus, il faut la creuser cette tanière, la camoufler, l'équiper pour observer et transmettre les informations recueillies. Il faudra y survivre, en n'oubliant aucun détail matériel pratique...

A l'entraînement, le principe d'un trou profond d'un mètre vingt a été retenu. La terre ou le sable extraits remplissent des sacs utilisés à former un parapet extérieur. Des ouvertures dans ce muret procurent des créneaux de tir et d'observation. La cache sera recouverte par une toile couleur terre supportée par une ossature métallique. Point anecdotique mais caractéristique du soin du camouflage, des poudres spéciales seront répandues tout autour pour écarter les chiens ou autres animaux trop curieux. Une telle réalisation implique des pelles, pioches, sacs, etc. Les équipes des commandos d'observation partiront, pliant sous le fardeau, l'armement, l'équipement radio, les munitions, les vivres, l'eau... soit un total de 80 kilos de charge individuelle. Heureusement, le gros du trajet bénéficiera de l'aide appréciable des hélicoptères. Machines d'autant plus estimées si les choses tournent mal, c'est-à-dire si un commando est repéré. Une telle récupération ne peut se faire normalement que la nuit. De jour, le chopper représenterait une trop belle cible ; si tout va bien, les équipes d'observation seront récupérées par les amis durant leur progression.

Il y a souvent loin du théorique à la réalité. Pour preuve, l'aventure de l'une de ces équipes de Bérets Verts envoyés un peu en enfants perdus au cœur du territoire irakien.

*

Officiellement, cette équipe s'appelle Team A Operational Detachment Alpha 523, plus communément Team AODA523. A sa tête, le sergent-chef Jeffrey Sims, 34 ans. Avec lui, le sergent Roy Tabran et Ron Torbett. Torbett est la jeune recrue du trio. Il a hâte de s'instruire et ne cesse de poser des

questions. Les deux autres sont de vieux briscards des Forces Spéciales et n'ont pas été choisis à la légère. Team AODA523 sera seule à l'ouest de l'autoroute n° 8, à cinq kilomètres au nord d'une petite ville du nom de Quawam al Hamzah. L'équipe la plus proche sera celle du capitaine Conner, installée au sud de Quawam al Hamzah. La surveillance de la n° 8 est ainsi doublée.

Durant des heures, Sims et ses camarades se sont penchés sur les photographies aériennes de l'endroit. Pas de traces de troupeaux de moutons ou de chameaux. Pas de traces de cultures, mais on est en hiver. Selon les spécialistes du renseignement, les 5000 habitants de Quawam al Hamzah auraient déserté les lieux à cause des bombardements. Il est réconfortant de les écouter, mais disent-ils vrai ?

*

23 février 20 heures. La nuit, plutôt fraîche, profite du clair de lune. Dans huit heures, les VII^e^ et XVIII^e^ CA franchiront la frontière Irak-Arabie Saoudite, déclenchant « Tempête du Désert », la bataille terrestre, afin de libérer le Koweït de la mainmise de Saddam Hussein.

Le chopper, le MH-60 Black Hawk[5], n'est resté que quelques secondes au sol. Juste le temps à l'équipe Sims de sauter à terre avec tout son paquetage. Le vol de 250 kilomètres à l'itinéraire de l'Irak, à dix pieds au-dessus du sol, s'est parfaitement déroulé. Seuls soucis, un retard de trente minutes sur le planning et les chiens qui grognent à distance, réveillés par le grondement de l'hélicoptère.

A première vue, ces trois lascars ne sont pas à rencontrer un soir au coin d'un bois. Tenues bariolées fantaisistes. Visages grimés donnant des faciès patibulaires. Coiffures hétéroclites en tous genres. Armement aussi généreux que diversifié. Bref des silhouettes de vrais coupeurs de têtes. Pourtant Sims, Tabran et Torbett se veulent d'abord et avant tout des soldats. Seule la mission, aujourd'hui, leur confère cette allure de détrousseurs de grands chemins.

Les premiers pas sont les plus pénibles. La zone où ils se trouvent est un champ fraîchement labouré. Les bottes enfoncent profondément dans un sol meuble qui a le bon goût de ne pas se prolonger. Sims peut activer l'allure.

Après environ 600 mètres, Sims fait signe de stopper et de creuser. La prudence impose de dissimuler une partie du matériel radio et des vivres. Si

la cache d'observation doit être précipitamment abandonnée avec tous ses impedimenta, l'équipe sera heureuse de retrouver de quoi communiquer et subsister. Cette halte imposée présente un avantage, elle rend les sacs plus légers. La marche reprend en direction de l'autoroute. Sept kilomètres environ d'avalés. Les hommes retrouvent, avec la clarté lunaire, le paysage qu'ils ont longuement étudié sur les photographies aériennes.

« Nous approchons, garçons », murmure Sims. Il vient de distinguer à quelque distance les lignes à haute tension jalonnant l'autoroute.

A un peu moins de 900 mètres de son objectif, la petite équipe s'arrête dans un vaste champ coupé de fossés d'irrigation peu profonds. De là elle pourra parfaitement observer et identifier les véhicules circulant sur la n° 8.

Il est plus de minuit. Pas de temps à perdre ! Torbett et Tabran se mettent à la pelle et à la pioche, Sims assure le premier tour de garde pour veiller aux éventuels intrus. Une voie ferrée longe l'autoroute. Le passage d'un très long train, cinquante wagons, interrompt quelque peu le travail. Dans l'obscurité, impossible d'identifier la composition exacte de ce convoi. Sims rend compte toutefois au XVIII^e^ CA de ce déplacement ferroviaire.

Le sol est moins dur que celui rencontré en Arabie. C'est une agréable surprise et le travail avance. La cache prend forme. Au jour levant, Team AODA523 est enterrée, camouflée, en position d'observation. Tabran prend le quart au parapet.

Une fois le soleil bien levé, une vie intense se manifeste tout autour de la retraite des trois Américains. Des gens vont et viennent dans le paysage. Les uns promènent des animaux, d'autres ramassent du bois ou des brindilles. Quelques-uns déambulent, on ne sait trop pourquoi. Une telle activité n'était pas prévue. En hiver, aux Etats-Unis, les agriculteurs restent chez eux, ayant peu à faire sur leurs terres. Les services de renseignements pensaient qu'il devait en être de même en Irak, comme ils avaient conclu que les bombardements avaient fait déserter les lieux...

Un berger, à pantalon rouge, provoque émotion. Il s'approche à quelques pas de la cache. Est-il myope ? Le camouflage est-il si bien réussi ? L'homme s'éloigne sans avoir, semble-t-il, rien remarqué mais, tout de même, il a fait monter la tension du trio tapi dans son trou.

Autre émotion, l'arrivée d'un chien. L'animal flaire quelque peu et n'insiste pas.

Toutes les quatre heures, Husy ZeroTwo, indicatif radio d'AODA 523, rend compte au XVIII^e^ CA de ce qu'il observe. RAS ! Aucun mouvement

particulier sur l'autoroute n^{o} 8.

Le berger au pantalon rouge, le chien, incidents sans lendemains. Midi approche et la n^{o}8 ne donne aucun signe d'animation. Saddam Hussein attend peut-être la nuit pour envoyer des renforts en direction de Koweït City. La maîtrise du ciel par les Alliés rend plus que dangereux tout déplacement de jour.

Qu'ont-ils remarqué ? L'antenne radio qui obligatoirement pointe légèrement au-dessus de la cache ? Ils sont deux. Une fillette au teint basané de sept à huit ans et un vieux berger, le grand-père certainement, faisant paître une demi-douzaine de moutons. Lentement, ils s'avancent vers ce qui les intrigue. Puis, à courte distance, à une trentaine de mètres, ils s'arrêtent et durant cinq bonnes minutes ils fixent ce léger tumulus qui n'a rien de naturel. C'est clair. Ces deux-là suspectent quelque chose. Dans un moment, ils s'enfuiront pour aller prévenir de ce qu'ils ont vu et donner l'alarme.

Sur un signe de Sims, les trois Américains jaillissent de leur trou. Repérés pour repérés, ils doivent agir. Chacun d'eux tient à la main un pistolet muni d'un silencieux. Vont-ils tirer et éliminer les importuns ? Non, il n'est pas possible d'abattre de sang-froid ces deux innocents. Serait-ce même utile ? Leur disparition serait vite signalée. Pétrifiés par l'apparition soudaine, la gamine et le vieil homme se sont figés sur place. Sims s'est accroupi au côté du grand-père qui s'est assis. Parlant quelque peu l'arabe, il s'efforce de tirer des renseignements du vieil homme. Y a-t-il des soldats dans le coin ? L'Irakien ne dit pas la vérité. Il affirme que des soldats sont tout près, ce qui pour Sims ne saurait être le cas d'après les renseignements qu'il possède. Veut-il effrayer l'Américain et l'amener à se rendre ? L'interrogatoire plutôt bon enfant a fini, semble-t-il, par rassurer le berger. Délibérément, il se lève et se met à crier à l'intention des autres bergers plus ou moins éloignés :

« Les Américains sont là ! Les Américains sont là ! »

Sims a compris. D'un geste, il commande à Tabran d'appeler le XVIII^{e} CA à la radio. La liaison établie, il annonce :

« Nous sommes repérés. »

Son interlocuteur voudrait en savoir plus. Que se passe-t-il exactement ? Des coups de feu ont-ils été tirés ? L'heure n'est pas à s'épancher longuement. Sims fait un bref récit avant de s'entendre répondre : *« Nous reprenons contact. »*

Dans l'immédiat, il est prudent de s'éloigner et de tenter de disparaître, encore que la journée ne soit qu'à mi-course. Comment se dissimuler d'ici la nuit ? Les paquetages sont promptement bouclés quitte à abandonner le superflu sur place. L'antenne radio a été tout aussi vite été démontée. Inutile de laisser derrière soi la trace d'un contact possible avec l'extérieur. Ses sacs arrimés, le trio s'esquive empruntant l'un des fossés d'irrigation. Un autre fossé, un peu plus profond, permet de souffler et de réfléchir à la suite. La situation présente n'autorise guère à s'attarder dans le coin. Des villageois viennent de sortir de Quawam al Hamzah armés de fusils de chasse. Ils tiraillent de loin sans être vraiment dangereux, mais des réguliers ne sauraient tarder à se manifester. Sims appelle à nouveau le XVIII^{e} CA :

« Besoin urgent de nous sortir de là !

– Bien compris. Nous travaillons pour ! »

Sims sait qu'une couverture aérienne ne peut intervenir en cinq minutes si loin à l'intérieur de l'Irak. D'ici là il faudra se battre pour gagner du temps.

« On s'installe dans ce fossé et on tire sur tout ce qui porte un fusil ou uniforme », ordonne Sims. Les trois Bérets Verts prennent position en triangle ; ainsi ils peuvent faire face tous azimuts et ne laissent pas d'angle mort. Au bout d'une demi-heure, un camion, non loin sur l'autoroute, commence à déverser une cinquantaine de soldats irakiens. Sims et ses camarades n'attendent pas qu'ils se déploient. Ils ont entre leurs mains un excellent fusil. Le M16 porte juste et à distance. Un bon tireur, avec la lunette de visée, touche au but à cinq cents mètres. Posément les Américains ajustent leurs cibles, au coup par coup. Pas de tir automatique afin d'économiser les munitions. Chaque balle porte. Les Irakiens, en face, avec leurs AK 47, sont incapables d'engager un duel à distance. Leurs rangs se déciment sous le feu précis de leurs adversaires. Malgré tout, les rescapés rampent de leur mieux vers le groupe dont ils connaissent la faiblesse numérique. Des villageois armés se joignent à eux. L'étau se resserre autour de la position américaine, alors qu'un autre camion survient sur l'autoroute. Encore une cinquantaine de soldats !

Une heure et demie que AODA523 a été découvert. Enfin, un grondement dans le ciel. Un F16[6] à l'horizon ! Sims s'empresse de tirer des fusées éclairantes pour baliser sa position. Le pilote l'a vu et pique pour dégager ses compatriotes à la bombe et au canon. Les chapelets de bombes produisent un effet dévastateur. Les assaillants sont fauchés par grappes.

Les chanceux se plaquent au sol s'efforçant, vaille que vaille, de se protéger. Les plus audacieux continuent de tirer pour fixer les trois Américains.

Dans le vacarme de la canonnade, la liaison radio avec le pilote est médiocre. Sims est rendu à moitié sourd par son propre tir et l'explosion toute proche des bombes. Il est pleinement conscient que les passes meurtrières ne seront pas éternelles. Le niveau des réservoirs du chasseur doit commencer à baisser et le contraindre à regagner sa base. Que se passera-t-il si une relève n'intervient pas ?

Les trois commandos ne l'ont pas évoqué mais leur décision est acquise. Ils ne seront pas prisonniers. Ils gardent pour la fin leur dernière grenade.

*

C'est du secteur de Rafha que neuf heures plus tôt ont démarré la Division Daguet française et l'aile gauche du XVIII^{e} CAUS. Depuis les blindés français et américains ont fait du chemin.

Lady Godiva vient de quitter le tarmac de l'aérodrome de Rafha, cette bourgade perdue en bordure de frontière à 400 kilomètres ouest de Koweït City. Pourquoi l'équipage a-t-il inscrit Lady Godiva en lettres blanches sur l'avant de son MH-60 ? Black Hawk ? Sans doute est-ce en souvenir de la légende de cette belle comtesse traversant, au début des années 1000, le marché de Coventry, nue et à cheval, le corps drapé seulement par sa longue chevelure, pour que son époux, le comte Léofric de Chester, abaisse les taxes imposées aux habitants.

Ils sont six à bord de Lady Godiva. Dans le cockpit, Jim Crisafulli, le pilote, et à ses côtés Randy Stephens, le copilote et navigateur. Dans la carlingue, les deux membres titulaires de l'équipage, Dillenforder le canonnier tribord et Willard le canonnier bâbord. Avec eux deux passagers de circonstance : les sergents Hopple et Detrick. Ces deux gaillards sont chargés, dans les missions de sauvetage, d'éloigner les fâcheux et de récupérer les blessés. Ils ont le gabarit et le moral pour l'emploi. En fait, Detrick n'aurait pas dû embarquer dans Lady Godiva, mais prendre place dans un autre chopper, celui du lieutenant Miller, qui devait faire route de pair. Un moteur en feu au dernier moment a permis à Detrick, qui s'est précipité, de gonfler l'équipage chez Crisafulli. Heureuse circonstance car au poser ils seront deux. La partie s'annonce chaude.

En principe, une mission de sauvetage ne se monte pas de jour, car trop risquée !

Oui, mais au 160e Régiment on n'abandonne pas les copains. On est là pour les larguer dans la nature à l'endroit où ils doivent travailler. On est là pour les récupérer si les choses tournent mal. C'est présentement le cas pour Sims et ses compagnons.

Le commandement des Forces Spéciales partage le même esprit de camaraderie. Lady Godiva a pris l'envol bien qu'elle soit seule et qu'il fasse jour. A deux les équipages auraient pu se secourir en cas de problèmes. De jour, le chopper ne passe pas inaperçu et s'entend de loin.

Pour échapper aux vues et aux tirs, Crisafulli vole au ras des cailloux. A peine à huit pieds au-dessus du sol. A cette altitude et à cent trente-cinq nœuds, le pilote n'a pas droit à l'erreur. Attention au saut de puce de dernière seconde pour éviter une bosse ! La légère brume matinale s'est levée. L'horizon est dégagé. Cette visibilité facilite la navigation mais au sol les Irakiens entendent le bourdonnement d'un moteur. Ils savent que cette présence n'est probablement pas celle d'un ami. Leur aviation n'est guère en mesure de prendre l'air.

Le plan de vol prévoit de filer nord-est, en passant au-dessus d'As Salman. La route la plus courte, franchement à l'ouest, conduirait à survoler une division ennemie installée dans la vallée de l'Euphrate, trente-cinq kilomètres au sud de la position des trois Bérets Verts. Crisafulli a opté de faire une boucle au-dessus d'As Samawah où l'Euphrate s'oriente vers l'est. De là, il s'infléchira sur sa gauche plein nord-ouest en direction de Quawam al Hamzah et du trio à extirper de son mauvais pas.

Le Black Hawk est maintenant en contact radio avec le F16. Les propos captés ne sont pas de bon augure. Les attaques aériennes ont repoussé les Irakiens mais elles ne pourront protéger Sims et les siens très longtemps. L'ennemi se rapproche de plus en plus. Il finira par investir la position des Américains. L'aviateur ne se fait guère d'illusions :

« A moins que vous ne soyez ici dans dix minutes, il n'y aura plus rien à ramasser. »

Crisafulli a bien pris. Tant pis, il coupera au plus court, quitte à survoler la division stationnée dans la vallée de l'Euphrate.

Le brave Lady Godiva donne toute sa puissance, 140 nœuds ! Les moteurs chauffent et ne peuvent faire mieux.

Au-dessous, sur son passage, dans un éclair, les soldats irakiens aperçoivent une silhouette au-dessus de leurs têtes. Le temps qu'ils ajustent leurs tirs, la brève apparition a disparu ne laissant qu'un mince sillage de fumée. Cette vision fugace n'empêche pas la pétarade de se prolonger de longues minutes.

Pour un bref moment, les marécages des bords de l'Euphrate prennent le relais du paysage survolé. Le passage de Lady Godiva lève des essaims d'oiseaux. Crisafulli doit manœuvrer pour les éviter de crainte que les turbines de son chopper n'avalent un malheureux volatile provoquant un incident mécanique.

Le point de récupération est proche. Le F16 qui a cessé son *« straffing »* signale les positions ennemies. De leur cockpit Crisafulli et Stephens distinguent des mouvements d'Irakiens progressant de buisson en buisson, de fossé en fossé. L'équipe Sims n'est toujours pas en vue. Normalement, elle se situe à l'est de l'autoroute. Attention ! Ligne à haute tension longeant la route ! Les fils se balancent à quatre-vingts pieds. Passage en dessous. Attention ! Autre ligne ! Cinquante pieds seulement. Cette fois il faut sauter au-dessus. La manœuvre est risquée. Plus le chopper s'élève, plus il offre une cible aux tireurs plaqués au sol.

Tabran vient de tirer la dernière fusée éclairante. Vu ! Crisafulli a réduit sa vitesse. Droit devant lui, Sims a déployé un panneau orange qu'il ne cesse d'agiter. La LZ ! Dans une ultime pirouette pour dérouter les Irakiens qui l'ajustent, Crisafulli pose son engin comme une pierre à l'aplomb de ses amis. Le contact avec le sol manque de douceur mais Lady Godiva est solide. Seuls ses passagers passablement secoués accusent le choc. Qu'importe ! Le pilote a réalisé un bel ouvrage ! Le chopper s'est littéralement posé sur la position de défense des trois Américains. Les Irakiens ne sont qu'à quelques dizaines de mètres.

A peine remis de leur pose brutale, Hopple et Detrick ont jailli hors de la carlingue. M16 à la hanche, ils tirent sur tout ce qui bouge. Du haut de leur cockpit Crisafulli et Stephens dominent la scène. Dans l'interphone, ils hurlent aux deux canonniers : « *Sur la gauche ! Devant nous !* » Les *miniguns* à six tubes débitent 4 000 coups à la minute. Ils fauchent littéralement le terrain. Un Irakien qui s'était dressé est scié en deux sous les impacts.

« On en prend ! On en prend ! » Des balles percent les parois du chopper. L'une manque la tête de Crisafulli d'une poignée de centimètres. Par miracle

aucun élément vital n'est touché.

Sims se hisse à bord avec un énorme sac. Ses deux camarades y sont déjà. Hopple et Detrick sautent les derniers. L'opération a duré trente secondes. Crisafulli croyait avoir une équipe de six à récupérer. Il n'en a compté que trois. Il s'inquiète : *« Où sont les autres ? »*

Sims crie pour se faire entendre : « *Tout le monde est là ! Go ! »*

Oui ! Go sans plus attendre. Dans un tourbillon de poussière, Lady Godiva s'élève légèrement, pique du nez vers l'avant, vire et prend de la vitesse à dix pieds au-dessus du sol. Elle laisse derrière elle des douzaines de tués et blessés. Le sauvetage, de jour et sous le feu, s'est déroulé sans pertes pour les Américains.

*

Le miracle Sims-Crisafulli n'est pas unique. Il est général. De tous les Bérets Vers engagés dans les missions d'observation à l'intérieur des lignes irakiennes durant « Tempête du Désert », aucun n'a été tué ou blessé. Tous sont rentrés indemnes.

Sept équipes ont pu poursuivre leurs missions jusqu'à leur terme[7], rendant compte régulièrement aux XVIII^{e} et VII^{e} CA de ce qu'ils voyaient. Les autres bien que repérées se sont efforcées de continuer à renseigner avant d'être récupérées parfois non sans émotions. Ainsi, les huit hommes de Chad Balwanz, en observation au nord de l'Euphrate, se battront durant sept heures pour être finalement sauvés, de nuit, par les choppers du 160^{e} Régiment.

De ce travail, le général Schwarzkopf, pourtant plus que réticent au départ, dira le 27 février :

« Je n'oublierai pas nos Forces Spéciales. Nous les avons placées profondément à l'intérieur du territoire ennemi. Elles menaient pour nous une reconnaissance stratégique et nous firent savoir ce qui se passait là-bas. Elles furent nos yeux et c'est très important. »

---

1 Le Koweït possède la troisième réserve de pétrole mondiale après l'Arabie Saoudite et l'Irak.

2 XVIII^{e} CA aéroporté de Fort Bragg et VII^{e} CA venu d'Allemagne.

3 Tempête du Désert déclenchée, les instructeurs se transformeront en conseillers techniques plus que nécessaires pour la bonne exécution des missions confiées à leurs élèves.

4 Ce CA américain est lui-même flanc-gardé à son ouest par une division légère blindée française, la Division Daguet, forte de 14 000 hommes. Cette division débouchant de la région de Rafha, en Arabie, progressera sur un axe sud-ouest nord-est en vue de s'emparer du carrefour et de l'aérodrome militaire d'As Salman (300 km nord-ouest de Koweït City).

5 MH-60. Black Hawk (Faucon noir). Dérivé du Sikorski HH-60 à l'intention des Forces Spéciales. Deux turbines, deux pilotes, deux hommes d'équipage, 14 passagers. Vitesse maximum : 270 km/h.

6 General Dynamics F 16. Mono réacteur de chasse et d'appui. Un canon de 20 ; 4 760 kilos de charge. Vitesse maximum : 2100 km/h. Un pilote.

7 On sait que le cessez-le-feu est intervenu à compter du jeudi 28 février à 8 heures du matin.

Chapitre 17

DÉTRUIRE LES SCUDS

Le dossier ici devient plus mystérieux. Tout n'a pas été révélé sur son compte. Certains éléments restent Top Secret ou controversés. Couronnant l'ouvrage se dresse une interrogation. Qui a mené à bien le gros du travail ? Les SAS de Sa Gracieuse Majesté britannique ou les Commandos de la Delta Force de l'Oncle Sam ? Les événements incriminés ont commencé à se dérouler avant même les opérations « *Voir sans être vu* » et se sont poursuivis après le déclenchement de « Tempête du Désert ».

*

La coalition internationale, majoritairement américaine, on l'a vu, continue de rassembler ses moyens dans les immensités des déserts d'Arabie. Le commandant en chef a tout lieu d'être satisfait. Le planning suit son cours correctement. Bientôt, il ne manquera plus ni un bouton de guêtre aux troupiers ni une bombe de fort tonnage à expédier sur les cantonnements de Saddam Hussein.

Dans ces préparatifs qui s'accélèrent brusquement, le 17 janvier, un pavé s'abat dans la mare, alors que la campagne de bombardements aériens a commencé depuis une douzaine d'heures... Et quel pavé ! L'arrivée de deux SCUDS irakiens qui ont le bon goût de manquer leur cible et de tomber en Méditerranée au large des côtes israéliennes. Un plongeon qui fait du bruit ! Les SCUDS de fabrication soviétique[1], conçus suivant une technologie allemande de la Seconde Guerre mondiale, sont des missiles sol-sol de moyenne portée, soit environ 300 kilomètres. S'ils manquent de précision, d'où leur plouf en mer, ils emportent des charges de 1 000 kilos d'explosifs et sont en mesure de causer des dégâts considérables en particulier sur des agglomérations. Pire, encore, ils peuvent transporter une tête chimique. De la part de Saddam Hussein, l'éventualité de ce genre de guerre n'est pas à

écarter... Les deux premiers SCUDS ont fini dans la mer mais d'autres, les jours suivants, atteignent Tel-Aviv et Haïfa occasionnant des victimes et des dommages.

Cette irruption des missiles irakiens contre Israël bouleverse d'entrée les données militaires et politiques du conflit. Le commandement américain pensait avoir, par ses bombardements, détruit ces engins, estimés par les experts à une cinquantaine, et leurs sites de lancement. L'expérience démontre que lesdits experts sont loin du compte et que les Irakiens disposent de rampes de lancement mobiles qui ont échappé aux raids de l'aviation alliée. Immédiatement après un tir, ces rampes changent de position. Elles ne mettent qu'une petite dizaine de minutes pour filer sur un autre pas de tir. Difficile dans de telles conditions de les détecter malgré les moyens aériens mis en œuvre. Les Israéliens à juste titre s'inquiètent. Ils parlent d'intervenir eux-mêmes contre l'Irak pour éliminer la menace. Leurs avions, leurs commandos sont prêts. Une telle intrusion mettrait à bas la coalition. Certains Etats arabes ne se cachent pas pour clamer leur opposition à une telle perspective, l'Arabie en particulier. Ils récusent de manière absolue l'éventualité de se trouver ipso facto des associés d'Israël. Du coup, l'opération terrestre en préparation pour libérer le Koweït perdrait ses bases de départ et s'effondrerait.

Washington s'efforce d'apaiser Israël et assure faire le maximum pour éliminer les SCUDS. Des batteries antimissiles « Patriot » sont dépêchées d'urgence par avion. L'aviation alliée multiplie ses sorties : 2000 par jour dont plus du tiers contre les batteries supposées de SCUDS. Saddam Hussein est habile. Il a jaugé tout l'intérêt de l'entrée en lice des Israéliens. Les SCUDS continuent de frapper. Israël hausse de plus en plus le ton et veut riposter. Son opinion publique l'exige. La Maison Blanche s'échauffe. Le Pentagone, via Schwarzkopf, est mis en demeure de solutionner militairement et au plus vite le problème des SCUDS.

*

Schwarzkopf n'a pas évolué. Il est toujours aussi réservé devant les Forces Spéciales. Les utiliser comme instructeurs ou conseillers techniques, soit. Les risquer dans des entreprises hasardeuses, des « coups fourrés », non ! Quel serait le prix à payer pour dégager ces compatriotes hors normes embourbés dans un mauvais pas ?

Les Britanniques sont partie prenante dans la coalition anti-Saddam Hussein. Leur participation est même la seconde en importance, loin derrière, il est vrai, celle des Etats-Unis (ils alignent 36000 hommes dans les trois armes). Témoignage de l'intérêt qu'ils portent à cette guerre, leur SAS est présent. Chez les gens du SAS maintenant déployés en Arabie Saoudite le souvenir du grand Stirling est vivant. Le colonel envoyait ses patrouilles attaquer les aérodromes allemands à des centaines de kilomètres dans le désert libyen. Pourquoi ne pas renouveler une méthode qui a fait ses preuves ? Cette fois dans le désert irakien contre les arrières ennemis afin de couper les lignes de communications, tendre des embuscades, procéder à des sabotages, etc.

Le général Peter De La Billière, le patron du contingent britannique, a, quelques années auparavant, commandé le SAS. Il est bien placé pour savoir ce qu'il est possible de réclamer à ce type de troupe. Non sans discussions, il finit par obtenir un feu vert de Schwarzkopf pour envoyer des commandos britanniques dans l'intérieur de l'Irak. L'Américain est plus enclin à accepter des risques pour des étrangers que pour ses compatriotes. Washington est moins regardant sur le sujet.

A partir du 20 janvier, le SAS, le 22^{e} Régiment SAS du colonel Andrew Massey très exactement, reprend en Irak la tradition de Stirling en Libye. Ses hommes s'enfoncent en territoire ennemi en vue d'y semer la confusion.

Les modalités de ces infiltrations, dans la droite ligne de l'esprit SAS, ont été laissées à l'initiative des exécutants : soit par véhicules tout terrain, soit à pied après dépose par hélicoptère. Les deux formules offrent leurs avantages et leurs inconvénients. La Land Rover, héritière de la très célèbre Jeep, apporte puissance de feu et mobilité. Avec un équipage de trois hommes, son armement, ses équipements divers dont la radio, elle possède une autonomie théorique de 600 kilomètres. Inconvénient non négligeable toutefois, elle se montre bruyante et il faut pourvoir à son ravitaillement en carburant... L'approche pédestre assure beaucoup plus de discrétion mais ne permet pas une esquive rapide en cas d'interception. Cet handicap majeur débouchant sur des pertes qu'il aurait été possible d'éviter en étant mobilisé conduira à l'abandonner.

Les commandos du SAS partent affronter l'Irak, son immensité désertique, son climat sévère en cette période de l'année. Il pleut, il neige, il vente en janvier sur les hauts plateaux occidentaux, cette région où le SAS est principalement conduit à s'engager. C'est là que passent les routes

menant de Bagdad en Jordanie. Le pays du « Petit Roi » se proclame non belligérant mais en sous-main relie l'Irak au reste du monde. Pour le SAS le point de départ usuel est l'aérodrome militaire d'Ar'Ar, près du carrefour routier de Banadah, à 65 kilomètres au sud de la frontière Irak-Arabie. Il se positionne là à 450 kilomètres au sud-ouest de Bagdad.

*

Une équipe de 16 hommes, effectif important et assez exceptionnel, doit être menée à pied d'œuvre par un Chinook américain. Ce chopper est capable de transporter 55 passagers. Déposer 16 Britanniques sur un aérodrome éloigné afin qu'ils détruisent un central de communications correspond pleinement à ses capacités. Le vol se déroule sans anicroches. Les renseignements donnent l'endroit comme ne bénéficiant quasiment d'aucun gardiennage sérieux, ce que le pilote constate également dans sa fin d'approche. Tout s'annonce OK jusqu'au moment où la roue arrière du chopper touche le sol. Une explosion arrache une partie du train d'atterrissage et du fuselage. L'endroit était miné. Le pilote réussit à maintenir son appareil et à éviter la chute. Remettant les gaz, il décolle aussitôt sans larguer son commando. L'alerte a été chaude. Un voyage pour rien avec au retour 77 impacts dans le fuselage du Chinook.

Une autre équipe a opté pour la formule véhicules. Ses quatre Land Rover sont très fortement armées : missiles téléguidés Milan, lance-roquettes antichars, mitrailleuses lourdes de 50 (12,7 m/m) en sus de l'armement individuel. Un tel arsenal permet à loisir de mettre à mal les convois ou les points forts rencontrés. Les renseignements se veulent très précis et les récepteurs GPS vous guident très exactement à l'endroit voulu. Débouchant sur son objectif signalé être un centre d'écoute électronique, le commando « Land Rover » a la surprise de ne découvrir que du sable. L'horizon est nu sans la moindre trace de bâtiments. Pourquoi ce vide ? Les guetteurs en décèlent assez vite la raison. Un convoi de véhicules de transmissions apparaît et se dirige vers le centre recherché. Invisible pour un observateur au ras du sol, il est souterrain, camouflé sous des dunes de sable. Risquant le tout pour le tout, le chef du commando décide aussitôt de passer à l'attaque. Crachant le feu avec leurs mitrailleuses de 50 et leurs engins Milan, les quatre Land Rover se ruent à l'assaut de la colonne irakienne. Le résultat est immédiat et sans appel au terme de 45 secondes de

tir. Les véhicules s'embrasent. Leur personnel ne livrera plus bataille pour Saddam Hussein. Avant de quitter les lieux, le commando fait main basse sur tous les équipements et documents découverts dont des livres de codes irakiens qui seront promptement exploités. Pour parfaire l'ouvrage, le commando réclame aussi un soutien aérien. Les bâtiments enterrés finiront d'être détruits par des bombes de forte puissance.

Un coup pour rien. Un coup en plein dans le mille. Même inégalité dans le sort des armes. Une équipe livre quatre heures de combat avant de pouvoir se dégager sans dommages grâce à une intervention aérienne. Une autre moins heureuse qui œuvrait à pied déplore quatre tués.

Par plus de succès que d'échecs l'action du SAS s'est révélée payante lorsque éclate la *« crise des SCUDS »*. Un péril qui remet bon nombre de données en question. De La Billière, cette fois sans récriminations, obtient de Schwarzkopf de changer son fusil d'épaule. Le SAS part à la chasse aux SCUDS. Il s'inscrit là dans une mission d'enjeu stratégique et se situe pleinement dans la voie tracée par Stirling.

Pour pouvoir atteindre Israël, vu leur portée relativement modeste, les SCUDS de Saddam Hussein se déplacent dans la partie occidentale de l'Irak. Depuis Bagdad ils utilisent trois axes appelés MSR (Main Supply Route, soit route principale de ravitaillement). C'est là que doit se porter l'effort de surveillance et d'interception.

Le squadron B fournit des détachements déposés par hélicoptère. Les squadrons A et D préfèrent la formule motorisée. Leurs colonnes au départ ressemblent étrangement à celles de Stirling partant avec ses jeeps et les camions du LRDG[2]. Chaque squadron met sur pied deux colonnes de Land Rover et de camions légers Unimog transportant le matériel lourd. S'ajoutent, par rapport à l'époque Stirling, quelques motos, pour pousser des pointes rapides vers l'avant. Tous ces motorisés patrouillent le long de la grande route Bagdad-Amman.

Les résultats tombent, en dépit d'un adversaire de plus en plus sur ses gardes et des accrochages fréquents.

Vers le 25 janvier, deux rampes mobiles de SCUDS sont localisées. Les F-15 Eagle de l'US Air Force sont appelés aussitôt. Les lanceurs sont réduits à l'état de décombres. Peu après, un site, fixe cette fois, est éliminé dans les mêmes conditions. Le 29 janvier, un combat d'envergure oppose une colonne SAS à des troupes irakiennes. Perte pour les Irakiens d'une dizaine d'hommes. Le 3 février, toujours sur observation d'un détachement

SAS, une attaque aérienne s'en prendra à un convoi SCUD. Les véhicules rescapés du bombardement n'iront pas loin. Le SAS les achèvera avec des missiles antichars.

Alors que le SAS est en pleine action depuis une dizaine de jours, une tempête agite le Pentagone. Le 28 janvier, le général Powell, président des chefs d'état-major[3], apprend, à la lecture du *Washington Times*, que des commandos britanniques œuvrent contre les SCUDS, et non sans efficience, à l'intérieur du territoire irakien. Les Forces Spéciales américaines ne sont-elles pas capables de réaliser ce que font les soldats d'élite de Sa Majesté ? Pour peu l'honneur national serait en jeu, aggravant l'épineuse question politique et militaire des SCUDS.

Powell décroche son téléphone. Pour Schwarzkopf, l'heure n'est plus à s'interroger sur l'utilisation des Forces Spéciales. Le général Downing est expédié à Riyad pour les introduire dans la bataille. Tant pis si les rapports Schwarzkopf-Downing présagent de la confrontation. Le Pentagone veut ce qui, en termes militaires, s'appelle du bilan.

Dès son arrivée sur place, le 31 janvier, et suivant les ordres de Powell, Downing privilégie la souplesse. Des moyens légers sont engagés : deux squadrons de la Force Delta débarqués avec lui, un détachement d'hélicoptères du 150^{e} régiment, une compagnie de Rangers. Au total, un effectif de 400, PC compris, individualités sélectionnées, rompues à tous les aspects des opérations de commandos. La Maison Blanche peut annoncer à Israël avoir envoyé contre les SCUDS la « fine fleur » de ses Forces Spéciales. Elle constitue la « Black SOF » (Force d'Opérations Spéciales noire) dont le déploiement en Arabie Saoudite ne sera jamais publiquement reconnu[4].

Cette « Black SOF » a installé sa base à Ar'Ar, déjà point de départ du SAS. Cette implantation permet une bonne coordination avec leurs homologues qui y ont déjà dressé leurs tentes. Les choppers américains faciliteront les mises en place et récupérations des uns et des autres. Les A-10 en alerte sur l'aérodrome d'Al Jawf un peu au sud-est d'Ar'Ar fonceront sur les sites de SCUDS détectés par un commando quel qu'il soit. Le SAS, de son côté, fort d'expériences coûteuses, prévient les nouveaux arrivants : *« Ne partez pas à pied. Utilisez hélicoptères et véhicules ! Attention, des patrouilles irakiennes sillonnent constamment le désert ! »*

Sur le plan de la motorisation, les Delta sont bien pourvus. Leurs motos individuelles à moteurs gonflés filent à grande vitesse. Leurs FAV, Fast

Attack Vehicles (véhicules d'attaque rapide), peuvent atteindre 140 kilomètres heure sur le sol durci du désert. Equipés par trois hommes, dont un tireur sur l'arrière, leur très grosse puissance de feu[5] les rend redoutables.

Américains et Britanniques se partagent la zone à traiter. La Force Delta travaillera au nord de l'autoroute n° 10, près de la frontière syrienne. Le SAS s'occupera du sud, le long de la frontière avec l'Arabie. Se sachant repérées, les plates-formes de transport des SCUDS ont tendance à déserter les MSR ; néanmoins elles restent nécessairement liées aux itinéraires carrossables. Cet impératif réduit les axes à épier.

Les commandos Delta font leur première incursion en Irak occidentale dans la nuit du 6 février. A quatre heures du matin, Downing peut s'offrir une petite satisfaction. Le commandant en chef a prescrit de l'informer immédiatement en cas de destruction d'un SCUD. Trop heureux, Downing répond à cette directive en le réveillant pour lui annoncer : *« Nous avons eu quatre SCUDS ! »*

Le train est sur les rails. De nuit, les MH-53[6] et les MH-47 Chinooks déposent les équipes et leurs Land Rover. La traque aux SCUDS commence et se prolonge jusqu'à l'aube. Durant la journée, camouflés sous leurs filets, les véhicules se fondent dans le paysage, ce qui n'interdit pas la poursuite de l'observation. Tout mouvement décelé est aussitôt rapporté. Au crépuscule les patrouilles reprennent. Sitôt un objectif identifié, les radios préviennent les AWACS en contact permanent, ce qui déclenche l'irruption des F-15 ou des A-10. Les bombes de 1000 livres ne tardent pas à s'abattre, précédées ou accompagnées d'un déluge de mitraille de tous calibres. Si besoin, les commandos au sol déclenchent des fusées éclairantes pour bien baliser les cibles. Il leur arrive même de les désigner par rayon laser. La technique moderne au service de l'audace ! A défaut d'une intervention aérienne rapide, les commandos, pour ne pas laisser s'enfuir leur proie, engagent directement le combat. Ils disposent d'une panoplie appropriée autorisant l'ouverture du feu à moyenne distance. Les missiles antichars sont certes les plus employés mais les snipers, les tireurs d'élite, apprécient une arme inhabituelle : un fusil calibre 50, avec bipied et lunette de visée[7]. Ce fusil, fort heureusement pour le tireur, est muni d'un système amortisseur de recul. Ses balles en alliage spécial perforent les parois des SCUDS ou de leurs plates-formes de transport. Avec un tel engin les snipers, à 500 mètres,

font pratiquement mouche là où ils veulent et leurs impacts causent d'irrémédiables destructions.

La chasse aux SCUDS n'interdit pas de traiter du plus menu gibier : stations radar, lignes de communications, convois en déplacement, postes de commandement. L'ennemi doit sentir qu'il n'est plus maître chez lui. A tous moments il peut tomber dans une embuscade ou sous les coups de l'aviation. L'insécurité règne partout[8].

*

Les aspects de la lutte menée contre les SCUDS paraissent incroyables. Pourtant les témoignages concordent, les comptes rendus existent, des photographies apportent des preuves indiscutables. L'épisode relaté ci-dessous ne relève pas de la science-fiction. Il s'est bien déroulé en Irak au début de 1991. Les possibilités de la technique n'ont pour équivalent que le courage des hommes.

Ils sont six à sauter, vers minuit, à haute altitude quelque part dans la partie occidentale de l'Irak. Ils n'ouvrent leurs parachutes qu'après un plongeon d'une bonne minute. De la verticale de leur point de largage à la minuscule DZ s'étalent plusieurs dizaines de kilomètres. L'intrusion en territoire ennemi a été aussi rapide que discrète. L'avion largueur n'a pas donné l'éveil, et la chute n'a pu être matérialisée par les radars.

Pendant leur descente, les six parachutistes ont dérivé presque la main dans la main. Ensemble, ils gagnent la terre, silencieux comme des papillons de nuit. Les corolles des parachutes se plaquent au sol dans un mouchoir de poche. Cette arrivée conjointe facilite le regroupement dans un creux de terrain.

Gary Van Hee est le chef de cette petite équipe de Delta Men. A lui de la conduire au but et surtout de la ramener saine et sauve. Il n'a pas besoin de rappeler le travail de chacun. Le team est soudé, fruit d'un sévère entraînement. Trois hommes se mettent en garde. Leurs camarades plient leurs parachutes, se débarrassent de leurs casques et de leurs lourdes combinaisons de saut avant de rouler le tout en un paquet à enterrer. Après quoi, les rôles s'inversent. Dans les lointains se perçoit le roulement de véhicules ; quelques lueurs trouent l'obscurité.

Van Hee a sorti son récepteur GPS[9]. La réception et parfaite. Il se situe exactement. Il doit piquer vers le sud-ouest pour atteindre la grande route

Bagdad-Amman, leur objectif de surveillance. Une ultime check-list avant de s'enfoncer dans la nuit. Armement, radio, vivres, masques à gaz pour le cas où, lunettes de vision nocturne, tout est OK.

Christopher Gleason ouvre la marche en éclaireur de pointe. Derrière lui le sergent Rodgers fait fonction d'orienteur. Van Hee progresse en troisième position, devançant Michael Cranson le radio et Frank Rodrigues l'infirmier. En serre-file un jeune sergent veille sur les arrières. Plus les hommes avancent, plus, ils en sont persuadés, le secteur où ils ont atterri grouille de troupes irakiennes. La grande route, peu éloignée maintenant, explique cette animation et ces grondements de moteurs.

Les lunettes de vision nocturne, plus communément les NOD[10], donnent un aperçu convenable du paysage. Elles laissent distinguer une ligne de crête dominant l'environnement. Van Hee la choisit pour installer son poste de guet. Ah, si seulement le sol n'était pas aussi dur !

L'aube confirme l'impression initiale. L'activité est fébrile dans le coin. Un imposant trafic civil et militaire s'écoule par cette route Bagdad-Amman. Il est vrai que l'axe conduit en Jordanie et bénéficie d'un relatif éloignement des aérodromes d'Arabie. Van Hee est intrigué par une caravane de tracteurs, de remorques et d'un camion grue. Quel présage ? Ce convoi quitte la route et oblique sur sa droite avant de s'immobiliser dans le désert. Pourquoi ? N'y aurait-il pas du SCUD dans l'air ! Une demi-heure plus tard apparaît une semi-remorque à huit roues dissimulée en partie par des bâches couleur sable. Ce lourd véhicule abandonne également la route et se positionne côté opposé au précédent convoi. Et voici que surgit une pléiade de camions de tous tonnages qui s'éparpillent de part et d'autre. Quelques-uns transportent des pièces de DCA de 23 ou 30 m/m. Une fois cette mise en place terminée, l'énorme semi-remorque s'éclipse légèrement par une piste tracée au bulldozer et disparaît dans le fond d'oued asséché. Plusieurs camions la rejoignent.

Avec ses binoculaires Van Hee n'a rien perdu du spectacle. Aucun doute. Un poste SCUD se camoufle dans le fond d'oued. A la nuit, l'engin réapparaîtra et se mettra en batterie afin de lancer son missile. Tout le dispositif rassemblé autour veille sur sa sécurité.

Cranson a tiré son antenne satellite de son sac. Après l'avoir dépliée et orientée, il passe le message qui dans quelques instants sera remis à l'officier de liaison de l'US Air Force là-bas à Riyad.

Vingt-deux minutes après ce bref compte rendu radio, les premiers jets se manifestent au-dessus de la route et cerclent au-dessus pour bien repérer les véhicules camouflés dans l'oued et aux alentours. Leurs objectifs bien ciblés, les A-10[11] déclenchent l'attaque. Leurs frappes partent de très haut. Visiblement ils ne veulent pas s'aventurer au-dessous de huit à dix mille pieds. Ils n'ont pas besoin d'affronter la DCA au sol. Tout l'environnement est saturé par les roquettes ou les cluster-bombs, véritables fusants hauts qui explosent un peu au-dessus du sol en projetant des éclats meurtriers. Le pilonnage se poursuit, à l'américaine, comme disent les Français. Au pays de l'Oncle Sam on ne plaint jamais les munitions. Les combattants au contact ne s'en plaignent pas.

Par intermittence, de formidables explosions ébranlent l'oued. Aux écouteurs, Cranson discerne des échanges entre les pilotes : *« Deux SCUDS Tango Uniform*[12] *! »* En langage compréhensible pour le citoyen moyen, deux SCUDS détruits. Des F-16 prennent le relais des A-10 ayant épuisé leurs approvisionnements.

Dans leur terrier sur la petite crête Van Hee et ses compagnons sont aux premières loges. Ils discernent mal les résultats exacts de l'hallali qui se prolonge durant toute la journée. D'épaisses fumées noires, des nuages de poussière bouchent l'horizon à courte distance. Les pilotes ont-ils raison dans le bilan un peu euphorique de leurs attaques ? Difficile d'évaluer, mais incontestablement ils ont fait mouche, les colonnes noirâtres qui s'élèvent dans le ciel l'attestent.

La nuit tombe vite à cette latitude et s'accompagne du départ des avions. Van Hee juge prudent de s'éclipser. Ils sont très près de la route. Des patrouilles finiront par les découvrir et la mission est bien remplie.

Dès la pleine obscurité, le groupe démonte son campement en prenant soin de ne pas laisser de traces de son passage. La marche, plein sud, en direction du point de récupération, impose de franchir la route. Celle-ci est devenue totalement silencieuse. De temps à autre une lueur jaillit accompagnée d'une explosion. Un véhicule finit de se consumer. Un réservoir de carburant ou un lot de munitions qui prend feu.

La traversée de la route exige du temps et des précautions avant de poursuivre prudemment. Une légère dépression, avec des buissons épineux, procure un emplacement propice à une pause bienvenue, tout en restant sur ses gardes. Van Hee se dispose à repartir lorsque Gleason avec le détecteur thermique signale des véhicules sortant de la route à 1500 mètres derrière

eux. L'image d'une semi-remorque semble se dessiner dans l'appareil. Une autre plate-forme de SCUD ? Les Américains se trouvent dans un creux en contrebas. La forme reçue est floue. Peu auparavant, l'US Air Force s'en est pris à un convoi jordanien officiellement neutre. Les Irakiens se sont empressés d'exploiter la méprise. Avant de déclencher quoi que ce soit, Van Hee veut être sûr. Rodrigues et le jeune sergent serre-file sont envoyés pour vérifier de plus près.

Les deux éclaireurs reviennent plus vite que prévu. Grâce aux accidents du terrain et à une certaine négligence dans le dispositif de sécurité, ils ont pu s'approcher au plus près et sont formels. Deux plates-formes de transport de SCUDS stationnent devant eux. Des avions bien guidés ne peuvent pas les manquer. Minuit, l'heure habituelle de lancement des missiles irakiens approche. L'activité croît aux abords de la route. Les Américains s'en rendent parfaitement compte avec leur détecteur thermique et leurs lunettes d'observation nocturne. Des pièces de DCA se mettent en position.

Le renseignement confirmé, Van Hee s'est empressé d'en rendre compte et de localiser avec précision les objectifs. L'attente est brève. Des patrouilles étaient en l'air. Cranson, le radio, suit les conversations des pilotes. Honey 1, le leader de la formation, commande :

« Honey 1. Indicateur laser branché dans 60 secondes. Indicateur branché. Objectif ciblé. Feu ! »

Une énorme explosion éclate dans la nuit. Un missile air-sol Maverick a frappé une plate-forme et déclenché un gigantesque incendie. Quelques secondes plus tard, une pièce de DCA se déchaîne. En vain. Honey 1, le tireur du premier Maverick, est loin. Honey 2 surgit dans son sillage. Bref message signalant avoir contact visuel avec l'objectif. Seconde explosion d'un Maverick. D'autres jets suivent afin de traiter le secteur avec des cluster-bombs.

Pour le commando au sol il est temps de quitter les lieux au plus vite ! Les camarades dans le ciel n'ont plus besoin de lui et attention au pilonnage des cluster-bombs ! Ce type d'engins éparpille ses projectiles. Le petit groupe s'éloigne en courant. A peine a-t-il parcouru cinq cents mètres qu'au déboulé d'une légère crête il se heurte à une patrouille irakienne qui cherche refuge dans un vallonnement. Les rafales américaines partent les premières. Deux Irakiens s'effondrent.

L'heure n'est pas au combat contre un adversaire sûrement plus nombreux. Van Hee, lucide, ordonne de filer.

La chance tourne. Une roquette tirée un peu au hasard par les Irakiens s'abat entre Rodgers et le sergent serre-file. Rodgers est atteint au flanc droit par un éclat. Son compagnon est tué sur le coup, touché à la tête. S'appuyant sur sa puissance de feu, le commando cloue au sol la patrouille irakienne, la contraignant à renoncer. Maintenant voilà le groupe avec un mort et un blessé. Le salut est dans une retraite accélérée aidée malgré tout par le « strafing » des avions sur la zone des SCUDS.

Le geste douloureux ne peut être évité. Un ravinement isolé permet de creuser une tombe sommaire pour déposer l'infortuné compagnon. Soigneusement Van Hee relève et contrôle les coordonnées du site. Après une prière pour le disparu, les rescapés s'enfoncent vers le sud portant leur blessé. La liaison radio fonctionne correctement. Van Hee sait qu'il n'est pas oublié et que tout sera fait pour le dégager.

Assez rapidement une conclusion s'impose. La blessure de Rodgers se révèle plus grave qu'estimée sur le coup. Il s'affaiblit et perd beaucoup de sang. Rodrigues qui fait fonction de toubib n'est pas optimiste. Rodgers doit être évacué d'urgence. Sinon, il est perdu.

Des hélicoptères ne sont pas disponibles avant le milieu de la matinée. Outre ils auraient un long trajet à parcourir d'où des délais supplémentaires. En revanche, un C 130 d'évacuation sanitaire est à même d'intervenir depuis Ar'Ar ainsi que des A-10. La technique a été mise au point au Vietnam. Elle peut être appliquée dans le ciel irakien.

Le commando a reçu instruction de se diriger vers une zone désertée éloignée de tous objectifs militaires. Epuisé après plusieurs heures de marche avec un brancard de fortune, il atteint un groupe de maisons en ruine. Il s'y installe sur la défensive dans le jour naissant. L'opération de récupération du blessé commencera avec l'arrivée des A-10 d'escorte du C 130, les « Sandy » pour les aviateurs de l'US Air Force.

Les pilotes des deux « Sandy » ne manquent pas de coup d'œil. Un peu avant d'arriver sur le commando, ils repèrent une colonne de camions irakiens à trois kilomètres au nord. Elle n'ira pas loin. Les canons de 30 m/m sont d'une redoutable efficacité sur des véhicules et du personnel surpris de jour à découvert en plein désert.

Ce « nettoyage » de l'environnement terminé, les deux A-10 entament une large courbe à basse altitude. Ils ne veulent pas plonger directement sur le commando afin d'éviter de le situer aux éventuels rescapés de leur mitraillage. Quelques instants avant le passage à la verticale du site, le

premier « Sandy » largue un container cylindrique qui en une dizaine de secondes rejoint le sol suspendu à un parachute.

Le C 130 sanitaire est à 30 minutes. Van Hee et les siens ont juste le temps de récupérer le container et d'exploiter son contenu : un ballon à gonfler avec une cartouche d'hélium, un long câble en nylon, un sac harnais dans lequel placer le blessé.

L'avion est annoncé. Lentement le ballon complètement gonflé s'élève dans le ciel à environ 150 mètres d'altitude. Le câble en nylon pend jusqu'au sac harnais où Rodgers a été solidement arrimé par ses camarades. Manifestement le blessé qui, par moments, ouvre les yeux, s'efforce de comprendre ce que lui explique Rodrigues : « *C'est OK pour toi ! Tu t'envoles et tu t'en vas !* »

Le lourd quadrimoteur réduit sa vitesse : 112, 105, 99 nœuds ! A peine un peu plus de 150 km/h. Du sol on distingue nettement à l'avant du fuselage deux énormes moustaches en forme de V. Ces deux bras vont cueillir le câble et le faire riper dans les mâchoires d'un étau qui le rivera à l'avion. Le pilote n'a pas droit à l'erreur. Il doit viser juste avec pour repère la masse blanche du ballon flottant au-dessus du câble. Quant au filin, de couleur blanche, il ne se distingue que dans les ultimes secondes de l'approche.

Anxieux, le commando suit la manœuvre. Le grondement du C 130 grandit. L'appareil est à moins de 100 mètres du sol volant légèrement cabré. Impact ! Le câble, harponné au passage, se tend et s'élève, enlevant derrière lui Rodgers dans son harnais. L'avion progressivement reprend de la hauteur. Sa trappe arrière est grande ouverte. Avec la vitesse le câble file sous son fuselage et court dans son sillage. Deux membres de l'équipage le crochètent. Un treuil le tire à l'intérieur de la soute, entraînant avec lui le précieux chargement accroché à son extrémité. Une équipe médicale attendait le blessé. Il sera sauvé grâce à cette récupération sol-air peu ordinaire[13].

Van Hee et ses trois derniers compagnons rentreront à la nuit par un Black Hawk. Mission remplie.

*

Les allées et venues de nuit de ces choppers ne sont pas sans risques dus aussi bien à l'adversaire qu'aux conditions climatiques d'un univers hostile surtout en cette période de l'année. Le 21 février, un vieux briscard de la

Delta Force dévisse en escaladant une falaise et se blesse grièvement. En dépit du temps pourri dans le secteur, le capitaine Cooper décolle avec son Black Hawk pour une évacuation sanitaire. Au retour un épais brouillard recouvre Ar'Ar. La piste d'atterrissage très faiblement éclairée n'est guère visible. A sa troisième tentative de poser le Black Hawk se crashe avec sept hommes à son bord. Quatre aviateurs et trois commandos. Ceux-là sont tombés victimes de la chasse aux SCUDS.

*

Ce coup est rude chez les Delta mais la guerre impose de continuer sans relâche d'autant que le mauvais temps limite l'observation par avion ou par satellite. La présence humaine est plus que jamais nécessaire sur le terrain pour contrer les visées de Saddam Hussein.

Le 22 février, un renseignement émanant de la CIA avertit que le despote de Bagdad prépare une ultime opération terreur. Vingt-six missiles seraient en cours de regroupement pour être amenés à distance de tir. Cette concentration exceptionnelle d'engins de mort aurait ambition de faire basculer définitivement les Israéliens dans la guerre. Le renseignement est jugé suffisamment fiable pour mettre tout le monde sur le qui-vive.

Ces vingt-six SCUDS ne frapperont jamais Israël. Localisés non loin de la petite ville d'Al Qaim, près de la frontière syrienne, des A-10 et des F-18 de la Navy se relaieront avec méthode pour les éliminer. Très bien, mais comment ces missiles ont-ils pu être détectés ? Le débat reste ouvert. L'US Air Force, beau joueur, plaide pour une information émanant des commandos. Aucune trace de message radio ne le prouve. Les sceptiques avancent madame la chance et l'heureuse fortune d'une patrouille de A-10 lors d'une reconnaissance aérienne.

Sans vouloir entrer dans les méandres d'une discussion interne au commandement américain, un fait est acquis. Les opérations menées par les SAS et la Delta Force ont contraint les SCUDS à s'éloigner de leur aire optimale de lancement. Ils n'étaient plus à distance de tir d'Israël et leur menace sur Tel-Aviv et Haïfa s'estompait[14]. Chaque pays s'adjugera les lauriers du succès, cela est humain.

En mai 1991, le Premier ministre britannique n'hésitera pas à déclarer :

« Je vais vous dire qui a détruit les SCUDS. C'étaient les hommes du SAS britannique. Ils furent fabuleux. »

Schwarzkopf, prenant les devants, avait déjà affirmé à Ar' Ar aux hommes des Forces Spéciales :

« Ce que vous avez fait, nous ne pouvons le rendre public et il ne le sera jamais. Vous avez empêché Israël d'entrer dans la guerre. »

Quelques-uns ont rapporté ses propos puisqu'ils font désormais partie de la petite histoire des commandos.

---

1 Le missile SCUD-B a été conçu au début des années 1960. Portée : 280 kilomètres, avec une charge militaire d'une tonne. Livré à l'Irak, il est modifié sous l'appellation de Al-Hussein (portée 450 km) et Al-Abbas (portée de plus de 600 km). Cette dernière version réduit la charge explosive à 350 kilos.

2 Cf. *Histoire des Commandos*, tome 1.

3 Et futur Secrétaire d'Etat du Président Bush en 2001.

4 A l'encontre des autres Forces Spéciales présentes en Arabie, la « White SOF » (la Force d'Opérations Spéciales blanche) s'élevant à 7000 hommes et se consacrant principalement à l'instruction des alliés arabes.

5 Généralement un lance-missiles antichars, un lance-grenades, une mitrailleuse de 50 et une de 30 (7,62 m/m).

6 Le MH-53 Sea Dragon est une version améliorée du CH-53 Sea Stallion en particulier au niveau des réservoirs. Quatre heures d'autonomie. Ravitaillement en vol possible.

7 Il s'agit du fusil Barrett M 82 A I A. Poids : 14,8 kilos à vide. Chargeur de 10 cartouches. Valable jusqu'à 1 800 mètres sur des objectifs de la taille d'une jeep.

8 La guerre psychologique contribuera largement au succès de « Tempête du Désert ». Les bombardements massifs, suivis de largage de tracts avertissant de prochains bombardements intensifs, ébranleront le moral d'une bonne quantité de soldats irakiens. L'armée de Saddam Hussein se désintégrera et lèvera les bras sans avoir combattu.

9 Global Positioning System.

10 Night Observation Device. Appareil d'observation de nuit.

11 Fairchild-Republic A/OA.10 Thunderbolt II. Biréacteur d'appui au sol, successeur du Skyraider, désigné plus communément sous le nom de Warthog ou simplement d'Hog. Vitesse 720 km/h ; un canon multiple de 30 m/m à sept tubes pivotants plus bombes et roquettes.

12 Soit Tits Up en jargon aéronautique, d'où en phonétique Tango Uniform.

13 Les Américains dénomment ce type de sauvetage STAR (Surface-to-air-recovery).

14 Elle se reportera sur l'Arabie.

Chapitre 18

LE COMMANDO PIÉGÉ

Mogadiscio, capitale de la Somalie, 1993. Tout le Gotha des Forces Spéciales américaines semble s'y être donné rendez-vous. Dans le ciel, le 160e Special Aviation Regiment de Fort Campbell. Au sol, la Delta Force de Fort Bragg et les Rangers du 75e Régiment de Fort Benning[1]... Tous des maîtres ès commando. De quoi faire du bon travail. Le premier temps de l'opération répond à l'attente. Puis tout se gâte. Le décrochage se déroule mal. Dix-huit morts chez les Américains. C'est trop pour un pays dont l'ambition de pertes en temps de guerre est devenue : OK, zéro killed, zéro mort.

*

Très objectivement les GI's ne sont pas venus dans la Corne de l'Afrique pour livrer bataille. Sensibles à la famine régnant en Somalie et aux tableaux d'enfants mourant de faim, les Nations Unies ont commandité une vaste opération humanitaire pour délivrer vivres et médicaments à sept millions d'habitants criant misère... Cette opération, par la force des choses, s'est accompagnée d'un déploiement militaire afin que les secours apportés ne tombent en d'autres mains que celles auxquelles ils sont destinés. Le pays, légèrement plus grand que la France, déchiré par la guerre civile, est soumis à la présence de guerriers qui imposent leur joug par leurs crimes et leurs exactions.

En 1992, 27000 GI's sont ainsi appelés à débarquer sur le rivage proche de Mogadiscio, en liaison avec vingt autres contingents étrangers plus modestes. Sous direction américaine, cette force internationale s'est assurée le contrôle de l'aéroport et du port de Mogadiscio, bases et PC de départ pour ravitailler les populations.

Peu à peu, une constatation s'impose. L'homme, qui par tous les moyens, y compris des provocations militaires, entrave le bon déroulement de l'aide humanitaire, s'appelle le général Mohammed Farah Aidid. Ce seigneur de la guerre, chef du mouvement dit Alliance nationale somalienne, fort de ses milices armées, tient une bonne partie de la Somalie et de la ville de Mogadiscio et s'oppose violemment à l'action des troupes des Nations Unies. Les incidents ne sont pas rares. Chaque camp, depuis le début de l'implantation de l'ONU en Somalie, compte des tués et des blessés. Au niveau du commandement interallié, Aidid s'affirme comme l'ennemi numéro UN, grand responsable du désordre ambiant et des obstacles apportés aux distributions de subsides.

La situation en est là le 3 octobre 1993 lorsque le PC de la Task Force américaine reçoit, de curieuse manière, un renseignement qualifié de très important. Aidid n'a pas que des amis. Le clan Abgal qui a juré sa perte en fait partie. En tout début de l'après-midi, un membre de ce clan, circulant en voiture dans Mogadiscio, repère une réunion des adjoints d'Aidid dans un immeuble du centre ville, immédiatement à l'est du bazar de Bakara, souk où les Kalachnikov se négocient à 150 dollars pièce. Aidid en personne est peut-être là au premier rang des participants. Le conducteur qui localise ce regroupement s'immobilise à proximité immédiate et soulève le capot de son véhicule dont il fait par deux fois le tour. Ces gestes anodins sont le signal convenu transmis par le canal du P-3 Orion[2] cerclant à haute altitude au-dessus de Mogadiscio. A 13 heures, ce dimanche 3 octobre, les Américains connaissent le lieu où se tient la réunion du staff d'Aidid. La décision d'intervention suit dans l'heure pour neutraliser les lieutenants d'Aidid et avec un peu de chance Aidid lui-même.

L'intention des Américains est d'agir vite et en souplesse. L'objectif se situe au cœur des quartiers où les forces de l'ONU ne se risquent habituellement pas. Un commando héliporté se rendra maître des lieux où se tient le rassemblement Aidid.

Il s'agit d'une bâtisse sensiblement rectangulaire assez caractéristique, rue Adig. Elle émerge dans un bloc de maisons basses presque en vis-à-vis de l'hôtel Olympic. Les prisonniers faits au cours de l'intervention seront aussitôt évacués par un convoi routier porté sur les lieux dès le déclenchement de l'action. L'opération doit être très brève, quarante-cinq minutes au maximum, afin de prévenir une réaction des milices d'Aidid, ce qui provoquerait des affrontements prolongés.

*

15 heures 30. Un chaud soleil inonde Mogadiscio et tout le littoral de l'océan Indien. « Irene. Irene ! » Le mot code passe sur les ondes. La formation forte de 16 hélicoptères du 160e Régiment décolle de l'aéroport de Mogadiscio. La distance à parcourir est courte. Cinq kilomètres à vol d'oiseau. En tête, deux MH-6 « Little bird[3] » d'assaut avec l'adjudant-chef Jones aux commandes du leader. Ils guideront la colonne vers l'objectif qu'ils « traiteront », si besoin, au canon et à la mitrailleuse. Derrière, quatre autres « Little bird » et deux gros Black Hawk UH-60. Les premiers transportent chacun trois « clients », les deux autres douze. Ces « clients » sont des Bérets Verts de la Delta Force. Suivent encore quatre Black Hawk avec quinze Rangers par appareil. D'autres Black Hawk ferment la marche avec du personnel d'intervention ou d'appui. L'effectif global à mettre à terre ne dépasse pas une centaine d'hommes. Il s'agit bien d'un coup de commando, sans plus. On frappe et on décroche aussi vite qu'on est venu.

16 heures. Depuis l'aéroport, l'armada a fait un large virage et abordé Mogadiscio par le nord. L'objectif, la bâtisse un peu plus élevée que ses voisines, se dresse bien en vue, à courte distance. Trois Toyota, moyens de transport des participants à la réunion, stationnent devant l'entrée. Le gibier normalement n'a pas quitté les lieux.

Jones est un vieux routier des opérations héliportées. Il a fait ses premières armes au Vietnam à vingt ans et compte plus de 800 heures de vol de combat. D'emblée il juge inutile « d'assouplir[4] » l'objectif. Aucune défense particulière ne se manifeste. Aux choppers de déposer leurs « clients » !

Les pilotes du 160e Régiment connaissent eux aussi leur métier. Négligeant les volutes de poussière qui s'élèvent sous leurs pales, ils se fixent en stationnaire à une dizaine de mètres au-dessus du sol. Leurs « clients », les mains protégées par des gants, se laissent glisser à terre par des cordes en nylon de trois pouces et demi de diamètre. Descendre ne prend que deux secondes. Vider un Black Hawk en nécessite quarante-cinq.

Les occupants du site ne peuvent être que surpris. Les choppers ont fondu du ciel. Les hommes de la Delta Force, déposés sur le toit ou devant la bâtisse, s'engouffrent par toutes les ouvertures. De l'extérieur s'entendent des explosions de grenades, des rafales d'armes automatiques. Puis le

silence retombe. Les assaillants n'ont pas mis deux minutes pour faire taire les résistances et capturer ceux qu'ils sont venus chercher.

Largués en deuxième échelon, les Rangers ont reçu une mission précise : tenir extérieurement les quatre coins du pâté de maisons et interdire sorties ou arrivées. Le mouvement, pour eux, n'exige pas deux minutes. A peine au sol, fractionnés en quatre éléments, ils se positionnent, prêts à repousser d'éventuels agresseurs. Le capitaine Steele, commandant la compagnie B, tient l'angle sud-est avec la section du lieutenant Perino. Les sergents Watson et Eversmarin, avec leurs groupes, occupent les carrefours ouest. Le lieutenant Di Tomasso garde le coin nord-est. Tous ne disposent que d'un armement léger à base de fusils d'assaut et de lance-grenades. L'action, est-il encore à le rappeler, se déroule en secteur totalement incontrôlé par l'ONU.

Le premier temps s'est terminé sans accroc. En quatre à cinq minutes, le succès a été acquis et la mission remplie. Le gang d'Aidid paraît décapité. Le commando n'a plus qu'à rentrer avec ses prisonniers. Normalement un convoi routier de douze jeeps et camions, aux ordres du lieutenant-colonel Mc Knight des Rangers, doit venir le récupérer dans les meilleurs délais. Ses moteurs chauffent en secteur contrôlé.

*

Les choppers ont pris un peu de champ. Jones est resté à la verticale avec son ailier et deux Black Hawk pour être prêts à se manifester si besoin. Les appareils cerclent sur deux niveaux, observant le paysage qui s'anime aux alentours de la bâtisse investie. Des mouvements de foule se dessinent. Des hommes sortent dans les rues brandissant des armes vers le ciel. Progressivement les fusils pétaradent, visant ostensiblement les hélicoptères au-dessus de leur tête. Ces tirs, comme un feu de broussailles sèches, s'intensifient et s'élargissent provenant des pavés de maisons du centre populeux de Mogadiscio.

Entre trois cents à cinq cents pieds d'altitude, un hélicoptère se déplace à faible vitesse et offre une cible bien visible et hautement vulnérable. Une rafale bien ajustée peut sectionner des câbles de gouverne, atteindre les réservoirs ou le moteur, frapper ses occupants ! Les pilotes ont perçu le danger mais continuent d'évoluer fidèles à leur devoir d'observation et d'appui. Le péril s'aggrave brutalement. Des rockets montent dans le ciel.

Les grenades qu'elles propulsent éclatent dans des gerbes d'éclats meurtriers.

« 61 touché ! 61 touché ! »

61 est l'indicatif du Black Hawk de Cliff Wolcott. Quelques minutes plus tôt il avait largué son contingent de Delta Force et continuait de tourner à basse altitude. Une rocket l'a frappé en un point vital. Inexorablement, il plonge vers le sol.

L'impact est brutal. Wolcott est tué sur le coup. Son copilote avait déjà été mortellement blessé par plusieurs balles. Les autres membres de l'équipage sont tous plus ou moins sérieusement atteints. Dans son « Little bird », Karl Maier a entendu l'appel de détresse et repéré l'emplacement du crash. Sans hésiter il précipite son engin sur les lieux et le pose sur une chaussée étroite à quelques mètres de l'épave. Tandis qu'il fait le coup de feu contre des Somaliens qui tentent de s'interposer, son copilote se porte au secours de deux blessés et les soutient pour grimper dans le MH-6.

Le lieutenant Di Tomasso, à la tête d'un groupe de 15 Rangers, participait à la garde de la bâtisse. Par la radio, il apprend le crash du Black Hawk 61. Un crash qu'il situe à cinq cents mètres au nord de la position. S'il y a des survivants, il faut tout de suite aller les secourir, sinon ils seront massacrés par les Somaliens. La décision du jeune officier est vite réfléchie ! A priori il est le plus près. Un bref message radio à son capitaine, il laisse trois de ses hommes en faction et part en courant avec le reste du groupe. Utilisant leurs armes pour se frayer un passage au milieu d'une populace hostile, les douze Rangers foncent parmi les ruelles. Des hélicoptères canons ont vu leur mouvement et l'encadrent de leurs tirs.

Di Tomasso débouche sur les lieux du crash au moment où le MH-6 se dispose à décoller et qu'un autre chopper se présente. Le Black Hawk de Dan Jollota est chargé de la recherche et du sauvetage en cas de « pépin ». Ce chopper, on espère ne jamais avoir à s'en servir. Pourtant il est toujours là, ventral de secours dont la poignée est prête à être tirée[5]. A son bord, outre l'équipage, quinze hommes des Forces Spéciales. Quatre en tant qu'équipe médicale, les onze autres comme commando de renfort.

Jollota n'a pas le choix. Aucun espace suffisant à proximité. Ses passagers ont enfilé leurs gants. Les cordes pendent de chaque côté du Black Hawk immobilisé en stationnaire à quinze mètres au-dessus du sol. Un à un les Rangers se laissent filer. Eux aussi sont entraînés à ce type de mise à terre qui permet de débarquer lorsque l'environnement l'interdit.

Présentement l'opération n'est pas sans risques. La masse et le grondement du Black Hawk ne passent pas inaperçus. Des tirs convergent vers lui. Jollota sent qu'il est touché. Mais il a encore du monde sur les cordes. Il ne peut s'esquiver avant que ses derniers « clients » ne soient au sol. Quelques secondes encore et les câbles se détendent, signe qu'il n'y a plus personne suspendu entre ciel et terre. Le Black Hawk s'éloigne laissant derrière lui un sillage de fumée. Sa mécanique est solide. Il regagnera sa base de départ non sans sueurs froides pour son pilote.

16 heures 15. La situation d'ensemble présente deux visages contrastés :

– A la bâtisse, le convoi du colonel Mc Knight, chargé du repli, a profité de l'effet de surprise et filé par les artères dégagées. Delta Force et Rangers font embarquer leur vingtaine de prisonniers dans les camions et s'apprêtent à rentrer.

– Autour de la carcasse du Black Hawk 61, le petit commando de sauvetage et le groupe du lieutenant Di Tomasso se retranchent en point d'appui fermé. Chez Di Tomasso, six Rangers ont été blessés, dans la ruée, en se portant au secours du 61.

Tournoyant comme des vautours, les choppers canon continuent, au-dessus d'eux, d'assurer une barrière de feu contre des Somaliens de plus en plus nombreux et de plus en plus menaçants.

Le colonel Mc Knight, dans la logique du fait nouveau créé par le crash du Black Hawk 61, reçoit l'ordre : « Se porter sur place pour s'intégrer à la défense du site. » Cette intervention s'annonce urgente. Les appels radio rendent compte de nombreux blessés devant la densité de feu des Somaliens qui convergent autour de l'épave.

Mc Knight fractionne en deux détachements tout le personnel regroupé à la bâtisse. Moitié en camions avec lui, moitié à pied avec le capitaine Steele des Rangers. Les cinq tonnes des sept véhicules, qui se fraient une route dans le dédale des ruelles, offrent des cibles voyantes aux tireurs embusqués derrière les fenêtres ou sur les toits des masures et des échoppes de Mogadiscio. Ils ne présentent aucune sorte de protection. L'inévitable se produit. En peu de temps la moitié de l'effectif est touchée. Un camion frappé par une rocket s'immobilise et prend feu. Poursuivre serait aussi inutile que suicidaire. Mc Knight ordonne de faire demi-tour par les boulevards largement ouverts, ce qui permet d'accélérer l'allure. Il regagnera l'aéroport un peu après 18 heures avec trois tués et une trentaine de blessés. Paradoxe de la situation intérieure de la Somalie, le convoi

sortant de la zone tenue par les miliciens d'Aidid est acclamé par la population. Les Somaliens savent discerner qui les oppresse et qui les ravitaille. Ce précédent se renouvellera à maintes reprises.

Déjà, sur le plan opérationnel, l'essentiel est ailleurs. D'un côté, les Rangers de Steele poursuivent, non sans mal, leur progression à pied en direction du Black Hawk 61 abattu et de ses défenseurs, « clash site one » pour les Américains. D'un autre côté surtout, vers 16 heures 20, survient un autre coup dur chez les aviateurs.

Le Black Hawk 61 de Cliff Wolcott hors course, le Black Hawk 64 de Michael Durant est chargé de le suppléer dans sa mission de couverture aérienne. Auparavant il avait participé à l'insertion du commando sur la bâtisse. Exécutant les consignes, Durant se dirige vers sa zone d'action lorsque son appareil est touché à son tour par une rocket. Le chopper devenu incontrôlable s'écrase en périphérie de Mogadiscio au sud-ouest du point de chute de Wolcott. Les Américains se retrouvent avec deux hélicoptères abattus et sans groupe de sauvetage disponible. Jollota a largué près de Wolcott les 15 Rangers prévus à cet effet.

Ils sont quatre à bord du 64 : les deux pilote et copilote Michael Durant et Ray Frank, ainsi que les deux membres de l'équipage servant les canons et mitrailleuses, Bill Cleveland et Tommie Fields. Ne jamais abandonner des copains ! Ce principe est loi chez les troupes d'élite.

Le Black Hawk 62 de Michael Goffena, son travail d'insertion sur la bâtisse terminé, continue de tourner pour le cas où... Le cas survient ! Sans hésiter, Goffena fait plonger son chopper sur le site où viennent de s'écraser Durant et son équipe. Par miracle l'engin n'a pas pris feu et il y a des survivants. De l'hélicoptère en observation à plusieurs dizaines de mètres du sol se distinguent très bien des silhouettes qui s'agitent, tentant de se dégager de la carcasse éventrée. Une main se lève en signe de salut et d'appel à l'aide.

Trois tireurs d'élite de la Delta Force ont embarqué chez Goffena. Les sergents Gordon et Shughart sont disponibles et sont d'accord pour être posés près de Durant, en protection contre des tireurs somaliens qu'on distingue proches. Le terrain pour atterrir semble relativement dégagé, seules quelques bicoques délabrées disséminées un peu partout encombrent. Le tourbillon des pales fait voler des toitures. L'appareil stabilisé à cinq pieds, Gordon et Shughart sautent à terre et se précipitent. Ils ont moins de

cent mètres à avaler. Goffena a dégoupillé une grenade fumigène pour bien baliser l'endroit, dénommé « clash site two ».

Un « Little bird » vient d'arriver. Ses mitrailleuses de bord piquettent le sol de leurs impacts, établissant une barrière contre la foule menaçante accourue à la curée. Il est rejoint par Goffena à la nuit tombée. Le crépuscule survient vite sous les tropiques. Les pilotes doivent virer de plus en plus serré pour se dérober aux tirs de rockets qui montent vers eux. Une dernière fois Goffena aperçoit Gordon et Shughart aux côtés de l'épave. Ces deux braves ont réussi à extraire les blessés et à les mettre à l'abri. Avec les valides qui peuvent tirer ils organisent un petit point d'appui dans le but d'éloigner les hordes qui convergent. Deux hommes contre des foules déchaînées ! On apprendra, par la suite, qu'ils se sont battus jusqu'au bout, avec une détermination farouche mais sans illusions sur l'issue finale d'une lutte inégale.

Maier et Jones, les pilotes du premier sauvetage près de Wolcott, veulent désespérément renouveler ce qu'ils ont réussi une fois. Ils plaquent leur machine à l'emplacement où Goffena a largué Gordon et Shughart. Une, deux, trois minutes passent. Les deux courageux sauveteurs attendent, espérant voir arriver des blessés qu'ils pourront arracher au destin qui les menace. Leur position est trop risquée. Par radio ordre leur est passé de quitter l'endroit. L'espoir d'une ultime évacuation air s'anéantit.

Profitant des dernières clartés du jour, Goffena continue de virer au-dessus du « clash site two ». Son mitrailleur de gauche serveur d'un canon M-134[6] vient d'être touché lorsque l'hélicoptère tangue fortement. Une rocket l'a frappé sur le flanc droit. Le second mitrailleur a une jambe arrachée. Le capitaine Yacone, copilote, assommé s'écroule sur ses instruments. Goffena se voit piquant vers le sol. A l'énergie il réussit à maintenir son engin en vol. Plus d'un s'étonnera du retour à la base d'une mécanique aussi disloquée !

*

Côté Michael Durant l'espoir d'un sauvetage a disparu ! Les Américains n'ont aucun renfort immédiatement disponible et il faut penser aux autres. Si le convoi Knight bien que malmené a réussi à rentrer, il reste sur le terrain le groupe du lieutenant Di Tomasso retranché près du Black Hawk de Wolcott. Le détachement du capitaine Steele se bat pour le rejoindre.

Le commando lancé contre Aidid a viré au drame. Une centaine de Bérets Verts des Forces Spéciales sont pris au piège au cœur d'une ville soulevée par les Miliciens du seigneur des lieux qu'ils devaient neutraliser. Une trentaine, en point d'appui, autour de « clash site one », soixante-dix progressant avec Steele. L'intensité du feu somalien égale celle des pires mêlées de la Seconde Guerre mondiale. Les chargeurs de Kalachnikov se vident sans souci apparent de la consommation. Les rockets sont toujours propulsées en direction des hélicoptères qui, fidèles, continuent à tournoyer en protection des camarades au sol. A croire que Mogadiscio dispose de stocks de munitions inépuisables accumulés depuis des lustres.

La nuit est là. Le lieutenant Perino ouvre la marche du détachement Steele, guidé par la ronde des hélicoptères et l'écho de la fusillade qui crépite autour de Di Tomasso. La distance à parcourir n'est pas très longue, de l'ordre de cinq à six cents mètres à vol d'oiseau. Les maisons transformées en blockhaus, les ruelles propices aux embuscades, les tirs de Kalachnikov ralentissent la progression. Un Ranger est tué, d'autres blessés. Au départ, Perino avait douze hommes avec lui. Il n'en a plus que quatre de valides en abordant le dernier bloc qui le sépare du groupe de « clash site one », finalement retranché dans des maisons avec ses blessés. Il est 19 heures 20, la liaison physique est pratiquement établie. Ceux qui viennent d'arriver à la rescousse ne sont pas mieux lotis que leurs camarades déjà sur place. Ils n'ont d'autre perspective que de se barricader à leur tour et d'attendre qu'on vienne les tirer de ce guêpier. Tout en ménageant leurs coups. Les munitions commencent à manquer. Heureusement, les choppers canon poursuivent un ballet ininterrompu. Equipés de lunettes à infrarouge de vision nocturne, pilotes et mitrailleurs n'évoluent pas à l'aveuglette. Ils distinguent les différentes positions, ciblant avec soin celles à « traiter ». Ils édifient devant les assaillants une herse de mitraille qui semble dire : « On ne passe pas ! » Un tel soutien conforte le moral des assiégés dans l'attente de voir apparaître la QRF, la Quick Reaction Force, la Force de réaction rapide, dont la radio a annoncé le départ en direction des commandos piégés. Il n'est pas question dans ces conditions d'évacuations sanitaires.

*

Le commandement américain a été surpris. Hormis les hélicoptères engagés dans l'opération, aucune réserve n'était en alerte immédiate prête à se porter sur-le-champ à la rescousse du commando lancé aux trousses des lieutenants d'Aidid. A la guerre, il n'est jamais bon de sous-estimer l'adversaire. Ce fut, semble-t-il, le cas ce 3 octobre.

Une première colonne de véhicules envoyée vers 19 heures est contrainte de faire demi-tour. Les hommes sont par trop à découvert dans les bennes des camions. Pour forcer les défenses somaliennes de Mogadiscio, des blindés sont nécessaires.

Des blindés ! Les Américains n'en ont pas. Malgré les demandes réitérées des responsables militaires, Les Aspin, le secrétaire d'Etat à la Défense[7], a refusé la présence d'une force blindée en appui des GI's envoyés en Somalie. Prétexte invoqué, montrer que les Américains viennent uniquement en amis au seul titre de l'assistance humanitaire et non en envahisseurs. Une fois de plus les soldats paient les errements et utopies politiques. Une Task Force blindée aurait tôt fait d'atteindre les « clash site 1 et 2 ». Canons de 90 ou de 105 m/m en tourelles et sur chenilles contre Kalachnikov, la cause est entendue. Les obstacles en parpaings de terre ou de pisé voleraient en éclats.

Les contingents internationaux, Pakistanais et Malais, sont seuls à posséder des blindés. Les Pakistanais ont de vieux chars M 48 made in USA[8], les Malais, des transports de troupes blindés d'origine allemande. Ils sont d'accord pour les prêter à condition qu'ils soient pilotés par leurs propres équipages. L'obstacle de la langue ne facilite pas les communications entre alliés aux bas échelons. D'où des retards et des erreurs d'itinéraires qui ne sont pas sans conséquences fâcheuses dans le déroulement de l'opération.

Enfin, à une heure trente du matin le 4 octobre, la Quick Reaction Force atteint « clash site one ». Quatre heures sont nécessaires pour dégager les cadavres des pilotes enserrés dans leurs habitacles.

A trois heures, les secours débouchent sur « clash site two » près des décombres du Black Hawk 64. Il est trop tard. Les Américains ont été tués et ne seront retrouvées que des dépouilles mutilées. Pourquoi dans cette tuerie le pilote Durant a-t-il été épargné ? Blessé, fait prisonnier, maltraité, blessé à nouveau, il sera rendu dix jours plus tard par Aidid qui jugera, sans doute, de meilleure politique de restituer un vivant qu'un mort.

Les Américains dans ce commando du 3 octobre 1993 ont eu 18 tués et des dizaines de blessés. Plus que lors du commando avorté sur Téhéran. Les Somaliens annoncent 500 morts, estimation plausible devant la puissance de feu des hélicoptères. Outre-Atlantique l'opinion publique s'interroge. Pourquoi ces morts et pour quel résultat ? Aidid n'est pas ébranlé par la capture de plusieurs de ses seconds couteaux. La Somalie continue de se déchirer entre clans ennemis pour le plus grand malheur des populations. Bill Clinton précipitera le retour de ses compatriotes et son pays saura reconnaître l'héroïsme. Gary Gordon et Randall Shughart, les deux sergents largués en enfants perdus pour secourir des camarades, recevront la Médaille d'Honneur du Congrès, la plus haute distinction militaire américaine. En authentiques soldats d'une troupe d'élite, ils avaient accepté ce qu'ils savaient être une mission de sacrifice.

---

1 Fort Campbell dans le Kentucky, Fort Bragg en Caroline du Nord et Fort Benning en Géorgie.

2 Lockheed P. Orion. Avion de reconnaissance et observation. 4 turbopropulseurs ; vitesse : 760 km/h ; équipage : 10 personnes.

3 Les « Little bird », fabriqués en plusieurs versions par Mc Donnell Douglas, sont des hélicoptères légers d'assaut et d'appui fortement armés (canon, mitrailleuses, rockets). Equipage, deux hommes ; passagers, de trois à cinq.

4 Soit, en langage militaire, effectuer des tirs préalables pour fragiliser voire annihiler les systèmes de défense.

5 On sait qu'en principe un parachutiste saute avec deux parachutes. Si le parachute dorsal ne s'ouvre pas, il a recours au parachute ventral de secours.

6 M-134 canon à six tubes jumelés ; déverse 4000 coups minute.

7 Les Aspin, payant sa terrible erreur d'appréciation, sera remercié trois mois plus tard par le Président Clinton.

8 M 48 A 5 MBT. 49 tonnes ; un canon de 105 ; 3 mitrailleuses ; équipage 4 hommes ; vitesse route 48 km/h.

Chapitre 19

GENDARMES CONTRE TERRORISTES

Les opérations de coup de main prennent de plus en plus souvent l'aspect d'une action d'un commando contre un autre commando, en l'occurrence d'un combat d'unités des Forces Spéciales contre un groupe de terroristes motivés par des mobiles patriotiques, ethniques ou religieux. Tel est le cas d'Entebbe. Tel est encore le cas de l'intervention de gendarmes français, le 26 décembre 1994 à Marseille, pour mettre fin à une prise d'otages et au détournement d'un Airbus d'Air France.

*

Les parachutistes, ces soldats surgis du ciel, apparaissent véritablement lors de la Seconde Guerre mondiale et y démontrent toutes leurs possibilités. Composante incontournable des armées nationales, ils se taillent une place de choix dans les forces terrestres. Ils se devaient d'exister dans la gendarmerie, quatrième grande composante de l'Armée française. En 1971, c'est chose faite. Le 1er janvier est créé l'escadron parachutiste 9/11. (Le 9/11 existait depuis 1968 mais pas encore parachutiste.) Le 1er janvier 1984, cet escadron devient l'EPIGN, l'Escadron Parachutiste d'Intervention de la Gendarmerie Nationale, fort de 7 officiers et 132 sous-officiers tous parachutistes et répondant à des critères de sélection rigoureux.

Parallèlement, en 1974, partant de l'escadron 2/2 de la Gendarmerie mobile à Maisons-Alfort, une Equipe Commando Régionale d'Intervention est lancée. La nouvelle unité fait place, quelques semaines plus tard, au Groupe d'Intervention de la Gendarmerie Nationale No 1 à Maisons-Alfort et à un autre Groupe No 2, identique, à Mont-de-Marsan. Ces deux Groupes fusionnent en 1978 pour former le GIGN actuel, Groupement d'Intervention

de la Gendarmerie Nationale. Chargé de la protection des personnalités et des lieux sensibles (ambassades en premier lieu), le GIGN axe surtout ses missions sur l'antiterrorisme[1]. Les événements justifieront ces créations. On le verra à Ouvéa en Nouvelle-Calédonie en 1988, au Salvador et en Roumanie en 1989, en Ethiopie et au Rwanda en 1994, etc. Appartenir à ces nouvelles unités implique non seulement d'être parachutiste mais également se montrer tireur d'élite, expert en combat rapproché, technicien en mines et pièges, habile en dialectique afin de mener à bien des négociations avec des preneurs d'otages ou des forcenés.

*

Le samedi 24 décembre 1994, en fin de matinée, le commandant Bernard Delhemme, chef pilote, procède aux contrôles rituels avant le décollage de l'Airbus A 300 d'Air France, Vol AF 8969 Alger-Paris, de l'aéroport international Houari Boumediene. Soudain, à 11 heures 15, quatre individus portant des tenues d'agents de maintenance d'Air Algérie et armés de fusils d'assaut Kalachnikov, de pistolets automatiques, de grenades et de bâtons de dynamite, font irruption à l'intérieur de l'avion. Pour parvenir jusque-là, ils ont obligatoirement bénéficié de complicités. Complicités qui n'ont rien de surprenant dans le climat que connaît l'Algérie depuis plusieurs années... Le pays vit en pleine guerre civile. Les islamistes mènent une lutte sanglante contre le pouvoir en place.

Les quatre terroristes qui se réclament du GIA, Groupe islamique armé, se rendent aisément maîtres de l'appareil immobilité à 300 mètres de la salle d'embarquement. Ni l'équipage français, ni les 227 passagers n'ont les moyens de s'opposer à des hommes puissamment armés, d'autant qu'à l'extérieur la police algérienne ne réagit pas.

Dans les circonstances présentes, à la suite des multiples attentats anti-français[2], la garde de l'ambassade de France à Alger a été renforcée par des éléments de l'EPIGN. Le capitaine, commandant l'escadron, réside à Alger. Le voilà chargé par son ambassade d'étudier sur place la situation et de négocier, si possible, avec le chef des terroristes. On apprendra, par la suite, que ce personnage est le nommé Abdul Abdullah Yahia, un proche de Djamel Zitouni, « l'émir suprême » du GIA, l'auteur d'actions aussi spectaculaires que meurtrières.

Arrivé sur les lieux, le capitaine découvre une situation chaotique. Les forces de l'ordre sont dépassées. Les responsables locaux se refusent aux initiatives. Les terroristes, à la radio, parlent haut et fort, ne semblant pas vouloir se laisser manipuler. A 13 heures 40, jouant de l'intimidation, ils annoncent avoir abattu un passager. Ce qui, malheureusement, se révèle exact. Ce crime accompli, à 15 heures, les quatre islamistes relâchent onze passagers tout en exigeant la libération de chefs du GIA emprisonnés à Alger et une interview avec un journaliste français.

Cette exigence permet au capitaine de l'EPIGN de se rendre sous l'avion en se faisant passer pour l'attaché de presse de l'ambassade de France. Des discussions stériles s'engagent. A 16 heures, un nouveau passager est exécuté. L'impasse est totale. Les autorités algériennes se murent dans le silence. A 21 heures 30, un employé de l'ambassade, le cuisinier Yannick Beugnet, embarqué sur ce vol AF 8969, est tué d'une balle dans la tête. Sa dépouille est jetée brutalement sur le tarmac. Le capitaine français réussira non sans mal à la faire ramasser par les Algériens qui se refusent à toute intervention. Comme il parviendra à faire reporter un ultimatum menaçant la vie de la secrétaire particulière de l'ambassade, elle aussi passagère infortunée de ce même vol.

A la tombée du jour, la situation manifestement est toujours aussi critique. Si d'autres personnes ont été relâchées, 173 otages, passagers et équipage confondus, sont toujours à bord aux mains de quatre jeunes gens brandissant le Coran, proférant des harangues islamistes et sommant les femmes de se voiler. Terrible nuit que cette nuit de Noël qui, sous d'autres cieux, se veut un moment de paix et de joie ! L'aéroport a été évacué et fermé au trafic. Seules des équipes de « ninjas », ces policiers algériens cagoulés, vêtus de noir et connus pour leur férocité, hantent les abords de l'Airbus éclairé par deux puissants projecteurs.

A Paris, le ministre de l'Intérieur, Charles Pasqua, a pris contact avec son homologue algérien, Abderahmane Meziane Cherif. Des heures durant, Alger refuse de se mêler de cette affaire. Au matin du 25, un nouvel ultimatum d'Abdullah Yahia : *libération avant 10 heures de dirigeants islamistes internés*. Le gouvernement algérien fait la sourde oreille, ne répondant pas plus aux offres réitérées de Paris d'apporter une assistance. Ce qui, concrètement, signifierait l'intervention de Forces Spéciales. En France, on redoute le pire. De guerre lasse Paris hausse le ton et fait savoir :

« qu'il tient les autorités algériennes pour responsables du sort des passagers français »,
et que :
« La France est prête à accueillir immédiatement sur son territoire l'avion de la compagnie nationale. » Alger a compris. La situation intérieure du pays n'est pas de nature à l'ouverture d'une crise grave avec la France. Le lundi 26, à minuit 05, le Président Zeroual autorise l'appareil à prendre l'air « sans délai ». A la France le soin de dénouer l'affaire !

A 2 heures du matin, l'Airbus décolle pour Marseille. Pourquoi les quatre terroristes ont-ils accepté et même souhaité ce départ ? Sans doute pensaient-ils trouver plus d'esprit de conciliation chez les Français. Peut-être ont-ils une arrière-pensée ? A 3 heures 33, le biréacteur atterrit à l'aéroport de Marignane.

*

Négocier mais aussi se préparer à intervenir. Le scénario est immuable. Une équipe du GIGN a été envoyée à Palma de Majorque. Si Alger se décide à sortir de son mutisme et accepte le concours français pour résoudre l'affaire, le saut de puce des Baléares à l'aéroport Houari Boumediene sera rapide. L'évolution des négociations laissant envisager une autre issue, les équipes en alerte du GIGN et de l'EPIGN se retrouvent à Marseille-Marignane.

Le dispositif est fin prêt pour réceptionner l'appareil dans un emplacement un peu à l'écart. Le chef des terroristes impose au pilote de garer l'avion près de la tour de contrôle. Les commandos se repositionnent en conséquence. Le GIGN donnera l'assaut si les circonstances l'imposent. L'EPIGN assurera l'appui pour récupérer et évacuer les passagers ou les blessés éventuels.

La journée du 26 est longue. Surtout pour les passagers et l'équipage. Ils ont vu exécuter une troisième personne. Tout est à redouter des quatre islamistes qui exigent de voir, cette fois, l'avion décoller pour Paris. De ce départ il ne saurait en être question. Le ministre de l'Intérieur avouera par la suite avoir craint de voir l'Airbus s'écraser sur Paris. L'avenir, le 11 septembre 2001 à New York, prouvera que cette éventualité était parfaitement fondée.

Pour les autorités françaises, il faut gagner du temps. La fatigue finira par user les quatre islamistes et facilitera l'assaut si celui-ci doit être donné. D'où de longs dialogues et l'exécution de servitudes matérielles comme le ravitaillement en eau potable ou le nettoyage des toilettes. Les hommes du GIGN les assument, habillés comme le personnel de service de l'aéroport, et en profitent pour faire traîner les opérations tout en préparant la suite. Ils s'assurent que les portes ne sont ni piégées ni verrouillées. Ils disposent des microphones sur le fuselage permettant de suivre les déplacements des terroristes à l'intérieur de l'avion.

Au milieu de l'après-midi, Abdullah Yahia se fait précis. Il exige 22 tonnes de carburant, beaucoup plus que la quantité nécessaire pour atteindre Paris, sa destination avouée. Pense-t-il se rendre ailleurs ? Dans un pays du Moyen-Orient où il pourrait trouver bon accueil ? Songe-t-il à une solution extrême ? Un coup de fil anonyme au consulat de France à Oran a, dans la matinée, prévenu que l'avion « était une bombe volante destinée à exploser sur Paris ». Cet appel rejoint les craintes de Charles Pasqua. Le commandant de bord dans ses communications avec l'extérieur n'est pas optimiste : *« Ils n'ont rien à perdre. Ils sont décidés à mourir si on ne satisfait pas leurs revendications. »*

Sur la promesse de la tenue d'une conférence de presse au pied de la passerelle, deux otages sont libérés. Va-t-on vers un dénouement ? Non ! A 16 heures 45, la passerelle ayant été retirée sur injonction des terroristes, les moteurs de l'Airbus sont mis en route. L'avion va-t-il décoller ? Rapidement on se prépare à barrer les pistes mais le biréacteur se contente de se déplacer. Il se dirige vers le tarmac devant la tour de contrôle et stoppe. Pourquoi cette manœuvre qui impose au GIGN de recadrer à la hâte tout son dispositif de surveillance et d'intervention ?

A l'intérieur de l'avion, les malheureux passagers qui n'ont rien compris à ce mouvement sont de plus en plus tendus. Leurs gardiens aussi. L'un d'eux récite des versets du Coran. Faut-il interpréter son comportement comme une ultime oraison funèbre ? Les passagers assis près de lui le pensent. Deux coups de pistolet, tirés sans raison apparente contre la tour de contrôle, ne peuvent que confirmer ce sentiment.

A 17 heures, devant les menaces d'une tuerie générale à l'intérieur de l'avion, le Premier ministre, Edouard Balladur, donne l'ordre d'intervenir militairement. Les gendarmes étaient prêts. Profitant des moments où il se trouvait seul dans le poste de pilotage, le commandant de bord leur a

communiqué d'ultimes renseignements sur la tenue et le positionnement des terroristes. Deux se tiennent à l'avant, les deux autres à l'arrière.

17 heures 12. L'heure H pour le GIGN.

18 gendarmes de l'EPIGN sont disposés en appui et recueil pour épauler leurs camarades. L'expérience montrera que leur nombre est insuffisant. Ils auraient dû être trois fois plus pour réceptionner passagers ou blessés et s'assurer qu'aucun terroriste ne se glissait parmi les civils.

Le commandant Denis Favier, le patron du GIGN, qui la trentaine à peine dépassée fait figure de grand jeune homme, a scindé son effectif en quatre. Huit tireurs d'élite sont embusqués dans les bâtiments avoisinant l'Airbus. Trois équipes d'assaut de huit à dix hommes ont été constituées. Favier commande personnellement la première. Ses deux adjoints, les capitaines Kim et Tardy, les deux autres[3].

« Go ! » Trois passerelles fixées sur véhicules et sur lesquelles les équipes d'assaut ont pris place commencent à rouler vers l'avion. Des gendarmes conduisent ces lourdes mécaniques qui débouchent de l'arrière pour bénéficier au maximum d'un angle mort. Les hommes ont revêtu la tenue de combat avec casque, visière blindée et gilet pare-balles. A la main des revolvers MR-73 en 357 Magnum et des pistolets-mitrailleurs MP-5 K. Au ceinturon, prêts à être saisis, grenades fulgurantes et poignard. Pour les chefs, sur la cuisse droite, un poste émetteur-récepteur de faible encombrement.

Par malchance un terroriste de garde à la porte arrière gauche, en se penchant, voit s'approcher les passerelles. Il lâche une rafale de PM qui heureusement piquette sol et carrosserie sans dommages. Puis, après avoir plus ou moins refermé la porte, il se précipite vers l'avant, suivi de celui qui était de faction à ses côtés. Les quatre islamistes se retrouvent ainsi ensemble dans le cockpit où ils obligent le pilote, son copilote et un steward présent à se coucher.

La surprise totale ne joue plus tandis que les passerelles continuent d'avancer. Deux vers les orifices arrières droit et gauche, la troisième – celle de Favier – vers la porte avant droit. La passerelle heurte enfin le fuselage. L'équipe Favier avale les marches. Arrivé sur la plate-forme d'accès à bord, le gendarme de tête pèse de tout son poids pour ouvrir la porte. Son camarade derrière lui plonge dans l'intérieur de la carlingue. A peine introduit, il écope de cinq balles de Kalachnikov, ce qui ne l'empêche pas de

répliquer courageusement avec son revolver. Le cockpit s'est transformé en fort Chabrol pour les quatre terroristes. Ils vident leurs chargeurs à travers la cloison blessant plusieurs des nouveaux assaillants qui, malgré les rafales cinglant de partout, n'hésitent pas à pénétrer à l'intérieur. Plusieurs gendarmes sont blessés. L'un d'eux s'affaisse sur une passagère située à l'avant. Favier, entré en sixième position dans l'Airbus, est miraculeusement indemne, ce qui lui permet de continuer à commander.

La fusillade crépite sur l'avant. Par la porte arrière gauche le groupe du capitaine Tardy a réussi à entrer. Il hurle aux passagers de se plaquer au plancher et méthodiquement remonte vers le cockpit en fouillant cuisines, toilettes, recoins divers et en vérifiant qu'aucun terroriste ne s'est mêlé aux personnes accroupies au pied de leurs sièges. Le troisième groupe, celui du capitaine Kim, a également pénétré. Il s'occupe de l'évacuation. Les portes de secours en milieu de l'avion ont été atteintes. Dès leur ouverture, elles permettent de mettre en œuvre les toboggans caoutchoutés de sortie accélérée. Une minute et sept secondes après le début de l'assaut, les premiers otages commencent à se laisser glisser sur ces rampes de secours. Sitôt au sol, ils sont pris en compte par les hommes de l'EPIGN qui sans façon leur intiment de se coucher les mains derrière la tête. Prudence prime. Vérification d'identité s'impose.

Aux abords du cockpit rien n'est réglé. Ce poste de pilotage est un espace réduit en forme de trapèze. A peine quatre mètres à la base sur un peu moins de trois en profondeur. A l'avant, deux fauteuils pour le pilote et le copilote. Juste derrière, deux autres sièges, l'un dans l'axe pour l'ingénieur de vol, l'autre sur le côté gauche et amovible pour un passager occasionnel. Le champ libre entre les parois, la cloison avec la cabine et la porte d'accès, se limite à six ou sept mètres carrés. C'est dans cet enclos exigu que les quatre terroristes se sont barricadés, plutôt mal que bien, protégés par des casiers de rangement, des coffres à bagages pour l'équipage et la mince paroi avec l'extérieur. Outre les autres Algériens, trois Français se trouvent bloqués dans ce cockpit : les deux pilotes et un steward. Ils s'abritent de leur mieux derrière les fauteuils avant. Le copilote profitera de la confusion pour sauter par une fenêtre.

Encore des gendarmes touchés dont deux dans le groupe Tardy venus épauler leurs camarades. Les terroristes continuent de *« rafaler »* à travers les cloisons. Leurs adversaires ripostent en ayant du mal à discerner les départs des coups. De l'extérieur se perçoit le crépitement des armes

automatiques et se distingue de la fumée des silhouettes noires qui s'engouffrent dans l'avion. A un moment, une grenade fuse sur le tarmac et explose dégageant des vapeurs blanchâtres. Une grenade fulgurante lancée vers un hublot du cockpit a manqué son but et terminé sa course sous le poste de pilotage. Une seconde plus heureuse illumine un instant l'intérieur sans atténuer l'intensité du feu.

Durant de longues minutes la situation paraît bloquée. Les terroristes se défendent farouchement. Ils tirent sans répit et lancent même une grenade qui blesse grièvement un gendarme et propulse au sol le commandant Favier. Quatre minutes plus tard, le blessé parviendra à être évacué par l'un des deux toboggans utilisable. L'autre, celui sur la droite de l'appareil, a été percé par des balles. Il pend, baudruche dégonflée.

Par radio Favier contacte son équipe postée avec ses fusils à lunettes. Résolument il ordonne de faire feu sur le cockpit devenu la citadelle des terroristes. Ce premier tir porte. Un terroriste est tué. A 17 heures 21, Favier le fait renouveler soulageant le personnel au contact.

Sur les huit gendarmes du groupe d'assaut, six ont été blessés. Une équipe de quatre se porte à la rescousse en empruntant la passerelle. Arrivant presque à hauteur de la plate-forme, son chef est frappé par une balle qui heurte le pistolet P 228 qu'il tenait à la main. La violence de l'impact le renverse mais l'acier de son arme lui a servi de bouclier et sans doute sauvé la vie.

La cadence de feu en provenance du cockpit diminue progressivement. Les rafales s'espacent. Les gendarmes sentent que l'adversaire faiblit. Combien sont-ils encore en état de se battre ? Et les munitions doivent commencer à leur manquer. Les Français, eux, ont pu reconstituer leur dotation. Encore une grenade ! Est-ce la dernière ? La réplique est peut-être fatale à celui qui l'a lancée car enfin le silence s'établit. Mais que peut-il travestir ?

Soudain, à la radio de la tour de contrôle, une voix se fait entendre : « Ici le commandant de bord. Ne tirez plus ! Ils sont tous morts ! »

L'information est de suite transmise à Favier mais ne serait-ce pas une ultime ruse pour amener à se démasquer ? Non ! La porte du cockpit, ou du moins de ce qu'il en reste, s'ouvre. Deux hommes sortent. Le commandant et le steward. Ils enjambent les cadavres des terroristes et apparaissent, hagards mais saufs. Comment ont-ils pu échapper au feu centré sur le cockpit ? Certainement faut-il y voir la preuve de la précision des tirs des

gens du GIGN. Ils ciblaient les emplacements où les quatre terroristes étaient censés se situer pour riposter à l'assaut des gendarmes.

L'opération a duré 23 minutes, 23 minutes très courtes pour les exécutants, très longues pour les passagers et les observateurs. Plus de 1500 coups de feu ont été tirés et une dizaine de grenades lancées. Les quatre terroristes sont morts. 13 passagers et deux membres de l'équipage ont été légèrement blessés[4]. 9 gendarmes du GIGN ont été touchés dont huit par balles. L'un d'eux a eu une main arrachée. Eu égard aux risques encourus, la facture est miraculeuse.

L'Airbus A 300 sera déclaré inutilisable. Trop d'impacts. Trop de parties vitales atteintes. Impossible d'assurer sa réparation.

Le commando d'assaut de l'Airbus de Marignane l'a emporté. Son succès fournit un cas d'école, témoignage d'un savoir-faire servi par un courage sans failles. Il s'ajoute à une longue série et affirme à la face du monde que la France, comme l'Allemagne en 1977, a les hommes et les moyens pour s'opposer aux terroristes et aux preneurs d'otages quels qu'ils soient.

*

Certains pourront s'étonner de différences de temps Cinq minutes, en 1977, à Mogadiscio pour le GSG 9. Vingt-trois en 1994 à Marignane pour le GIGN.

Le Boeing 737 est un avion relativement petit. 130 places avec un seul couloir central. Il n'est pas très haut par rapport au sol. Ses ailes, ses portes sont relativement accessibles avec des échelles de faible hauteur.

Par comparaison l'Airbus A 300, d'un tout autre gabarit, avec ses 340 places et deux couloirs, fait figure de cathédrale. Il est très haut. Les portes avant sont à 4 mètres 67 du sol, celles de l'arrière à 5 mètres 38. Seules des passerelles permettent d'y accéder commodément, moyen que le GIGN a dû utiliser. Le poste de pilotage est vaste et dans le cas du 26 décembre 1994 il était occupé par des membres de l'équipage. Le GIGN devait contrôler son tir.

Quatre hommes se trouvaient dans l'Airbus, deux hommes et deux femmes dans le Boeing. Si résolues soient-elles, et elles l'étaient, ces deux femmes possédaient-elles l'entraînement voulu ? L'une d'elles a été immédiatement abattue sans avoir réagi ; l'autre n'a trouvé que la solution

de se barricader dans les toilettes. La résistance rencontrée dans l'Airbus a été tout autre que celle dans le Boeing.

Ces commentaires pour expliquer les différents « timings » n'enlèvent rien aux prouesses du GSG 9 et du GIGN.

---

1 En 1984, EPIGN et GIGN s'intégreront dans le GSIGN, Groupement de Sécurité et d'Intervention de la Gendarmerie Nationale incluant également le GSPR, Groupement de Sécurité et de Protection de la Présidence de la République, créé l'année précédente.

2 Le 7 août, trois gendarmes et deux civils ont été abattus à la cité d'Aïn Allah, résidence du personnel diplomatique français.

3 Ces trois officiers sont saint-cyriens. Le commandant Favier appartient à la promotion « Grande Armée » (1981-1983), le capitaine Olivier Kim à la promotion « Cadets de la France Libre » (1985-1988), le capitaine Jean-François Tardy à la promotion « Lieutenant Tom Morel » (1987-1990).

4 Le copilote, Jean-Paul Borderie, s'est cassé une jambe en sautant depuis le poste de pilotage peu après le début de l'assaut

Conclusion

La Seconde Guerre mondiale provoque la naissance et le développement des unités et des actions dites de commandos. Si l'Histoire apprend que la notion de commando existait bien auparavant, le vocable entre véritablement avec éclat dans la terminologie militaire à cette époque. Depuis, il ne cesse d'apparaître devant les affrontements de toutes natures qui endeuillent régulièrement l'humanité.

Le sens le plus courant de « commando » signifie troupe d'élite destinée à remplir des missions dites spéciales. Presque tous les pays alignent des commandos, appellations pas toujours justifiées. Bien des commandos officiellement patentés n'en portent que le nom. Car n'est pas commando qui veut. Y appartenir implique une sélection sévère et un entraînement long et rigoureux.

Ces unités militaires sont reconnues et intégrées dans les armées ou les forces de défense nationale. Elles ont même pignon sur rue. Delta Force, SAS, GIGN, Sayeret Matkal, et leurs émules, se présentent accompagnés d'une flatteuse réputation. Parallèlement surgissent à l'occasion des commandos « civils », commandos de l'ombre sortis de la clandestinité. Ils proviennent des rangs de l'Irgun, de l'OAS ou de ces organisations subversives dont le monde présent ne manque pas. La technicité de leurs homologues militaires est absente. Encore que ! Des événements plus ou moins récents ont révélé l'existence de camps d'entraînement ne dérogeant en rien aux règles d'apprentissage de l'art de la guerre. A défaut toutefois d'une formation spécifique adaptée, ces commandos « civils », qualifiés généralement de terroristes, ne manquent pas d'efficience. Ils ont pour eux le courage, le fanatisme, diront certains, la résolution. Leurs coups mûrement élaborés portent et font mal. Exemples : le King David Hotel à Jérusalem ou la villa des Barbouzes à Alger.

De là une lutte féroce entre les uns et les autres. Des commandos militaires sont souvent mis sur pied dans le but essentiellement de contrer les commandos « civils ». Cas des Delta Force aux Etats-Unis, GIGN en France, GSG 9 en Allemagne, et il est d'autres exemples... L'expérience en

la matière montre toujours la supériorité du militaire sur le « civil » en cas d'affrontements directs. La technicité, les moyens, l'organisation paient. Les terroristes de l'ambassade d'Iran, comme ceux de l'Airbus d'Air France, sont incapables de résister très longtemps à leurs adversaires.

Commandos d'hier ou commandos d'aujourd'hui, audace, surprise, vitesse, ingéniosité restent des atouts maîtres. La devise de Stirling n'a pas pris une ride : « *Qui ose gagne* », fondement d'une action de commando. L'ardeur tout autant. Lors du raid avorté sur Téhéran, les pilotes des hélicoptères avaient-ils au fond d'eux-mêmes l'ardeur voulue pour aller jusqu'au bout ? Certains s'interrogent. La fiabilité des renseignements, enfin, se pose en incontournable. Sa défectuosité, seule, explique l'échec de Son Tay.

Depuis 1945, les opérations de commandos militaires ou « civils » se sont multipliées à travers le monde, mettant en œuvre des techniques de plus en plus sophistiquées. Il n'était pas possible de les rapporter toutes d'autant que le Secret Défense couvre certaines. On peut ainsi déplorer de n'avoir pas mis en relief les CRAP français, Commandos de Recherche et d'Action dans la Profondeur. Ils constituent une élite parmi l'élite sans qu'il soit possible d'en dire plus.

Les guerres de demain, car guerres il y aura, la nature humaine étant ce qu'elle est, affirmeront la pérennité des commandos devenus des acteurs majeurs des conflits. Leurs actions s'intégreront à des opérations de type plus ou moins conventionnel, ou se plieront aux réalités du moment. L'art de la guerre, *« art simple et tout d'exécution »*, disait Napoléon, n'est pas figé. Il doit s'adapter aux progrès techniques et aux ambitions des belligérants. Contre qui, comment interviendront les commandos futurs ? Toutes les perspectives sont ouvertes.

Deux points toutefois : les commandos, comme hier, pèseront dans la bataille, et exigeront des exécutants savoir-faire et courage.

Cornaudric 2002-2003.

Annexes

Chronologie

1945	8 mai	Fin de la guerre en Europe.
	15 août	Fin de la guerre en Extrême-Orient et dans le Pacifique.
	septembre	Westerling arrive en Indonésie.
1946	22 juillet	Commando de l'Irgoun contre le King David Hotel à Jérusalem.
1948	14 mai	Création officielle de l'Etat d'Israël.
1950	25 juin	Début de la guerre de Corée.
1951		Front coréen stabilisé sur le 38e parallèle.
1951	16 mai	Commando des « Tigres Noirs » sur Phu Nho Quan.
1953	27 juillet	Fin de la guerre de Corée.
1954	août	Fin de la guerre franco-vietnamienne.
1961	12 décembre	Attaque d'un commando Delta rue Séverine à Alger.
	31 décembre	Attaque d'un commando Delta rue Faidherbe à Alger.
1962	29 janvier	Destruction de la ville Andréa rue Fabre à El-Biar.
	18 février	Attaque de l'hôtel Radjah par un commando Delta à Alger.
1968	31 janvier	Offensive du Têt au Vietnam.
1969	25 février	Commando Viêt-Minh sur Dong Zu.
1970	20 novembre	Commando américain sur Son Tay.
1972	5 septembre	Commando « Septembre Noir » aux Jeux Olympiques de Munich.
1976	3 juillet	Commando israélien sur Entebbe.
1977	5 septembre	Enlèvement de Hanns-Martin Schleyer.
	13 octobre	Détournement de l'Airbus Palma-Francfort.
	18 octobre	Assaut du GSG 9 à Mogadiscio contre un Airbus détourné de la Lufthansa.
1980	24 avril	Commando américain en Iran.
1980	5 mai	Opération Nimrod à Londres.
1981	7 juin	Raid aérien israélien sur Bagdad.
1982	2 avril	Invasion des Falkland par les Argentins.
	21 mai	Débarquement britannique près de Port San Carlos.
1982	14 juin	Capitulation argentine dans les Falkland.
1993	3 octobre	Commando américain pris au piège dans Mogadiscio.
1994	26 décembre	Asssaut mené par le GIGN, à Marseille-Marignane, contre un Airbus d'Air France aux mains de terroristes islamistes.

Les principales Forces Spéciales

Presque tous les pays disposent aujourd'hui d'unités de commandos généralement dénommées Forces Spéciales. Elles sont évidemment de nature et d'importance bien dissemblables ; les Etats-Unis, en la matière, se taillent la part du lion. Situation normale si l'on se souvient que le budget Défense américain correspond à celui de l'ensemble du reste du monde.

Avant un survol rapide des principales Forces Spéciales existant au début du troisième millénaire, une remarque s'impose : toutes les troupes aéroportées ne sont pas des Forces Spéciales. Globalement destinées à un combat conventionnel, elles se contentent d'utiliser le parachute comme un moyen d'acheminement sur leur zone d'action. Ceci étant, presque tous les membres des Forces Spéciales sont brevetés parachutistes. Le parachutisme ne relève pas du surhomme. Néanmoins se jeter dans le vide n'est pas un acte normal. Il exige une bonne santé physique et morale. A ce titre il s'avère une excellente école, valable aussi bien pour les Troupes aéroportées traditionnelles que pour les Forces Spéciales.

ALLEMAGNE

L'Allemagne possède un fort passé de commandos. Durant la Seconde Guerre mondiale les commandos de l'Abwehr ou ceux de Skorzeny ont été les auteurs d'opérations spectaculaires. La chute du Troisième Reich a tout remis en cause. La création de la Bundeswehr a vu, dans le cadre des troupes aéroportées, la mise sur pied de quatre compagnies de commandos. De même, la Bundesmarine a repris la tradition des nageurs de combat. Nonobstant la République Fédérale s'est trouvée sans moyens valables de contre-terrorisme lors de l'affaire de Munich en 1972. Décision alors a été prise de remédier à cette carence, d'où la création d'un certain nombre d'unités d'où émerge le GSG 9 (Grenzschutzgruppe), responsable de l'assaut réussi contre le LH 181 de Mogadiscio le 18 octobre 1977.

CHINE

Si les trois divisions parachutistes de l'Armée populaire de libération sont à peu près identifiées, le secret entoure les Forces Spéciales chinoises. Celles-ci s'annoncent obligatoires dans un pays de la taille de la Chine, impliqué de surcroît dans des conflits extérieurs comme au Tibet ou au

Vietnam. Il semblerait qu'elles soient constituées de deux groupes indépendants, les 6e et 8e groupes, sans plus de précisions.

ÉTATS-UNIS

Les USA, première puissance militaire mondiale, disposent de Special Operations Forces (SOF) très importantes, de l'ordre de 45 000 à 50000 hommes. Elles sont regroupées sous un commandement unique, l'USSOCOM, le commandement des Opérations Spéciales des Etats-Unis, implanté à Tampa en Floride. Schématiquement, les trois Armes apportent :

L'US Army (Armée de terre).

- Special Forces (Bérets Verts) apparues véritablement avec la guerre du Vietnam.
- Delta Force, orientée vers la lutte anti-terrorisme.
- Rangers (75e Régiment), héritiers des Rangers de la Seconde Guerre mondiale.

L'US Air Force (Armée de l'Air).

Avions (C 130) et hélicoptères.

L'US Navy (marine).

SEAL (Sea, Air, Land) teams, qu'on peut assimiler à des commandos marine et nageurs de combat, créés officiellement le 1er janvier 1962. Leur entraînement est excessivement sévère.

Ce descriptif sommaire doit se compléter d'unités plus spécifiques comme le 160 th Special Operations Aviation Regiment, équipé d'un important parc d'hélicoptères

Enfin l'US Marine Corps, force d'assaut amphibie de plus de 170000 hommes, possède une composante pour les Opérations Spéciales qui n'est pas toutefois rattachée à l'USSOCOM.

FRANCE

Depuis le 24 juin 1992 les Forces Spéciales françaises sont regroupées dans une structure interarmées de commandement : le COS (Commandement des Opérations Spéciales). A ce titre sont susceptibles d'en dépendre pour action.

Armée de Terre

1er RPIMa (unité spécifique du COS).
13e régiment de Dragons parachutistes.
GCP (Groupement de commandos parachutistes).
DAOS (Détachement ALAT des Opérations Spéciales).

Armée de l'Air

CPA 10 Commando parachutiste de l'Air no 10.
Escadrille des Hélicoptères Spéciaux.

Marine Nationale

Commandos Marine (cinq).

Gendarmerie Nationale

GSIGN (Groupement de Sécurité et d'Intervention de la Gendarmerie Nationale) avec EPIGN, GIGN et GSPR (Groupement de Sécurité et de Protection de la Présidence de la République).

On admet que le COS a, en prise directe, 1650 hommes. Les autres sur besoin, en provenance des unités précitées.

GRANDE-BRETAGNE

La Grande-Bretagne, pays du colonel Stirling, le créateur du SAS et auteur de sa célèbre devise : « *Qui ose gagne* », est à l'origine de nombre de commandos de la Seconde Guerre mondiale. Ce passé sous-tend encore une bonne partie du présent.

Les Forces Spéciales britanniques d'aujourd'hui s'articulent autour de deux pôles principaux : le SAS et les Royal Marines auxquels il convient d'adjoindre le SBS (Special Boat Squadron), lui aussi issu de la Seconde Guerre mondiale.

- Le SAS, outre des régiments de réserve, s'appuie essentiellement sur le 22nd SAS Regiment, unité d'active à six squadrons et plusieurs détachements spécialisés. Depuis 1952, ce 22nd SAS a participé à toutes les opérations extérieures menées par le Royaume-Uni. Il intervient également dans les opérations antiterroristes, comme l'ambassade d'Iran à Londres, et a participé activement à la lutte contre l'IRA en Irlande du Nord.

- Le SBS, effectif environ 200 hommes, regroupe des nageurs de combat et des équipes antiterroristes à vocation maritime.
- Les Royal Marines de la 3e Commando Brigade, héritiers pour leur part des troupes de marine de Sa Majesté, ne sont pas rattachés organiquement au commandement des Forces Spéciales mais sont susceptibles de fournir des unités destinées aux Opérations Spéciales. Ils comptent environ 6500 hommes.

ISRAËL

Pays constamment sur le qui-vive, Israël a besoin d'être en état de contenir à tous moments l'ennemi extérieur ou intérieur. Tsahal, les Forces de Défense israéliennes, constitue une armée originale de soldats de métier et d'appelés forte de 170000 hommes, capable d'être en 24-48 heures portée à 450000.

Particularité propre à Israël, chaque grande unité dispose de sa Force Spéciale, Sayeret, bénéficiant ainsi de larges possibilités de reconnaissance, d'infiltration ou de sabotage. La plus célèbre de ces Sayeret est **l**'Unité 269, le Sayeret Matkal dépendant directement de **l**'état-major de Tsahal, ayant réalisé l'opération d'Entebbe en 1976. Elle a vu défiler dans ses rangs Benyamin Netanyahu et Ehud Barak, deux futurs Premiers ministres.

La Marine israélienne, de son côté, met sur pied la Flottille 13, regardée comme l'une des meilleures unités de commandos marine et de nageurs de combat au monde.

RUSSIE

Il est difficile de savoir où en est exactement la Russie en unités Spetsnaz, contraction pour ce dernier terme de Voyska Spetsial 'novo Naznatcheniya, soit troupe à destination spéciale. L'éclatement de l'ex-Union Soviétique, le flou des informations expliquent cette méconnaissance.

Cinq brigades[1] Spetsnaz (effectif chacune de 400 à 1200 hommes) seraient actuellement en activité. Se préparant, avant la disparition de l'URSS, à un éventuel conflit avec l'Ouest, elles s'orientent de plus en plus désormais vers des affrontements en territoires asiatiques telle la Tchétchénie.

La Marine russe dispose également de nageurs de combat et de commandos marine. L'effectif global serait assez limité, 400 à 500 hommes

au maximum par flotte (Baltique nord, mer Noire, Pacifique).

---

1 **Une brigade russe correspond généralement à un bataillon.**

Nota : **Pour les références historiques relatives aux Commandos de la Seconde Guerre mondiale, bien vouloir se rapporter aux tomes 1 et 2.**

La quintessence des commandos : les chuteurs opérationnels

Ces paras ont deux casquettes. Ils sont des parachutistes expérimentés rompus aux techniques les plus avancées en matière de sauts à ouverture retardée et de navigation aérienne. Ils sont dans le même temps des combattants d'élite capables de s'infiltrer loin derrière les lignes ennemies pour des missions de renseignement, de sabotage, ou d'occupation d'un point sensible.

Ces chuteurs opérationnels constituent ce que les Français dénomment les CRAP, les commandos de recherche et d'action dans la profondeur, ou les CP (commandos parachutistes). Largués, de nuit, loin de leurs objectifs, par petites équipes de quatre en principe, ils dérivent pour finalement se poser discrètement dans la zone impartie sans avoir été repérés par les radars ou les défenses. Ils sont alors à pied d'œuvre pour accomplir leur mission.

Ces infiltrations par parachutage à ouverture commandée utilisent deux techniques principales :

HAHO – High Altitude. High Opening (Haute altitude – Haute ouverture).

Le saut d'hommes lourdement chargés et munis de masques respiratoires s'effectue à très haute altitude pouvant atteindre 10 000 mètres. L'ouverture des parachutes suit peu après. Les parachutistes, dans une très longue descente de 4 à 5 mètres seconde, parcourent plusieurs dizaines de kilomètres. Guidés par un système GPS, ils sont capables d'atterrir avec une extrême précision (de l'ordre de 10 mètres).

Ce type de parachutage permet, entre autres, d'être largués de l'autre coté d'une frontière et de s'infiltrer profondément en territoire ennemi.

HALO – High Altitude. Low Opening (Haute altitude – Basse ouverture).

Le saut s'effectue toujours à très haute altitude suivi d'une descente en chute libre jusqu'à l'ouverture du parachute à quelques centaines de mètres du sol. Ce parachutage beaucoup plus rapide assure moins de précision et exige la maîtrise de l'espace aérien.

Les CRAP alliés ont procédé à ces types d'opérations durant la guerre du Golfe.

Description sommaire de l'armement des commandos

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale

Dénomination	Alimentation	Calibre (en m/m)	Cadence (coups/minute)	Poids (kilos)
PISTOLETS AUTOMATIQUES ET REVOLVERS				
BERETTA M9 92 F	15	9,0		1,150
COLT 45 (USA)	7	11,43		1,130
PM (Russie)[1] (Pistolet Makarov)		9		0,730
BERETTA M/9	15	9		1,115
SIG 228 (France)				

1. Utilisé avec silencieux en version dite PB.

PISTOLETS-MITRAILLEURS				
HK-MP[1]	30	9		
AKS-74 U (Russie)	30	5,45	800	2,700
UZI (Israël)	32	9		4,00

1. Fabrication allemande de la firme Heckler & Koch.

FUSILS

M 16 A2 (USA)	30	5,56		4,050
AK 47(URSS)	30	7,62	600	
AKMS (Russie)	30	7,62	600	2,950
M 24 (USA) [1]	A répétition	7,62		
SVD Dragunov	10	7,62		4,050
FR-F1 (France) [1] (version FR-F2 similaire)	10	7,62		5,760
M 82 A1 (USA)		12,7		
PGM « Hecate II » France [1]	7	12,7		13,8 [2]

1. Muni d'un bipied et d'une lunette.
2. Presque tous les pays disposent aujourd'hui d'un fusil de tireur d'élite calibre 12,7.

MITRAILLEUSES

M 60 (USA) [1]	Bande	7,62		
M 249 SAW (USA) [2]	Bande	5,56		7,400

1. Dérivée de la MG 42 allemande.
2. Squad Automatic Weapon, d'origine belge (fabrication nationale).

GRENADES

Sont utilisées grenades offensives, défensives, incendiaires, lacrymogènes, fumigènes fulgurantes et aveuglantes.

Le M 16 américain peut être jumelé à un lance-grenades M 203, poids 1,36 kilo, tirant à une portée maximum de 350 mètres une grenade d'un diamètre de 40 m/m.

A cette panoplie sommaire de l'armement à la disposition des Forces Spéciales doivent s'adjoindre :

- Des engins antichar.
- Des lunettes de nuit.

- Du matériel sophistiqué de transmissions et de navigation.
- Des explosifs avec les dispositifs de mise en œuvre, etc.

Bibliographie

ANGELUCCI E., *Encyclopédie mondiale des avions militaires*, Mondadori, Milan, 1982.

BAUD Jacques, *Les Forces Spéciales de l'Organisation du Traité de Varsovie*, L'Harmattan, 2002.

BECKWITH Charlie col. and KNOX Donald, *Delta Force*, Harcourt Brace Jovanovich, New York, 1983.

BEGIN Menachem, *The Revolt*, Steimatzky, Jérusalem, 1972.

BÉTRY Alain, *L'EPIGN*, Atlante Editions, 2001.

BITTERLIN Lucien, *Histoire des « Barbouzes »*, Editions du Palais-Royal, 1972.

BODARD Lucien, *L'Aventure*, Gallimard, 1967.

CÉCILE Jean-Jacques, *Les SAS*, Histoire et Collections, 1997.

CLAMCY Tom, *Airborne*, Berkeley Books, New York, 1997.

CLAMCY Tom, *Special Forces*, Berkeley Books, New York, 2001.

COURRIÈRE Yves, *Les feux du désespoir*, Fayard, 1971.

GARRETT Richard, *The Raiders*, Van Nostrand Reinhold Company, New York, 1980.

GRAS Yves, *Histoire de la Guerre d'Indochine*, Plon, 1979.

GUIBERT Vincent, *Les commandos Delta*, Jean Curutchet, 2000.

HAECLERODE Peter, *Para !* Brockhampton Press, 1999.

HASTINGS Max and JENKINS Simon, *The battle for the Falklands*, Norton & Company, 1983.

HUSSON Jean-Pierre, *Forces Spéciales du Monde* (2 tomes), Histoire et Collections, 2000.

LADD James, *SBS The Invisible Raiders*, Arms and Armour Press, Londres, 1983.

LANDAU Alan and Frieda, *US Special Forces*, MBI, 1999.

LENAHAN Rod colonel, *Crippled Eagle*, Narwall Press, Charleston, 1998.

MANCHESTER William, *American Cesar*, Douglas MacArthur Little Brown & Company, 1978.

MANGOLD Tom and PENYCATE John, *The tunnels of Cu Chi*, Berkeley Books, 1985.

MCRAVEN William, *Spec Ops*, Presidio, 1996.

MICHELETTI Eric, *Le GIGN en action*, Histoire et Collections, 1995.
MOINET Bernard, *Vanden*, France Empire, 1987.
MONNERET Jean, *La phase finale de la guerre d'Algérie*, L'Harmattan, 2000.
MONTAGNON Pierre, *La guerre d'Algérie*, Pygmalion, 1984.
MONTAGNON Pierre, *Histoire des Commandos*, Tomes 1 et 2, Pygmalion, 2001-2002.
NOLIN Thierry, *La Haganah*, Balland, Paris, 1971.
REED C.M., *H 53 Sea Stallion in action Squadron*, Signal Publications, 2000.
REEVE Simon, *One Day in September*, Arcade Publishing, New York, 2000.
SCHEMMER Benjamin, *The Raid*, Macdonald & Jane's, London, 1973.
STANTON Shelby, *Green Berets at war*, Yvy Books, New York, 1985.
STRAWSON John, *Le Régiment SAS*, France Empire, 1985.
VENNER Dominique, *Westerling. Guérilla-story*, Hachette, 1977.
WALKER Greg, *At the hurricane's eye*, Ivy Books, New York, 1994.
WALLER Douglas, *The Commandos*, Simon & Schuster, New York, 1994.
WESTERLING Raymond, *Mes aventures en Indonésie*, Hachette, 1952.
ZALOGA Steven, *Inside the blue berets*, Presidio Press, 1995. *Aircraft Recognition guide*, Harper Collins, London, 1999.
La guerre des Malouines, Tallandier, 1983.
US Special Forces, MBI Publishing Company, USA, 1992.

Index

A

Abbas Lavasani, 173
Abgal, 232
Abu Youssef, 110-111,113
Adderly, 87
Adwan, 110-111,114
Aidid, 232-233,235,237,239-241
Aiken, 87
Akache, 133
Alameh, 133,138
Al-Gashey Adnan, 102
Al-Gashey Jamal, 102,110
Amin Dada, 119, 121, 126, 129-130
Amine, 146-149
Amsel, 180
Andréa, 64, 68-70,259
Anglade, 67, 69
Atif Luttif, 102
Aymé, 175

B

Baader, 104, 118,132-133
Balfour, 11-12
Balladur, 248
Bao Dai, 45
Barak, 111-115, 122,264
Batte, 131-132
Baudelaire, 194
Beckwith, 158-159, 161-168
Begin, 13-15, 180-182
Bell, 195, 198
Bert, 46
Betser, 112-114,127
Beugnet, 245

Bitterlin, 63-64,68-69
Blackburn, 76-77, 81
Bob, 155, 157, 159, 161
Bodard, 63
Borderie, 251
Bougainville, 185
Boumediene, 244,246
Brandt, 104
Brejnev, 143, 147-148
Britton, 85
Brown, 193
Brundage, 104
Bush, 220

C

Capdellaire, 67
Carter, 152, 159, 162, 169-170
Chazelet, 50,58
Cherif, 246
Chirac, 180
Cleveland, 238
Clinton, 241-242
Conner, 205
Cranson, 224-226
Crisafulli, 210-212
Curnier, 51

D

Davies, 137
Dayan Moshe, 13
Degueldre, 61-64, 66-70
Delhemme, 244
Delves, 193, 196
Detrick, 210,212
Di Tomasso, 234,236-237,239-240
Diem Ngo Dinh, 50,58,75
Dillenforder, 210
Djalil, 24-26, 28

Donohue, 82-83
Donovan, 74
Doolittle, 78, 179
Douglas, 79, 233
Dov Ber, 112-113
Downing, 187,220-222
Dubcek, 142, 145
Durant, 237-239,241

E

Elazar, 112
Eli Ze‘ira, 112
Ellis, 99
Eversmarin, 234

F

Fahim-al Satti, 118
Favier, 248-251
Fields, 238
Fieschi, 66
Fitch, 164
Foch, 202
Fox, 197
Frank, 224,238
Frey, 71

G

Galtieri, 187-188
Gambiez, 47-48,50, 58
Garnier, 45
Gaulle de, 134
Gideon, 14-17
Giscard d'Estaing, 180
Gleason, 224, 226
Goffena, 238-239
Gorbatchev, 150
Gordon, 238-239,242
Goulay, 63,65

Gourion, 14, 18
Gray, 172
Green, 90-91

H
Haddane, 91
Hadji Nur, 29
Halimeh, 133-135
Hamid Afid, 102
Hamilton, 189, 198
Harb, 133, 138
Hausner, 132
Hayrullah, 24-25,27-28
Herzl, 11-12
Hoa, 53-54
Hô Chi Minh, 35,48,74
Hopple, 210, 212
Hosni Albou Waiki, 118
Hunt, 188
Hussein Saddam, 180, 183, 201-204, 206-207, 215-217, 219, 223, 229
Huynh Van Co, 50, 53,56-58,95-96

I
Issa, 102-105, 107-109
Ivry David, 182

J
Jabotinsky, 13
Jawad Khalid, 102
Jellicoe, 38,42
Johnson, 75
Jollota, 236,238
Jones, 153, 198, 233-235, 239

K
Kalen, 84
Karmal, 146,149
Kennedy, 74-75

Khomeyni, 151, 162
Kieffer, 19
Kim, 248-249
Kissinger, 81
Knight, 235-237, 239
Kolesnik, 149
Kraus, 203
Kroche-Tiedermann, 118
Kyle, 164-168

L
La Billière, 217,219
Lassus, 69
Lattre Bernard de, 45-46,49
Lattre, général de, 45
Lawrence, 13
Lemarchand, 63, 68-69
Les Aspin, 241
Le Tac Yves, 63
Ligier, 66-67, 69-71
Louis XV, 185
Louis-Philippe, 66

M
MacArthur, 36, 38, 41
Mahmoud, 133-138
Maier, 235,239
Manor, 76-77
Massey, 217
Mc Knight, 235
McKay, 198
Meadows, 81, 84-86, 159
Meinhof, 104, 132
Meir Golda, 104, 110, 115
Menendez, 188, 198-199
Mitterrand, 180
Mohammed Sheik, 135
Moore, 199

Morrison, 137
Mortier, 66

N
Napoléon, 25,202, 254
Nasser, 111, 114
Nazzal Yussuf, 102
Netanyahu, 122, 124, 126, 130, 264
Ngan, 58
Nixon, 81, 87

O
Oan, 172-174, 176-177

P
Papoutine, 147
Pasqua, 246-247
Pavlovsky, 143
Peglin, 14
Perino, 234, 240
Petitjean, 63
Petrie, 84
Ponchardier, 63,70
Pounds, 37-38
Powell, 220-221
Puel, 50,55-57

R
Rabin, 119,125
Reagan, 169
Rejo, 99
Reza Shah, 151
Rivera Jo, 99,228
Rizza, 62, 65-68,70
Rodgers, 224,227-228
Rodrigues, 224, 226-228
Rose, 198-199

S

Safady, 102, 110
Saguy Yuri, 122
Sajid, 33
Sayeh, 133,138
Schaefer, 166, 168-169
Schleyer, 132-134, 259
Schmidt, 127-128
Schumann, 132-133
Schwarzkopf, 202-204, 213, 217, 219-220,230
Seiffert, 166
Shani, 121, 125, 128-129
Sheik Mohammed
(voir Mohammed Sheik)
Shomron, 121-122, 124-125, 128-129
Shughart, 238-239,242
Simons, 76-78, 82-83, 85-87, 159
Sims, 205-212
Sinn, 99
Skorzeny, 19,261
Spee, 186
Steele, 234,237,239-240
Stephens, 210,212
Stern, 13, 15
Stiner, 203
Stirling, 9, 16, 19, 194, 217, 219-220, 254, 263
Strong, 185
Susini, 69
Svoboda, 145
Sydnor, 82, 86-87

T

Tabran, 205-208,212
Taraki, 146
Tardy, 248-250
Thaa Ahmed, 102
Thatcher, 187-188
Thornton, 98-99
Tislenkoff, 69

Torbett, 205-207
Trevor, 171
Trotski, 141

V

Van Hee, 223-229
Vance, 162
Vandenberghe, 35,45-50,58-59
Vaught, 153-155, 157, 159-161, 163, 166-167
Vietor, 133, 135
Vilanai, 122
Vinent, 69

W

Wadi Hadad, 118, 163, 166-167
Watson, 234
Wegener, 131, 134, 136-139
Westerling, 19-33, 259
Whitelaw, 174
Willard, 210
Wingate, 21
Wischnewski, 135-136
Wolcott, 235,237-239
Woodward, 188, 192
Wright, 84

Y

Yacone, 239
Yahia, 245-247
Yepishev, 143

Z

Zeroual, 246
Zitouni, 245